EOS

COMMENTARII
SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

VICTOR STEFFEN IOANNES WIKARJAK

Volumen LXII 1974
Fasciculus 2

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EDITORUM CONSILIUM
SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
IOANNES WIKARJAK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124-126
KATEDRA FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
ANDREAS WÓJCIK

**Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae**

**Zakład Narodowy im. Ossolińskich — Wydawnictwo. Wrocław 1974.
Nakład: 570 egz. Objętość: ark. wyd. 14,20, ark. druk. 10,50, ark. A1 14. Papier druk. sat. kl. III, 70 g, 70×100. Oddano do składania 26 III 1974. Podpisano do druku 31 IX 1974. Druk ukończono w październiku 1974. Wrocławska Drukarnia Naukowa. Zam. 636/74.
Cena zł 45.—**

Eos LXII 1974

LES TRAGÉDIES D'ESCHYLE ET DE SOPHOCLE SUR PALAMÈDE

Par

MARIAN SZARMACH

I

L'apparition, chez les lyriques et dans l'eventuelle *Palamédie*, du thème de la haine d'Ulysse en tant que cause de la mort du héros est une nouveauté essentielle dans le développement de la trame mythologique nous intéressant. L'analyse de la réception, par les tragiques, du mythe de Palamède doit considérer ce moment précis comme un point de départ puisque, selon que le dramaturge s'en est tenu à la première ou à la seconde version, le héros représenté dans la tragédie apparait, soit comme l'astucieux démascateur d'Ulysse, soit comme un inventeur ingénieux qui devint l'innocente victime d'un ennemi envieux. Il a également pu se produire une contamination de ces deux thèmes.

La tragédie d'Eschyle, *Palamède*, ne se trouve pas dans le catalogue des drames de ce poète qui nous a été conservé et qui figure dans le code médicis[1], mais nous connaissons son existence par la scolie A de *l'Il.* IV 319. Le *Palamède* d'Eschyle constituait évidemment une partie de quelque trilogie. Welcker[2] pensait au début que cette trilogie était composée du drame dont il est ici question, et ensuite de Ψυχαγωγοί et Ὀδυσσεὺς ἀκανθοπλήξ, cependant, plus tard[3], faute de preuves venant confirmer cette hypothèse, il situa le *Palamède* dans une autre configuration: Τήλεφος, Κύκνος, Παλαμήδης. De même que dans la première variante le personnage reliant les trois tragédies aurait été Ulysse, Achille aurait tenu ce rôle dans celle-ci. Cependant, bien que Jahn[4] l'ait adoptée comme un axiome, cette conception de l'érudit allemand, elle non plus, ne trouve aucune confirmation dans les sources qui nous ont été conservées. Le catalogue des tragédies d'Eschyle ne mentionne non plus le titre Κύκνος; de même aucun témoignage authentique n'attribue une telle tragédie

---

[1] Au sujet des lacunes de ce code: T. Witkowski, *Tragedia grecka*, t. I, Lwów 1930, p. 159, ainsi W. Steffen, *Studia Aeschylea*, Wrocław 1958, caput: „De Aeschyli fabularum catalogo".

[2] F. G. Welcker, *Die Aeschylische Trilogie*, Darmstadt 1824, p. 311, 358 sqq.

[3] F. G. Welcker, *Die griechischen Tragoedien*, Bonn 1839, p. 2 sqq.

[4] O. Jahn, *Palamedes*, Hamburg 1836, p. 5.

suffisamment solides pour transformer cette hypothèse en certitude. Si l'on analyse l'*Orestie* d'Eschyle, ainsi que tout le contexte de ses autres tragédies — à l'exception des *Perses* — il convient de constater que l'auteur présente toujours trois phases d'un même mythe, alors que dans l'*Agamemnonide* proposée par Zieliński, chaque tragédie aurait été consacrée à un mythe différent.

Si nous admettons que le Palamède d'Eschyle ait pu constituer le début d'une trilogie — ceci en relation avec l'habitude de ce dramaturge de faire représenter une „trilogie véritable" — la deuxième partie en aurait été la préparation de la vengeance de Nauplios; mais en ce cas, il serait difficile de retrouver l'eventuelle troisième partie parmi les matériaux mythologiques et parmi les titres des tragédies disparues. Peut-être donc le *Palamède* constituait-il le drame central; logiquement, il aurait été suivi de la vengeance de Nauplios. Ainsi seule la première partie nous demeurerait-elle inconnue. Cependant, la recherche, par Zieliński, des sources du *Palamède* d'Euripide dans les *Chants Cypriens* — donc l'adoption de la conception de la mort du héros comme un acte de vengeance de la part d'Ulysse — serait en contradiction avec le fragment 182 N².:

καὶ ταξιάρχας καὶ στρατάρχας καὶ ἑκατοντάρχας
ἔταξα, σῖτον δ' εἰδέναι διώρισα,
ἄριστα, δεῖπνα δόρπα θ' αἱρεῖσθαι τρίτα[9],

que Palamède lui-même prononçait. Il est cependant difficile de dire si c'était dans le prologue ou dans le discours, plus long, de disculpation. Ce fragment indique clairement que, dans cette tragédie, Palamède apparaissait comme un inventeur ingénieux. Ce fragment pose le même problème que le fragment 470 adespoton. Dans le livre des *Eclogues* περὶ ἀριθμητικῆς Stobée rapporte les vers suivants comme provenant du *Prométhée* d'Eschyle:

Ἦν δ' οὐδὲν αὐτοῖς οὔτε χείματος τέκμαρ
οὔτ' ἀνθεμώδους ἦρος, οὔτε καρπίμου
θέρους βέβαιον· ἀλλ' ἄτερ γνώμης τὸ πᾶν
ἔπραττον, ἕς τε δή σφιν ἀντολὰς ἐγὼ
ἄστρων ἔδειξα τάς τε δυσκρίτους ὁδούς,
ἀριθμὸν εὑρών, ἔξοχον σοφισμάτων.

fr. 470 adesp. 10
ἔπειτα πάσης Ἑλλάδος καὶ συμμάχων
βίον διῴκησ' ὄντα πρὶν πεφυρμένον
θηρσίν θ' ὅμοιον· πρῶτα μὲν τὸ πάνσοφον
ἀριθμὸν εὗρηκ' ἔξοχον σοφισμάτων[10]

---

[9] A. J. Mette, *Die Fragmente der Tragoedien des Aischylos*, Berlin 1959, a préperé l'édition la plus récente des fragments d'Eschyle. Pour des raisons d'ordre pratiques, cependant, j'utilise la numération de Nauck, puisque d'autres auteurs qui examinent ce problème en font autant.

[10] Je cite d'après l'édition de C. Wachsmuth, *Joannis Stobaei Anthologium*, t. I, Berlin 1958, p. 15.

Cette erreur de Stobée, ainsi que la remarque du scoliaste, prouvent que dans la tragédie disparue Eschyle avait mis en scène le thème du héros inventeur, mais n'excluent aucunement l'éventualité selon laquelle, dans ce drame, il pouvait également être question de la vengeance d'Ulysse. Nous ne savons donc pas si, par hasard, dans cette tragédie, il n'y a pas eu contamination des deux thèmes de la mort de Palamède. Zieliński[18] et Pearson[19] pensent que le vers 841 d'Agamemnon, extrait du discours de bienvenue du chef du commandement achéen venant de Troie et arrivant à Argos, et évoquant Ulysse qui ὅσπερ οὐχ ἑκὼν ἔπλει, prouverait qu'Eschyle connaissait et acceptait la version du mythe sur la vengeance d'Ulysse. A l'égard de cette thèse, il me faut à nouveau adopter une position critique: qu'Eschyle ait eu connaissance de cette thèse, cela ne fait aucun doute; mais il n'en résulte nullement qu'il l'ait nécéssairement utilisée dans le *Palamède*. Dans divers drames, les tragiques ont souvent élaboré des versions fort différentes, souvent incompatibles, d'un même mythe, ne citerait-on que, pour l'exemple, Sophocle dans *Oedipe Roi* et dans *Oedipe à Colonne*.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, la minceur des matériaux transmis par l'antiquité ne nous permet pas de trancher d'une manière sûre et définitive au sujet de cette tragédie; elle nous permet tout au plus d'émettre de prudentes suppositions. A ce type de problèmes demeurés sans réponse, il convient également d'ajouter la question de savoir de qui se composait le choeur et quel était son rôle[20]. De même, il convient de garder une prudence extrême dans l'établissement de la liste des personnages de cette tragédie. Nous pouvons affirmer avec certitude qu'en plus du héros qui avait donné son titre à la pièce, Ulysse y était représenté; Agamemnon y apparaissait peut-être de même que Nauplios, ce qui serait confirmé par le fragment 180 N²:

τίνος κατέκτας ἕνεκα παῖδ' ἐμὸν βλάβης;

J'y reviendrai par la suite.

A la lumière de ce qui a été dit plus haut, on ne peut que s'étonner du caractère apodictique de l'affirmation de F. Stoessl énoncée dans un article intitulé *Die Tragödien der drei grossen Tragiker und das Problem der Hypothesis*[21] — au sujet du *Palamède* d'Eschyle. A son avis, on peut considérer le témoignage d'Apoll. *Epit.* 3,6—8; dans 6—8 comme le résumé de la tragédie qui nous intéresse[22], et, sur cette base, on peut en reconstituer l'action avec une précision suffisante. En introduction, il aurait donc été question des malentendus survenus entre Ulysse simulant la folie

---

[18] Zieliński, *o.c.* p. 262 note 2.

[19] *The Fragments of Sophocles* by A. C. Pearson, vol. II, Cambridge 1917, p. 115.

[20] Ceci a déjà été exprimé par F. Ahrens, *Aischylos*, Paris 1842, p. 239 sqq.

[21] F. Stoessl, *Die Tragödien der drei grossen Tragiker und das Problem der Hypothesis*, Wiener Studien, Zeitschrift für Klassische Philologie LXXIX 1966, p. 93 sqq.

[22] Cette suggestion a déjà été émise antérieurement par G. Robert, *Die griechische Heldensage*, Berlin 1923, p. 1127 sqq., mais elle n'est aucunement justifiée.

au poète. Je suppose que Weicker a fondé sa suggestion sur les paroles d'Euripide dans les *Grenouilles* d'Aristophane, v. 963:

οὐδ' ἐξέπληττον αὐτούς,
Κύκους ποιῶν καὶ Μέμνονας κοδωνοφαλαροπώλους,

il n'en résulte aucunement cependant que *Kyknos* ait été le personnage principal de l'un des drames d'Eschyle. C'est pour cette raison également que Nauck[5] affirme, à juste titre d'ailleurs: „huius nomine inscriptam fuisse fabulam non licet affirmare".

Dans les *Chants Cypriens*, Zieliński[6] a réussi à trouver des indications permettant de reconstituer le contenu de la tragédie dont le *Palamède* aurait formé l'une des parties. Il pense notamment que trois tragédies d'Eschyle dont l'existence a été attestée dans l'antiquité, et qui sont thématiquement parentes des *Chants Cypriens*, devaient se relier intérieurement, formant ainsi une trilogie. Il se serait agi de *Télèphe*, *Iphigénie* et *Palamède*. L'érudit intitule cette trilogie l'*Agamemnonide*. Achille seul pouvait guérir Télèphe; pour l'inciter à le faire, sur le conseil d'Agamemnon, on lui promit Iphigénie pour épouse. D'après Zieliński, c'est par cet épisode que des liens s'établissaient entre Iphigénie et Télèphe. Dans la suite de cette trilogie Clytemnestre trompée se serait adressée à Palamède, l'ennemi d'Ulysse, qui, grâce à des promesses mensongères, la mena en Aulide avec sa fille, afin d'y demander de l'aide. Cette scène aurait achevé la première tragédie et aurait établi la jonction dramatique avec la troisième. Zieliński recherche la confirmation de ces hypothèses dans les matériaux archéologiques, notamment dans certains miroirs étrusques. Sur l'envers, l'un d'eux[7] porte une scène représentant des personnages en conversation, un homme et une femme d'un côté, deux hommes de l'autre. A côté de ces personnages on trouve les inscriptions: CLUMSTRA TALMITHA MENLE UTHSTA, que Zieliński déchiffre de la façon suivante: CLYTEMNESTRE PALAMEDE MENELAS et ULYSSE. Il considère cette scène comme l'illustration de la trilogie d'Eschyle dont il est ici question. *Palamède*, la dernière partie de la trilogie débuterait par la scène sous les murs de Troie. Là: „Ulixes tantopere de Atridis meritus, meritorum mercedem efflagitat, mercedem autem reputat inimici Palamedis sanguinem". La phrase étant ainsi formulée, il est difficile d' en déduire une réponse à la question de savoir si dans la tragédie d'Eschyle intitulée le *Palamède*, l'auteur considère la mort de ce héros comme un acte de vengeance ou comme l'oeuvre de la haine d'Ulysse. L'affirmation dont il a déjà été question plus haut, et selon laquelle, de par son contenu, la dite Agamemnonide plongerait ses racines dans les matériaux transmis par les *Chants Cypriaques*, semblerait se prononcer en faveur de la première interprétation. Il me semble pourtant que les arguments de Zieliński[8] relatés ici ne sont pas

---

[5] A. Nauck, *Tragicorum Graecorum fragmenta*, 1869, p. 39.

[6] T. Zieliński, *Tragodumenon libri tres*, Kraków 1925, p. 250 sqq. et 257.

[7] E. Gerhard, *Etrusk. Spiegel* 4, 5, p. 4, tabl. 385.

[8] Il est étrange que tous les érudits qui, par la suite, parlent de la tragédie nous intéressant, passent sous silence les positions de T. Zieliński!

Cependant, seuls les vers 1—5 de la citation sus-mentionnée correspondent au texte du *Prométhée* d'Eschyle vv. 454—458; le vers 6, par contre, y figure sous la forme (v. 459):

καὶ μὴν ἀριθμόν, ἔξοχον σοφισμάτων

Les vers 7—10, soit le fragment 470 adesp., accusent une certaine convergence entre Eschyle et Euripide. Le dernier vers (10) de la citation tout entière est identique au sixième, et, ainsi que je l'ai indiqué, semblable au vers 470 du *Prométhée*. Dans la seconde version du fragment 470, on peut facilement observer cette convergence[11] avec Eur. *Suppl.* 201:

Αἰνῶ δ' ὃς ἡμῖν βίοτον ἐκ πεφυρμένου
καὶ θηριώδους θεῶν διεσταθμήσατο.

C'est pour cette raison également que G. Hermann[12] a considéré que le fragment en question provenait du *Palamède* d'Euripide. Wachsmuth, au contraire le situe dans la tragédie disparue d'Eschyle et le relie au fragment 182. Kleingünther[13] estime que si l'on s'en réfère à l'expression: πάσης Ἑλλάδος καὶ συμμάχων, on ne peut rapporter ces vers aux événements qui sont survenus sous les murs de Troie, et avec lesquels le mythe de *Prométhée* n'avait pourtant rien de commun. Par contre ces événements peuvent très bien être reliés au mythe de *Palamède*. A son avis, il est cependant difficile de déterminer s'ils proviennent de l'oeuvre d'Eschyle ou s'ils proviennent de celle d'Euripide. Wilamowitz[14] et Nestle[15] attribuent catégoriquement ce fragment au *Palamède* d'Eschyle, et le relient au fragment 182 dans son ensemble, d'une manière analogue à Wachsmuth. Heinimann[16] les suit dans cette voie. Aucun d'eux ne justifie cependant sa prise de position. Dans son édition des fragments d'Eschyle, Mette[17] le rapporte également au *Palamède*. Il me semble que c'est à juste titre que ce texte est attribué à Eschyle et non à Euripide. Il est en effet peu probable que Stobée se soit trompé et sur l'auteur, et en même temps sur l'oeuvre d'où il a extrait la citation. L'erreur de Stobée prouve cependant que, dans les tragédies d'Eschyle, Prométhée et Palamède avaient beaucoup de traits communs en tant qu'inventeurs. C'est sans doute la raison pour laquelle le scoliaste du *Prométhée* d'Eschyle, parlant des découvertes de ce héros, écrit (ad v. 457):

τούτων τὴν εὕρεσιν καὶ Παλαμήδη προῆψεν.

---

[11] Elles ont été établies par Nauck, *o.c.*, dans le commentaire de ce fragment.
[12] G. Hermann, *Aeschyli Tragoediae*, t. II, Berlin 1859, p. 93.
[13] H. Kleingünther, *Protos heuretes*, Leipzig 1930, p. 80.
[14] U. von Wilamowitz Moellendorff, *Kleine Schriften*, t. I, Berlin 1935, p. 200.
[15] W. Nestle, *Vom Mythos zum Logos*, Stuttgart 1940, p. 330 note 115.
[16] W. F. Heinimann, *Nomos und Physis*, Basel 1945, p. 149 note 8, ainsi que M. Pohlenz, *Die griechische Tragoedie*, t. II, Goettingen 1954, p. 150 note à la page 365.
[17] Mette, *o.c.* p. 108.

laquelle Palamède était perfidement accusé de haute trahison pour le compte du gouvernement troyen, et traduit en justice ainsi que le veut Stoessl. Si nous admettons qu'il procède des questions posées par Nauplios et adressées à Ulysse, le frg. 181 N² semblerait plutôt se prononcer en faveur de la seconde éventualité. L'apparition de Nauplios aurait été liée à son projet de vengeance, et cette vengeance implique que tous les Achéens étaint tenus pour responsables, et non seulement Ulysse. Les questions de Nauplios ne pouvaient s'adresser qu'à Ulysse dans la mesure où c'était lui qui avait mis Palamède en accusation; elle pouvaient également s'adresser à Agamemnon en tant que chef du commandement des troupes achéennes devant Troie. Je rappelle encore une fois que, compte tenu de la minceur des informations transmises par les anciens au sujet du *Palamède* d'Eschyle, tous les jugements émis sur cette tragédie ne peuvent être considérés autrement que comme des hypothèses.

II

Par l'intermédiaire des témoignageés antiqués, nous savons que Sophocle avait écrit plusieurs tragédies dont le sujet était lié au mythe qui nous intéresse. Ce sont: Ὀδυσσεὺς μαινόμενος attesté par le scoliaste de Pindare (*Isthm.* 6,87) ainsi que par Hesychios qui cite, à plusieurs, (2. p. 323; 2. p. 276) des expressions utilisées dans cette tragédie, Παλαμήδης d'où est tirée la citation qu'Eustathios relate dans ses explications à l'*Iliade* (p. 228,6) en se référant à l'auteur et au titre de ce drame. Hesychios (1,96) et d'autres grammairiens en font autant. Ναύπλιος καταπλέων et Ναύπλιος πυρκαεύς deux tragédies qui, dans les sources sont citées sous des titres distincts, comme chez Stephanos de Byzantion (p. 135,5) ἐν Ναυπλίῳ καταπλέοντι ou chez Hésychios (3,325) ἐν Ναυπλίῳ πυρκαεῖ ou encore sous un seul titre Ναυπλίου sans épithète — Stobée *Flor.* (104,3) et Aristide (I 451). Les testimonies ainsi que les fragments de ces tragédies ont été rassemblés par A. Nauck[26], par Pearson[27] avec un large commentaire, et dans la traduction russe par Zieliński avec des tentatives de reconstruction de ces drames[28].

D'après Welcker[29] Ὀδυσσεὺς μαινόμενος raconte des événements des *Chants Cypriens*[30]. Comme je l'ai déjà indiqué dans mes remarques sur les *Chants Cypriens*, il est presque certain que des considérations d'ordre technique avaient empêché

---

[25] O. Stählin, *Griechische Literaturgeschichte*, I. 2, München 1929, p. 445.

[26] Nauck, *o.c.* p. 232, 236, 223.

[27] Pearson, *o.c.* p. 115, 131, 80.

[28] T. Zieliński, *Sofokł, Dramy*, Moskwa 1914.

[29] Welcker, *Die griechischen Tragoedien*, p. 100. Dans cette voie, il a été suivi par Jahn, *o.c.* p. 7, par Zieliński, *Sofokł, Dramy*, p. 275.

[30] Pour la reconstruction de l'action de cette tragédie on peut s'aider d'un texte analogue à la narration de Proclos à savoir fabula 95 d'Hyginus. *Itaque* (*Ulixes*) *cum sciret ad se oratores venturos insaniam simulans pileum sumpsit et equum cum bove iunxit ad aratrum. Quem Palamedes ut vidit, sensit simulare atque Telemachum, filium eius, cunis sublatum aratro ei subiecit et ait, simulatione deposita inter coniuratos veni. Tunc Ulixes fidem dedit se venturum, ex eo Palamedi infestus fuit.*

et Palamède: ceci aurait pu constituer la teneur du prologue. Ensuite il y aurait eu la scène dans laquelle Palamède était compromis aux yeux des chefs du commandement achéen et de l'armée tout entière, à cause de la prétendue lettre de Priam que l'on aurait découverte chez lui. Après cette scène, dans l'ordre, on trouvait celle du jugement de notre héros, avec son long discours de disculpation. Vers la fin, Nauplios aurait fait son apparition, afin d'annoncer sa vengeance aux Achéens sous forme de menaces ou d'oracles. Le fr. 181 N^2 provient de ce moment du drame. Stoessl considère le second fragment sauvegardé, 182 N^2, comme le catalogue des inventions du héros, et c'est pourquoi il le situe dans le prologue (la forme ἔταξα indique que Palamède lui-même l'aurait prononcé), ou dans le discours de disculpation. En conformité avec cette proposition, le drame d'Eschyle aurait associé les thèmes des deux causes de la mort de Palamède. Du côté des sources, une telle proposition manque cependant de preuves venant l'étayer, d'une part, et d'autre part, elle dérive d'une prémisse faussement adoptée par Stoessl, selon laquelle le texte d'Apollodore est la ὑπόθησις du *Palamède* d'Eschyle. En tant que mythographe, Apollodore connaissait certainement bien davantage de sources aux mythes particuliers et les descriptions qu'il présente peuvent se présenter comme la contamination d'informations diverses. C'est pourquoi, parmi les conclusions de Stoessl, on ne peut adopter que celles qui résultent de l'analyse des deux fragments de cette tragédie transmis par les anciens. Par conséquent, le drame s'achevait par la scène dans laquelle Nauplios faisait son apparition et questionnait les chefs du commandement achéen, probablement Ulysse ou Agamemnon, sur les causes de la mort de son héros, ce qui est indiqué par le fr. 181 N^2 [23].

Le philologue russe, Radłow[24], ainsi que Stählin[25], s'en tiennent à des affirmations tout aussi circonspectes sur la partie finale de cette tragédie. Les suppositions de Stoessl portant sur les menaces de vengeance et sur les prophéties proférées par Nauplios ne trouvent aucune confirmation dans le texte qui nous a été transmis.

En ce qui concerne les circonstances de la mort de Palamède, il nous est difficile de déterminer si Eschyle se reporte à la version des *Chants Cypriens* transmise par Pausanias X 31, 2, selon laquelle Diomède et Ulysse noyèrent le héros alors qu'il était en train de pêcher, ou si la tragédie disparue représentait déjà la scène dans

---

[23] Dans *Aesch. Tril.*, p. 467, et dans, *Ep. Cyclus*, p. 100, F. G. Welcker attribue ce fragment à Ulysse simulant la folie et conversant avec Palamède; dans ce contexte, l'enfant aurait été Télémaque. La non-concordance des temps s'explique par l'aoriste poétique de conatu qui n'est appuyé par aucune analogie. Ce fragment a été interprété d'une manière analogue par A. Schütz, *Aeschyli Tragoediae quae supersunt*, t. V, Halle 1821, p. 114, ainsi que par Ahrens, *o.c.* p. 239. L'opinion de F. G. Welcker est également partagée par Jahn, *o.c.* p. 5, ainsi que par J. O. Schmidt, *Ulixes Posthomericus*, Berlin 1885, p. 49. Les éditeurs moins anciens des fragments d'Eschyle attribuent, sans réserves, ces mots à Nauplios; cf. *Aeschylus*, ed. H.W. Smyth, t. II, London 1946, p. 441; *Aischylos. Tragödien und Fragmente*, von O. Werner, München 1959, p. 590; Mette, *o.c.* p. 108; Zieliński, *o.c.* p. 260, est du même avis.

[24] S. E. Radłow, *Palamed i Nauplij Sofokła*, Sbornik Statiej po Kłassiczeskoj Fiłołogii XLII 1914, p. 219.

Chorus? What could they have talked about (the Chorus' evident ignorance of his real identity precludes a scene in which he reveals himself to them)? What transaction could have occupied a plausible amount of time to allow the transformation to occur?

On the other hand, if the POxy scene is referred to the second episode, there is no problem, for Inachus' absence and the offstage transformation could occur during the first stasimon.

I therefore offer the following reconstruction of the first scenes of the play:

1. A short prologue (ca. 50 lines) in which Inachus appears, perhaps expressing his anxiety for his daughter's safety and engaging Silenus to help guard her, with the aid of his band of satyrs.

2. A parodus (again perhaps ca. 50 lines): the fragments of the parodus suggest something more elaborate than that of the *Ichneutai* — the *Cyclops*' parodus, of about 40 lines, probably presents a better analogy. Inachus is onstage.

3. First episode (somewhat more than 100 lines): arrival of the disguised Hermes, interview with Inachus.

4. First stasimon (perhaps ca. 30 lines?): Inachus offstage to witness the transformation.

5. Second episode: the POxy scene towards the beginning of the episode.

So if we predicate a satyr play structurally rather similar to the *Ichneutai* and assume that the POxy scene falls towards the beginning of its second episode, it is possible to accommodate the elements that must have preceded this scene in a very efficient way, and to consume just about the right number of lines.

One objection to this reconstruction may be answered. It may be objected that this reconstruction gives no room for Io herself, who (if she appeared at all) must have done so in the portion preceding the transformation. But there is no evidence, in the papyri or the book fragments, for concluding that she appeared in the play, at least as a speaking character, and it is easy to imagine an effective satyr play in which she does not appear at all — until later in the play, where she is played by a cow[12].

Now, PTebt contains two distinct scenes, as cols. I — III are continuous, but col. IV is separate[13]. In PTebt I, as I will call the first fragment, Hermes reappears, made invisible by the Cap of Hades, and meets the Chorus; doubtless his ultimate intention is to overcome Argus and free Io. Col. IV (PTebt II) contains the remnants of a stichomythia between Hermes and Inachus[14]. Since there is no apparent reason for an appearance of Hermes between the POxy scene and his entrance wearing the Cap of Hades, it seems sufficiently clear that PTebt II occurs later in the play than PTebt I[15].

---

[12] So Calder, *o.c.*, p. 150 f.

[13] There is also a col. V, so mutilated that little, if anything, can be said about it.

[14] So Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 53; Page, *o.c.*, p. 24.

[15] Since Inachus knows perfectly well he is addressing Hermes, this fragment cannot be assigned to their interview in the first episode.

Il est difficile de dire clairement si la seule prétendue lettre de Priam à Palamède était un argument suffisant pour le faire condamner à mort, ou si, chez Sophocle déjà, il était question de la fouille de la tente d'Ulysse et de la découverte de la pépite d'or qui y avait été jetée. Je suis malgré tout enclin à penser que l'idée de la pépite d'or relatée par les mythographes était peut-être un *novum* d'Euripide. Si cet épisode avait déjà été narré chez Sophocle, Alcidamas l'aurait probablement évoqué au moment où il présentait la lettre comme la preuve de la trahison du héros. Cependant, chez lui,il n'était question que de la promesse ὅ τε πατὴρ Κασσάνδραν γυναῖκα δίδωσί σοι (§ 7). Cependant il est une affirmation de Radłow à laquelle je ne peux pas donner mon accord. Il pense en effet que le second titre de la tragédie de Sophocle Παλαμήδης était Ναύπλιος καταπλέων ceci en relation avec l'achèvement du drame. Là, tout comme dans le *Palamède* d'Eschyle, après la mort du héros, Nauplios serait devenu le personnage principal. C'est pour cette raison que Radłow suppose que, dans sa construction, cette tragédie aurait été analogue à l'*Ajax* de Sophocle, tragédie dans laquelle, après la mort de son adversaire, Teucros devient le personnage principal. Cette conception, très suggestive, en apparence, manque cependant de confirmation du côté des sources qui nous ont été conservées. L'acception d'une pièce portant un titre double doit être clairement justifiée, car dans le cas contraire, une telle démarche ouvrirait la voie à des interprétations par trop libres. De l'analyse des fragments 399, 396, et 438, il résulte irréfutablement que, dans ce drame, il était question de Palamède inventeur. Quelle attitude faut-il donc adopter à l'égard de ces matériaux? Faut-il admettre que Sophocle y associe les deux motifs de la mort de Palamède, ou, estimant que dans ce drame seul le motif de la haine avait été envisagé, faut-il exclure le motif de la vengeance d'Ulysse?

Si l'on tient compte de l'importance accordée à la concision et à clarté dans ce genre littéraire, il faut reconnaitre que l'éventuelle contamination des deux mythes aurait fait de ce drame une oeuvre assez étrange. Dans une telle hypothèse, au début de ce drame, il aurait été question de l'astucieux stratagème par lequel Ulysse simulant la folie aurait été démasqué; plus tard il y aurait eu la scène de sa mensongère mise en accusation, puis celle du jugement et, enfin, celle où Nauplios venait jusque sous les murs de Troie énumérer les découvertes de son fils ainsi que les services qu'il avait rendu, pour autant que l'on puisse, à la lumière des sources qui nous ont été conservées, attribuer à Nauplios les fragments dans lesquels on dit de Palamède οὗτος[36]. Il me parait donc assez étrange qu'un tel trait du caractère de notre héros, à savoir qu'il n'était pas seulement celui qui avait su démasquer, mais surtout qu'il

---

[36] Jahn, *o.c.* p. 7, a attribué le fragment 438 à *Nauplios*. Sans ménager ses critiques, E. G. Welcker a rejeté cette proposition argumentant que pour parvenir jusqu'à Nauplios, la nouvelle de la mort de Palamède aurait mis plus de temps que ne durait la tragédie. Il pense également que ce fragment était prononcé par Palamède et c'est dans le contentement de soi éprouvé par Palamède qu'il voit l'explication de l'étrange formulation οὗτος pour parler de sa propre personne. Cependant la littérature grecque ne présente rien d'analogue et c'est sur cela que je me fonde pour rejeter cette proposition.

Eos LXII 1974

SOPHOCLES' „DIONYSISCUS"

By

DANA FERRIN SUTTON

The *Dionysiscus*[1] is shown to have been satyric by fragment 41 S.:

πόθεν ποτ' ἄλυπον ὧδε
ηὗρον ἄνθος ἀνίας;

Anecd. Graec. Bekk. 1, p. 385, 23: ἄλυπον ἄνθος ἀνίας εἰ θέλοις εἰπεῖν ἐπί (περί Nauck) τινος πράγματος, ὃ λύπης ἀπαλλάττει, οὕτως ἂν χρήσαιο ὡς καὶ Σοφοκλῆς ἐν τῷ Διονυσίσκῳ (Διονυσιακῷ codd.) σατυρικῷ ἐπὶ οἴνου πρῶτον γευσαμένων τῶν κατὰ τὸν χορὸν σατύρων· „πόθεν — ἀνίας" κτλ.

This passage also shows that in the course of this play wine was invented. This is confirmed by the diminutive title *Dionysiscus*, as Dionysus is represented in mythology as having invented wine as a child while staying with the nymphs on Mt. Nysa in order to avoid Hera's wrath (Ps.-Apollodorus III 5,1; Hyginus *Fab.* 183, Diodorus Siculus III 68—69, etc.).

The principal study of the *Dionysiscus* is V. Steffen's article *De Sophoclis Dionysisco*, a reconstruction based on a suggestion, first made by Crusius, that a later description of the invention of wine by the youthful Dionysus, lines 18—65 of Nemesianus' Third Eclogue, is indebted to the *Dionysiscus*, and to a large extent reflects its contents[2]. He writes of this passage: „nisi magnopere fallor, satis magnam partem actionis, quae in Dionysisco fuerit, continere videtur"[3]. Therefore this passage, he argues, may be used as a supplement to the rather meager fragments of this play as an aid in its reconstruction.

In lines 18—65 of Nemesianus' Third Eclogue, Pan sings of how Zeus spirited off the infant Dionysus in order to avoid Hera's anger and gave him to himself, and

---

[1] The correct title has been established by O. Crusius, *Der Sophokleische Dionysiskos*, RhM XLVIII 1893, p. 152, by reference to *Lex. Messan. de iota adscripto*, ed. Rabe RhM XLVII 1892, p. 411.

[2] V. Steffen, *De Sophoclis Dionysisco*, Munera philologica Ludovico Ćwikliński oblata, Poznań 1936, p. 84—91. In addition to Crusius, *o.c.*; cf. W. Aly, RE article *Satyrspiel*, col. 238; A. v. Blumenthal, RE article *Sophokles*, col. 1056; C.A. Pearson, *The Fragments of Sophocles*, Cambridge U.K. 1917, I 117; W. Schmid, GGL I 2, 427; W. Süss, *De Graecorum fabulis satyricis*, Dorpat 1924, p. 5; W. N. Bates, *The Satyr Dramas of Sophocles*, Classical Studies Presented to Edward Capps, Princeton 1935, p. 18; L. Campo, *I Drammi Satireschi della Grecia Antica*, Milano 1940, p. 36 f; P. Guggisberg, *Das Satyrspiel*, Zurich 1947, p. 105 f.

[3] Steffen, *o.c.* p. 84.

était un inventeur ingénieux, n'ait trouvé de résonance dans la tragédie qu'après la mort du héros, et n'ait joué qu'un rôle anodin dans toute l'action du reste de la pièce. L'introduction d'un second motif de la mort de Palamède compromettrait foncièrement la transparence de l'oeuvre tout entière et serait probablement le péché qu'Horace nomme *varias inducere plumas* dans son *Ars poetica.*

Dans le fragment 437: εὔφημος ἴσθί μοῦνον ἐξορμωμένη la désinence féminine du participe nous permet d'affirmer que ce vers était adressé à une femme. Nous ne savons pas s'il s'agissait de Clytemnestre, d'Iphigènie, ou encore d'un choeur de femmes. Si l'on admet la dernière éventualité, on ne saurait pour autant dire de qui il était composé[37]. L'action de cette tragédie se passe avant la destruction de Troie, et, par conséquent la chronologie des événements excluerait plutôt la possibilité selon laquelle le choeur aurait été composé de captives troyennes.

Par conséquent de quelle façon cette tragédie pouvait-elle se présenter dans ses lignes générales? Je suppose que le héros y apparaissait comme un inventeur, qu'il y était perfidement accusé de haute trahison devant les troupes, et qu'il était condamné à mort. Après ces événements, Nauplios, son père, aurait fait son entrée et il est fort probable qu'il ait exigé des chefs achéens de justifier le jugement qu'ils avaient prononcé contre son fils. C'est peut-être sous forme de prophéties, ou de menaces, qu'il leur annonça un malheur.

Dans leurs lignes fondamentales les drames d'Eschyle et de Sophocle sur Palamède auraient donc été très ressemblants, ce qui n'a rien d'étonnant puisque les écrivains anciens n'avaient aucune notion du plagiat. Comme dans les deux tragédies de Sophocle sur Nauplios Palamède n'apparaissait plus, l'analyse du contenu de ces oeuvres déborderait le cadre des présentes réflexions.

Toruń

---

[37] Cette question demeure également sans réponse dans le *Palamède* d'Euripide.

to the nymphs, fauns and satyrs to be brought up in a cave on Mt. Nysa (18—26). He describes how the infant god used to sit on Silenus' lap and play with him (27—34). As he grew up he discovered the grape and taught the satyrs how to make wine (35—45). Pan's song concludes with a humorous description of the first rustic revels that followed the introduction of wine into the world (46—65).

Steffen, after Crusius, compares the description of Dionysus playing with Silenus in Nemesianus' eclogue with a quite similar description in a fragment of the *Dionysiscus*. In the eclogue, Pan sings of how Dionysus took delight in his *altor* Silenus (27—34)[4]:

> quin et Silenus parvum veteranus alumnum
> aut gremio fovet aut resupinis sustinet ulnis,
> evocat aut risum digito motuve quietem
> allicit aut tremulis quassat crepitacula palmis.
> cui deus arridens horrentes pectore setas
> vellicat aut digitis aures adstringit acutas
> applauditve manu mutilum caput aut breve mentum
> et simas tenero collidit pollice nares.

This description is quite comparable to fragment 40 S. of the *Dionysiscus*:[5]

> ὅταν γὰρ αὐτῷ προσφέρω βρῶσιν διδούς,
> τὴν ῥῖνά μ' εὐθὺς φηλαφᾷ κἄνω φέρει
> τὴν χεῖρα πρὸς <τὸ> φαλακρὸν ἡδὺ διαγελῶν.

By comparing the Eclogue, Steffen produces the following summary of the play's contents:[6] „Iuppiter clam omnibus deis hominibusque in antrum Nysae descendit, ubi ex Semela Bacchum procreavit. Puerum mater partu fessa educandum tradidit Sileno satyrisque. Bacchus brevissimo tempore adultus satyris uvas monstravit et vindemiam eos docuit. Satyri cognita vini dulcedine maximo cum studio uvas de vitibus carpebant et vinum expressum poculis manibusque hauriebant. Tum liquoris vi excitati fugientibus nymphis instabant iam crine iam veste trahentes. Plurimum vini hausit Silenus hebes, ut esse solet, qua re singularem spectatorum risum movisse videtur".

---

[4] Silenus is so described by Ovid, *Met.* XI. 101.

[5] Crusius, *l. c.*, compares Herondas VI 76, φιλεῦσα, τὸ φαλακρὸν καταψῶσα. A very similar description of Silenus dandling the infant Perseus is found in Aeschylus' *Dictyulci*, 786—788; cf. M. Werre-de Haas, *Aeschylus' Dictyulci*, Leyden 1961, p. 43. It may very reasonably be objected that if this picture is typical, this casts doubt on the proposition that Nemesianus is drawing directly on Sophocles, to which it might be replied that, whether he does or does not depend on the *Dionysiscus*, the elements in the Eclogue are illuminating for the contents of the play precisely because they embody the same stereotypes that must have appeared in the play. It may be added that all fragments of satyr plays are cited from V. Steffen, *Satyrographorum Graecorum fragmenta*, Poznań 1952.

[6] Steffen, (1936), p. 90 f.

C'est Stoessl qui s'est avancé le plus loin: s'appuyant sur Hyginus, fab. 105, et sur le commentaire de Servius, de teneur analogue, dans *ad Aen.* II 81, ainsi que sur les fragments qui nous ont été conservés, il a tenté de reconstituer la tragédie disparue d'une manière assez détaillée. Comme Hyginus et Servius n'évoquent pas la vengeance de Nauplios, il pense que, dans ce drame, il n'était pas encore question de ce maillon du mythe et Nauplios ne pouvait pas prononcer le fragment 438 qui énumère les inventions de Palamède, puisque l'on s'y exprime à la troisième personne; par contre, ces paroles pouvaient fort bien provenir du discours ironique d'Ulysse, ainsi que l'indiquerait la phrase de Servius: *Tunc Ulixes cum se Palamedi adesse simularet, ait.* Là, Sophocle aurait sciemment renoncé à représenter les conséquences de l'acte d'Ulysse, de la même façon que, dans l'*Electre*, il avait regroupé les événements de telle manière qu'Agamemnon y apparaissait comme n'étant pas personnellement impliqué dans l'assassinat de Palamède. C'est l'armée tout entière (*ab exercitu universo*) qui, trompée par Ulysse, porte la responsabilité de cette faute. Ici, la présentation d'Agamemnon rappellerait donc celle de Déjanire dans les *Trachiniennes*. De l'avis de Stoessl, une telle présentation du personnage de Palamède correspondrait à l'intention d'éliminer du drame tout entier le thème de la vengeance de Nauplios. La tragédie débuterait par le prologue dans lequel deux personnages quelconques présentent la généalogie du héros aux spectateurs, et racontent de quelle façon Ulysse avait été démasqué en Ithaque. Il y aurait ensuite la scène dans laquelle Ulysse mettait Palamède en accusation devant Agamemnon; c'est de cette scène que le fragment 438 est tiré. Agamemnon ordonne de fouiller la tente de l'accusé. Venait ensuite la scène de la découverte de la pépite d'or et du jugement condamnant Palamède à mort. Stoessl éprouve des difficultés à décider si ce jugement avait eu lieu *coram publico* ou selon l'*angelike rhèsis*; mais il se prononce plus volontiers en faveur de la seconde éventualité. D'une part les déductions de Stoessl procèdent d'un postulat erronné, d'autre part elles sont étayées par une argumentation qui présente les faits transmis par les mythographes de telle façon qu'ils viennent tout naturellement démontrer la thèse qui a été établie *a priori*. L'erreur du postulat consiste, comme je l'ai déjà indiqué à propos du *Palamède* d'Eschyle, à admettre sans les discuter les témoignages d'Hyginus et de Servius comme une ὑπόθεσις de la tragédie disparue. En effet, Hyginus avait écrit un compendium encyclopédique de mythologie et non un ouvrage sur la tragédie grecque; et c'est, la raison pour laquelle il était en droit, au moment de l'élaboration des mythes particuliers, d'utiliser des sources différentes. Dans la fable 105, il ne dit rien de Nauplios, mais ce n'est probablement pas parce qu'il n'en était pas question dans la tragédie de Sophocle, ce serait plutôt parce

---

sur Ulysse. Mais il ne remarque pas la différence essentielle qui se manifeste dans le jugement porté sur Ulysse dans ces deux drames. L'acte qu'Ulysse a commis contre Philoctète peut s'expliquer par le souci du bien général des Achéens; par contre, un tel agissement envers Palamède, est l'expression d'un règlement de compte entre ces deux héros. Welcker ne répond non plus à l'importante question de savoir si c'était la vengeance ou la haine d'Ulysse qui entrait en jeu, donc si le drame se reliait aux *Chants Cypriens* ou à la version plus tardive de ce mythe.

qu'il parle de lui à une autre occasion, dans la fable 116. Servius, pour sa part, explique le vers précis de Virgile (*Aen.* II 81):

Belidae nomen Palamedis et incluta fama

et c'est pourquoi il se contente de nous informer sur ce héros. La reconstruction suggérée par Stoessl se trouve en contradiction avec la relation de Servius *ad Aen.* 81 sur laquelle l'érudit avait fondé ses déductions. Si dans la tragédie de Sophocle la scène de mise en accusation et de disculpation du héros succédait directement au prologue, comment, plus tard, Ulysse aurait-il pu *simulare se Palamedi adesse*? Chez Servius il diffame Palamède sans que celui-ci n'en sache rien, et c'est pourquoi le cours des événements rapporté dans le commentaire ne peut éveiller la suspicion. En outre, chez Servius et chez Hyginus, le passage dans lequel Ulysse simulant la folie est démasqué occupe le tiers du texte tout entier. Tant de place aurait-elle donc été consacrée au prologue dans les résumés de la tragédie, puisque, selon Stoessl, c'est dans le prologue que Sophocle parlait de ce maillon du mythe? Malheureusement l'érudit ne prête aucune attention à ces proportions. Dans la reconstruction proposée Stoessl prend tant de libertés et se permet tant d'imprécisions, qu'il ne nous apporte aucune lumière sur le problème, nous intéressant, du *Palamède* disparu de Sophocle. C'est peut-être parce qu'il a été écrit en langue russe l'article de Radłow *Le Palamède et le Nauplios de Sophocle*[34] a été ignoré de tous ceux qui ont examiné ce problème. L'auteur pense que parmi toutes les relations des anciens portant sur le mythe de Palamède, le témoignage de Philostrate dans l'*Héroikos* occupe une place privilégiée. C'est précisément dans cet ouvrage que l'acte d'Ulysse dirigé contre son adversaire apparaissait non comme étant un acte de vengeance, mais comme un acte de haine. Cette version rejette donc tout naturellement le maillon du mythe qui parle d'Ulysse simulant la folie. D'après l'érudit, cette version se présente donc comme le reflet du drame disparu d'Euripide. Cependant Radłow ne justifie pas ses suppositions. Dans la reconstruction du *Palamède* d'Euripide, j'examinerai les arguments qui,à mon avis, se prononcent en faveur de ce point de vue. En outre Radłow attire l'attention sur la déclamation d'Alcidamas Παλαμήδους προδοσία, dans laquelle il voit une allusion à un détail qui pouvait figurer dans la tragédie de Sophocle. Dans ce discours en effet Ulysse reproche à Palamède d'avoir obtenu (§ 6) ὑπὸ τοῖς πτεροῖς γράμματα. Il s'agirait donc là de la lettre transmise par l'intermédiaire de la flèche. Nous trouvons le motif d'un tel accord chez Hérodote VIII 128, où Artabasos et Timoxenos correspondaient de cette façon. L'infiltration littéraire de certains détails de cette historiette dans les drames de Sophocle est évidente, et par conséquent, ici, nous en aurions encore un exemple[35].

---

[34] Dans son édition russe des fragments d'Eschyle, T. Zieliński se réfère à l'article de S. E. Radłow mais il ne tient pas compte des points de vue de cet auteur. La suggestion de relier la relation de Philostrate à la tragédie disparue, a déjà été émise par J. A. Hartung, *Euripides restitutus*, t. II, Hamburg 1844, p. 261, mais aucune justification n'est apportée. S. E. Radłow ne fait aucune allusion à Hartung.

[35] Cf. J. Rasch, *Sophocles quid debeat Herodoto*, Lipsiae 1923.

Sophocle de mettre en scène des bêtes attelées à une charrue, ou de représenter Pénélope tenant un petit enfant dans ses bras. Il faut donc supposer que le spectateur n'avait pris connaissance de la scène de la démence d'Ulysse, que par l'intermédiaire de l'*angelike rhesis*. D'après la relation de Proclos, il semblerait que l'idée de placer le petit Télémaque devant la charrue ait été postérieure aux *Chants Cypriens*. Mais on ne peut déterminer si elle était déjà présente dans l'éventuelle *Palamédie*, ou si elle a seulement fait son apparition dans la tragédie, et cela chez quel auteur d'abord. Cependant, c'est précisément par ce détail que l'*Ulysse dément* de Sophocle pouvait se différencier des *Chants Cypriens* et c'est peut-être à ce moment de la tragédie que Pearson[31] pensait lorsque, commentant les fragments de la tragédie en question, il fit remarquer qu'Apollodore, chez qui Télémaque avait été livré à l'épreuve du glaive, avait présenté certaines parties du mythe d'une manière plus claire et plus prècise que Proclos.

Malgré la minceur des sources, on peut cependant établir que dans l'élaboration du thème, 'Οδυσσεὺς μαινόμενος, se distinguait de façon essentielle de la tragédie d'Eschyle. J' ai démontré en effet que, chez Eschyle, le héros apparaissait comme un ingénieux inventeur et que de cette façon il devint victime de la jalousie d'Ulysse. Ce drame établissait donc des liens avec la version ultérieure du mythe, alors que Sophocle utilisait les *Chants Cypriens*, en présentant Palamède comme celui qui avait astucieusement démasqué Ulysse. Parmi les six fragments de cette tragédie qui nous sont parvenus, un seul[32] seulement se compose de deux trimètres iambiques, les autres au contraire se réduisent à des mots isolés cités par les lexicographes.

Les fragments du *Palamède* de Sophocle sont tout aussi réduits que ceux de l'*Ulysse dément*; ils ont été rassemblés par Nauck sous 437—444. Les deux derniers se présentent à nouveau comme des citations composées d'une seule expression et ne permettent pas d'émettre la moindre conclusion sur le développement de l'action dans ce drame.

Les philologues ont cependant rassemblé nombre de conceptions interprétatives, différentes les unes des autres, au sujet de cette tragédie. Sans justifier leur prise de position d'une manière quelconque, ces conceptions basent leur reconstruction du drame soit sur Hyginus fab. 105, où Palamède démasque Ulysse simulant la folie et succombe victime de sa vengeance, soit sur le scol. Eurip. *Orest.* 432, soit encore sur la narration de Philostrate dans l'Héroikos, où Palamède apparait comme un inventeur ingénieux, éveillant la jalousie d'Ulysse[33].

---

[31] Pearson, *o.c.* p. 115.

[32] N² 424—429.

[33] La fable 105 d'Hyginus est considérée comme le résumé de cette tragédie par Nauck, dans le commentaire aux fragments p. 236, ainsi que par Stoessl dans l'article cité plus haut. Zieliński, *Sofokł, Dramy*, t. III, p. 295, pense que le scol. Eurip. *Orest.* relate le cours de l'action dans cette tragédie. A son avis, la déclamation de Gorgias se relie au *Palamède* de Sophocle. Welcker voit un écho de cette tragédie dans le récit de Philostrate sur Palamède dans l'*Héroikos* (*o.c.* p. 129). Il suppose également que, de même que dans le *Philoctète*, l'auteur avait concentré toute l'attention

so an initial presumption that these too belong to the Chorus. More than that, I have already noted that there is no evidence that Io appeared in the play as a speaking character, and there is a very good reason for our avoiding this conclusion if it is not based on very solid evidence. The cast of characters of other satyr plays are very limited: other than Silenus and the satyrs, the *Cyclops* has two characters and the *Ichneutai* three. So far, we have identified as characters in the *Inachus* Inachus, Hermes, Iris and Argus, which might already be about the maximum possible number for a satyr play (especially as I do not think Silenus was played by the choreutes, and so all satyr plays were two-actor plays)[34]; we should resist the impulse to add to this list without very compelling reason.

Further, with reference to II 6—9, we have already seen that the scribe appears to have been rather careless about the use of *paragraphoi*, so that an argument based on the appearance of a *paragraphos* only at III 7 carries no great weight. Those who believe that these lines are spoken by different choristers, as they scatter about the stage, are almost certainly right, especially reading ἐπ' ἐμέ at line 6, as suggested by Pfeiffer.

So a picture emerges that agrees very well with the preceding dramatic situation in the second column. The Chorus is struggling to maintain its composure and present a reproachfully hostile demeanor towards Hermes, but its posture is increasingly overwhelmed, until it completely gives in to its panic.

Opinions on the conversants in the following tetrametric stichomythia vary greatly, and the fragmentary condition of the text precludes certainty. Körte suggested Argus and Hermes[35], and Pavese suggests Silenus and the Chorus[36]. Nobody, curiously, has suggested Silenus and Hermes, with possibly Silenus reproaching him for his behavior and threatening him with Argus' club at line 15[37]. The mutilated condition of the passage forbids fruitful discussion, and the only point I would make is that there is no other reason to think that Argus participated in this scene, and some reason to think that he did not, and I would resist introducing him here in the absence of supporting evidence.

This is the text of the fully legible portion of col. IV:

]ἄρισ[τ]α δ' οὔ
]. ἐξηῦρον ὠμότητά τ[ε
]πησομ. . . . . χ . . . . τ .[

---

[34] Cf. n.6 supra. Calder, *o.c.* p. 140, wrongly thinks the *Ichneutai* requires one less actor than the *Cyclops*. In the extant portion of the play only one character, other than Silenus, is onstage at a time. But does Calder think Silenus is offstage throughout the climactic scene of the play, the confrontation between Hermes and Apollo?

[35] Körte, *o.c.* p. 257; similarly, Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 50 f., very tentatively suggests Argus and Silenus.

[36] Pavese, *o.c.* p. 45.

[37] Pavese, *o.c.* p. 46 f., gives the best discussion of possibly relevant monumental evidence; cf. also R. Engelmann, *Die Io-Sage*, JdI XVIII 1903, p. 37—58.

Eos LXII 1974

SOPHOCLES' „INACHUS"

By

DANA FERRIN SUTTON

Even before the discovery of two extensive papyrus fragments (PTebt 692 and POxy XXIII 2369), it was debated whether Sophocles' *Inachus* was a tragedy or a satyr play, and the appearance of the papyri has only served to intensify controversy[1]. Normal practice would require that I rehearse and evaluate the arguments for and against a satyric *Inachus*, but I am convinced that the Gordian knot can be cut by appeal to a point that has escaped both sides, which establishes beyond doubt the satyric nature of this play.

PTebt 692, col. I, is quite mutilated and its contents generally beyond our grasp, but one thing is clear. It begins with a few short lines that must have been lyrics, and then shifts into trimeters, of which line 7 is most noteworthy: ...σύριγγο[ς] δὲ κλύω. Apparently nobody debating the nature of the *Inachus* has noticed that this is a violation of Porson's Law: a caesura dividing the fifth foot cannot be preceded by a long syllable (either by nature or by position), except after monosyllables, elisions, or the words οὐδείς and οὐδέν (cf. Maas, *Greek Metre*, parr. 135 and 139)[2].

---

[1] To give the complete bibliography of this dispute would consume pages, and it must suffice to note studies done since the discovery of the papyri; the only earlier treatment absolutely necessary to mention is A. C. Pearson, *The Fragments of Sophocles*, Cambridge U. K. 1917, I 198–213; besides the edd. pr. of the fragments, cf. A. Körte, *Literarische Texte mit Ausschluss der christlichen*, Archiv für Papyrusforschung XI 1935, p. 252–255; R. Pfeiffer, *Die Netzfischer des Aischylos und der Inachos des Sophokles*, Sitzb. Bayer. Akad. 1938, H. 2; C.-E. Fritsch, *Neue Fragmente des Aischylos und Sophokles*, diss. Hamb. 1936, p. 33–41; F. Sbordone, *L'Inaco di Sofocle*, Annuario Lic. Ginn. Vitt. Em. II 1937; A. von Blumenthal in Burs. Jahresber. CCLIX 1938, p. 124–129; D. L. Page, Loeb *Select Papyri*, 1940 III 22–26; A. von Blumenthal in Burs. Jahresber. CCLXXVII 1942, p. 59–61; P. Guggisberg, *Das Satyrspiel*, Zurich 1947, p. 111–113; W. M. Calder III, *The Dramaturgy of Sophocles' Inachus*, GRBS I 1958, p. 137–155; N. E. Collinge, *Some Reflections on Satyr-Plays*, PCPhS n.s. V 1958–1959, p. 34 f.; R. Pfeiffer, *Ein neues Inachos-Fragment des Sophokles*, Sitzb. Bayer. Akad. 1958, p. 6; A. M. Dale, *The Transformation of Io, Ox. Pap. 23.2369*, CR n.s. X 1960, p. 194 f.; H. Lloyd-Jones, *A Problem in the Tebtunis Inachus-Fragment*, CR n.s. XV 1965, p. 241–243; C. Pavese, *L'Inaco di Sofocle*, QUCC III 1967, p. 46 f.; see also H. Lloyd-Jones, review of the ed. pr. of POxy 2369, CR n.s. VIII 1958, p. 19 f., and review of Pfeiffer, *o.c.* 1958; CR n.s. X 1960, 25 f.; and also R. Kassel's review of the same in Gnomon XXXII 1960, p. 180–182. Of these the two by Pfeiffer and that of Pavese put forward the strongest case for a satyric *Inachus*, and Pfeiffer provides the closest general analysis of the two papyri; Calder advances the strongest case for a tragic *Inachus*.

[2] Also, fr. 272 P. contains an anapaest in the second foot, which could also be regarded as

Νύμφας ὀρείας ἐκλιπὼν ὤχου τροφούς·
ἔπειθ' ὅτ' ἀμφὶ γηγενῆ μαχὴν δορὸς
ἐνδέξιος σῷ ποδὶ παρασπιστὴς γεγὼς
Ἐγκέλαδον ἰτέαν εἰς μέσην θενὼν δορὶ
ἔκτεινα. . .

Plato, *Laws* II 672 B: λόγος τις ἅμα καὶ φήμη ὑπορρεῖ πως, ὡς ὁ θεὸς οὗτος ὑπὸ τῆς μητρυιᾶς Ἥρας διεφορήθη τῆς ψυχῆς τὴν γνώμην, διὸ τάς τε βακχείας καὶ πᾶσαν τὴν μανικὴν ἐμβάλλει χορείαν τιμωρούμενος· ὅθεν καὶ τὸν οἶνον ἐπὶ τοῦτ' αὐτὸ δεδώρηται.

Ps.-Apollodorus III 5, 1: Διόνυσος δὲ εὑρετὴς ἀμπέλου γενόμενος, Ἥρας μανίαν αὐτῷ ἐμβαλούσης περιπλανᾶται Αἴγυπτον τε καὶ Συρίαν.

To a good extent these three passages are mutually confirming. According to both Plato and Ps.-Apollodorus, the madness of Dionysus is closely associated with the invention of wine, and, just as Euripides places the god's madness in his youth (as he escapes his nurses), so in Ps.-Apollodorus the account of his madness is separated from the events of his birth and the repercussions thereof only by a paragraph telling the story of Actaeon (III 4, 4), inserted by way of a digression because, according to one version, he was destroyed for having attempted to seduce Semele. Hence, we may conclude that a widely-known version of the myth circulated in antiquity, according to which the god's madness and his invention of wine were linked.

More than this, it is arguable that Euripides' *Cyclops* 3 f. is a direct reference to the *Dionysiscus*. In the first eight lines of the prologue, Silenus refers to two occasions on which he has served his master Dionysus, when the god, driven mad by Hera, fled his nurses the mountain nymphs (3 f.) and when he fought alongside Dionysus in the Gigantomachy (5—8). Both incidents, but particularly the first, are alluded to in a remarkably elliptical way. In 3 f., most notably, Euripides does not tell us precisely how Silenus managed to be of service to Dionysus during this adventure. It is as if Euripides expected his audience to be especially familiar with these myths, perhaps because they had been given previous literary treatment. So it is tempting to regard the mention of these episodes as literary allusions.

This is the opinion of the two principal commentators on the passage, P. Waltz and J. Duchemin[11], who both regard the passage as a reference to two previous satyr plays. This receives a good measure of confirmation in the instance of the second episode mentioned by Silenus. Although there is no literary evidence for a satyr play on the subject of the Gigantomachy, both commentators cite ample monumental evidence for such a play, and if one of these allusions is demonstrably a reference to a satyr play, it is probably safe to regard both as such.

---

[11] P. Waltz, *Le Drame Satyrique et le Prologue du 'Cyclope' d'Euripide*, L'Acropole VI 1931, p. 282; J. Duchemin, *Le Cyclope, édition critique et commentée*. Paris 1945, p. 40.

(surely to be identified with the nymphs of Mt. Nysa), and since Hera's wrath poses a problem in both cases, his narrative refers us to exactly the period in the god's life treated in the *Dionysiscus*, and we have seen that there is good reason for thinking that in mythological tradition the god's madness and his invention of wine were closely associated. The suggestion that *Cyclops* 3 f. refers to the *Dionysiscus* therefore has a good deal of probability on its side. Also, monumental evidence seems to indicate that the *Dionysiscus* was an early Sophoclean play, and hence its priority to the *Cyclops* may be taken for granted[18].

This monumental evidence consists of three vasepaintings showing Hermes presenting the infant Dionysus to Silenus, seated on a rock. Both are flanked by women, probably the nymphs of Mt. Nysa, and rocks in the background are probably intended to indicate the mountaneous setting of the transaction. If these illustrations are indeed relevant to the play, then Hermes can perhaps be identified as a character in the play, unless his bringing the god to Mt. Nysa was only narrated in the prologue. Other characters in the play were Silenus and the satyrs, presumably one of mountain nymphs and Dionysus himself. But there is a difficulty here. In fr. 40 S. Silenus describes himself playing with the god, and uses present tenses (presumably the play's complication, the god's disappearance, has not yet occurred). If the god himself appeared in the play, he must have been represented as suddenly and miraculously growing to full size, like Hermes in the *Ichneutai*[19].

The setting of the play was no doubt the rustic locale that, according to Vitruvius, V 6, 9, was typical of satyr plays. Perhaps the specific setting was before the cave in which the god was raised: it should be noted how many satyr plays, including the *Cyclops* and the *Ichneutai*, were set in front of caves.

Based on the understandings described in the foregoing pages, I would suggest that the action of the play was something like the following. Zeus orders Hermes to bring the infant god to Mt. Nysa in order to avoid Hera. Silenus and the satyrs act as the god's nursemaids, and in fragment 40 S. Silenus describes how he and the god play together. The attempt to elude Hera fails, and she drives Dionysus insane. As a result of this, he disappears, and Silenus and the satyrs undertake to find him, which is the service which Silenus speaks of having performed in the *Cyclops*. Somehow the invention of wine is the byproduct of this adventure, as the invention of

---

[18] The vases in question are ARV² 618.4, 619.16 and 1017. 54 (cf. Brommer, *o.c.*, Nos. 175–177 for earlier references than those provided by Beazley). The dates of the first two have been revised upward in the more recent literature, perhaps even to before 450. See most recently A. D. Trendall and T. B. L. Webster, *Illustrations of Greek Drama* (London 1971), p. 5. I have argued in my forthcoming *The Date of Euripides' Cyclops: A Study in Satyric Drama* that the *Cyclops* was written with the *Hecuba* in 424. Most modern authorities date it later, and virtually nobody in recent years has held that it was significantly earlier.

[19] Steffen compares line 34 of Nemesianus' Eclogue, *interea pueri florescit pube iuventus* with *Ich.* 274, γυίοις ἐρείδει παιδὸς εἰς ἥβης ἀκμήν, commenting that the resemblance of these two verses is so close „ut perfacile suspicari possis similem versum a Sophocle etiam in Dionysisco fictum esse", *o.c.* n. 1, 90.

Again, it will prove helpful to make inferences about what must have preceded PTebt I. Io is now presumably under the guard of Argus, so Hera must have intervened between the POxy scene and this one. Second, from the book fragments, especially frs. 278, 284 and 286 P., Wilamowitz plausibly inferred that Hera inflicted a plague on the land of Argos[16]. There are two occasions upon which she would be moved to do this, either at the time she set Argus over Io, or when he was destroyed by Hermes. The second possibility can be ruled out. The hallmark of satyr plays was their happy endings[17], and we must avoid at all costs a reconstruction which would place this baleful development at the end of the play. There is therefore a reasonable presumption that the coming of the plague should be coordinated with the advent of Argus. Third, I will show below that in PTebt I the Chorus is aware of Hermes' previous mechanations and is consequently hostile towards him, as is Inachus in PTebt II. How they became better informed about the events of the earlier part of the play requires explanation.

All three preconditions to the PTebt I scene can best be met by postulating a scene existing between those of POxy and PTebt I. From fr. 272 P., we know that Iris was a character in the play, and it has been suggested repeatedly that she functioned as Hera's agent and spokeswoman[18]. It seems plausible that she appeared shortly after the transformation, proclaimed the steps Hera was taking to protect Io from Zeus, announced Hera's anger and the plague on the land, and informed Inachus and the Chorus that the „stranger" was in fact Hermes.

At this point, it is necessary to face a problem concerning the POxy scene. Normally, mythology represents Io's transformation as a device of Hera to keep her from Zeus, but according to Inachus, it was Hermes who caused the transformation by a laying-on of hands. Calder has suggested that her transformation was presented by Sophocles as Zeus' device to protect her from Hera[19], and this is possible. But there is also another possibility: Inachus was mistaken. He saw Hermes trying to protect Io, and wrongly thought that he was causing her transformation. According to this view; Iris told Inachus and the Chorus that the stranger was Hermes, but allowed them to persist in their misapprehension (hence their hostility towards him). I do not think we have a way of choosing between these alternatives. The hostility displayed towards Hermes would be understandable in either case. There is perhaps one consideration favoring the second possibility, which is that there is possibly reason for thinking that Iris was represented as an extremely unsympathetic character in the play[20]. Another point: the play must have ended happily, and it seems likely

---

[16] U. v. Wilamowitz, *Einleitung in die Griechische Tragödie*, Berlin 1907, p. 88 n. 53.

[17] Cf. the Second Hypothesis to the *Alcestis*.

[18] Wilamowitz, *l.c.*; Pearson, *o.c.*, I 198 f.; W. Schmid, GGL I 2, 435; Calder, *o.c.* p. 142.

[19] Calder, *o.c.* p. 148.

[20] Fr. 272 P. is parodies by Aristophanes, *Birds* 1203; Iris comes off very badly in this scene, and it seems possible that her characterization echoes that of the *Inachus*.

the lyre is a byproduct of the action of the *Ichneutai.* Probably when the god is found, he has discovered it and is behaving in a curious new way. The „detectives" are rewarded for their labors by themselves being introduced to this wonderful experience, so that the play ends with general revelry. It is conceivable that Dionysus is represented as having been cured of his madness by wine, although the only known myth of how he regained his sanity tells a completely different story[20].

This reconstruction is of course hypothetical, but makes a reasonable satyr play out of the elements which have been shown to have been present in the play. A picture seems to emerge of a play remarkably like the *Ichneutai.* Steffen has already noted four points of resemblance[21]:

1. utrumque deum in antro cuiusdam nymphae procreatum esse a Iove cavente, ne Iuno quicquam de amore occulto comperiret;

2. utrumque deum non a matre, sed a numine agresti, nympha aut Sileno, educatum esse;

3. utrumque deum παῖδα θαυμαστόν fuisse, qui omni spe celerius iuvenis vires assequeretur;

4. utrumque deum novae cuiusdam rei inventorem factum esse: Mercurium lyrae artisque musicae, Bacchum vini vindemiaeque.

We may note more resemblances: in both plays Silenus and the satyrs act as tracker-detectives, are successful and are rewarded, and the staging of both plays is probably similar. Also, it is at least possible that the *Dionysiscus* contained a character similar to the nymph Cyllene in the *Ichneutai* (perhaps she was actually the god's guardian, and Silenus and the satyrs were presented as her assistants). The striking resemblance of the *Ichneutai* to the reconstructed *Dionysiscus* could be held to count against the validity of the reconstruction, but I do not think that this is necessarily damaging. Euripides, anyway, wrote several satyr plays on remarkably similar subjects, with parallel situations, characters, and themes: the *Busiris*, *Cyclops*, *Sciron*, *Syleus* and, perhaps, *Theristai*[22]. It would seem that such redundancy — if this is the right word for it — was tolerated in satyr plays.

Cambridge, Darwin College

---

[20] Cf. *Schol. Germ. Arat.* 70, 15 and Ps.-Hyginus, *Astron.* 2,23. According to the version of Ps.-Apollodorus quoted above, the god is propelled by his madness into Egypt and Syria, but this is likely a later embellishment added for syncretistic purposes. See Sir J. Frazer's comments *ad loc.* in the Loeb Apollodorus.

[21] Steffen, *o.c.* n. 1, 90 f.

[22] Cf. Sutton, *o.c.*, Chapter II, Section V.

In accordance with this understanding of the action of the *Dionysiscus*, he attempts to identify the dramatic context of its fragments[7]. Fragment 40 S., quoted above, is clearly to be attributed to Silenus, describing how he plays with the infant god. Fragment 41 S., also quoted above, is exclaimed by the Chorus when they first are introduced to wine. The third fragment of this play, fragment 42 S., is the one word θωχθείς („inebriated")[8], which Steffen suggests is employed to describe Silenus.

Much of what Steffen writes about the *Dionysiscus* is of unquestionable value. Whether or not Nemesianus' Third Eclogue is directly inspired by the play is immaterial, as it is in any case instructive to compare another literary treatment of the same subject. But the claim that its plot outline can adequately be recovered by comparing the Eclogue is extravagant[9]. In reading it, one is struck by its static nature. Nemesianus really presents two vignettes, of the infant god playing with Silenus and of the rustic revels, prefaced by a brief account of how the god came to be reared on Mt. Nysa, and linked by a short, not very concise, description of the invention of wine. What is notably missing is any sense of action or plot development of the sort one would expect to find if Nemesianus was appropriating the story-line of a play, rather than just presenting us with *tableaux vivants*. Satyr plays, just as much as tragedies, employed genuine plots, with complications and resolutions, and it is precisely the absence of any sort of complication that could serve as the nucleus of a dramatic action that makes it doubtful that Nemesianus' Eclogue fully reflects the contents of the *Dionysiscus*. It is therefore evident that this passage cannot serve as an adequate basis for reconstructing the play.

I would like to suggest that such a complication was indeed present in the *Dionysiscus*, and that it had to do with the madness of the god. According to mythology he was driven insane by Hera. Unfortunately no single source gives the complete myth, with the exception of Nonnus (*Dionysiaca* XXXII 98 ff., XXXV 270 ff. and 314 ff.), who has reworked the myth so much for literary purposes that his account is very doubtful evidence for its original form. But this can be pieced together from various sources, of which the three most important are these[10]:

Euripides, *Cyclops* 1—8:

> Ὦ Βρόμιε, διὰ σὲ μυρίους ἔχω πόνους
> νῦν χὤτ' ἐν ἥβῃ τοὐμὸν εὐσθένει δέμας.
> πρῶτον μέν, ἡνίκ' ἐμμανὴς Ἥρας ὕπο

---

[7] *Ibid.*, p. 91.

[8] Hesychius 2, p. 335.

[9] This objection has not been raised. In his *Satyrspiele*[2], Berlin 1959, p. 82, F. Brommer indicates that A. Lesky criticizes Crusius' view at RE IIIA, 1721, but this is a misplaced reference that pertains to Crusius' discussion elsewhere of Aeschylus' *Sphinx*, and should be transferred from No. 177 to No. 181.

[10] Cf. also Euphorion, fr. 14 P., according to which (as in Nonnos) Dionysus is driven mad by poison. But this is possibly a literary embellishment.

If we are to attempt to identify the play referred to in 3 f., we must consider three possibilities. Drago has refuted Welcker's suggestion that the play in question is Aeschylus' *Dionysou Trophoi*[12]. The subject of that play is known to have been Medea boiling the nurses of Dionysus in order to rejuvenate them (cf. Ovid, *Met.* VII 294 ff.)[13], rather than an incident having to do with the young god's sojourn on Mt. Nysa.

A second possibility, suggested by Drago[14], is the *Iris* of Achaeus, the subject of which is generally thought to have been the madness of Dionysus, on the basis of Philodemus, *de pietate*, ed. Gomperz, p. 36. This is printed by B. Snell, *TrGF* I, in the following form:

20 Νοσοῦντα πεποιήκασι Herculem et Latonam et Jovem, τὸν [δ'] Ἡρακλέα καὶ μά[λ'] ἀκατάσχετον [ὡς] Σοφοκλῆς (F 741 [=810 P.]) καὶ Εὐριπίδης (Herc. 835 sqq.), καὶ τὸν Διόνυσον ὡ[ς Ἀχ]αιὸς ἐν Ε[ἴ]ριδι καὶ [Φερ]εκ[ύδης ὁ] Ἀθ[ηναῖ]ος (FGrHist 3 F 91).

But three more words are clearly legible, καὶ τοῖς θεοῖς, which Gomperz thought might be completed with an adjective or participle taking the dative, such as δυσμενέστατον. Hence it is not at all clear that the clause mentioning this play should be construed with μά[λ'] ἀκατάσχετον (or, as others read, μα[νί]ᾳ κατάσχετον). In view of the fact that neither literary remains or monumental evidence[15] confirms the notion that Dionysus' madness constituted the subject of the *Iris*, and since a leading authority on satyr plays, Guggisberg, has expressed difficulty in understanding what role Iris would play in a play on this subject[16], we should be very hesititant to affirm that this was in fact its subject on the basis of doubtful and ambiguous evidence[17].

I would like to argue, first, that *Cyclops* 3 f. is an allusion to the *Dionysiscus*, and, second, that it supplies evidence for just that element of the play not reflected in Nemesianus' Third Eclogue, a plot complication that would make for a situation with genuine dramatic possibilities.

The *Dionysiscus* has notable points in common with the episode mentioned by Silenus in the *Cyclops*. Since he mentions Dionysus' nurses, the mountain nymphs

---

[12] C. Drago, *Acheo, un Satirografo Minore del V Secolo*, Dion. V 1935–1936, p. 236; Welcker's opinion is cited by Drago without documentation. The same view was put forward by V. Steffen, *Satyrographorum Graecorum reliquae*, Poznań 1936, XV.

[13] This is attested by the Argument to the *Medea* and the Scholiast on Aristophanes' *Knights* 1321.

[14] Drago, *l.c.*

[15] Cf. Snell, *TrGF* I for fragments and Steffen, *o.c.*, No. 34, for monumental evidence.

[16] Guggisberg, *o.c.* p. 132 f.

[17] It is commonly thought, e.g. by Guggisberg, *l.c.*, that Aristophanes' *Birds*, 1202 ff., in which Iris appears, is inspired by this play, but this is patently wrong. *Birds* 1203, according to its Scholiast, parodies fr. 84 S. of Sophocles' *Inachus*, in which she was also a character, and so it should be assumed, if anything, that the scene should be referred to the *Inachus*, not the *Iris*.

The second possibility is greatly preferable.

First, the exact contents of 1—5 are somewhat unclear[29], but it would seem that the Chorus is congratulating itself on having identified Hermes without help. Certainly it knows it is dealing with somebody wearing the Cap of Hades, and who could this be but Hermes? If so, why should Hermes announce himself at 6?

Second, τὸν Διὸς... μέγαν τρόχιν seems derogatory. Körte has shown a tendency of PTebt to repeat epithets used by Prometheus against Hermes in the *Prometheus Bound*[30]. He is called Διὸς λάτρις at III 4 and IV 21, both times by a hostile person, for which cf. PV 966[31]. Similarly, Prometheus calls him Διὸς τρόχιν at PV 941. This is good reason for thinking that II 6 is spoken by the Chorus, which is hostile towards Zeus, and presumably towards his agent.

Third, II 9 („this is the second time you'll go to bed without accomplishing anything") is a taunt that could be said by either party. Hermes could be making fun of the Chorus for having failed to guard Io, or they could be making fun of him for having failed to abduct her. There are two reasons for preferring the second possibility.

There is a certain remarkable resemblance of the humor of the *Cyclops* and the *Ichneutai*. In the *Cyclops*, the Chorus exultantly jeers at Polyphemus' impending downfall, until it is suggested that they lend a hand in his blinding, at which point they are reduced to panic (608—654). In the same way, in the *Ichneutai* Silenùs jeers at the satyrs for their fear of the sound of the lyre, until he hears it and is reduced to a state more abject than theirs (125—207). Such transitions from arrogance to pathetic cowardice seems a characteristic psychological trait of Silenus and the satyrs, and consequently to be a standard item of satyric humor. I suspect that something of the same sort is happening in the present scene. The Chorus is trying to withstand Hermes, even to jeer at him, but they are gradually undermined by his flute-playing, and finally give way to their panic. Specifically, they yield for a moment at II 12, but make a brief recovery (γὰρ οὖν at II 14 represents them „pulling themselves together" and returning to their hostile posture); finally they surrender wholly to panic at III 3—8. It would fit in very well with this general idea to have them jeer at Hermes for his failure to win Io.

A second point. What is the ultimate purpose of this scene? Is Hermes merely having a moment of innocent fun at the satyrs' expense, or does he have an ulterior motive? There are two possibilities. First, perhaps he is seeking to gain information about Argus. Second, the Chorus is hostile to him. Why shouldn't they bear a grudge against him for deceiving their master and ruining his daughter? And, if so, why shouldn't they betray him when he sets about destroying Argus? In the *Cyclops*,

---

[29] The major problem being the significance of ὅστις... προτερῶν; cf. Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 32, and Page, *o.c.* p. 25 n.a.

[30] Körte, *o.c.* p. 253 f.

[31] Interestingly enough, one of the two legible words on the much-mutilated col. V seems to be λάτριν.

]ον δοντ᾽ ἀλεύσομεν θο[
].αι χρή σε.. ζεσ. ..κ.[
]αρευν.. ἡ φύσασα γῆ
]οντι πείθεσθαι καλῶς
]ταῦτα μὴ λέξης πλέω
εἶ]πον Ζηνὸς αἰάξαι λάτρι[ν
]πάρεστιν Ἰνάχῳ λόγ[
] ὀλίγον ἰσχύεις ὅμ[ως

There is a common understanding, which there is no reason to question, that this represents a stichomythia between Inachus and Hermes[38]. Lines 22 f. have been very plausibly restored[39].

τόνδ᾽ οὐ λέγειν] πάρεστιν Ἰνάχῳ λόγ[ον
καίπερ Διὸς παῖς] ὀλίγον ἰσχύεις ὅμ[ως

I am of the opinion that this confrontation should be referred to the final scene of the play. This cannot be referred to the initial interview of Inachus and the „stranger", as Inachus here knows perfectly well who he is addressing. I do not see why Hermes would reappear between the POxy scene and the PTebt scene, for dramaturgic reasons: what would be accomplished in such a scene? Likewise, I do not see how Inachus could reappear until after the destruction of Argus: there would be no actor free to play him. Further, even if this fragment does not represent a final confrontation of Inachus and Hermes, we would be obliged to hypothesize the existence of such a scene. Satyr plays end happily, and it would seem obligatory to a happy ending for this play to arrange a reconciliation of Inachus and Hermes (and, by implication, Inachus and Zeus). At this point, and this point only, a confrontation of these characters would make excellent sense.

It has been pointed out that in this play those hostile to Zeus and Hermes employ language appropriated from the *Prometheus Bound*. On the basis of presently available evidence, it would be perilous to make too explicit claims about the degree to which the *Inachus* was conceived as some kind of parody of the *Prometheus*[40]. What is infinitely more important, the *Inachus* is clearly a play that raised much the same issues. In it, Inachus, his daughter, and indeed the entire nation of Argos, are victims of Zeus' lust, Hera's jealousy and Hermes' deceit. Whether or not he is correct in thinking Hermes caused the transformation, in a larger sense Inachus is perfectly right to think he has been deceived and misused by Zeus[41], and surely was driven

---

[38] Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 53.

[39] Pfeiffer, *l.c.*

[40] Körte, *o.c.* p. 255 f.

[41] Another point. Many satyr plays seem to have dealt with the theme of hospitality and its abuse, especially in plays (exemplified by the *Cyclops*) in which a villain or ogre molests wayfarers until he is destroyed by a passing hero. See the next note.

d'exercer, la richesse de ses possibilités avaient-elles amené certains à l'idée que la τέχνη devait quitter son domaine exclusif de la mer? Il faudrait savoir si l'opinion démocratique ne songeait pas à remplacer le combat de phalanges par les procédés moins agonistiques.

De façon plus générale, le climat intellectuel d'alors qui tendait à combattre la tradition et, dans beaucoup de domaines, à prôner les „règles du succès", les procédés de réussite[22] avait-il proposé dès avant la Guerre du Péloponnèse, des idées nouvelles sur la guerre? On aimerait savoir si la vision de la guerre était déja „laicisé" en quelque sorte, chez les sophistes et chez quelques esprits hors du commun, si déja certaine image nouvelle de la guerre, τέχνη complexe, détachée du passé, était apparue[23].

Pour notre propos, il serait important de savoir si dès les débuts de la Guerre du Péloponnèse, la vision ancienne de la guerre était mise en question.

Certes, la stratégie de Périclès, qui fonde la sécurité d'Athènes sur la seule marine et refuse de risquer quoi que ce soit sur terre[24], procède d'une vue de la guerre qui n'a rien de traditionnel, laissant dévaster le territoire de la cité, il refuse constamment l'ἀγών que Sparte lui propose[25]. La stratégie péricléenne traduit un choix exactement opposé à celui sur lequel repose la stratégie traditionnelle: la priorité y est accordée, non plus à la défense du territoire, mais à celle de l'agglomération urbaine. Elles comportent l'une et l'autre des exceptions, qui sont des concessions aux circonstances, mais de sens invers. La poursuite de la résistence autour de l'agglomération urbaine est, dans l'un des cas, une solution de désespoir qui manifeste l'obstination des défenseurs; dans l'autre cas, au contraire, les tentatives faites pour assurer la protection du territoire n'auront que des objectifs limités. Périclès avait exposé, à la fin du livre I, son plan de défense „passive": il fallait laisser envahir et piller l'Attique, en refusant, sur terre, une lutte inégale, et répondre à ces invasions en envoyant des expéditions navales contre des territoires péloponnésiens[26]. Ce plan était présenté comme l'aboutissement d'une analyse rigoureuse de la situation. Le grand Athénien dépassait-il cependant ces vues générales et sa pensée définissait-elle un ensemble de τέχναι,

---

[22] J. P. Vernant, *Mythe et Pensée chez les Grecs*, Paris 1969, p. 229.

[23] C'est une telle image qui apparaît dans les dialogues du Platon, *Lachès* et *Euthydème* (la scène de *Lachès* est censée se passer peu après 424). Dans ces dialogues Platon indique que l'art de la guerre était enseigné, en effet Nicias montre l'intérêt de l'hoplomachie, qui ne doit être qu'une étape vers l'étude de la „tactique" et de la „stratégie" (182 b–c). De cette constatation et d'autres, la dissension passe à une remise en cause de l'idéal traditionnel du courage; il peut exister dans diverses tactiques. Dans l'*Euthydème*, on voit à l'oeuvre deux sophistes, Ethydème et Dionysodore, qui enseignent tout ce qui a trait à la guerre, non seulement le combat en armes.

[24] Thuc. I 143,5; II 13,2; 21,2 sq.; Cf. Plut. *Péricl.* 33,2. Voir D. W. Knight, *Thucydides and the War Strategy of Pericles*, Mnemosyne XXIII 1970, p. 150–161.

[25] Cf. J. de Romilly, *Les intentions d'Archidamos et le livre II de Thucydide*, REA LXIV 1962, p. 287–299; P. A. Brunt, *Spartan Policy and Strategy in the Archidamian War*, Phoenix XIX 1965, p. 255–280.

[26] H. D. Westlake, *Seaborn Raids in Periclean Strategy*, CQ XXXIX 1945, p. 75–84.

that part of this happy ending was a reconciliation between Inachus and Hermes. One way of engineering this would be to have Inachus discover that he had been wrong all along in holding Hermes responsible for the tragedy that had befallen his daughter.

It is possible to locate the Iris scene with greater precision. Calder has written of frs. 278, 284 and 286 P.[21]: „The lyric metre of these fragments would put them in a choral utterance, specifically the stasimon that followed the epeisodion which narrated the famine. The fragments of dialogue, 276, 285, 289 and 293 P., should be assigned to the narration of the famine or plague".

So let us assign the Iris scene to the remainder of the second episode and frs. 278, 284 and 286 P. to the second stasimon. PTebt I would then occur at the beginning of the third episode[22]. This is hypothetical, but has something to recommend it. The POxy scene runs to slightly over line 300. Add the Iris scene and a stasimon, and the PTebt I scene might fall at approximately line 400. This would allow Sophocles three or four hundred lines to kill Argos, free Io, and bring about a happy ending, within the seven or eight hundred lines that seems to have been the usual length of a satyr play[23].

In PTebt I the general situation is that Hermes and the Chorus are onstage, Hermes rendered invisible by the Cap of Hades, and the Chorus is driven to distraction by the flute-playing they first hear at I 7 (spoken probably by Silenus or the Chorus). Who is playing the flute? There are two possibilities, Argus and Hermes. The argument for Argus is based on the Scholium to Aeschylus, PV 574 (ὑπὸ δὲ κηρόπακτος ὀτοβεῖ δόναξ), which reads Σοφοκλῆς ἐν Ἰνάχῳ καὶ ᾄδοντα αὐτὸν (sc. Argus) εἰσάγει. εἰπὼν δὲ αὐτὸν „βούταν" (cf. PV 568) ἐνέμεινε τῇ τροπῇ. αὐλοῦσι γὰρ ἑπόμενοι τοῖς ποιμνίοις οἱ βουκόλοι[24]. This notice certainly warrants the conclusion that Argus was a speaking character in the play, but not that he was the flute-player. ἀείδω obstinately refuses to mean anything but „sing", and I do not know of an instance where it is used even metaphorically for the playing of a musical instrument. The last sentence scarcely seems a reference to the *Inachus*, so is not applicable to our problem.

Another point. It would seem that the flute-playing in this scene is supernatural, to judge by the extraordinary effect it produces on the Chorus[25]. While it is possible to imagine a cowherd-Argus playing the flute, it is difficult to see why Sophocles would equip him with a magical one.

---

[21] Calder, *o.c.* p. 151.

[22] I will show that Hermes is the flautist, and assume that his piping at PTebt I 7 heralds his arrival. Especially since the passage immediately preceding this is lyric, perhaps being the end of the stasimon, it seems plausible that in col. I we have the beginning of a scene.

[23] The *Cyclops* has 709 lines, the *Dictyulci* ends at 832, and it would be astonishing if the *Ichneutai* were twice the length of the extant portion.

[24] So Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 27 f.

[25] See especially II 12: μανία τάδε κλύειν.

speech with the complaint that he has been cheated by the ξένος (I 28,]φηλώσας ἐμέ). The following exchange then occurs (II 1—4):

— ἀλλ' οἴχεται μὴν κἀστ..[
τὰ σὰ σκοτώσας ὄμμ[ατ...
ταῦτ' οὐκέτ' ἴδρις εἰμ[ι] δειν[....
— εἰ δεινά· πῶς γὰρ οὐχ ὁ....[

The exact details of this exchange are debatable[8], but the general tenor is clear. The interlocutor breaks in to sympathize (and perhaps to camouflage his failure to catch the ξένος with a timely display of sympathy), and the speaker picks up the thread by echoing a word from the last line of the interjection. There is scarcely room for a second speaker at this point.

Second, it may be inferred that this speaker, who was an eyewitness to Io's transformation, was previously offstage for a period sufficiently long to allow the transformation.

Third, it is doubtless safe to identify this speaker as Inachus. The only other candidate is Silenus[9]. The major objection to him is that this would require his prolonged absence, and I am unwilling, without good precedent, to concede that Silenus could be offstage in a satyr play for more than a moment (cf. *Cyclops* 203—228, where he seems to exit). Also, from the way the Chorus greets Inachus in the parodus (fr. 270 P.), it is clear that they are his liegemen. It seems more probable that their expression of sympathy at II 1—3, would be addressed to him than to Silenus (to whom they might more likely say something like „now you've landed us in the soup, you silly bastard!").

Fourth, the ξένος was Hermes. The only other candidate is Zeus himself[10], and it is axiomatically unthinkable that Zeus could appear in a play, either tragedy or satyr play, in a role less than wholly dignified or admirable. Consequently his appearance in Aeschylus' solemn tragedy *Psychostasia* is no precedent to allege for his supposed presence here[11].

Fifth, it can be inferred that Hermes has come to Inachus' palace in disguise, and has been received as a guest. At this point in the play, neither Inachus nor the

---

[7] Pace Calder, *o.c.* p. 147.

[8] The best idea remains that of the ed. pr., reading ἦ δεινά·: „Shocking? How could it be otherwise?"

[9] So Pavese, *o.c.* p. 35, on the grounds that γυνὴ λέαινα and λινεργ[ής, comparing Io to a sphinx (Pfeiffer, *o.c.* 1958, p. 25), is too florid a description to be consistent with Inachus' agitated state of mind. But previous writers have noted a general tendency to Aeschylean extravagance of imagery in the play (cf. Calder, *o.c.* p. 146 with reff.) and in such a context this image is not so outstanding. Also, this solution is no solution at all, it only pushes the same problem onto Silenus. Wouldn't anybody seeing such a transformation be highly agitated?

[10] So the ed. pr. and Pfeiffer, *o.c.* 1958, p. 38; Calder argues well for Hermes.

[11] Cf. fr. 205 M.

Chorus have any idea of his real identity. The fact that Inachus calls him θεοστυγῆ at I 22 strongly suggests that he is under the impression his guest is a mortal. On the basis of the transformation, the Chorus regards him as some sort of black magician (*polypharmakos*) and probably as an exotic alien from overseas, most likely from Egypt (*karbanos aithos* — *karbanos* reminds us, as it was probably intended to, of the Egyptian herald in Aeschylus' *Suppliants*).

Sixth, from Inachus' complaint that „he promised good but gave evil" it is safe to infer a preceding scene in which the „stranger" attempted to persuade him to give up his daughter.

By now, we have built up a fairly comprehensive picture of the dramatic context of this scene. It may be inferred that the portion of the play preceding this scene must have contained the following elements:

1. A prologue; as Inachus is greeted by the Chorus at the beginning of the parodus (cf. fr. 270 P.), he must have been present during at least a portion of the prologue.

2. A passage explaining the presence of Silenus and the satyrs; it is noteworthy that in both the *Cyclops* and the *Ichneutai*, this is accomplished in the prologue.

3. The parodus.

4. An interview between Inachus and the disguised Hermes.

5. An interval during which Inachus is offstage, witnessing the transformation.

It is possible, but not necessary, that a sixth element preceded the POxy scene. Evidently neither Inachus nor the Chorus know the stranger's real identity, but what about the audience? One can imagine the play being written either way, with or without a scene in which Hermes reveals himself and the nature of his mission. I do not believe that the play contained this element. Since the Chorus seems not to know his real identity, such a scene would have to be referred to the prologue, but the prologues of satyr plays are short (*Cyclops* — 40 lines, *Ichneutai* — 57), and since Inachus must have been onstage for at least part of the prologue, and there is a presumption that part of the prologue was devoted to explaining the presence of Silenus and the satyrs, there scarcely seems room for any such passage.

Now that we have a fairly certain knowledge of the elements of the play that must have preceded the POxy scene, we are in a position to attempt a reconstruction of its first scenes. In doing this, we have an invaluable guide: line 300 falls in Inachus' narration of the transformation. This gives us two choices. In the *Cyclops*, line 300 falls at the end of the first episode, in the *Ichneutai* it occurs in the second. We are therefore free to assign the scene of POxy to the first or second episode as we see fit.

If it is thought this scene occurred in the first episode, a considerable problem emerges. The transformation cannot have occurred during the parodus (as Inachus was onstage) and can scarcely have preceded the interview between Inachus and „the stranger". So, assuming this scene to be part of the first episode, this means Inachus must be offstage during a previous portion of the same episode. This would seem to create an embarassing vacuum. Who could be onstage but Hermes and the

This is forbidden in tragedy, but tolerated in satyr plays: Aeschylus, fr. 17,7 and 17,23 M. (*Theoroi or Isthmiastai*); Sophocles, *Ichneutai* 335; Euripides, *Cyclops* 210, 681, 682; Python, fr. 2,11 S. (*Agen*); Lycophron, fr. 2,5 S. (*Menedemus*). The appearance of this violation, together with the undoubtedly jovial nature of the papyrus and the use of colloquial diction[3], makes it certain that PTebt 692 represents a satyr play. Since there is no reason to query its ascription to the *Inachus*[4], it appears absolutely certain that the play was satyric.

Both papyri have been subjected to careful scrutiny, and on the basis of this examination reconstructions of the play have been proposed, so it might well be thought the ground has been picked pretty clean. But past studies of the papyri have been primarily philological, and I believe that another avenue of approach that has been largely neglected promises good results: analysis of dramatic contexts. It is my hope that such analysis will allow us to reconstruct the play's dramaturgy with superior precision.

POxy 2369, which I will refer to as POxy, begins with a frantic exhortation to catch a ξένος, who has cheated the speaker, promising fair but giving evil (I 21—28)[5]. After a brief interjection by an interlocutor, most probably the choreutes[6], the same speaker continues with a vivid description of Io's transformation. The ξένος, who is described (II 25 f.) as ὁ πολυφάρμ[ακος / κάρβανος αἰθός, has transformed her with his touch (II 6): ὁ δ' ἀμφὶ χεῖρα παρθέν[ω...

Now, I want to make several points about this scene. First, it needs to be stressed that the speaker of I 21—28 and II 4—7 is the same individual[7]. He ends his first

---

a sure sign that the play is satyric, save that the line is seriously corrupt. In suggesting emendations, some manage to retain the anapaest. See the apparatus of Pearson and also that of V. Steffen, *Satyrographorum Graecorum Fragmenta*, Poznań 1952, s. v. fr. 84.

[3] In arguing for a tragedy, Calder concedes the humor and colloquial diction (for which cf. the ed. pr.) of the scene of cols. I—III, regarding it as a moment of comic relief (*o.c.* p. 149). This is liable to two objections. Can he cite a moment of comedy in Greek tragedy that involves a god? Second (and worse) he manages to ignore the separate scene of col. IV, in which somebody (probably Inachus) says to Hermes ... εἶ]πον Ζηνὸς αἰάξαι λάτρι[ν, a remarkably colloquial expression, for which cf. Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 53. How many comic scenes can a tragedy have? Would anybody so address a god in a tragedy? I will show below that the humor of the scene of cols. I—III seems specifically satyric.

[4] To be sure, Körte, *o.c.*, p. 253 f., queried this, but his doubts have been effectively answered by Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 57—59.

[5] Pfeiffer, *o.c.* 1958, p. 14 f., regards I 21—28 as a stichomythia between Inachus and the interlocutor, which scarcely seems obligatory and anyway does not materially affect the conclusions drawn below.

[6] Or Silenus? I am not sure that Silenus was the choreutes in satyr plays, pace Sir A. Pickard-Cambridge, *The Dramatic Festivals of Athens*, Oxford 1953, p. 244, and the existence of only thirteen satyrs on the famous Pronomos Satyr Vase, for which cf. A. D. Trendall and T. B. L. Webster, *Illustrations of Greek Drama*, London 1971, p. 29 with reff. and Pl. 2, l. If Silenus is the choreutes, who delivers lines like *Cyclops* 270—273?

Odysseus is nervous about the satyrs betraying him to Polyphemus even though they are on his side (cf. *Cycl.* 476—482), and Hermes' position is far more precarious here. As I will mention at the end of this paper, the destruction of a monster is a very familiar satyric situation, but in most cases the Chorus would be on the side of the monsterslaying hero, not the monster, so the situation here is highly anomalous. Is it not likely that Hermes' ultimate goal in this scene is to win at least the passive support of the Chorus, either by persuasion or, failing that, by hypnotizing them with his magic flute? Perhaps his driving the Chorus to a state of panic in the extant portion of the scene is a means of psychologically preparing them for a change of sympathy. This is hypothetical, but reasonable enough to make it preferable, given the choice, to avoid assigning Hermes inflammatory lines such as II 9.

I have already pointed out that in 10—15 the Chorus begins to yield to panic, but makes a momentary recovery. Lines 13 f. are a reproach against Zeus for his faithlessness. This clearly refers us back to Inachus' complaint in the POxy fragment that he has been promised fair and given foul, and it establishes two things. First, it is these lines that show the Chorus' very understandable hostility towards Zeus and his agent. Second it proves, if such proof is needed, that PTebt and POxy belong to the same play[32].

This is col. III:

— ψι̣<ϑ>υ̣ρᾶν μάλ' αἰολᾶ[ν].
X πάντα μηχανᾷ̣ τὸ Δῖ̣ον ὡς̣[
ἦ ῥα τ̣άχα Διὸς αὖ,
Διὸς ἄρα λάτρις ὅδε;
5 ἐπί με πόδα νέμει.
ἔχ̣ε̣ με· πόδα νέμει.
— ἐμ̣ὲ χέρα κονίει.
μ̣ε̣γα δέος ἀραβεῖ.
(A) — τ̣ῶν ἐ̣.α̣ν̣. των τὸ τάρβ[
10 (B) — τ̣ο̣ῦ̣ κ̣ά̣τ̣ω Διὸς φαλαγγ.[
(A) — δωμάτ̣ω̣ν γ' εἰ̣ μὴ 'πελᾷ̣[
(B) — ποῦ δὲ χ̣ρ̣η̣ πόδα στατίζε[ιν
(A) — πρ̣ο̣σ̣ . . .ω̣ς φόνον βλέπ[
(B) — μὴ τ̣[. . . . .]ω̣κ' ἀγῶνο[ς
15 (A) — μὴ λ̣έ̣γ'α..[.] ἐκ κορύνης[
(B) — ὄ̣ϊ̣ζ̣ομαι λ. . . . ο̣.ριμ[

It has been thought that the lyric passage is a frenzied complaint by Io[33], but several considerations make this extremely unlikely. There is a general pattern in this scene of short dochmiac passages by the Chorus alternating with tetrameters, and

---

[32] Cf. n. 4 supra.
[33] Körte, *o.c.* p. 257; Steffen, *o.c.* p. 169.

manoeuvres de la phalange. C'est alors qu'il s'exprime ainsi: „notre confiance se fonde peu sur les préparatifs et les stratagèmes — πιστεύοντες οὐ ταῖς παρασκευαῖς τὸ πλέον καὶ ἀπάταις" (II 39,1) — définition d'un „art de la guerre" où la ruse a une part essentielle, et qui est plus raisonnée et systématique.

On se demande si le terme ἀπάτη dans le passage cité signifie bien ruse au sens militaire précis; peut-être son sens est-il plus voisin de „tromperies, roueries, cachotteries", tous éléments que Sparte destinait à entretenir une atmosphère de crainte autour de ses préparatifs. On sait que cette Cité dissimulait ses intentions ainsi que l'état de ses forces[13]. Peut-être Thucydide veut-il dire que Sparte se préparait longuement à la guerre et ne laissait pas tromper autrui sur ce qu'elle entendait faire[14], à la différence d'Athènes qui mettait au grand jour sa politique. D'un tel égoisme, prêt à mettre en pratique une politique assez cynique, on pourra trouver des témoignages moins sujets à caution, dans les événements des premières années de la Guerre du Péloponnèse, période où par ailleurs la stratégie et la tactique de Sparte sont encore tout à fait traditionnelles.

Ainsi, dans le cadre d'une pratique très traditionnelle de la guerre, que signifiaient en réalité le combat hoplitique, la phalange civique? Peut-être n'étaient-ils plus guère qu'une institution, rigide et assurée, mais où n'hésitait plus l'esprit. La communauté spartiate par ailleurs bien indifférente, sans doute aux valeurs agonistiques, commence à perdre sa cohésion. Cela apparaît dans le rôle des „grands hommes" qui n'hésitent pas, dès Pausanias, à revendiquer une gloire personnelle.

Après la première Guerre Médique, Athènes devient puissante par sa marine. En soi ce fait est important car il indique une réalité de guerre plus complexe que celle présentée par l'image idéale de la cité. Le monde de *nauticon* se distingue, chez elle, par sa technicité. Dans le discours des Corinthiens, tel que Thucydide nous le rapporte (I 67—71), Athènes est présentée comme une cité qui ne recule jamais devant la nouveauté, qui va de l'avant en tous domaines[15]. Thucydide, en effet, a été très sensible à cette apparition, à ce progrès d'une technique, la navigation — admirée par les Athéniens — est en quelque sorte identifiée à leur Cité. Thucydide a montré que non seulement la marine, mais aussi la guerre navale athénienne était une τέχνη et participait à ce progrès[16]. Avec cette forme de guerre, quelque chose de rationnel entrait dans un monde marqué par le poids de la tradition et des règles. Thucydide regarde cette innovation avec un très grand intérêt.

Certes, de quelque manière qu'il fut pratiqué, le combat naval était plus souple, plus sensible aux suggestions de l'intérêt que le combat terrestre. Quelle que soit par ailleurs la chronologie de ces perfectionnements, il est attesté que dès les premiers engagements de la Guerre du Péloponnèse, la flotte athénienne sur mer savait prati-

---

[13] Cf. Thuc. V 54,1; 68,2.

[14] Le terme ἀπάτη avec le sens de duplicité, de perfidie à Thuc. IV 86,6.

[15] J. de Romilly, *Thucydide et l'idée de progrès*, Annali della Scuola Normale Superiore da Pisa XXXV 1966, p. 143—191, en particulier p. 159 sq.

[16] Voir P. Vidal-Naquêt, *La tradition de l'hoplite athénien*, dans *Problèmes* ..., p. 171 sq.

ce qui tendrai à fixer l'égalité, élément essentiel d'un ἀγών dont le principe est de donner à l'adversaire les mêmes chances qu'à soi-même. Et pas plus qu'il ne veut détruire l'ennemi, le „forcer", il ne cherche à le vaincre par un piège. L'opposition radicale entre l'hoplite, le citoyen de la communauté, et la ruse, se marque de façon encore plus profonde. P. Vidal-Naquêt à montré[11] que dans ce monde qui s'était ainsi donné, une image exclusive de guerre, les comportements individuels et les ruses étaient appelés à caractériser ceux qui n'étaient pas encore tout à fait dans leur sein, les jeunes gens, éphèbes ou cryptes, qui, souvent dans l'isolement et la nuit, vivaient d'une vie contraire à celle de l'hoplite.

Les Grecs, pendant longtemps, étaient attachés à cette forme de combat dans laquelle la communauté s'exprimait parfaitement. Et les conditions matérielles, les suggestions du terrain, l'observation des circonstances locales, ne les ont pas, de longtemps, incités à modifier profondément leurs principes de combat. A certains égards, la question peut se poser différement pour les cités qui sont en contact permanent avec des peuples pratiquant d'autres tactiques.

Le Ve siècle se clôt dans un affrontement sans merci, où les valeurs anciennes sont peu à peu négligées et abandonnées et la guerre grecque commence à s'éloigner de l'idéal agonistique et hoplitique.

Sparte apparaît à nos yeux comme la cité modèle, la véritable incarnation du combat hoplitique. Il est incontestable que Sparte avait réussit à donner une sorte de perfection à ses principes de combat terrestre et à leur mise en pratique — ce caractère était permis par le semi-professionalisme de ses soldats, astreints à de perpétuels exercices. Mais c'est à Sparte que la fonction antithétique de la ruse était peut-être la mieux ressentie, à travers le personnage de l'anti-hoplite que représentait la crypte. En fait, dans la dyplomatie comme dans la guerre, Sparte ne semble pas avoir dédaigné un certain esprit de ruse. Une atmosphère de duplicité, voir de perfidie, entoure parfois son activité guerrière. Selon Pausanias (IV 17,3), qui rapporte les sentiments des Messéniens, les Spartiates furent les premiers des Grecs à faire entrer la traîtrise dans la guerre. Ainsi Sparte a-t-elle suscité deux images tout à fait opposées. Elle a été idéalisée, comme le lieu sacré du courage, de l'état de καλοκἀγαθία, de la valeur, de la loyauté. Le „mirage spartiate"[12] entretenu par les Lacédémoniens eux-mêmes, a toujours présenté ces guerriers dans la pratique du combat d' ἀγών où loyauté et abnégation sont leur qualités majeures. Mais la Sparte a été vue également comme la cité égoiste et, s'il le fallait, rusée et perfide.

Thucydide dans „l'Oraison Funèbre" opposant Sparte à Athènes, il lui prête non plus une vue technique de la guerre future, mais comme une pratique marquée du signe de la τέχνη, un professionalisme, qui ne se satisfait plus de la perfection des

---

[11] P. Vidal-Naquêt, *Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne*, Annales ESC 1968, p. 964.

[12] Cf. F. Ollier, *Le mirage spartiate*, Paris 1933.

susceptibles de répondre, sur terre comme sur mer, à la pression des circonstances? L'éventualité de l'ἐπιτειχισμός fut-elle envisagée en 432? Cette question à été très discutée[27]. Il se peut, que Thucydide ait, plus tard, insisté sur cette tactique devant l'ampleur de sa mise en oeuvre et l'intérêt de nouveauté qu'elle présentait. Thucydide, qui vient de faire mentionner aux Corinthiens l'éventualité de l'ἐπιτειχισμός, leur prête, en effet, ces propos: „Nous avons encore à notre disposition d'autres procédés de guerre: la défection provoquée de leurs alliés — la meilleure façon de supprimer les revenus qui font leur force — le contrôle de leur pays au moyen d'ouvrages fortifiés, et bien d'autres possibilités qu'on ne saurait prévoir à présent" (I 122,1).

Tous les historiens ont insisté sur l'importance de la Guerre du Péloponnèse dans le domaine de la guerre grecque, et de façon générale, on sait qu'elle a bouleversé dans ses profondeurs le monde de la cité. La guerre va se détacher peu à peu de la communauté politique, redevenir une activité à part, métier aux mains de spécialistes. Ainsi sera-t-elle au IV-e siècle, mais cette évolution, aspect essentiel de la crise de la cité est la conséquence, plus ou moins directe, de la Guerre du Péloponnèse.

En effet, depuis ces années seulement, date l'apparition d'un „art de la guerre" chez les Grecs; art de la guerre qui devait peu à peu remplacer une pratique dominée par une tradition civique, morale et réligieuse, qui s'incarnait dans l'*agōn*, unique image de la cité en guerre. Les historiens se sont attachés plus aux caractères nouveaux que constituent, par exemple, l'enrichissement de la stratégie, les progrès de la tactique, des troupes légères, la réapparition du mercénariat, qu'à la place de la ruse. Or, il apparaît que celle-ci a joué un grand rôle dans les combats, et que Thucydide — du moins essayera-t-on de le montrer — a mis avec force l'accent sur sa signification.

Thucydide raconte avec quelques détails l'expédition des chefs de la flotte péloponnésienne qui, en 429, osèrent faire main-basse de nuit sur les rivages athéniens (II 93 sq.). Venant de Corinthe ils débarquèrent et attaquèrent Salamine. L'affaire n'eut pas de conséquence, mais ne cessa d'effrayer vivement les Athéniens. On peut remarquer dans cette opération une opposition aux règles agonistiques de combat, mais aussi la résolution de ces navarques, aux nombre desquels se trouvait Brasidas.

Les mêmes caractères, audace qui ne recule pas devant la ruse nocturne, se retrouvent un peu plus tard, lors de la tentative péloponnésienne contre Mytilène. La lutte des Lesbiens contre l'impérialisme athénien[28], succédant à une invasion dévastrice de l'Attique, est le premier grand événement de 427. Les Athéniens envoyèrent Pachès comme stratège avec mille hoplites, qui met le blocus devant la ville. Mytilène obtient l'alliance des Lacédémoniens, mais leur flotte tarde en route, cependant les Mytiléniens se trouvèrent contraints de traiter avec les Athéniens et ouvraient leur

---

[27] Cf. F. E. Adcock, Ἐπιτειχισμός *in the Archidamian War*, CQ LXI, 1947, p. 2—7; M. Treu, *Der Stratege Demostenes*, Historia V 1956, p. 439 sq.; Brunt, *o.c.* p. 255 sq.

[28] Thuc. III 1—19; R. P. Legon, *Megara and Mytilene*, Phoenix XXII 1968, p. 200—225; D. Gillis, *The Revolt at Mytilene*, AJPh XCII 1971, p. 38—47.

But the point of a magic flute is obvious according to the understanding that Hermes is the flute player. According to a well-known version of the myth, Hermes overcame Argus by lulling him to sleep with his flute and then killing him (cf. Ovid, *Met.* I 677 ff.). It seems attractive to believe that Sophocles followed this version, and that Hermes gives the Chorus a playful foretaste of the device he will use to destroy Argus[26].

This is the text of col. II:

πολὺ πολυιδρίδας
ὅστις ὅδε προτέρων
ὄνομ' εὖ σ' ἐθρόει,
τὸν 'Αϊδοκυνέας
σκότον ἄ<β>ροτον ὑπαί.
— τὸν Διὸς μὲν οὖν ἐρώτων ἄ[γγ]ελον, μέγαν τρόχιν
εἰ̣[κ]άσαι πάρεστι Ἑρμῆν π̣[ρο]ς τὰ σὰ ψοφήματα,
— αὐτὸν ὄντα σ', αὐτόν, ὅ̣ς̣ μ̣ο̣ι̣ δεῦρ' ἀνέστρεψεν πόδα.
— δευτέρους πόνους ἔοικας πρὶν μύσαι κενοὺς ἐλᾶν.
ὠή· ε<ἰ>σορᾷς;
†εἰ̣ς̣ τοναṭọ† πόδ' ἔχειν,
μανία τάδε κλύειν·
σὺ γὰρ οὖν, Ζεῦ, λόγων
κακὸς εἰ πίστεως [
δι' ἄχη θ̣ε̣ο̣β̣λ̣α̣β̣[ῆ].
[. . . . . .] σ̣ουβο[. . . . . .]η̣ πορπαφόρος

In general I have reproduced the latest edition of the text, by Pavese[27]. But what requires consideration is the assignment of speakers in 6—9 (the other lines clearly belong to the satyrs), as this poses the major problem to understanding the contents of the passage. I have consequently also omitted any punctuation at the end of line 6.

Nobody accepts the *paragraphoi* as found in the ms., and various editors have opted for one of two possibilities. Either the *paragraphos* should be moved from 8 to 7, and lines 6 and 9 ascribed to Hermes and 7 f. to the Chorus, or it should be retained, another *paragraphos* added at 7, and 6—9 should be attributed to either four choristers or two alternating semichoruses[28]. Line 6 could be punctuated to agree with either interpretation, as followed by a full stop it could be a complete sentence, or followed by a comma it could stand syntactically with what follows.

---

[26] So Körte, *o.c.* p. 253; Page, *o.c.* p. 23; Pavese, *o.c.* p. 50.

[27] Pavese, *o.c.* p. 39 f.

[28] For giving 6 and 9 to Hermes: Hunt, the ed. pr.; Steffen, *o.c.* p. 169; Pavese, *o.c.* p. 39; for giving 6—9 to the Chorus: Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 24; Page, *o.c.* p. 24. Körte, *o.c.* p. 253 f., was the first to raise objections at the ed. pr.'s scheme, and suggested the lines were an exchange between Argus and Hermes, but see Pfeiffer, *o.c.* 1938, p. 37. There is no apparent room for Argus in this scene, at least up to this point, and Hermes' horseplay with the Chorus would only serve to put him on his guard, so I should think would be avoided if he were onstage.

de l'opération, son inutilité. Mais ce sont les soldats eux-mêmes qui, supportant impatiemment leur inactivité, se mettent soudain au travail. La lutte au bord de l'eau est évoquée avec force et les Athéniens repoussent les Lacédémoniens de Pylos; ceux-ci se trouvent isolés dans la petite île de Sphactérie. Ce récit ainsi que le second sont évoqués avec le soin et la rigueur des meilleurs récits de bataille de Thucydide. Le deuxième récit (IV 29 —39) met en scène Cléon, dont l'audace ne récule pas devant les périls que comporte l'attaque de Sphactérie[37]. Il néglige tous les stratèges de Pylos sauf Démosthène, parce que ce dernier méditait de déborder dans l'île. On imagine assez bien les autres stratèges inactifs, désorientés, incapables de sortir des règles qui ne leur suggéraient rien en cette occurence, soupirant après leur rappel. Dans le récit de Thucydide, tout nous est expliqué: les conditions de la lutte, rendues meilleures par un récent incendie, la disposition des troupes lacédémoniennes occupantes l'île, la surprise du débarquement athénien et la méthode de combat, qui consiste à paralyser systematiquement les hoplites lacédémoniens, serrés de tous côtés par les troupes légères. Les Athéniens prennent pied dans cette île et s'emparent des saldats adversaires qui s'y trouvent. Démosthène remporte la plus célèbre victoire sur les hoplites spartiates en utilisant la ruse et en faisant les attaques par des troupes légères, innovation qui fit date[38], que celle d'une cité hoplitique qui, dédaignant les armes traditionnelles, acceptait de vaincre, sans même permettre à son adversaire de se défendre. Les Lacédémoniens ne pouvaient rien faire pour se dégager. C'est par une attaque—surprise effectuée avant l'aube, que les Athéniens massacrent les Spartiates: ceux-ci encore au lit, cherchaient à ramasser leurs armes, et ne s'étaient pas aperçus du débarquement. Démosthène, refusant tout combat régulier, n'avait écoulé que la seule efficacité. Le dernier retranchement de l'île est à son tour forcé par ruse, grâce à un encerclement opéré par surprise, à la manière de celui qui permit aux Perses d'encercler les Spartiates aux Thermopyles (Hdt. IV 36,2).

Peu après la victoire de Sphactérie, les Athéniens font une expédition en Corynthe commendée par Nicias et deux autres généraux (Thuc. IV 42 sq.). Mais un combat de phalange a lieu, très classique, où les règles sont observées. L'été suivant le même Nicias attaque Cythère (IV 53—54), apparemment de façon très traditionnelle. On voit, en effet, que la ruse est encore assez peu utilisée en général par les stratèges, que bien rares sont ceux qui osent entreprendre quelque chose de nouveau. Lorsque Nicias avait confiance à la routine, Démosthène profitait de son intelligence pour effectuer ses victoires.

À Sparte, c'est également après l'épreuve de la nouveauté que certains prirent l'initiative de conduire la guerre d'une autre manière. Et de même que Démosthène assure à Athènes ses succès les plus éclatants, ainsi la personnalité de Brasidas se révèle dans toute sa richesse. À Sparte plus encore qu'à Athènes, il fallait, semble-t-il,

---

[37] A. W. Gomme, *Thucydides and Sphacteria*, CQ XVII 1927, p. 36—40.

[38] A. Bauer, *Ansichten des Thukydides über Kriegsführung*, Philologus L N.F. 4, 1891, p. 401—429, particulièrement p. 404 sq.

Eos LXII 1974

RUSE DE GUERRE — TRAIT CARACTÉRISTIQUE D'UNE TACTIQUE NOUVELLE DANS L'OEUVRE DE THUCYDIDE

Par

EDMUND HEZA

Il s'agit ici de Thucydide et je me permettrai d'introduire cet essai par le rappel de quelques données empruntées non à Thucydide mais à Homère et à l'époque de la phalange hoplitique.

Le héros homérique sur le champ de bataille a une attitude qui témoigne de son désire de gloire; il lui faut satisfaire un honneur exigeant, et surpasser les autres: αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων[1]. Ce guerrier combat parfois aux côtés de compagnons, mais il reste toujours un individu qui se reconnaît seul juge de son honneur et de l'attitude à adopter en conséquence. L'individualisme des héros admet toute forme de combat. Certes, c'est quand le guerrier homérique affronte l'ennemi face à face, du moment qu'il entreprenne une action, qu'il donne toute sa mesure. L'exploit est parfois peu scrupuleux sur les moyens; il ne faut pas exagérer le caractère „chevaleresque" du héros homérique. Il y a des combats singuliers parfaitement reglés, tel celui qui met aux prises Ménélas et Alexandre (*Il.* III 245—382): le champ est mesuré, on tire au sort, lequel lancera le premier sa javeline. Cette solennité convient à un duel qui devrait décider du sort de la guerre.

En général les héros combattent de près. S'ils n'utilisent pas l'arc et les flèches, ils n'hésitent pas à employer contre l'ennemi la ruse, et c'est souvent par un piège, δόλος, qu'ils le surprennent et le tuent. Un tel procédé ne comporte aucun discrédit. Il y a beaucoup d'embuscades dans l'*Iliade*[2]. Elles sont fréquemment le souci des chefs Achéens ou Troyens[3]. En règle générale, la nuit arrête le combat[4]. Cependant, le combat de nuit, la surprise nocturne, sont les procédés employés[5].

---

[1] Hom. *Il.* VI 208; cf. XI 784; G. S. Kirk, *The Songs of Homer*, Cambridge 1962, p. 75 sq.; en particulier: *War and the Warrior in the Homeric Poems*, dans: *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris 1968, p. 93—113; A. J. B. Wace et F. M. Stubbings, *A Companion to Homer*, New York 1962.

[2] I 227; IV 392; XIII 277; XXIV 772 etc.

[3] *Il.* VIII 522; XXIV 779; *Od.* XIV 468.

[4] Cf. *Il.* VII 282.

[5] *Il.* X 100 sq.; XXI 37. Les tueries nocturnes n'en sont que plus affrayants: Ulysse et Diomède Βάν ῥ'ἴμεν ὥστε λέοντε δύω διὰ νύκτα μέλαιναν (*Il.* X 297—298). Ailleurs Zeus éteint „une nuit funeste" sur la mêlée, ainsi la „besogne de guerre sera lugubre entre toutes" (*Il.* XVI 567—568). Cf. B. Moreaux, *La nuit, l'ombre, et la mort chez Homère*, Phoenix XXI 1967, p. 237—252, en particulier p. 243.

quer le διέκπλους — la rupture de la ligne adverse par une charge qui traversait ses rangs, et le περίπλους, qui consistait à encercler littéralement une unité, en tournant autour[17]. Surtout un περίπλους bien conduit était très difficile à forcer[18].

En un sens, la guerre navale est une guerre „démocratique". La manoeuvre est faite par des Athèniens du petit peuple. P. Vidal-Naquêt[19] a emis l'idée que les techniques de combat de cette flotte portaient la marque de cette origine, qu'en particulier le *périplous*, tactique des plus habiles, devait sa naissance au monde de la pêche; elle transposait au combat le procédé de la capture des thones par la madrague, qui voit les pêcheurs et les filets encercler dans un espace de plus en plus exigu, les poissons enfin ressemblés dans une „chambre de mort" où s'accomplissait le massacre.

L'évolution de la marine et de la guerre navale, cela ne signifie pas que les sentiments traditionnels, l'esprit agonistique et hoplitique, eussent dissparu. À un moment où marine et guerre navale commençaient à modifier la physionomie ancienne d'Athènes, l'hoplite et son exploit suprème, la bataille de Marathon devient „un modèle idéologique", modèle de la bataille hoplitique[20]. Marathon est, en effet, un exemple remarquable de la pratique et de l'esprit du courage hoplitique, combat où la τέχνη n'a pas de place, où ne prennent rang que les fantassins lourdement armés — malgré l'importance de l'enjeu, la gravité du moment. Cette bataille, considerée comme un modèle, fut opposée aux batailles navales de la seconde guerre médique, jugées parfois sans indulgence. Ce qu'on reprochait aux marins de Salamine était que leur lutte s'était déroulée loin de la Cité et non „aux portes", qu'ils avaient laissé Athènes aux mains de Barbares[21]. L'idéalisation de l'hoplite pour diverses raisons, tant politiques que proprement agonistiques, accompagna ainsi l'amoindrissement progressif de son rôle militaire.

Lorsque le grand conflit éclata, les Athéniens n'avaient d'autre expérience terrestre, semble-t-il, que celle de la guerre de type classique. Marathon, Platées, puis les combats entre Athéniens, Béotiens et Péloponnésiens qui prirent fin avec la trêve de 445, apparaissent traditionnels. Sur terre, le poids du passé restait donc capital. Mais l'importance croissante de la lutte, la séduction que ne pouvait manquer

---

[17] La question est présentée avec bibliographie importante par J. Taillardat, *La trière athénienne et la guerre sur mer aux V^e et IV^e siècle*, dans *Problèmes* ..., p. 183—205.

[18] Voir Thuc. II 93 sq.; Cf. J. de Romilly, *Histoire et Raison chez Thucydide*, Paris 1956, p. 123 sq.

[19] P. Vidal-Naquêt, *La guerre tragique*, dans *Athènes au temps de Périclès*, Paris 1966, p. 259.

[20] La meilleure reconstitution de W. K. Pritchett, *Marathon*, University of California Publication on Classical Archeology IV 1960, p. 137—190; completée sur le plan de la topographie par l'étude du même auteur: *Marathon revised*, dans son oeuvre: *Studies in Ancient Greek Topography*, Berkeley and Los Angeles 1965, p. 83—93; Voir aussi l'analyse de J. Labarbe, *La loi navale de Thémistocle*, Liège et Paris 1957, p. 162—172; Cf. C. Hignett, *Xerxes' Invasion of Greece*, Oxford 1963 (sur Marathon cf. p. 55 sq.).

[21] P. Amandry, *Athènes au lendemain des guerres médiques*, RUB 1960/61, p. 198—223; P. Vidal-Naquêt, *Une énigme à Delphes*, RH 1967, p. 281—302.

Le récit de la sortie (III 20—24), organisée autour de l'élément le plus important de la tactique des Platéens — le choix d'une nuit obscure, dans la tempête — indique successivement les obstacles auxquels les Platéens se heurtent et les moyens par lesquels ils en triomphent. La narration présente une richesse exceptionelle. Et c'est une attitude pleine de ruse que la Sparte adopte envers Platées. Elle recommende de ne pas les prendre de force[32], mais de contraindre, par la famine, à la reddition: cette cité sera alors „passée librement de son côté" (III 52,2), ce qui permettra de la conserver, lors d'éventuelles négociations[33].

Dans la saison de 426 se déroule en deux temps l'affaire d'Étolie, puis d'Acarnanie, formant un retournement de situation. D'abord le stratège athénien Démosthène, envoyé autour du Péloponnèse (III 91) se laisse persuader par les Messéniens d'accomplir un grand projet: soumettre les Étoliens, puis prendre à revers les Béotiens, par voie de terre, en traversant la Locride, la Doride et la Phocide, mais les Étoliens anéantissent ce plan (III 94 sq.) en écrasant avec leur équipement léger les hoplites de Démosthène. Selon Thucydide, les Étoliens, à coup de javelots, en tuèrent beaucoup qu'ils prenaient sur-le-champs au cours de la déroute même, car ils étaient rapides et légèrement armés; la plupart d'entre eux se perdirent et furent entraînés dans la forêt qui n'avait pas d'issue; ceux-là furent bloqués par le feu et brulés (III 98,2). La brutalité de la défaite est telle que l'historien emploie l'expression: πᾶσά τε ἰδέα κατέστη τῆς φυγῆς καὶ τοῦ ὀλέθρου — la déroute et le trépas revêtirent ainsi toutes les formes (III 98,3).

Quand les Étoliens vainqueurs, aidés par les Péloponnésiens d'Euryloque, voulurent prendre Naupacte (III 100 sq.), Démosthène sauva la ville. Euryloque partit alors vers le Nord, pour l'Amphilochie, où il a soutenu les Ambraciotes (III 102, 5 sq.). Le stratège Démosthène[34] comprit la leçon de la défaite que les Étoliens lui infligèrent, s'intéressa plus aux inventions tactiques et stratégiques. De ce moment-là, il apparaît chez Thucydide comme un général habile, un véritable „spécialiste" qui n'hésite pas à faire entrer dans la guerre terrestre l'observation rigoureuse des circonstances et à y soumettre ses actes. On ne sera donc pas étonné de voir qu'il utilise fréquemment la ruse. Et il est sans doute le premier homme de guerre qui, lorsqu' il le peut, emploie par principe l'attaque par surprise, de nuit comme de jour.

Démosthène est à la tête d'une armée fort composite, où les Athéniens voisinent avec les Acarnaniens et les Messéniens (III 107, 1—2). Pendant quelques jours les armées se font face, puis enfin se préparent à la bataille. Les lignes se disposent — un combat régulier est attendu. Mais comme les lignes péloponnésiennes avaient pris plus de longueur et l'avaient débordé, Démonsthène plaça en embuscade „dans les fourrés d'un chemin creux des hoplites et des troupes légères, qui surgiraient en

---

[32] Cf. R. Weil, *Le rempart de Péloponnésiens à Platée*, REG LXXX 1967, p. 187—190.

[33] Cf. Thuc. V 105.

[34] N. G. L. Hammond, *The Campaigns in Amphilochia during the Archidamian War*, BSA XXXVII 1936/7, p. 128—140; Treu, *o.c.* p. 420; H. D. Westlake, *Individuals in Thucydides*, Cambridge 1968, p. 97—121.

mical way to end the play, and to include the elements that must have figured in its last scene, is to have a final theophany of Hermes, this time neither disguised or invisible. At first Inachus resists him with a show of defiance (PTebt II would fall here), but is soon overcome by the handsome reparations Hermes offers on behalf of Zeus: the wonderful future his and Io's sufferings will earn their progeny, and the remission of the murrain, which Zeus has somehow obtained from Hera. At the same time, some theodicy would be announced that would answer the questions about divine justice raised by the action of the play. This is of course a hypothetical scene written by me, not Sophocles, but if economy is any test of probability, it is a very likely ending. It may be objected that no known satyr play ends with a theophany *ex machina*, but since we possess the endings of only two satyr plays (*Cyclops*, *Dictyulci*) how do we dare rule out the possibility of such endings? The two fragments that Calder alleges show the play contained a trial scene may be explained by simply remarking that the play contains notably vivid Aeschylean imagery[47], and these fragments may simply come from metaphors drawn from the courtroom. In a play about the nature of divine justice, the use of courtroom metaphors would scarcely be surprising.

Cambridge, Darwin College

---

[47] Cf. n. 9 supra.

pleine mêlée dans le dos de l'adversaire au niveau où son dispositif dépassait" (III 107,3). Tout se passe comme prévu: les lignes péloponnésiennes débordèrent par l'aile, voulant encercler la droite de leur adversaires. En ce moment les Acarnaniens de l'embuscade bondissent et consomment la défaite de l'adversaire accablé (III 108,1). Euryloque est vaincu et tué.

Néanmoins, c'est après cette victoire que Démosthène révèle le mieux ses éminentes qualités. Tout d'abord il n'hésite pas à permettre aux Lacédémoniens de faire retraite en abandonnant sans scrupule ses alliés d'Ambracie: „Il voulait réduire à eux-mêmes les Ambraciotes, et la masse des mercenaires, mais surtout il désirait discréditer les Lacédémoniens et les Péloponnésiens auprès des Grecs de ces régions, pour n'avoir écouté que leur intérêt au prix d'une trahison" (III 109,2). Puis il emploie une tactique très ingénieuse, dont le résultat sera l'anéantissement de l'armée d'Ambracie, sachant que cette cité, qui ignore la défaite précédente, a envoyé des troupes de secours pour Olpai, il charge une partie de ses hommes de préparer des embuscades sur les chemins et s'assurer des positions fortes, tandis qu'il s'apprêtait avec le reste de ses troupes à intervenir contre les arrivants (III 110). Le gros des troupes d'Ambracie tombe dans un piège et se fait massacrer en proie à un désarroi. Alors „juste avant le jour Démosthène fondit sur les Ambraciotes, qui étaient encore couchés et qui, loin d'avoir la connaissance des événements, croyaient bien plutôt que c'étaient les leurs" (III 112,3). Le stratège athénien a utilisé une tromperie, qui était la cause d'un malentendu. Il avait placé exprès les Messéniens tout en avant, avec la consigne d'adresser la parole à l'adversaire, puisqu'ils s'exprimaient les uns et les autres en dorien. Ainsi ils inspiraient la confiance aux sentinelles, d'autant que le regard ne pouvait pas les distinguer dans la nuit qui régnait encore. Les Ambraciotes s'enfuirent, mais pour tomber dans les embuscades préparées sur les sentiers et chemins, de plus, ils sont armés en hoplite, et les gens d'Amphilochie connaissaient bien leur pays et les assaillaient avec des armes légères. L'adversaire ne sachant où se tourner, „se jetant dans des ravins et dans les embuscades toutes prêtes, ils se faisaient massacrer" (III 112,6). Ainsi Démosthène, pour combattre l'ennemi, avait-il employé toutes les τέχναι possibles: armes „inégales", attaques nocturnes, pièges, ruses et tromperies diverses.

Il utilisera avec succès les uns et les autres contre les Spartiates eux-mêmes, dans l'épisode de Pylos et Sphactérie (IV 2—41)[35]. Cet épisode se distingue en deux parties qui correspondent à deux batailles différentes: Le premier (IV 8—14) nous présente un combat organisé par le stratège Démosthène. Lorsque les navires athéniens sont contraints de faire escale à Pylos, Démosthène ne peut convaincre ses collègues de fortifier l'endroit, dont il a aperçu l'intérêt[36]. On lui objecte le coût

---

[35] P. Huart, *L'épisode de Pylos—Sphactérie dans Thucydide*, Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice XI 1970, p. 27—45.

[36] Sur le problème voir: J. Wilson, T. Beardsworth, *Pylos 425 B.C. The Spartan Plan to Block the Entrances*, CQ XX 1970, p. 42—52; Id., *Bad Weather and the Blockade at Pylos*, Phoenix XXIV 1970, p. 112—118.

encourager et pour leur décrire ses intentions et la tactique, qui doit consommer la défaite de l'imprudent Cléon, il définit en ces termes les principes d'un véritable art de guerre: „Bien discerner ce genre de fautes de la part de l'adversaire, tout en tenant compte de ses propres forces et engager ainsi l'offensive moins à découvert et en bataille rangée que selon l'intérêt du moment c'est se donner les plus grandes chances de succès" (V 9,4)[43]. Ainsi Brasidas, qui ne rejette rien par principe — le combat de phalange lui-même pourra servir, mais il n'est plus qu'une τέχνη, bien loin d'apparaître un modèle — fait de l'opportunité le seul juge de l'action. Il prononce alors l'éloge de la ruse, qui par la variété de ses formes, invite à répondre au mieux aux circonstances: „Et tels subterfuges sont tenus pour très nobles, qui persuadent de mieux tromper l'ennemi pour procurer aux siens un plus grand avantage" (V 9,5).

Dès lors, la tactique de Brasidas tend à tirer le meilleur parti de cette circonstance, en créant, par une ruse, un effet de surprise. Pour cela, il divise ses troupes et les engage en deux temps successifs, de façon à ce que le second groupe vienne parachever l'affolement suscité par le premier. Cléon voyant le danger, peu désireux de risquer ses forces s'aprêtait à quitter les lieux (V 7,5), offrant ainsi son flanc nu à l'ennemi et exposant par là ses hommes à un désordre d'autant plus grand lorsque soudain Brasidas l'accable de tous côtés et l'un de ses lieutenants, faisant irruption à des moments différents de la ville Amphipolis (V 9,7—8; 10,2—6)[44]. La surprise est totale: „victimes de l'imprévu et de la soudaineté, les Athéniens furent, des deux côtés, jetés dans la confusion" (V 10,7). Pendant cette bataille Cléon ainsi que Brasidas ont trouvé la mort.

Devant Syracuse[45], les Athéniens font preuve, dès les premiers engagements, d'une certaine habilité tactique et stratégique: la τέχνη apparaît moins qu'avant liée au nom d'un seul stratège, toute armée y a recours dans le besoin. Ses généraux, par exemple, n'hésitent pas à duper l'adversaire pour qu'il les laisse s'emparer d'une position forte (VI 64 sq.)[46]. L'armée syracusaine est envoyée par une rumeur mensongère à Catane. Pendant ce temps, les Athéniens s'assurent une position solide, aux portes de Syracuse. Ils ne reculent pas devant la destruction des conduites

---

[43] Bodin, *o.c.* p. 48; F. E. Adcock, *Thucydide and his History*, Cambridge 1963, p. 45. Les discours de Brasidas ainsi comme celui de Teutiaplos (III 30) ont été souvent rapprochés. Cf. en particulier les remarques d' O. Luschnat, *Die Feldherrnreden im Geschichtswerk des Thukydides*, Leipzig 1942, p. 69—70.

[44] M. D. K. Anderson, *Cleon's Orders at Amphipolis*, JHS LXXXV 1965, p. 1—4; Cf. B. Baldwin, *Cleon's Strategy at Amphipolis*, Acta Classica XI 1968, p. 211—214.

[45] Le récit de l'expédition de Sicile (les événements qui vont du printemps 415 à l'automne 413) se présente, dans l'oeuvre de Thucydide, comme un ensemble fortement cohérent et doué d'une unité propre. Cf. H. Wentker, *Sizilien und Athen. Die Begegnung der attischen Macht mit den Westgriechen*, Heidelberg 1956; W. Liebschnietz, *Thucydides and the Sicilian Expedition*, Historia XVII 1969, p. 289—306; U. Laffi, *La spedizione ateniese in Sicilia dell 415 a.C.*, Riv. di St. Ital. LXXXII 1970, p. 227—307; P. Green, *Armada from Athens*, London 1971.

[46] Cf. H. P. Drogenmüller, *Syrakuz. Zur Topographie und Geschichte einer griechischen Stadt*, Heidelberg 1969

un homme, une personnalité d'exception, pour se risquer à la nouveauté. C'est également après l'épreuve de la nouveauté que Brasidas prouve l'initiative de conduire la guerre d'une autre manière. Non moins que Démosthène, il apparaît comme un spécialiste de la ruse. Dans la campagne de Thrace Brasidas fait figure autant de tacticien habile que de brillant diplomate[39]. Ce chef audacieux a bien été, à cette époque, un adversaire digne d'Athènes. Quant à l'offensive dirigée par Brasidas contre les villes de la côte thrace[40] soumise à l'empire d'Athènes, on pouvait croire que pour des raisons personnelles, Thucydide a eu tendance à grossir les affaires: c'est en luttant comme stratège, contre Brasidas, qu'il subit l'échec d'Amphipolis[41], échec qui eut pour conséquence de le faire dorénavant vivre en exile. Mais il traite la campagne de Brasidas exactement comme il l'aurait fait s'il n'y avait point été mêlé. L'intérêt qu'il lui porte vient des principes qui animèrent celle campagne et des résultats qu'elle obtient.

Devant Amphipolis, Brasidas attaque par surprise et s'empare du pont sur le fleuve — le jeu des fonctions lui livre ensuite la ville. La bataille d'Amphipolis fait l'objet d'un récit détaillé: Le pont a été forcé „tant grâce aux trahisons que grâce au mauvais temps et à son apparition à l'improviste" (IV 103,5). Un peu plus tard à Toronè, ruse et trahison concourent à sa victoire (IV 110—111). Mais parfois le succès n'est pas obtenu malgré l'ingéniosité déployée, ainsi, lors d'une attaque-surprise d'Edion (IV 107,2) ou d'une tentative nocturne contre Potidée (IV 130,5). Devant Amphipolis Brasidas sait prévoir les sentiments de Cléon et ses erreurs. Cléon trop confiant commence par marcher en direction d'Amphipolis sans attendre les renforts prévus (V 6,3; 7,3), puis il néglige de se garder contre une surprise possible. Le récit marque clairement ces fautes. Le discours de Brasidas le précise encore (V 9).

Cette bataille a permis à Brasidas de faire exposer aux chefs spartiates à la fois une théorie de l'art de la guerre, et les phases rationnelles pouvaient faire l'objet d'une démonstration préalable[42]. C'est à Brasidas que Thucydide a laissé le soin de préciser la vue technique de la guerre caractérisée par la place de la ruse. Face aux groupes de Cléon, venues au secours d'Amphipolis, Brasidas juge la situation. Il envisageait avec crainte ses propres effectifs et les jugeait inférieurs, „non par le nombre, mais par la valeur". Il se refuse alors à faire une sortie avec bataille rangée contre l'ennemi, il se prépare donc — dit l'historien — à „lutter par l'adresse — τέχνῃ" (V 8,2). Et il va expliquer ce choix à ses hommes, cette attitude rationnelle. Pour les

---

[39] La carrière de Brasidas est courte, mais Thucydide insiste sur les mérites et les qualités personnelles de Brasidas (IV 81,1), sur son influence personnelle (81,2—3; 117,1), sur les honneurs dont on le comble (121,1 cf. V 11). Il lui prête aussi bien des discours d'ordre militaire (IV 126) que politique (85—87). Cf. Westlake, *Individuals...*, p. 148—165.

[40] L. Bodin, *Thucydide et la Campagne de Brasidas*, Mélanges O. Navarre, 1935, p. 47—55, surtout p. 53. Cf. L. A. Losada, *The Fifth Column in Peloponnesian War*, Leiden 1972, p. 73 sq.

[41] Cf. H. D. Westlake, *Thucydide and the Fall of Amphipolis*, Hermes XC 1962, p. 276—287.

[42] de Romilly, *Histoire et Raison...*, p. 136.

une modification de la tactique, car elle prend les formes les plus variées, les plus souples. La ruse est donc introduite dans le monde guerrier des cités, elle est intégrée à la guerre.

Ce n'est pas que pendant une assez courte période que le guerrier accepte de respecter un idéal, un code objectif de valeurs, destinées à le guider dans le cours même du combat. Chez Homère le héros doit façonner son personnage en vue d'une ἀρετή exigeant, et la guerre lui permet d'atteindre ce but; mais les moyens obéissent plus à des critères subjectifs qu'à une loi extérieure. Chez Thucydide, on voit le monde des valeurs helléniques, qui avaient, durant peut-être deux siècles, proposé des limitations à l'exercice de la guerre, de s'effondrer sous les coups d'événements démesurés. C'est dans une opposition totale au monde traditionnel, à l'ἀγών où, en principe, toute la forme du combat que son déroulement et sa conclusion ignorent toute improvisation, que se dessinent les traits d'une nouvelle guerre. L'initiative, l'intelligence novatrice, la mise en oeuvre des diverses τέχναι, que cet ἀγών rejetait, deviennent les constituants fondamentaux d'un affrontement qui ignore toute autre considération que celle de l'intérêt. Dès lors, les procédés variés que l'on a vu mettre en oeuvre sont marqués du signe de la raison. L'intelligence impose son empreinte au monde de la guerre, dans l'exercice d'une γνώμη attentive et perspicace, soumise à l'efficacité. En fait, la nouvelle guerre est bien celle de l'individu, dont l'intelligence, la raison préparent la campagne et trouvent à s'exprimer jusqu'à dernier moment, l'éclair de génie qui assurera la victoire sur un adversaire désemparé.

Aucune loi morale, aucune règle du passé n'existe plus et ne peut plus exister pour celui qui accepte les conséquences du principe de soumission aux circonstances[56]. Peut-être les conditions morales ont-elles été plus fréquentes que les conditions matérielles, à l'origine d'un emploi de la ruse. Dans la réalité cruelle de la guerre, surtout quand le sort d'une communauté était en jeu, d'autres sentiments pouvaient bien habiter le coeur des hommes. L'étude de P. Ducrey[57] sur le traitement des prisonniers de guerre en Grèce montre combien l'état d'esprit des combattants, en l'occurence la colère furieuse, l'ὀργή, pouvait entraîner à ignorer les „lois" ordinaires de la guerre, à massacrer sans pitié l'adversaire vaincu. Est-il possible que ces mêmes dispositions, haine violente envers l'ennemi, désire de vaincre à tout prix, influent sur les procédés de combat?

En été 427, Corcyre est déchirée par la guerre civile (Thuc. III 69—85). Lacédémone, puis Athènes interviennent. Alors la situation intérieure de Corcyre, qui avait été évaluée en fonction de ces événements militaires, prit le caractère de la plus aigue des crises; les vaincus, qui ont, dès le début, échappé de peu à la mort, qui ont cherché désespéramment un refuge et ont été transférés sous bonne garde ici et là, qui ont cru, pour une part, se sauver avec leur cité en luttant aux côtés du peuple, furent finalement massacrés; ceux qu'on n'exécute pas assez vite se tuent entre eux ou se suici-

---

[56] Cf. Thuc. I 122, 1.

[57] *Le traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce antique des origines à la conquête romaine*, Paris 1968, p. 58 sq.; 335.

i w takich dwóch grupach zostaną tu omówione. Pod względem słowotwórczym nie są to formy szczególnie się wyróżniające (ewentualne odchylenia zasygnalizuję przy analizie każdego z nich), tworzone są regularnie, największą żywotnością zaś odznacza się sufiks *—culus*, *—cula*, *—culum*. Na ponad trzydzieści rozpatrywanych wyrazów aż szesnaście buduje ten właśnie przyrostek. Główny nacisk położę na semantyczną stronę zagadnienia, przy czym podstawę interpretacji stanowić będzie możliwie dokładnie przebadany kontekst.

Rzeczowniki są grupą liczniejszą, obejmującą prawie dwie trzecie wyselekcjonowanego materiału[5], pojawiają się we wszystkich dziedzinach twórczości literackiej uprawianej przez Cycerona, głównie jednak w listach i mowach. Zresztą częstotliwość i różnorodność deminutywów zdaje się być w tych dwóch formach literackich największa. Wiele spośród zdrobnień powstało zapewne spontanicznie pod wpływem ogarniających Cycerona uczuć, zarówno pozytywnych, jak i negatywnych. Poeci (Owidiusz, Katullus), piewcy miłości, zadowalają się rzeczownikiem *deliciae* — kochanie, słodycz, Cycero przynajmniej raz dodaje mu sufiks zdrabniający. Deliciolae[6] (*Att.* I 8,3)[7] — tak ciepło i serdecznie nazywa swą córkę Tullię. W kontekście mamy też jej imię w brzmieniu pieszczotliwym Tulliola — Tulijka. Córka Marka ma wtedy około dziesięciu lat, nie wiek jednak, lecz głęboka ojcowska miłość, którą żywił Cycero przez całe swe życie do Tullii, miłość granicząca prawie z uwielbieniem jest źródłem tych spieszczeń. Deminutywum dextella (*Att.* XIV 20,5)[8] podsuwają Cyceronowi nie tyle względy rodzinne, gdyż jest to moment wyraźnego rozluźnienia więzów między Markiem a jego bratankiem Kwintusem[9], co raczej możność zaznaczenia stopnia poufałości, cechującej stosunki międzyludzkie. Cycero zdaje się dostrze-

---

[5] O budowie i znaczeniu niektórych deminutywów por. E. Zakrzewska-Gębka, *Deminutywa rzeczownikowe w korespondencji Cycerona*, Symbolae Philologorum Posnaniensium, Poznań 1973, z. 1, s. 77.

[6] Rzym 67 r. ... Tulliola, deliciolae nostrae... Tę samą funkcję semantyczną pełni u innych autorów (Martialis, Phaedrus) rzeczownik w rodzaju nijakim — delicium; demin. deliciolum spotykamy u Seneki Ep. 12.

[7] Miejsca i cytaty są podawane wg wydań: M. Tulli Ciceronis *Epistulae*, vol. I: *Epistulae ad familiares*, ed. L. C. Purser, Oxonii 1956; vol. II: *Epistulae ad Atticum*, ed. L. C. Purser, pars prior, Libri I—VIII, Oxonii 1958; vol. II: *Epistulae ad Atticum*, ed. D. R. Shackleton Bailey, pars posterior, Libri IX—XVI, Oxonii 1961; vol. III: *Epistulae ad Quintum fratrem, Epistuale ad M. Brutum, Fragmenta epistularum*, ed. W. S. Watt, Oxonii 1958; M. T. Cicero, *De natura deorum*, ed. W. Ax, Stutgardiae 1964; M. T. Cicero, *Tusculanae disputationes*, ed. M. Pohlenz, Stutgardiae 1965; M. T. Cicero, *De finibus bonorum et malorum, ed.* Th. Schiche, Stutgardiae 1966; M. T. Cicero, *Orationes*, ed. A. C. Clark, vol. IV, Oxonii 1958; M. T. Cicero, Orationes, ed. G. Peterson, vol. V, Oxonii 1959; M. T. Cicero, *Scripta,* fasc. 3: *De oratore*, ed. K. Kumaniecki, Lipsiae 1969.

[8] Puteolanum, maj 44 r. ... *Quintus filius, ut scribis, Antonii est dextella. Per eum igitur, quod volemus, facile auferemus ...*

[9] Cycero był zwolennikiem obozu republikańskiego, jego bratanek zaś deklarował się wyraźnie po stronie zamordowanego dyktatora.

to adopt a defiantly hostile posture towards Zeus, as well has towards Hermes (cf. the attitude of the Chorus towards Zeus in the PTebt I scene). His rebelliousness is based on precisely Promethean grounds, a demand for divine justice. It is self-evident that the play could not be concluded without resolving the very substantial issues it raises, and hence it may be taken for granted that the freeing of Io from Argus, no matter how typical a satyric ending the killing of a monster and the freeing of his captives may be[42], cannot have been the play's conclusion. The *Inachus* requires a reconciliation with Zeus, and hence, on the stage, with Hermes, and it also demands some sort of resolution of the profound issues it raises[43].

The conclusion of the play requires two other elements. The ending of the *Inachus* would not be truly happy unless the plague caused by Hera was terminated. Also, Io could not simply be represented as having been freed from Argus. Some sort of intimation of her future wanderings would have to be given. These are often presented in literature as her sufferings[44], but if the eventual outcome, the glorious future of her progeny, was stressed, and her sufferings minimized, this could be mentioned without marring the requisite happy ending. Finally, as doubtless at the end of all satyr plays where the satyrs serve other masters, they would be freed and able to rejoin their true master, Dionysus[45].

Now, we do not know how this final scene was constructed, especially because there is no way of knowing how much space was allotted to the destruction of Argus. Two book fragments deal with the technical apparatus of the Greek courtroom (frs. 288 and 295 P.), and Calder, who considered the play a tragedy, thought it might have concluded with a trial scene[46]. This is barely possible in a satyr play, although there is no known satyric precedent for such a scene, but is highly questionable. It is difficult to imagine Sophocles writing an effective trial scene with such a small cast of characters: an accuser, a defendant, and a highly biased Chorus. Also, after the destruction of Polyphemus the *Cyclops* moves to its conclusion very rapidly, and if this is any indication of the way satyr plays usually ended, a final trial scene would make too elaborate and extended a conclusion. The easiest and most econo-

---

[42] See Guggisberg, *o.c.* p. 61–63, and my *Satyric Qualities in Euripides' Iphigeneia at Tauris and Helen*, RSC XX 1972, p. 313–322.

[43] I am conscious that the reader may well regard this as the weak point of my reconstruction. If I were obliged to construct an argument against the proposition that the *Inachus* is satyric (which I am in fact convinced is an obligatory conclusion), I should not, like Calder and Collinge (cf. n. 1 supra), base my argument primarily on technicalities, but rather on the fact that in this play Sophocles is demonstrably fishing in philosophically deep waters, and that the seriousness of the issues raised and the genuine pathos inherent in the situation are the stuff of genuine tragedy. But there is an answer to this. We know so little of the satyr play that we dare not assume satyr plays never touched on serious matters. Indeed, the *Cyclops* has something to say about *nomos* and the contrast of civilization and barbarism.

[44] Notably by Aeschylus, *PV* 561–588.

[45] So Pavese, *o.c.* p. 50.

[46] Calder, *o.c.* 154 f.

ville à l'armée athénienne. Les Péloponnésiens après avoir reçus la première nouvelle de la chute de Mytilène débarquèrent à Embaton; les navarques délibérèrent en fonction de cette situation (Thuc. III 29). Un des navarques[29], Teutiaplos d'Elis, prit la parole en ces termes (III 30,2): „Il est vraisemblable que nous allons rencontrer beaucoup de négligeance dans la garde d'une ville occupée depuis peu; c'est une certitude sur mer, où nos adversaires ne comptent pas qu'un ennemi puisse survenir, alors que là surtout se trouve notre force; et à terre aussi, vraisemblablement, leurs troupes sont dispersées avec quelque insouciance dans les maisons, puisqu' ils se voient vainqueurs". Après avoir fait cette analyse psychologique, il a proposé d'abandonner tout schéma préetabli de combat et de préparer l'éventualité d'une surprise — de la ruse par une attaque ἄφνω τε καὶ νυκτός — à l'improviste et de nuit (III 30,3), contre les Athéniens vainqueurs des révoltés, et de cette manière, maîtriser la situation. Ainsi donc, il a „raisonné" l'emploi de la ruse (III 30,4): „Ne reculons pas devant le risque, songeant bien que l'élément de surprise de la guerre ne signifie rien d'autre que cela: qu'un général sache à la fois s'en préserver de son côté et l'observer chez l'ennemi pour passer à l'action, il devrait remporter le plus grand succès".

Ces quelques mots de Teutiaplos, son raisonnement par ailleurs plein d'enseignement, ne persuadent pas les autres chefs péloponnésiens. Mais c'est le général athénien Pachès qui s'empara par ruse du Notion, port de Colophon. Thucydide donne des détails sur cet exploit. Le bourg était sous la surveillance de mercenaires arcadiens, fournis par les Perses. Pachès, qui venait de réduire Mytilène proposa un entretien à Hippias, chef des Arcadiens du retranchement, avec promesse de le remettre sain et sauf derrière son remport si les propositions faites ne lui agréaient pas; mais quand Hippias sortit, Pachès, le plaçant sous surveillance sans l'enchaîner, en profita de son côté pour lancer contre la fortification un assaut brusque et inattendu grâce auquel il la prit, et fit massacrer les Arcadiens et tous les barbares qui s'y trouvaient; quant à Hippias, on l'y conduisit plus tard comme il était convenu, mais une fois entré, il fut saisi et percé de traits (III 34,3)[30]. Ainsi Thucydide, qui a donné en règle générale un certain dévéloppement aux récits d'opérations militaires où apparaissait une image neuve de la guerre, faite d'ingéniosité, de recherche technique, a peut-être jugé cette péripétie de Notion, si locale et si médiocre qu'elle fût, digne d'intérêt.

Un autre drame succède à celui des Mytiléniens. Le même hiver 427 les Platéens assiégées (II 71—78) réussissent leur invasion[31], mais la ville doit capituler.

---

[29] On peut remarquer, que parmis les généraux lacédémoniens, qui fassent entrer la ruse dans la guerre, se trouvent des navarques, comme Teutiaplos, puis Brasidas etc., qui ont une expérience de la marine où règne la τέχνη.

[30] Perfidie insigne qui rappèle les ruses des Perses devant Barkè (Hdt. IV 200 sq.) et annonce celles de Thibron et Dercylidas en Asie Mineure (Xén. *Hell.* III 1,20—28).

[31] de Romilly, *Histoire et Raison...*, p. 134 sq.; Ead., *L'utilité de l'histoire selon Thucydide*, dans le tome IV des *Entretiens de la Fondation Hardt*, 1956, p. 72 sq.; E. L. Harrison, *The Escape from Plataea*: *Thuc. III 23*, CQ 1959, p. 30 33.

Les procédés de surprise occupent donc une place de choix dans le monde de la guerre homérique; il n'est pas surprenant que par le terme δόλος que Nestor définit à Télémaque l'activité guerrière des Grecs, neuf années durant, devant Troie (*Il.* III 118—119). On voit souvent les guerriers „les plus braves", les ἄριστοι, élite des chefs, associés aux embuscades ou surprises nocturnes[6]. Ulysse est le héros πολύμητις comme il est πολύτροπος et πολυμήχανος, dont la μῆτις est sans égale. Il est expert en ruse variée, et jamais il ne manque d'expédient pour se tirer d'affaire en tout genre d'embarras[7].

Aspects de la μῆτις, de cette „capacité intellectuelle" où l'accent est mis sur la recherche de l'efficacité, des succès qu'il faut obtenir par les moyens et dans les domaines les plus variées, la ruse a sa place dans le monde héroique d'Homère inséparable du guerrier, mais la signification semble ne pas dépasser celle d'une simple pratique militaire. Les héros acceptent parfois de s'imposer une attitude différente. Et c'est alors une autre image de guerre qui apparaît: celle du combat singulier, qui n'accepte que le corps à corps, sans ruse, au grand jour — image qui, sans rejeter les autres, qui restent celles du comportement ordinaire des héros, leur est hiérarchiquement supérieure.

Ainsi le héros homérique, de plus en plus exigeant pour sa gloire personnelle, est peut-être prêt, parfois, à accorder un respect semblable à son adversaire, dans affrontement préfigurant l' ἀγών des siècles suivants.

La naissance de la *polis*, dans la seconde moitié du VIIe siècle[8], fixe les traits propres à la guerre entre cités. Avec la cité il n'y a plus ni „classes" militaires, ni „héros", les uns et les autres maîtres de la gloire, mais une communauté dont les membres portent les armes, renoncent à tout exploit individuel et n'agissent au combat que sous forme collective, celle de la phalange[9]. C'est la bataille régulière où les armes, la tactique, et le cadre lui-même de l'engagement sont limités. Le commencement du combat, le choc face à face, la fin de la rencontre, qui assure au vainqueur le droit d'élever le trophée commémoratif, marquent le caractère agonistique profond d'une forme de combat, désormais modèle de la guerre des cités; et celles-ci se définit en quelque sorte par ce schéma idéal de guerre.

Au combat des hoplites s'oppose la ruse. Le combat de phalange est l' ἰθυμαχίη[10],

---

[6] Cf. *Il.* I 227; VI 188; XIII 270; *Od.* IV 277; VIII 512; IV 778.

[7] J. P. Vernant — M. Detienne, *La Métis d'Antiloque*, REG LXXX 1967, p. 68—83; voir p. 77; cf. W. B. Stanford, *The Ulysses Theme*, London 1963; M. I. Finley, *Le monde d'Ulysse*, Paris 1969, p. 68.

[8] Voir: V. Ehrenberg, *When Did the Polis Rise*? JHS LVII 1937, p. 147—159; Idem, *An Early Source of Polis-Constitution*, CQ XXXVII 1943, p. 14—18; tous deux repris dans: *Polis und Imperium*, Zürich 1965, p. 83—97 et p. 98—104.

[9] J. P. Vernant, Introduction en *Problèmes* ..., p. 19. Sur la réforme hoplitique voir A. M. Snodgrass, *The Hoplite Reform and History*, JHS LXXXV 1965, p. 110—122; M. Detienne, *La phalange: problèmes et controverses*, dans *Problèmes* ..., p. 119—142.

[10] Hdt. IV 102; 120; VI 77; Thuc. 9,4; Xén. *Cyrop.* I 6,41; *Hell.* VI 5,16.

posse[41], quod etiam locis e vetustiorum scriptorum Romanorum operibus petitis confirmari potest his: Ennius, *Trag.* 308—309 Warmington: *sed virum vera virtute vivere animatum addecet/ fortiterque innoxium stare adversus adversarios*; Plaut. *Asin* 323 sq.: *em istaec virtus est, quando usust qui malum fert fortiter;/ fortiter malum qui patitur, idem post patitur bonum.* Idem sonant verba Publilii Syri (402): *Non novit virtus calamitati cedere*, et Ciceronis, *Phil.* 4,13: *Nam cum alia omnia falsa, incerta sint, caduca, mobilia, virtus est una altissimis defixa radicibus; quae numquam vi ulla labefactari potest, numquam demoveri loco. Hac virtute maiores vestri primum universam Italiam devicerunt, deinde Karthaginem exciderunt, Numantiam everterunt, potentissimos reges, bellicosissimas gentes in dicionem huius imperii redegerunt.*

Virtuti socordia et ignavia opponuntur, quibus dediti nobiles militiam vitant, cuius res gestas ad virtutem consequendam plurimum valuisse vel Plutarchi (*Cor.* 1,6) verbis edocemur, qui tradidit veteres Romanos unius fortitudinis nomine omnia, quae virtutis essent, complecti solitos esse.

11,3—4: *Sed quoniam coaequari gratiam omnium difficile est, quippe cum illis maiorum virtus*[42] *partam reliquerit gloriam*[43], *dignitatem, clientelas*[44], *cetera multitudo pleraque insiticia sit, sententias eorum a metu libera: ita in occulto sibi quisque alterius potentia carior erit. Libertas iuxta bonis et malis*[45], *strenuis*[46] *atque ignavis optabilis est.*

Romanos maiorum rebus gestis virtuteque in re publica capessenda adiutos esse simulque impulsos, ut gloriam eorum adaequarent atque superarent, Plautus testis est (*Trin.* 642 sq., vide adn. 7). Sallustius putavit nobilitatem suae aetatis virtute proiecta maiorum commendatione abuti. Ciceronem quoque dictitasse scimus sua quemque virtute ambire oportere, non sola maiorum virtute uti.

13,4—7: *Qua re patrata* (scil. libertate restituta) *profecto per gentes omnes fama virtutis tuae volitabit. Namque hac tempestate tametsi domi militiaeque praeclara facinora egisti, tamen gloria tua cum multis viris fortibus aequalis est. Si vero urbem*

---

[41] Cf. K. Büchner, *Altrömische und Horazische virtus. Studien zur röm. Literatur*, Bd. III: *Horaz*, Wiesbaden 1962, p. 2 sq.; Pol. 6,52.

[42] Cf. *Iug.* 85,38: *Ceterum homines superbissumi procul errant. Maiores eorum omnia quae licebat illis reliquere, divitias, imagines, memoriam sui praeclaram; virtutem non reliquere, neque poterant: ea sola neque datur dono neque accipitur*; 85,25: *Nunc videte quam iniqui sint: quod ex aliena virtute sibi adrogant, id mihi ex mea non concedunt, scilicet quia imagines non habeo, et quia mihi nova nobilitas est, quam certe peperisse melius est quam acceptam corrupisse.*

[43] Cf. *Iug.* 85,23: *Et profecto ita se res habet: maiorum gloria posteris quasi lumen est; neque bona neque mala eorum in occulto patitur.*

[44] Cf. *Iug.* 85,4: *Ad hoc, alii si deliquere, vetus nobilitas, maiorum fortia facta, cognatorum et adfinium opes, multae clientelae, omnia haec praesidio sunt; mihi spes omnes in memet sitae, quas necesse est virtute et innocentia tutari; nam alia infirma sunt.*

[45] Cf. *Cat.* 27,3; 52,22; *Iug.* 31,27; 7,5; 62,2; 85,50; 57,6; *Ep.* II 12,8.

[46] Cf. *Cat.* 20,7; 60,4; 61,7; *strenuus* idem fere est atque *bonus*, i.e. vir virtute praeditus, cf. *Iug.* 85,50.

autorem jakby obocznego stopnia deminutywu od tego rzeczownika — *pagella*[16]. Nazywa nim dwukrotnie kartki z listów do przyjaciół, przejmują zaś od niego tę formę pisarze kościelni (np. Hier. *Fpist.* 73,1; Vulg. Ierem. 36,23). W pozostałych miejscach posługuje się Cycero postacią niezdrobniałą rzeczownika.

Dla wytworzenia podniosłego nastroju, podkreślenia wagi poruszanego problemu uciekał się Cycero nieraz do porównań. W jednym z nich spotykamy deminutywum saxullum (*Orat.* I 196,3)[17]. Obok swego pomniejszającego znaczenia zawiera ono u Cycerona ładunek ekspresji. Miłość do ojczyzny powinna być tak wielka, jak miłość owego roztropnego męża, który widok nagich skał swej Itaki, swego rodzinnego gniazda przedkładał nad ofiarowaną mu nieśmiertelność. Podstawa derywacyjna — *saxum*, znajdująca się już u Enniusza i Plauta, zdaje się sugerować, iż deminutywum w swej pierwotnej funkcji pomniejszania mogło być używane w języku potocznym.

Czyż można powierzyć mówcy sprawę wielkiej wagi mając świadomość, że w najbłahszej nawet umowie — stipulatiuncula (*Orat.* I 174,4)[18] da się zwieść przeciwnikowi. Lepiej już, zdaniem Marka, oddać ster okrętu Argonautów niewprawnemu sternikowi niż brakiem rozeznania w swej dziedzinie skrzywdzić klienta. W ten sposób podkreśla Cycero brak odpowiedzialności i niski poziom wiedzy prawniczej reprezentowany przez niektórych ludzi zajmujących się sądownictwem.

Autor nasz jest zdania, iż zmartwienie nie wywodzi się z natury, lecz z predyspozycji psychicznych i skłonności człowieka do cierpień. Od nas więc samych zależy, czy potrafimy osiągnąć ów złagodzony stan niepokoju, który on nazywa contractiuncula (*Tusc.* III 83)[19]. Rdzeń deminutywu jest ten sam, co i w czasowniku *contrahere* — ściągać, skracać, znajdującym szersze zastosowanie także dopiero od Cycerona[20]. Formie deminutywu nadał jednak Cycero sens szczególny, przenośny, odbiegający nieco od konkretnego raczej znaczenia podstawy słowotwórczej *contractio*.

Tworząc zdrobnienia commotiuncula (*Att.* XII 11,1)[21] i nauseola (*Att.* XIV 8,2)[22] zyskał Cycero określenia na niezbyt groźne stany chorobowe. *Nauseola* — lekkie mdłości związane z chorobą serca — zdają się budzić nawet u Cycerona odcień sympatii, gdyż pozwolą Attykowi na zasłużony odpoczynek.

Przenośne znaczenie rzeczownika *nervus* — siła wymowy, jest treścią utworzo-

---

[16] *Pagella* z *pagenla* (—11— —nl—), końcowa spółgłoska podstawy derywacyjnej uległa upodobnieniu do spółgłoski —1— w przyrostku. Cic. *Fam.* II 13,3; XI 25,2.

[17] *... Ut Ithacam illam in asperrimis saxulis tamquam nidulum affixam, sapientissimus vir immortalitati anteponeret.*

[18] *tu mihi cum in circulo decipiare adversarii stipulatiuncula ... ego tibi ullam causam (maiorem) commitendam putem?*

[19] *... morsus tamen et contractiuncula quaedam animi relinquetur //contractiunculae relinquentur// hanc dicant sane naturalem.* M. Pohlenz w aparacie krytycznym do tego miejsca: *contractiunculae quaedam (quadam* G *quandam* V^1*) relinquentur* Ω *Non. (relincuntur) corr. Bentl.*

[20] U Cycerona 50 razy, u Liwiusza ponad 80.

[21] Tusculanum 46 r. ... *commotiunculis* συμπάσχω ...

[22] Kwiecień 44 r. ... *nauseolam tibi tuam causam otii dedisse facile patiebar.*

gać również ewentualne korzyści wynikające z tej współpracy. Może to być jednak też tylko forma, której użycie zasugerował Markowi sam Attyk, w innych bowiem miejscach, w przysłowiowym wyrażeniu „być czyjąś prawą ręką" stosuje nasz autor samą podstawę derywacyjną *dextra*.

Przez dodanie sufiksu zdrabniającego zyskiwał Cycero określony, żądany odcień emocjonalny lub całkiem nowy sens wyrazu. Deminutywum capeduncula (*Nat. deor.* III 43)[10] ma właściwie to samo znaczenie co i jego podstawa derywacyjna *capedo*[11] — określa małe, o prostej budowie naczynie ofiarne. Kontekst świadczy jednak o tym, iż zostało użyte tu celowo z zamiarem podkreślenia stosunku emocjonalnego Cycerona do nauki stoików. Z przepisów pozostawionych w tych małych dzbanuszkach przez Nummę nauczył się on więcej niż z rozważań filozofów.

Rzeczownik *classis* stosowany jest powszechnie i przez Cycerona, i przez innych autorów, zarówno historyków, jak i poetów, najczęściej jako określenie wielkiej floty morskiej. Utworzywszy od niego zdrobnienie classicula (*Att.* XVI 2,4)[12] zyskał Cycero efekt podwójny. Dało mu to możliwość wyrażenia z jednej strony obawy, iż tak nieliczna flota nie gwarantuje bezpiecznego przejazdu w czasie niepewnej sytuacji politycznej[13] (Attyk nalegał na Marka, aby wyjechał do Brundyzjum), z drugiej zaś mogło być wyrazem pozytywnego stosunku emocjonalnego. Tę samą bowiem flotę w innym liście do Attyka (XVI 4,4) określa jako *bella classis*.

Deminutywum lintriculus (*Att.* X 10,5)[14] użył Cycero jako antonim rzeczownika *navis*. Podróż małą łódeczką pozbawiona jest nie tylko komfortu, ale i niezbyt bezpieczna. Gotowość Cycerona zdania się na tak nawet nędzny środek lokomocji świadczy o jego rozpaczliwej sytuacji. Trwająca tyle czasu wojna domowa załamała nawet tego strażnika rzeczypospolitej, chce wyjechać z Italii, wyrwać się z grona wstrętnych mu ludzi. Obserwujemy też pewną nieregularność deminutywu względem podstawy derywacyjnej. W rodzaju męskim rzeczownik *linter* pojawia się bardzo rzadko, i to dopiero w twórczości Tibullusa. Wcześniejsza i bardziej powszechna jest forma w rodzaju żeńskim.

Prawdopodobnie fakt, iż miał do czynienia z częścią przedmiotu, którego nazwa była też już wyrażona zdrobnieniem (*codicillus*), podsunął Cyceronowi myśl zastąpienia rzeczownika *pagina* zdrobnieniem paginula (*Att.* IV 8a,2)[15]. Cycero jest też

---

[10] *... meliora me didicisse ... capedunculis his, quas Numa nobis reliquit ... quam rationibus Stoicorum.*

[11] U Cycerona właściwie *capudo*, też różnice w przekazach lekcji *capu — A;-pp — B* (*Parad.* 11). W literaturze rzeczownik ten spotykamy tylko dwa razy: Cic. *De rep.* 6,2; *Parad.* 11.

[12] *... Cassius cum classicula sua venerat ...*

[13] Rok 44, po zabójstwie Cezara.

[14] Cumanum, maj 49 r. *... Ego vero vel lintriculo, si navis non erit, eripiam me ex istorum parricidio ...*

[15] *... ut non minus longas iam in codicillorum fastis futurorum consulum paginulas habeant quam factorum ...*

dent. Thucydide décrit et analyse la corruption morale qui accompagne ces troubles, à Corcyre et dans le reste du monde grec[58]. Considérant la porté générale des reflexions de Thucydide sur „l'homme nouveau", qui se manifestait sans frein dans uns aveuglante clarté, on pensera à la place, que l'historien accorde à l'esprit de la ruse dans les rapports des fonctions qui déchirèrent Corcyre. Thucydide, dans son analyse du comportement des antagonistes, décrit la haine ingénieuse qui les dressait les uns contre les autres. Il avait épuisé tous les mots qui expriment l'idée de mort et finit par écrire sans exagération que πᾶσά τε ἰδέα κατέστη θανάτου, καὶ οἷον φιλεῖ ἐν τῷ τοιούτῳ γίγνεσθαι, οὐδὲν ὅ τι οὐ ξυνέβη καὶ ἔτι περαιτέρω — la mort revêtit toutes les formes et, comme cela se produit en pareil cas, on ne recule devant rien (III 81,5). Les sentiments de ces hommes étaient tels que „dès que l'occasion s'offrait, le premier à s'enhardir, quand il voyait l'adversaire sans défense, trouvait plus doux de se venger au mépris de son engagement qu'à découvert: il considérait à la fois sa sécurité et les lauriers que son intelligence lui valait de surcroît s'il triomphait par ruse — ἀπάτῃ" (III 82,7). La plupart des hommes préfèrent être appelés habiles en état des canailles, qu'être appelés des sots en étant honnêtes. Ensuite Thucydide cherche l'explication de ces sentiments et de ce comportement: „La cause de tout cela, c'était le pouvoir voulu par cupidité et par ambition — διὰ πλεονεξίαν καὶ φιλοτιμίαν; de ces deux sentiments provenait, quand les rivalités s'instauraient, une ardeur passionnée" (III 82,8). La guerre, la guerre civile, le mépris ou la corruption de toutes les valeurs sont liés étroitement. La marque la plus sensible en est donnée par les mots eux-mêmes, qui changent de sens au gré des circonstances. Cette affirmation dépasse le cas particulier de Corcyre, dont l'histoire tragique introduit une analyse de la situation en Grèce à l'époque de la Guerre du Péloponnèse.

Au IV-e siècle, les penseurs ressentiront quelque nostalgie de cette ἀρετή ancienne, qui unissait le dévouement au bien commun, à la cité, et le respect d'un certain code agonistique. Beaucoup se résigneront devant l'emprise inéluctable de la τέχνη, à faire de la fonction guerrière une spécialité, un métier. Mais la crise de la cité, le poids des mercenaires, entraînent l'apparition des procédés les plus divers. Peu à peu, semble se constituer une mentalité nouvelle chez les Grecs: les généraux, certes, et les mercenaires, en sont les premiers témoins, mais l'opinion commune a sans doute, elle aussi, abandonné le schéma idéal des combats d'antan. Polybe (XIII 3) dit avec netteté: „de nos jours, on considère comme un médiocre général celui qui agit ouvertement avec l'ennemi".

Mais quelle que soit l'audace du stratèges, dans le combat ou la théorie, quelque ingéniosité que déploient les mercenaires et leurs chefs dans la recherche de l'efficacité, ils ne feront beaucoup plus qui n'ait été pas annoncé par Thucydide.

Toruń

---

[58] Voir E. Topitsch, *Die Psychologie der Revolution bei Thukydides*, W St. LX 1942, p. 9—22; Id., Ἀνθρωπεία φύσις *und Ethik bei Thukydides*, W St. LXI/LXII 1943—47, p. 50—67; A. Fuks, *Thucydides and the Stasis in Corcyra*, AJPh 1971, p. 48—55; J. A. F. Bruce, *The Corcyrean Civil War*, Phoenix XXV 1971, p. 108—117.

Eos LXII 1974

DEMINUTYWA — HAPAX EIREMENA W PISMACH CYCERONA

Napisała

ELŻBIETA ZAKRZEWSKA-GĘBKA

Cycero wychowany w kręgu kultury i literatury greckiej pragnął jak najwięcej z tego skarbca udostępnić swym rodakom. Nie każdy przecież Rzymianin mógł otrzymać tak staranne i wszechstronne wykształcenie. Fakt, że interesowało go wiele dziedzin życia, filozofia, etyka, retoryka, polityka zarówno od strony teoretycznej, jak i praktycznej, i to, że nie przyjmował biernie dotychczasowych osiągnięć w tych dziedzinach, sprawiło, iż chcąc wyrazić nasuwające mu się w trakcie studiów wnioski stał się twórcą wielu nowych słów i form w języku łacińskim.

Istnieją rozprawy i dysertacje, zwłaszcza uczonych niemieckich z końca zeszłego stulecia, dotyczące stylu Cycerona[1], jego wkładu w rozwój języka łacińskiego; istnieją przeglądy nowo utworzonych przez Cycerona słów i form[2]. Nie znajdujemy wśród nich jednak wyrazów, które interesują nas tu szczególnie, mianowicie, zdrobnień. Jest ich zaś w pismach Cycerona bardzo wiele.

Poniższa rozprawka traktuje tylko o pewnej grupie deminutywów i jest częścią obszerniejszej pracy, omawiającej te właśnie formy w pismach Cycerona. Dokonując selekcji materiału za kryterium przyjęłam częstotliwość występowania zdrobnień[3]. Wybrałam tu tylko te wyrazy, które w przekazach pisemnych literatury łacińskiej spotykamy po raz pierwszy u Cycerona[4], można więc uważać go za ich twórcę lub, w przypadku gdy sens ich wskazuje na ścisłe powiązanie z *sermo familiaris* — za pierwszego, który zastosował je w języku pisanym; nadto nie znajdujemy potwierdzenia powtórnego użycia tych pojęć ani u niego, ani u żadnego innego autora. Nad powodem takiego jednorazowego występowania zastanowimy się w trakcie analizy i we wnioskach końcowych. Są wśród wybranych słów rzeczowniki i przymiotnik[i]

---

[1] E. Schneider, *De verbis novatis in M. Tulli Ciceronis epistulis*, pars I, Programm Staatsgymnasiums in Mährisch-Ostrau 1913—1914, przyp. 1.

[2] Schneider, *o.c.*

[3] W badaniu częstotliwości występujących deminutywów oparto się na leksykonie: *Thesaurus Linguae Latinae*. Dla haseł nie objętych tym słownikiem wykorzystano: A. Forcellini, *Lexikon totius latinitatis*, t. I—IV, Patavii 1940; K. Georges, *Ausführliches Handwörterbuch Lateinisch-Deutsch*, Bd. I—II, Basel 1962; M. Plezia, *Słownik łacińsko-polski*, t. I—III, Warszawa 1959—1969.

[4] A. Walde, J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Bd. I—II, Heidelberg 1938, 1954.

łacińskim jako epitet ujemny, przymiotnik *paetus* — patrzący z ukosa, służy do określenia cechy uchodzącej za oznakę urody. Tę przydawkę posiada nawet bogini Wenus (*Auct. Priap.* 37; Ovid. *Ars am.* II 659). Cycero tworząc od słowa tego formę zdrobniałą paetuli (*Nat. deor.* I 29,80)[43] — dodaje ją też jako epitet bogom.

Cechy ujemne złagodzone przez sufiks deminutywny określają przymiotniki rabiosulus (*Fam.* VII 16,1)[44], refractariolus (*Att.* II 1)[45], subturpiculus (*Att.* 4,5)[46]. Nie są to określenia istot żywych, lecz jedynie przedmiotów materialnych lub pojęć abstrakcyjnych. *Rabiosulae* — tchnące gwałtownością — były listy, którymi zasypywał Cycerona Trebacjusz. Ze wstydem przyznaje się Marek Attykowi, iż mowa jego *O prowincjach konsularnych* była *subturpicula* — nieco szpetna. Zmuszony był w niej, choć wbrew przekonaniom, poprzeć politykę triumwirów. Z pism Cycerona znana jest nam podstawa derywacyjna *subturpis*, u Katulla zaś czytamy deminutywum *turpiculus*, musiało więc i omawiane zdrobnienie być szerzej stosowane. Przymiotnik *refractariolus* charakteryzuje sposób przemawiania. Cycero, idąc za przykładem Demostenesa, ma zamiar odstąpić od tego „zaczepnego", stosowanego w sądach stylu na rzecz podniosłego, bardziej godnego mów konsularnych, mów, w których porusza sprawy nie jednego człowieka, lecz całej rzeczypospolitej.

Żartobliwie, odbiegając nieco od znaczenia podstawy słowotwórczej, użył Cycero przymiotnika tenuiculus (*Fam.* IX 19,1)[47] — lichy, dodając go jako przydawkę do rzeczownika *apparatus* — okazałość, wystawność.

Chciał chyba Cycero złagodzić nieco niemiłe wrażenie wywarte na Attyku przez swego brata Kwintusa, gdy nazywa tego ostatniego lentulus (*Att.* X 11)[48] — „nieco zwlekający". Attyk skarżył się, iż Kwintus nie oddaje mu długu. Przymiotnik *lentus* też w tym znaczeniu używany jest powszechnie i przez Cycerona, i przez innych autorów.

Stopień przymiotnika wyraża już natężenie jakiejś cechy lub podkreśla odcień uczuciowy, toteż tworzenie zdrobnienia od takiej formy jest raczej zjawiskiem rzadkim. Od komparatywu przymiotnika *putidus* Cycero urabia zdrobnienie putidiusculus (*Fam.* VII 5,3)[49]. On sam ośmiela się być tak „bardzo natrętnym" wobec Cezara, polecając mu osobę Trebacjusza. W niektórych kodeksach odczytujemy w tym miejscu formę *impudentiusculus*, pochodzącą od przymiotnika *impudens*. U innych autorów spotykamy deminutywum *putidulus* utworzone od stopnia równego przymiotnika.

Jeżeli prześledzimy intencje Cycerona i kontekst, w jakim występują nowe formy,

---

[43] *... redeo ad deos, ecquos si non tam strabones at paetulos esse arbitramur.*

[44] *primum quia illas rabiosulas* [*litteras*] *sat fatuas dedisti ...*

[45] *... et quod re ab hoc refractariolo iudiciali dicendi genere abiunxerat ...*

[46] *... etiam subturpicula mihi videbatur esse* παλινῳδία.

[47] *... tenuiculo apparatu significans Balbum fuisse contentum.*

[48] An *extimas illum in isto genere lentulum aut restrictum*? (niektórzy czytają tu: *lentum*; por. Forcell., *o.c.* t. III, s. 59).

[49] *... simus enim putidiusculi, quamquam parte vix licet ...* (forma *putidiusculi* częstsza, w kodeksach uważanych za lepsze por. Forcell., *o.c.* t. II, s. 754).

d'eau potable qui alimentent la ville (VI 100,1). Ils utilisent un groupe de trois cents soldats d'élite et leur donnent mission d'aller au pas de cours se jeter à l'improviste sur contre-approche. Et les historiens ont marqué que, lors de la bataille de Dascon, Nicias avait disposé une partie de son armée en véritable réserve, chargée d'intervenir „là où les forces engagées fatigueraient le plus" (VI 67,1).

Les Syracusains au contraire manquent d'expérience. Thucydide insiste sur ce point. Ils éprouvent même des difficultés à former une phalange correcte et Gylippe sera contraint de leur enseigner les rudiments de cette tactique assez simple[47]. L'arrivée de Gylippe à Syracuse est sans doute la péripétie, que Thucydide a le mieux dégagée. Ce général, comme Brasidas, est un diplomate de valeur et un homme de guerre habile[48]. Il sait emloyer la ruse, et s'emparer du Plemmyrion par une tactique effectuée à l'aurore, après une marche de nuit[49]. Que se passe-t-il en effet? La narration de Thucydide rend rigoureusement intelligible les étapes inéluctables de la défaite d'Athènes contrainte de mettre en oeuvre une tactique navale qui était la négation de son expérience[50]. Athènes, ayant l'expérience maritime et des navires légers, réussit d'autant mieux qu'elle dispose pour ses manoeuvres (περίπλους et διέκπλους) d'un champ plus étendu. Dans la circonstance particulière, il s'agit de savoir si Athènes sera maîtresse de l'entrée du port, et autour du port, de terrains suffisament étendus. Dans l'ordre de l'armement, d'autre part les Syracusains essaient de parer à leur infériorité navale par un équipement spécial entraînant des manoeuvres différentes. Dès cette première bataille qu'ils tentent à la fois sur terre et sur mer, Gylippe et les Syracusains, tout en se laissant mettre en désordre sur mer, reprennent pourtant le Plemmyrion, qui, du côté opposé à la ville, commandait l'entrée du port. Dès lors la flotte athénienne est contrainte de se battre à l'intérieur du port, en στενοχωρίᾳ. Ce fait, résultant de la prise du Plemmyrion, est donnée comme la condition même de la tactique syracusaine.

Une fois acquise cette victoire, qui fut pour les Athéniens lourde de conséquence, les Syracusains font face désormais à la guerre avec toutes les ressources de leur intelligence. On peut dire que les dernières batailles présentent une image complète d'une guerre nouvelle où tout est contraire à la tradition. Ils furent capables de trouver les méthodes les plus efficaces et se rendre dangereux à l'ennemi. Par tous les moyens que l'intérêt seul suggère, la victoire est recherchée, et celle-ci une fois conquise, est la destruction totale de l'ennemi qui devient, du moment qu'elle soit possible, souhaitée et réalisée. Une cité, malhabile et hésitante quelque temps auparavant, présente la première application parfaite de ce qu'annonçait Thucydide: „la guerre trouve elle- même la plupart de ses méthodes en fonction des circonstances" (I 122,1). Les Syracusains dans leur exposé, avant la deuxième bataille, expliquent comment, grâce à leur armement, ils tireront de ces conditons le meilleur parti et modifieront

---

[47] Cf. Thuc. VI 72,3 sq; 91,2; 98,3; VII 3,3; 5,1.
[48] Cf. Thuc. VII 21,1; H. D. Westlake, *Individuals...*, p. 277; Green, *o.c.* p. 209.
[49] Thuc. VII 22—24; cf. VII 32,2; Losada, *o.c.* p. 31 sq.
[50] Thuc. VII 36; cf. de Romilly, *Histoire et Raison...*, p. 150.

uzasadnienie ich pojawiania się nie przedstawia żadnych trudności. Zadaniem ich jest przede wszystkim oddanie nastroju osoby, która je wypowiada, oraz ułatwienie nawiązania bardziej bezpośredniego kontaktu ze słuchaczem czy czytelnikiem. Przy zastosowaniu form opisowych, rzeczownika z przymiotnikiem, mówiący poprzez dobór przydawki sugeruje niejako jedyny, określony, odcień zabarwienia emocjonalnego. Postać deminutywna zaś pozostawia odbiorcy większe możliwości interpretacji.

Trudniejsza i właściwie pozostająca w sferze hipotez jest próba odpowiedzi, dlaczego są to formy spotkane w literaturze tylko ten jeden raz. Nie stanowią ich przecież w większości szczególnie wyszukane epitety, lecz wyrazy z języka potocznego, zaś podstawy derywacyjne (z wyjątkiem *capedo*) występują powszechnie u wielu autorów. Trudno więc oprzeć się wrażeniu, iż przynajmniej w mowie potocznej pojawiały się częściej.

Nie czytamy ich po raz drugi u Cycerona. Na fakt ten składać się może szereg okoliczności. Korespondencja, która jest głównym źródłem omawianych form, nie została nigdy oddana do rąk czytelnika w komplecie, opublikowano zaledwie część epistolograficznych płodów Cycerona. Może nie powtórzyły się w życiu Marka okoliczności, wymagające wypowiadania się takimi właśnie słowami, lub też formy wydały się samemu ich autorowi nie najszczęśliwsze. Deminutywa jak żadne inne pojęcia związane są z momentem, sytuacją i nastrojem osoby mówiącej, szczególnie, gdy ma ona na uwadze ich funkcję ekspresywną.

Nie możemy wiązać powstania omawianych tu zdrobnień z jakimś jednym okresem w życiu Cycerona, pojawiają się zarówno w młodzieńczych wystąpieniach oratorskich, jak i w dojrzałej twórczości filozoficznej u schyłku życia.

Moment niekompletnej edycji pism Cycerona, jak i uszanowanie cech indywidualnych stylu każdego autora może tłumaczyć brak tych form zarówno u współczesnych Cyceronowi, jak i późniejszych autorów. A był Cycero dla jednych i drugich wzorem i autorytetem w tworzeniu nowych pojęć i poprawnym ich stosowaniu.

Poznań

DE DEMINUTIVIS TULLIANIS SEMEL IN LITTERIS LATINIS OCCURRENTIBUS

Summarium

In hac dissertatiuncula non tam in deminutivorum structuram, quae maximam partem a consuetudine non recedit, quam potius in singulorum verborum vim contextu illustratam inquirere studui. Deminutiva huc spectantia, quorum numerus triginta excedit, in duas classes digesta sunt; separatim enim substantiva (e.g. deliciolae, classicula, stipulatiuncula, vulticulus), separatim adiectiva (e.g. lentulus, refractariolus) enarrantur. Cum voces, a quibus originem ducant, vulgo adhibeantur et ad sermonem familiarem pertineant, probabile est etiam ipsa deminutiva in usu cotidiano fuisse. Si autem iterum neque apud Ciceronem neque in aliorum scriptorum operibus leguntur, deperditis litterarum monumentis id factum esse videtur; fieri quoque potuit, ut ad rem exprimendam eius modi vocabula necessaria iam non essent.

Eos LXII 1974

DE VIRTUTIS NOTIONE SALLUSTIANA

Scripsit

IOSEPHUS KORPANTY

Quaestionem, quam illustrandam suscepimus, nemo adhuc — quod quidem noverimus — tractavit. Nam Poeschl[1] et Earl[2] in eam tantum virtutis notionem inquisiverunt, quae in Sallustii operibus maioribus occurreret. Poeschl solis Sallustii operibus historicis sciens usus est, Earl *Epistulas ad Caesarem* neglexit, cum *Epistulam I* maxima cum probabilitate, *Epistulam II* procul dubio spurias esse crederet[3]. Protulit tamen opinionem notionem virtutis in *Epistula II* vagam esse parumque dilucidam, cum in operibus historicis definita atque certa sit[4]. Quam ad opinionem, qua via venerit, parum liquet. Sed Earl quae ipse sentiret, satis magnum argumentum, praeter alia quaedam, sibi esse addidit, cur *Epistulam II* saeculo p.Ch.n. primo ab auctore ignoto et scriptam et Sallustio attributam esse existimaret. Nos cum viris doctis consentimus, qui *Epistulas* Sallustii veras ac fide dignas putant, et utile esse ducimus in virtutis notionem, qua Sallustius in *Epistulis* usus sit, inquirere eamque cum notione in maioribus operibus historicis obvia comparare. Qua notione sagaciter investigata atque explanata Earl statuit Sallustiani viri virtute praediti esse rei publicae causa egregia facinora patrare gloriamque bonis artibus acquirere[5]. Disertis verbis admonendum est notionem virtutis a Sallustio in maioribus operibus excultam verissimam prae se liberae rei publicae ferre notam planeque congruere cum eis, quae de virtutis vi ac notione ab aliis eiusdem aetatis auctoribus scripta sint[6]. Qui auctores putaverunt virum virtutis compotem fortem, strenuum, domi militiaeque rei publicae utilem esse debere; nihil tam contrarium virtuti quam ignaviam, desidiam, inertiam, neglegentiam duxerunt[7]; maxima virtutis praemia

---

[1] V. Poeschl, *Grundwerte römischer Staatsgesinnung in den Geschichtswerken des Sallust*, Berlin 1940, p. 13 sq.

[2] D. C. Earl, *The Political Thought of Sallust*, Cambridge 1961.

[3] Cf. Earl, *o.c.* p. 4; idem, *Political Terminology in Epistula ad Caesarem II*, Mus. Helv. XVI 1959, p. 152—158.

[4] Cf. Earl, *Political Terminology* ..., p. 153.

[5] Cf. *Cat.* 10,4; *Iug.* 1,3; 4,7; Poeschl, *o.c.* p. 26.

[6] Cf. Earl, *The Political Thought of Sallust*, p. 30; Poeschl, *o.c.* p. 26.

[7] Cf. e.g. Naevius, *Tarent.* 90—91 Warmington: *Primum ad virtutem ut redeatis, abeatis ab ignavia / domos patris patriam ut colatis potius quam peregri probra*; Plaut. *Most.* 133 sq.: *nam ego ad illud frugi usque et probus fui / in fabrorum potestate dum fui. / postea quom immigravi ingenium in meum, perdidi operam fabrorum ilico oppido. / venit ignavia, ea mihi tempestas fuit, / mihi adventu*

neque litteris Graecis percipiendis vacavisse, cum eae ad virtutis studium excitandum nihil valerent, didicisse autem rei publicae utilissima: laborem belli, patientiam (cf. Cic. *part. orat.* 77), fortitudinem, vigilantiam (cf. *Cat.* 2,8; 13,3), quibus milites virtutem consequerentur (85,31 sq.). Laborem illum Sallustius quanti fecerit, conici potest e *Cat.* 2,5 sq.; 10,1; cf. *Iug.* 85,40.

10,4—5: *Equidem ego sic apud animum meum statuo: cuicumque in sua civitate amplior inlustriorque locus quam aliis est, ei magnam curam esse rei publicae*[37]. *Nam ceteris salva urbe tantum modo libertas tuta est: qui per virtutem sibi divitias decus honorem*[38] *pepererunt, ubi paulum inclinata res publica agitari coepit, multipliciter animus curis atque laboribus fatigatur: aut gloriam aut libertatem aut rem familiarem defensat, omnibus locis adest festinat, quanto in secundis rebus florentior fuit, tanto in adversis asperius magisque anxie agitat.*

Etiam rem familiarem bono modo augere viri virtute praediti fuit. Q. Caecilius Metellus in oratione illa funebri dixit patrem suum voluisse pecuniam magnam bono modo invenire (Malc.[2] fr. 2). Apud Plautum legimus: *ego virtute deum et maiorum nostrum dives sum satis* (*Aulul.* 166); *edepol, deum virtute dicam, pater, et maiorum et tua/ multa bona bene parta habemus* (*Trin.* 346).

Ut summam faciamus eorum, quae in fragmento supra allato leguntur, admonendum est virtute divitias, decus (i.e. dignitatem, cf. Vretska, *Komm.*, p. 160), honorem et gloriam comparari, quod optime congruit cum eis, quae de virtute in Sallustii maioribus operibus deprehendimus. Cum loco supra allato compares velim *Ep.* II 7,5—7; *Cat.* 7,5—6 et 37,3: *Nam semper in civitate quibus opes nullae sunt bonis invident, malos extollunt, vetera odere, nova exoptant; odio suarum rerum mutari omnia student, turba atque seditionibus sine cura aluntur, quoniam egestas facile habetur sine damno.*

10,7—9: *Non inopia aerarii, non vis hostium, non adversa res ingentem eorum* (scil. maiorum nostrorum) *animum subegit, quin, quae virtute ceperant, simul cum anima retinerent. Atque ea magis fortibus consiliis quam bonis proeliis patrata sunt. Quippe apud illos una res publica*[39] *erat, ei omnes consulebant*[40]*, factio contra hostis parabatur, corpus atque ingenium patriae, non suae quisque potentiae exercitabat. At hoc tempore contra ea homines nobiles, quorum animos socordia atque ignavia invasit, ignarei laboris hostium militiae, domi factione instructi per superbiam cunctis gentibus moderantur.*

Videmus veram virtutem nulla re, quamvis adversa, labefactari, numquam remitti

---

[37] Cf. M. Hauser, *Der römische Begriff „Cura"*, Winterthur 1954, p. 29: *„wache Anteilnahme am aüßeren und inneren Geschehen"*.

[38] Cf. *Cat.* 20,14; 58,8; Cic. *de rep.* I 41,64; inc. fr. 5 Warmington: *quicumque epulis et conviviis et sumptibus existimationem hominum sibi conciliant, palam ostendunt sibi verum decus, quod ex virtute ac dignitate nascitur, deficere*; *part. orat.* 91.

[39] Cf. *Iug.* 41,5.

[40] Cf. *Cat.* 38,3.

SALLUSTII „EPISTULA AD CAESAREM I''

1,3—4: *Ceterum ut fabricata sic virtute parta, quam magna industria haberei decet, ne incuria*[53] *deformentur aut conruant infirmata. Nemo enim alteri imperium volens concedit et quamvis bonus atque clemens sit, qui plus potest tamen, quia malo esse licet, formeidatur. Id eo evenit, quia plerique rerum potentes pervorse consulunt et eo se munitiores putant, quo illei quibus imperitant nequiores fuere. At contra id eniti decet, cum ipse bonus atque strenuus*[54] *sis, uti quam optimis imperites*[55].

De industria ad virtutem referenda iam in adn. 25 disseruimus. Industria non solum ad virtutem consequendam necessaria fuit, sed etiam ut quisque eis, quae rei publicae causa gessisset, dignum se praebere posset. Virtute partis res a Caesare bello gestae, fabricatis autem pacis officia rei publicae praestita significari videntur. Sed verisimillimum videtur ad illud „*fabricata*" virtutem quoque pertinere, cum a Sallustio ad omnia hominum negotia relata sit[56].

5,4—5: *Id ita eveniet, si sumptuum et rapinarum licentiam dempseris, non ad vetera instituta revocans, quae iam pridem corruptis moribus ludibrio sunt, sed si suam quoique rem familiarem finem sumptuum statueris: quoniam is incessit mos, ut homines adulescentuli sua atque aliena consumere, nihil libidinei atque aliis rogantibus denegare*[57] *pulcherrimum putent, eam virtutem et magnitudinem animi*[58]*, pudorem atque modestiam pro socordia aestiment*[59].

Sallustius queritur iuvenes virtutem et magnitudinem animi[60] perverse interpretari atque id certe studet, ut virtus reviviscat vera perfectaque, qua veteres Romani instructi et ornati fuerint, cuius certe fuit „*magistratum populo, non creditori gerere et*

---

[53] Recte viri docti animadverterunt Sallustium nomen incuriae a Catone Maiore mutuatum esse, qui dixit: *magna cura cibi, magna virtutis incuria* (fr. 46 Malc.^{2} = Amm. Marc. XVI 5,2).

[54] Cf. *Cat.* 54,6: [Cato] *cum strenuo virtute ... certabat. Esse quam videri bonus malebat*; 58,1. *Bonus* et *strenuus* adiectiva sunt, quibus viros vere Romanos ornari solitos esse constat, cf. Vretska, *Komm.*, p. 125 sq.

[55] Cf. *Cat.* 7,2: *Nam regibus boni quam mali suspectiores sunt, semperque eis aliena virtus formidulosa est*; cf. Vretska, *Komm.*, p. 191 sq.

[56] Cf. Vretska, *Komm.*, p. 188.

[57] Cf. *Cat.* 54,1—4, praesertim: *nihil denegare, quod dono dignum esset.*

[58] Cf. Cic. *part. orat.* 77: *Quae autem haec uno genere complectitur, magnitudo animi dicitur; cuius est liberalitas in usu pecuniae ...*

[59] Aliter se gessit Cato ille Minor, cf. *Cat.* 54,5—6: *At Catoni studium modestiae, decoris, sed maxume severitatis erat. Non divitiis cum divite neque factione cum factioso, sed cum strenuo virtute, cum modesto pudore, cum innocente abstinentia certabat.*

[60] Catonem et Caesarem magnitudinis animi recte perverseque interpretandae exempla esse Sallustius voluit, cf. *Cat.* 54,1: *Igitur eis ... magnitudo animi par* (cf. U. Knoche, *Magnitudo animi*, Leipzig 1935, p.35 sq.; 41 sq.; aliter Poeschl, *o.c.* p.66 sq.). Iam Polybius (X 40,9) dixit μεγαλοψυχίας esse rei publicae commoda privatis necessitudinibus semper habere potiora (cf. Cic. *de rep.* I 5,9). Hellegouarc'h, *o.c.* p. 293, scripsit ordinem senatorium, cum regnum appetentibus resisteret seque omnia rei publicae consecrare gloriaretur, sibi soli magnitudinem animi arrogavisse. De magnitudine animi vide sis Vretska, *Komm.*, p. 76. Quod ad illud *addendo — demendo* pertinet, cf. Vretska, *Komm.*, p. 228, et *Iug.* 42,1: *Nam postquam Tiberius et C. Gracchus, quorum maiores Punico bello atque aliis bellis multum rei publicae addiderant, ...*

gloriam et honorem esse voluerunt[8]. Et nos eam virtutem vere Romanam appellare solemus, non quod ei nihil commune sit cum ea, quam Graeci vocant ἀρετήν, sed quia existimamus a Romanis ipsis Graecorum cultu atque humanitate nondum imbutis excultam esse.

Virtutis notionem nobiles excoluerunt neque ullius propriam esse nisi suam ipsorum etiam saeculo a.Ch.n. primo censuerunt. Sed iam saeculo a.Ch.n. secundo alii praeter nobiles exstiterunt, qui virtutem sibi arrogarent[9]. Ciceronis temporibus imprimis equites dicebant se virtute valere atque dignos esse, ad quos honores in re publica amplissimi deferrentur (cf. e.g.Q. Cic. *Comm. pet.* 2,7). Equitum causam Sallustius in *Bello Iugurthino* adiuvabat. Quin etiam in libri *De coniuratione Catilinae* prologo virtutem non solum ad rem publicam bene gerendam, sed ad omnia hominum negotia pertinere statuit[10]. Quam sententiam unde conceperit, facile deprehendimus, scimus enim scriptorem a re publica remotum litterisque deditum nihilo minus virtutem tueri cupivisse[11].

His praemissis ad *Epistulas ad Caesarem* scriptas veniamus. Rem ita disposuimus, ut locos, quibus Sallustius virtutis voce usus sit, praemittamus singulosque brevi

---

suo grandinemque attulit; / *haec verecundiam mi et virtutis modum* / *deturbavit detexitque a med ilico*; / *postilla optigere eam neglegens fui.* / *continuo pro imbre amor advenit* † *in cor meum* †, / *is usque in pectus permanavit, permadefecit cor meum.* / *nunc simul res, fides, fama, virtus, decus* / *deseruerunt*: *ego sum in usu factus nimio nequior*; *Trin.* 642 sq.: *itan tandem hanc maiiores famam tradiderunt tibi tui,* / *ut virtute eorum anteparta per flagitium perderes?* / *atque honori posterorum tuorum ut vindex fieres,* / *tibi paterque avosque facilem fecit et planam viam* / *ad quaerundum honorem*: *tu fecisti ut difficilis foret* / *culpa maxume et desidia tuisque stultis moribus.* / *praeoptavisti amorem tuom uti virtuti praeponeres.* / *nunc te hoc facto credis posse optegere errata? aha! non itast*: / *cape sis virtutem animo et corde expelle desidiam tuo*: / *in foro operam amicis da, ne in lecto amicae, ut solitus es*; *Bacch.* 1082 sq.; Cic. *Sest.* 138: *sed mihi omnis oratio est cum virtute, non cum desidia*; *Balb.* 51: ... *et hominum ignobilium virtutem persaepe nobilitatis inertiae praetulerunt*; Hor. *Carm.* IV 9,29: *Paulum sepultae distat inertiae/ celata virtus*; Cic. *Verr.* 5,181: *ad quos* (scil. honores) *vos per ludum et per neglegentiam pervenistis ... Videmus, quanta sit in invidia quantoque in odio apud quosdam nobiles homines novorum hominum virtus et industria ...*

[8] Cf. e.g. Publ. Syrus, 538 Ribbeck²: *Quidquid fit cum virtute, fit cum gloria*; Cato Maior, fr. 141 Malc.²: *non aliter et M. Cato in legem Orchiam, conferens ea, quae virtus ..., ut summae gloriae sint a virtute proficiscentia*; Cic. *Font.* 49: *Tum enim vitae socia virtus, mortis comes gloria fuisset*; *Tusc.* I 38,91; I 46,110; III 2,3—4; *Phil.* 5,35: *Neque enim ullam mercedem tanta virtus praeter hanc laudis gloriaeque desiderat*; Accius, Inc. 98 Warmington: *Nam sapiens virtuti honorem praemium haud praedam petit*; Cic. *Brut.* 81,281: *cum honos sit praemium virtutis iudicio studioque civium delatum ad aliquem, qui eum sententiis, qui suffragiis adeptus est*; *de rep.* III 28,40: ... *vult plane virtus honorem, nec est virtutis ulla alia merces*; cf. *Verr.* 4,81; Sallust. *Iug.* 3,1: *quoniam neque virtuti honos datur...*

[9] De agricolae virtute Cato Maior scripsit—*agr.* 3,2: *et rei et virtuti et gloriae erit*; in oratione in Q. Minucium Thermum de falsis pugnis habita virtutem a genere disiunxit (fr. 58 Malc. ²). Catonem constat id egisse, ut nobilitas virtute praestans in re publica plurimum posset, sed etiam ut novis hominibus virtute praeditis augeretur.

[10] Cf. *Cat.* 2,7: *Quae homines arant, navigant, aedificant, virtuti omnia parent.*

[11] Cf. *Cat.* 3,2.

Eos LXII 1974

QUELQUES ASPECTS DE LA POÉSIE LYRIQUE D'HORACE

Par

KRYSTYNA ZARZYCKA-STAŃCZAK

En lisant le premier recueil des poésies d'Horace, ainsi que le livre IV des *Odes*, publié après plusieurs années, on est frappé par le grand rôle du destinataire. Ce fait, bien que souligné dans la riche littérature sur les *Carmina*, n'a pas été jusqu'à présent plus amplement traité. L'article de Heinze[1] n'épuise pas tout le problème, très important pour le poète de Venusia. Il est l'illustration du fait que le sujet lyrique ne doit pas nécéssairement tenir la position dominante, tout en étant le facteur essentiel de la structure d'une oeuvre lyrique, le centre de l'enonciation, dont le rôle principal est sa fonction expressive, et la situation la plus fréquente — la confession. L'élément dominant de la composition peut être aussi bien le destinataire, et alors c'est la fonction conative de la langue qui prend le dessus. La situation lyrique s'actualise dans l'appel. Cette structure met le destinataire au premier plan, rend nette sa présence dans l'oeuvre.

Chez Horace presque toutes les odes ont un destinataire nommé dans les formules d'appellation. Dépendemment du rapport entre lui et le sujet, du caractère du contact qui les lie, l'appel revêt de nombreuses formes linguistiques. Le destinataire est aussi un héros lyrique. Ses affaires personnelles, ses sentiments, sa personnalité même, deviennent le thème principal de l'oeuvre.

Cette place privilégiée du destinataire, sa haute position comme élément structural, nous incite à examiner en premier lieu les moyens de sa présentation dans le texte. Toutes les informations extra-littéraires, les données historiques sur les destinataires, ne seront pas prises en considération. On peut les trouver dans les commentaires. La base de notre étude seront uniquement les éléments du texte construisant le personnage du destinataire. Il faut donc nous concentrer sur les moyens de cette construction: le choix des traits d'un individu humain (dans le cas des destinataires à la biographie connue), la création des personnages fictifs, les apostrophes aux objest personifiés. Le but de ces observations ne sera pas de formuler une systéma-

---

[1] R. Heinze, *Die Horazische Ode*, Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur XXVI 1923, p. 153—168. Réimprimé aussi dans: *Vom Geist des Römertums*, Stuttgart 1960. Également insuffisantes sont les rémarques sporadiques sur ce sujet p. ex. chez W. Wili, *Horaz und augusteische Kultur*, Basel 1948, p. 153. Dans le présent article, qui prend en considération toutes les odes d'Horace, l'auteur s'appuie aussi sur sa dissertation: *Z badań nad pierwszym zbiorem Pieśni Horacego*, Wrocław 1969.

Après la quatrième bataille les Syracusains ne se satisfaient pas de la simple victoire. Grâce à une ruse, Hermocrate[54] fit pencher la balance contre les Athéniens, et la retraite leur fut coupée. Il envoie alors de faux „amis des Athéniens" qui conseillent à les derniers de ne pas bouger: les chemins sont gardés (VII 73,3—4). Les généraux ne soupçonnent pas la ruse. Les Syracusains, comme les troupes de Démosthène à Sphactérie, évitent le corps à corps, et accablent de loin l'ennemi de leurs traits (VII 59,5; 81,4)[55]. Thucydide nous dit: „On estimait ... qu'avec cette tactique, sans même s'exposer, on dominerait l'adversaire et on le ferait capituler" (VII 81,5). C'est alors la poursuite acharnée, où troupes légères et cavaliers assaillent les hoplites, les encerclent, mais refusent le corps à corps, demeurent vigilants et prêts au combat de jour comme de nuit, et pour finir massacrent leurs infortunes adversaires dans les eaux même du fleuve Assinaros.

L'expédition de Sicile avait été entreprise par Athènes de façon délibérée et avait mené à un désastre qui la laissait gravement affaiblie, en face d'un double adversaire et de défections imminentes.

Les dernières années de la guerre n'offrent pas de spectacle ainsi saisissant. D'innombrables combats ont lieu, dont la plupart se déroulent sur mer, le long des côtes d'Ionie, de l'Héllespont et parmis les îles. La guerre navale continue à se perfectionner. Ainsi aux Arginuses, où, contre les lignes lacédémoniennes — formées de meilleurs navires marcheurs et prêtes πρὸς διέκπλουν καὶ περίπλουν, les Athéniens disposent leurs trières sur deux rangs, „pour éviter la rupture", dit Xénophon (*Hell.* I 6,21). Et il semble que la guerre adopte, en quelque sorte, des procédés qui ont fait leur preuve sur terre. On voit ainsi des navires se porter en embuscades (Thuc. VIII 41,3 sq.; 42), se préparer à des combats de nuit (VIII 41,3; cf. Xén. *Hell.* I 6,28); Péloponnésiens et Athéniens rivalisent d'habilité manoeuvrière (Xén. *Hell.* I 6, 20), mais on n'est pas surpris que ce soit un Lacédémonien, Lysandre, digne continuateur de Brasidas et de Gylippe, qui mette le point final à la Guerre du Péloponnèse par une ruse remarquable. Xénophon (*Hell.* II 1,22 sq.) raconte comment Lysandre refusa plusieurs jours de suite le combat que Conon lui proposait dans les eaux de la racle d'Aigos Potamoi. Peu à peu, les Athéniens, assurés que Lysandre n'oserait pas attaquer, relâchèrent leur vigilance, s'éloignèrent à la recherche de vivres. Le navarque lacédémonien fut ainsi en mesure de capturer, presque sans combat, toute la flotte d'Athènes.

On a essayé de montrer que la Guerre du Péloponnèse avait introduit l'expérience de procédés jusqu'alors tenus à l'écart. Les longues années de lutte impitoyable de la fin du V-e siècle léguent aux Grecs un modèle nouveau de guerre — si l'on peut appeler modèle, un devoir de soumission à ce qui est variété infinie. Dans ce modèle nouveau de combat, toutes les formes de ruse sont admises. La ruse est une réponse à une situation donnée et momentanée; son utilisation n'implique pas absolument

---

[54] H. D. Westlake, *Hermocrates the Syracusan*, Bull. of. the John Rylands Library XLI 1958, p. 239—268; F. Grosso, *Ermocrate di Siracusa*, Kokalos XII 1966, p. 102—143.

[55] Les derniers moments de la défaite athénienne voir: Green, *o.c.* p. 265 sq.

nego od niego zdrobnienia nervulus (*Att.* XVI 16c, 13)[23]. Cycero wprowadza je z wyraźnym celem, zamierza bowiem pozyskać dla swej sprawy Kapitoniusza poprzez zapewnienie go, iż wierzy jedynie w jego talent subtelnej, a zarazem przekonującej sugestii w mowie. Taka ocena z ust niepośledniego przecież mówcy musiała bardzo zaimponować adresatowi. W pozostałych okolicznościach, nawet gdy ma na myśli swą własną umiejętność przekonywania, wystarcza mu podstawa słowotwórcza *nervus*.

Może odcień pobłażania, niemal lekceważenia, zamyka Marek w rzeczowniku appendicula (*Rab. Post.* 4)[24], nazywając tak swe wystąpienie o charakterze obrończym w procesie bankiera rzymskiego Rabiriusza Postumusa. Jest ono nierozerwalnie związane z procesem Gabiniusza, który został już rozstrzygnięty i pomimo interwencji Pompejusza zakończył się wyrokiem skazującym. Określając w ten sposób swą mowę — drobny dodatek — wyraża chyba Cycero powątpiewanie, czy zdoła jeszcze osiągnąć coś dla powierzonego mu klienta[25].

Już rzeczownik podstawowy *labes* oznacza między innymi hańbę, plamę na honorze i w takim sensie używany jest przez Cycerona (*De leg.* II 24; *Parad.* 33). W momencie jednak, gdy zależy Markowi na zdruzgotaniu przeciwnika, wprowadza postać deminutywną labecula (*Vatin.* 41)[26]. Pochwała z ust Watyniusza to raczej obelga, ale ze względu na osobę chwalącego i tak nie mająca większego znaczenia.

Zdrobnienia tonstricula (*Tusc.* V 58)[27] i servula (*Att.* I 12,3)[28] podkreślają zapewne bardzo młody wiek i pewną poufałość wobec wymienianych osób. W deminutywnej formie *tonstricula* — fryzjerka, jest też i pewien odcień pogardy dla zawodu nie cieszącego się nigdy szczególnym uznaniem. Cycero ze współczuciem wspomina, iż do wykonywania posług z tej dziedziny zostały zmuszone dziewczęta wolne, córki królewskie. Dionizjusz, tyran Syrakuz, sięgnąwszy po tak rozległą władzę, z obawy o swe życie nie chciał powierzać strzyżenia swej głowy komuś obcemu.

Nieco od pierwotnego znaczenia podstawy derywacyjnej *vindemia* — winobranie, odbiega rzeczownik z sufiksem deminutywnym vindemiola (*Att.* I 10,4)[29]. Posłużył się nim Cycero dla określenia swych „skromnych oszczędności", przeznaczonych na zakup pięknych zbiorów bibliotecznych od Attyka. Sugeruje czytelnikowi, iż nie może sobie pozwolić na wyasygnowanie z góry całej kwoty, lecz że osiągnięcie upragnionego celu wymaga od niego systematyczności i zapobiegliwości.

---

[23] Czerwiec 44 r. ... *quod certe faciet, si tu nervulos tuos ... adhibueris ...*

[24] ... *est enim haec causa ... quasi quaedam appendicula causae iudicatae atque damnatae ...* Podstawa derywacyjna *appendix* należy też do rzeczowników rzadziej używanych przez autorów klasycznych, u Cycerona tylko fr. *De fin.* V 96.

[25] Cycero nie podaje nam jasno, jaki był efekt ostateczny jego wystąpienia. Mühll (RE 1A, 27), też Gelzer (RE 13, 195) są zdania, że Rabiriusz został uwolniony.

[26] ... *Sed cum T. Annium tanto opere et clarissimo viro nonnullam laudatione tua labeculam adspergas ...*

[27] ... *Regiae virgines, ut tonstriculae, tondebant barbam et capillum patris ...*

[28] ... *eum per manus servulae servatum et eductum ...*

[29] ... *ego omnes meas vindemiolas eo reservo, ut illud subsidium senectuti parem.*

la tactique habituelle. Ils pratiqueront, en effet, le choc proue contre proue, au lieu de manoeuvrer, et pour cela ils auront non de longues nefs, fragiles, mais de courtes proues avec bossoirs renforcés: celles-ci écraseront l'avant des navires athéniens. Dans la deuxième bataille les Syracusains ne négligent pas les ressources de la ruse, de la tromperie et il recourent à un stratégème pour obtenir le désordre souhaité. Une ruse du Corinthien Ariston qui feint de refuser le combat et peut ainsi surprendre la flotte athénienne insouciante (VII 39 sq.).

Sur terre, les Athéniens ont bien tenté quelque chose d'audacieux. Mais l'arrivée de Démosthène s'avère incapable d'empêcher l'action de Gylippe. Démosthène, le spécialiste de la ruse a été vaincu[51]. Risquant tout pour tout, il a commis l'erreur de lancer une grande armée dans un combat nocturne: L'expérience de Démosthène, acquise dans des opérations locales, avec des troupes moins nombreuses et variées, n'a pas suffi à assurer le succès, et le désastre est total. Ironie du sort: l'un des facteurs qui avait permit le succès de l'attaque nocturne de Démosthène contre les Ambraciotes[52] se retourne aux Epipoles contre lui. Ce stratège avait prévu que les Messéniens de son armée donneraient confiance aux Ambraciotes de garde — en s'exprimant dans leur parler dorien. Or, devant Syracuse, dans la confusion, les éléments doriens de l'armée athénienne sont une cause d'effroi et de danger, car leurs alliés ne les reconaissent pas et les prennent pour des Syracusains (VII 44,6—7).

Par un effet d'espoir déçu, c'est à partir de cette défaite des Epipoles que l'objet même de la lutte se transforme nettement. Les Athéniens, eux, ne songent plus qu'à repartir. Inversement, le but de guerre des Syracusains, qui consistait à obtenir ce départ, consistera, au seuil de la quatrième bataille, à l'empêcher. Thucydide décrit les sentiments des vainqueurs après le troisième combat (VII 55—56). Les Syracusains cherchent à „interdire le salut aux ennemis". Ainsi l'intérêt, servi par l'intelligence, propose-t-il le pire adjectif de combat qui soit — de même qu'il en suggère la forme la plus efficace. Les derniers épisodes nous démontrent que tout concourt en effet à ce but.

Que l'on songe à l'attitude de Gylippe et des Syracusains, lorsque la victoire paraît assurée. Thucydide présente les choses de façon assez remarquable. Les généraux, dans le discours que leur prête l'historien, font une analyse stratégique et tactique rigoureuse de la situation telle qu'elle se présente avant ce qui sera l'ultime bataille navale (VII 66—68). Mais abandonnant le domaine de la prévision immédiate et rationnelle, ils exposent également les principes qui guident leur action. Ils veulent justifier leur acharnement, leur désire de „forcer" un ennemi aux abois, et s'expriment en termes de morale et de sentiment. Il faut — disent-il — se jeter avec colère (ὀργή) contre les Athéniens (VII 68,1—3)[53]. Les circonstances sont telles, en effet, que les Syracusains ont tout à gagner, à détruire le corps expéditionnaire. La seule logique de la guerre les y incite donc, et Thucydide le laisse bien comprendre.

---

[51] La bataille de Epipoles — Thuc. VII 43—44; Cf. Green, *o.c.* p. 167 sq.

[52] Cf. III 112, 4.

[53] Cf. V. Bartoletti, *Potenza della Sizilia in Tucidide*, Studi Italiani N.S. XIV 1947, p. 229—235.

videt, primo aestuat multaque in pectore volvit: sed ubi gloria honore magis in diem virtutem opulentia[22] *vincit*[23], *animus ad voluptatem a vero deficit. Quippe gloria*[24]

---

adiungitur: *Ep.* I 1,6; *Iug.* 67,2; *Hist.* 4 fr. 7. Dignum est, quod memoremus *bono ignavum* opponi: *Cat.* 11,2; *Iug.* 53,8; 57,6; 85,48 sq.

[22] Cf. Lucil., 1127—1128 Krenkel: *aurum atque ambitio specimen virtutis utrique est: / tantum habeas, tantum ipse sies tantique habearis.* Quae bonae artes paulo infra nominantur: fides, probitas, pudor, pudicitia, notiones sunt vere Romanae et iam ante Sallustium cum aliis quibusdam notionibus ad virtutem referebantur (cf. e.g. Publilium Syrum, 651,74,84,356, append. 144 Ribbeck²). Dissentimus igitur ab Carolo Vretska dicente (cf. *Kommentar*, p. 137) loco, de quo agimus, virtutem Romanam ad ἀρετήν Graecam proxime accedere. Cf. sis D. C. Earl, *Political Terminology in Plautus*, Historia IX 1960, p. 238 sq.; idem, *Political Thought*, p. 23; K. Stawecka, *Spuren der philosophischen Virtus in den Komödien von Plautus*, Eos LVII 1967/68, p. 211—218.

[23] Cf. *Cat.* 12,1: *Postquam divitiae honori esse coepere et eas gloria, imperium, potentia sequebatur, hebescere virtus, paupertas probro haberi, innocentia pro malivolentia duci coepit.* — Nunc rem magni ad hunc locum interpretandum momenti diiudicemus necesse est, utrum cum codice Vaticano *honorem* legamus, an B. Edmarum sequamur, qui coniecit *honore* legendum esse, lectionem autem *honorem* dittographiae q.d. originem suam debere (*Studien zu den Epistulae ad Caesarem senem de re publica*, Lund 1931, p. 99 sq.). Quibus rationibus adductus est vir doctus, ut hanc coniecturam temptaret? Primum animadvertit nomen gloriae in operibus auctorum rei publicae temporibus florentium perquam raro, apud Sallustium numquam, iactationem, ostentationem sonare, qui sensus admittendus esset, si illud *honorem* retineremus, deinde paucos locos ex scriptorum Romanorum operibus petitos attulit, quibus edocuit honorem gloriae adiungi, numquam opponi solitum esse. Locos dicimus hos: Sallust. *Cat.* 11,1 sq.; 12,1; Cic. *de am.* 49; *Tusc.* 1,4; Verg. *Aen.* 12,135; Phaedr. I 7,3; Plin. *Ep.* II 7,7; Tert. *adv. Marc.* 4,15. Quod ad nomina gloriae et honoris proxima sine coniunctione a Sallustio posita pertinet, Edmar eiusmodi asyndeti exempla in ipsius historici operibus repperta attulit haec: *Ep.* I 1,9: *omnes magna mediocri sapientia*; *Ep.* II 5,5: *qui dominus erat, cunctis gentibus imperitabat*; *Cat.* 11,3: [*avaritia*] *infinita insatiabilis est*; 11,5: *loca amoena voluptaria*; 16,3: *circumvenire iugulare*; *Iug.* 101,9: *dextra sinistra omnibus occisis.* Nobis autem contigit, ut in Ciceronis *Tusculanis disputationibus* locos deprehenderemus hos: I 14,31: *sepulchrorum monumenta, elogia*; III 3,6: *omnibusque opibus, viribus.* Cf. sis H. Menge, *Repetitorium d. lat. Syntax u. Stilistik*[13], München 1960, p. 336. — Sed non omnibus persuasit Edmar, constat enim alios Sallustii *Epistularum* editores coniecturam eius in textum recepisse (Vretska, Ernout), alios sprevisse atque cum codice Vaticano *honorem* legendum esse existimavisse (Kurfess, Paladini). Earl autem (*Political Terminology in Epistula ad Caesarem II*, p. 155) iudicavit chiasmum illum (*gloria honorem ... virtutem opulentia*) prohibere, quominus *honorem* in *honore* mutare temptaremus, et rem totam nullo modo explicari posse nisi hoc: *Epistulam II* ab auctore ignoto compositam esse et caesarum quidem aetate, cum gloria non solum ad rem publicam bene gestam, sed ad vitam privatam quoque referri, quin etiam ostentationem et iactationem significare coepisset. Sed contigit nobis, ut locos, quibus honor gloriae adiungeretur consociareturque, multo plures, quam quos Edmar expiscatus erat, ex scriptorum rei publicae temporibus florentium operibus depromeremus. Quos cum diligenti contuemur animo, facere non possumus, quin dicamus locum, de quo agimus, recte ab Edmaro correctum esse. Sunt loci hi: Plaut. *Trin.* 272, sq.; Cato Maior, Inc. sedis rel. fr. 252 Malc.²; Cic. *Verr.* 2,143; *Cat.* 3,28; *Cael.* 30,72; *Mur.* 12; *Balb.* 18; *Sest.* 136; *part. orat.* 87; 90; 91; *Lael.* 49; *de rep.* V 7,9; *de leg.* III 14,32; *de off.* I 8,26; I 24,84; II 8,31; III 12,42; *Tusc.* V 8,22; V 15,45; *Att.* III 10,2; *Qu. fr.* III 5,3.

[24] In *Epistula II* de gloria Sallustius scripsit haec: 1,4: se omnia facere paratum esse, dum modo Caesar gloria auctior esset; 1,6: Caesarem facinora gloria digna patrare; 7,6: virtutem ab opulentia vinci, praemiis gloriae et honoris privari; 7,7: industriam gloria ali; virtutem gloria spoliatam amaram esse; 10,5: viros virtutis compotes rei publicae labenti subvenire, gloriam, libertatem, rem familiarem defendere; 11,3: nobiles homines gloriam, dignitatem, clientelas virtute maiorum partas haereditate

À coté de la situation et du nom schématique (Lyce-louve) un moyen de créer les types peut être l'allusion au modèle littéraire traditionnel Παρακλαυσίθυρον traité d'une façon parodique (III 10 et I 25). Le nom de Lydia, destinataire de l'ode I 25, sans doute en rapport avec sa descendance, contient non seulement des indications topographiques, mais encore une allusion littéraire („Lydia" de Valerius Cato). Le même nom désigne la destinataire de l'ode I 13 engagée dans la situation banale d'un „trio" d'amour, ainsi que la destinataire de I 8, personification de la „force fatale". Dans la construction de tous ces personnages de femmes la tendance à créer les types se fait très bien remarquer.

Dans les odes d'Horace les destinataires anonymes n'apparaissent qu'exceptionnellement (II 5, I 16, III 24, II 18). Ce sont des personnages typiques, comme le riche dans III 24, l'avare dans II 18.

Rarement aussi le destinataire réel est la collectivité. Elle ne permet pas de nouer un contact aussi proche et direct qu'un destinataire individuel, et n'admet pas l'intervention créatrice comme les personnages typiques.

Les poésies adressées aux dieux ont pour la plupart la forme de l'hymne. Elles mettent en vedette le nom du dieu dans les apostrophes initiales, l'appellent par les pronoms anaphoriques. L'arétologie traditionnelle évoque d'habitude le pouvoir et la force du dieu, bien que quelquefois ce ne soit pas l'éloge, mais la confession, le monologue du sujet qui constitue le facteur dominant (p.ex. dans III 25 et I 31).

Il y a aussi des odes dont le destinataire est pour ainsi dire représentant de l'humanité, presque „chacun". L'aspiration à une résonance universelle, la portée générale du sujet, la force des vérités humaines contenues dans l'oeuvre dépassent en quelque sorte le destinataire individuel, derrière lequel on devine l'humanité. Un destinataire individuel permet seulement de maintenir la structure de l'appel. Ainsi dans II 10 on pourrait, sans rien changer dans le sens de l'oeuvre, remplacer le nom de Licinius par n'importe quel autre nom également réel. Aucune remarque, aucune allusion ne concretisent le personnage du destinataire. Les prescriptions et les principes incarnés dans la forme métaphorique ont la force d'une leçon donnée à la collectivité. Il en est de même dans l'ode II 3, où l'épithète *moriture* suivant le nom de Delius lui ôte son sens identificateur et ouvre les perspectives universelles à la perception de l'oeuvre. Même les mots *cedes et exstructis in altum divitiis*, qu'on pourrait prendre pour concretisants, ont un caractère proverbial qui diminue leur réalité. On en peut dire autant de Posthumus dans II 14, Torquatus dans IV 7, Sestius dans I 4.

Dans certaines odes, comme pour garder le caractère de l'appel, apparaissent les destinataires montrés dans la situation, appelés par des formules appellatives, mais que rien ne concretise, n'individualise. Ce ne sont que des figurants participant à la situation qu'ils concretisent comme esclaves ou convives, donc les personnages du monde représenté. Ils apparaissent, individuellement ou en groupes, dans les odes I 37, II 11, IX 27, ainsi que dans III 26 et I 19. Le plus souvent montrés dans les oeuvres bachiques comme destinataires des ordres et instructions, ils mettent en relief le côte dramatique, visuel de l'oeuvre.

amplissimo nomine et maxumo imperio prope iam ab occasu restitueris, quis te clarior, quis maior in terris fuerit? Quippe si morbo iam aut fato huic imperio secus accidat, cui dubium est, quin per orbem terrarum vastitas bella caedes oriantur? Quodsi tibi bona lubido fuerit patriae parentibus[47] *gratificandi, posteroque tempore re publica restituta*[48] *super omnes mortales gloriam agitabis tuaque unius morte vita clarior erit. Nam vivos interdum fortuna, saepe invidia fatigat: ubi anima naturae cessit, demptis optrectatoribus*[49]*, ipsa se virtus magis magisque extollit*[50].

Caesari virtute libertas restituenda est, quam corruptae nobilitatis factio oppressit, ut dominationi suae omnia subiceret et rem publicam omnino tolleret. Cicero quoque, cum in Antonium *Philippicis* illis inveheretur, virtutis esse dictitabat libertatem laborantem defendere[51]. Dignum est, quod repetamus et Sallustio et Ciceroni libertate oppressa nullam esse rem publicam.

Cum Sallustii verba supra allata legimus, facere non possumus, quin Ciceronis pro Marcello dicentis reminiscamur. Arpinas, ne Caesarem laederet, ad rem publicam constituendam, stabiliendam, non restituendam, eum adhortatus est (cf. *Marc.* 9,27 et 9,29). Multa quoque de dictatoris gloria disputavit (cf. adn. 26).

Constat Sallustium multis in rebus veteres Romanorum scriptores secutum esse, in quorum numero Ennium quoque fuisse. Quod ad *Epistulas* pertinet, tres earum locos Ennium redolere docti coniecerunt[52]. Quos locos cum diligenti contuemur animo, retineri non possumus, quin obiter tantum ac crassiore quadam similitudine ad Rudinum poetam referri posse dicamus. At Sallustianae Caesaris laudes, quas supra attulimus, verba Ennii Cunctatorem illum praedicantis (*Ann.* 360–362 Warmington) in memoriam revocant. Ut res dilucidior apertiorque fieret, comparationem instituimus hanc:

Ennius:	Sallustius:
unus homo	*tuaque unius morte*
restituit rem	*re publica restituta*
postque	*posteroque tempore*
magisque	*magis magisque*
gloria claret	*quis te clarior; gloriam agitabis tuaque unius morte vita clarior erit*

---

[47] Cf. Naevius, *Tarent.* 90–91 Warmington; Plaut. *Amph.* 648 sq.; Lucil. 1353–1354 Krenkel; Cic. *de off.* III 15,63; *de rep.* 1 fr. 2 Warmington; VI 16,16; Hor. *Ars Poet.* 312–313; *Rhet. Her.* III 3,5.

[48] Cf. *Ep.* II 3,1: *quibus ille* (scil. Pompeius) *rebus rem publicam conturbavit, eisdem tibi restituendum est* (scil. rem publicam).

[49] Cf. *Iug.* 10,2; 55,3; *Rhet. Her.* IV 26,36; IV 25,34; Cic. *Balb.* 16; *Cat.* 1,29; *Mil.* 81 sq.; Q. Cic. *Comm. pet.* 10,39–40; Nep. *Chabr.* 3,3; *Eum.* 10,2.

[50] Cf. Plaut. *Capt.* 689 sq.: HE. *Facito ergo ut Accherunti clueas gloria.* / TY. *Qui per virtutem periit, at non interiit.*

[51] Cf. Cic. *Phil.* 1,13; 3,8; 3,29; 3,36; 3,39; IV 15–16; 5,41; 5,49; 8,13; 10,14; 10,20; 14,11; 14,37.

[52] Cf. Vretska, *Komm., p.* 174, 176, 179.

tique homogène, mais d'indiquer les tendances dominantes dans la formation des personnages des destinataires, le caractère de leur rapport au monde réprésenté.

Parmi les destinataires des poésies horaciennes, les personnages humains, individuels ou collectifs (beaucoup plus rares) tiennent la première place devant les dieux et les objets animés. Les destinataires individuels sont pour la plupart ceux auxquels l'ode toute entière s'adresse, auxquels le poète dédie pour ainsi dire son idée principale; ils sont présents dans toute l'oeuvre, appelés par des formes personnelles des verbes et des pronoms, explicitement nommés de leur nom.

Dans la formation des destinataires il y a deux tendances, opposées l'une à l'autre: l'individualisation et la création des types. L'individualisation, c'est à dire la mise en relief d'un certain nombre de traits individuels, particuliers, se fait par la caractérisation directe, à l'aide des épithètes, apostrophes et compliments, ou bien elle est suggérée, impliquée. Certains personnages sont présentés sous plusieurs aspects, d'autres — sous un seul. Souvent l'individualisation du destinataire s'obtient par la présentation du milieu et de la situation, ou d'un moment unique de l'engagement émotionnel.

Un personnage très amplement traité sur le fond biographique est p.ex. le destinataire de l'ode II 7, Pompée. Presque toute sa vie est esquissée dans une courte poésie. Les traits de son caractère sont également suggérés: courage, inflexibilité, persévérance, mais aussi goût du divertissement.

De même le destinataire de l'ode II 1, Pollion, personnage éminent de son époque, est présenté sous de nombreux aspects, et ses mérites et exploits sont évoqués sur un ton de compliment.

Un destinataire particulièrement fréquent est Mécène. Dans sa présentation on peut observer certaines analogies. Outre les éléments de la caractérisation directe (*docte sermones utriusque linguae* — III 8,5) et de celle du milieu (les premières strophes de III 29) l'accent tombe sur son engagement dans les affaires de l'état. L'esquisse de la silhouette suit nettement une seule ligne. Les facteurs qui rendent le personnage du destinataire plus concret sont liés avec sa position sociale et civique, bien que l'ode II 12 souligne fortement ses plans littéraires (non sans un compliment pour atténuer la „recusatio"), et l'ode II 17 note son état émotionnel, un moment de dépression, d'accablement.

D'autres destinataires, comme Tibulle dans l'ode I 33 et Valgius dans II 9, sont aussi présentés dans un moment émotionnel particulier, sous l'aspect de leur état intérieur, dans une situation sentimentale individuelle. Dans l'ode II 6 les traits du portrait psychique de Septimius ne sont suggérés que dans l'apostrophe initiale au destinataire.

Certains destinataires, comme Ictius dans l'ode I 29, Lamia de III 17, Agrippa de I 6, sont montrés sous un seul aspect, uniquement dans leurs aspirations individuelles.

Si l'on essaie de dresser une typologie des destinataires, le problème du nom — dont

ich jednak, bardziej jeszcze niż w wypadku rzeczowników, jest wyrażanie stosunku emocjonalnego autora wobec określanej osoby czy przedmiotu. Cycero, sam tak wrażliwy na słowa zachęty i uznania ze strony przyjaciół, wzajemnie też nie szczędził im komplementów. Wysoko oceniał wiedzę Wolumniusza z dziedziny retoryki, toteż sprawiłoby mu wielką satysfakcję, gdyby z „subtelnej i wnikliwej" — limatulus (*Fam.* 7,33)[37] oceny, z rad przyjaciela mógł korzystać częściej i cieszyć się jego obecnością na co dzień; tym bardziej że zamierza właśnie (jesień 46 r.) usunąć się z forum wielkiej polityki i poświęcić głównie studiom filozoficznym i retorycznym. W pozostałych przypadkach spotykamy u Cycerona samą podstawę derywacyjną (*Brut.* 93) lub postać wyrażoną przy pomocy superlatywu (*De orat.* I 180). Autor nasz stosuje też często formy czasownika *limare*, od którego pośrednio omawiane słowo pochodzi. Deminutywum eburneola (*De orat.* III 225)[38] — zrobiona z kości słoniowej, dodał Cycero jako przydawkę do rzeczownika *fistula.* Tym delikatnym instrumentem posługiwano sie podczas wystąpień oratorskich dla regulowania wysokości tonu i modulacji głosu osoby przemawiającej. U innych autorów w funkcji przydawki obok tego rzeczownika[39] występuje podstawa derywacyjna *eburnea*, poeci zaś (Wergiliusz, Horacy, Owidiusz) upodobali sobie przede wszystkim formę przymiotnika — *eburna.*

Nie należy chyba doszukiwać się jakichś specjalnych intencji Cycerona w zastosowaniu deminutywnego przymiotnika — miniatula (*Att.* XVI 11,1)[40]. Jest to wprawdzie przydawka do zdrobniałej postaci rzeczownika *cerula*, lecz mamy przykłady, iż w tych samych okolicznościach, zwracając się do tej samej osoby, posługuje się Cycero formą bez sufiksu deminutywnego (*Att.* XV 14,4).

Niezbyt przyjemną powierzchowność, wynikającą też może z podeszłego już wieku, lub nieco lekceważący stosunek wobec uczniów musiał mieć Zenon z Sydonu, filozof głoszący naukę epikurejską, bo nazywa go Cycero acriculus (*Tusc.* III 38)[41]. Nie umniejsza to jednak szacunku Cycerona dla jego wiedzy, w przekonaniu Marka jest i tak najwybitniejszym przedstawicielem tego kierunku. Określenie *acer* byłoby w tym kontekście zbyt mocne.

Zlekceważeniu poglądów stoików, z którymi Cycero polemizuje, ma posłużyć deminutywum contortulus (*Tusc.* II 42)[42] — nieco zawiły, sztuczny. Takimi właśnie wydają się Cyceronowi argumenty tych filozofów. Podobne znaczenie przenośne ma używana nieraz podstawa słowotwórcza *contortus* (*De orat.* I 250), lecz w omawianym miejscu wzgląd na abstrakcyjne pojęcie, do którego odnosi się przydawka, może przemawiać za formą deminutywną.

W przeciwieństwie do przymiotnika *strabo* — zezowaty, odczuwanego w języku

---

[37] *... opus est huc limatulo et polito tuo iudicio ...*

[38] *... itaque idem Gracchus ... servum cum eburneola solitus est habere fistula ...*

[39] Val. Max. VIII 10,1; Gell. 1,11,16.

[40] *... cerulas tuas miniatulas illas extimescebam ...* [*miniatulas* (*M*, *miniatas* Baiter)].

[41] *... ille acriculus ... senex Zeno istorum acutissimus ...*

[42] *... qui ... contortulis quibusdam et minutis conclusionibus ...*

tribe moralisatrice. L'appel trouve une réalisation expressive dans l'hymne à la Fortune (I 35), grâce à l'apostrophe initiale, aux pronoms composés anaphoriquement, à la prière finale.

Comme exemple de l'appel lyrico-épique peut servir l'ode III 21, ayant le caractère d'un hymne. Cette ode à deux plans est de fait une oeuvre bachique, et elle a pour destinataire la cruche, plaisamment divinisée.

L'appel, en tant qu'une structure homogène et indépendante, qui organise toute l'énonciation, est également expressif dans les odes consolatoires I 24 ou II 9, et dans l'ode III 17, brève et synthétique, ce qui met en relief la cohesion, l'uniformité de la structure. Les exhortations autoritaires dans III 23, l'agressivité satyrique dans III 15, rendent les formules appellatives plus fortes et plus directes, la présence des destinataires — plus réelle, et le contact entre elles et le sujet — plus expressif. La tendance à nouer un contact avec la destinataire de l'ode III 10, stylisation parodique de παρακλαυσίθυρον, est particulièrement forte.

A côté des formules, cette tendance se fait parfois remarquer dans les enchaînements dialogués. Ils apparaissent d'habitude dans les strophes initiales, qui sont un moyen d'engager le destinataire dans le dialogue. Comme exemple peut servir III 8:

Martiis caelebs quid agam Kalendis
quid velint flores ... miraris ...

ce qui reçoit la réponse: *voveram*. Les premiers vers de II 17:

Cur me querellis exanimas tuis?

sont une allusion aux plaintes de Mécène; ceux de II 4 — aux confidences du destinataire; ceux du II 11 à ses angoisses et réflexions pessimistes; ceux de II 6 — aux plans de voyage[4]. Dans I 33 aux élégies larmoyantes de la première strophe: *Albi ne doleas ... neu miserabilis decantes elegos* ... répond le ton badin de la dernière, qui présente la situation sentimentale du sujet. C'est un fin dialogue littèraire, où le sujet oppose à l'élégiaque sa propre poétique[5]. De tels enchaînements dialogués rendent l'appel plus net et plus dynamique; mettent en relief le contact direct entre le sujet et le destinataire.

L'ode I 27 occupe, quant aux enchaînements dialogués, une place spéciale. Nous y voyons une sorte de dialogue unilatéral — comme dans une conversation téléphonique — maintenu à travers toute l'oeuvre, qui devient ainsi l'actualisation dramatique d'une scène bachique. Le sujet, en se servant uniquement de la structure de l'appel, montre le décor du festin, esquisse les gestes des acteurs et des figurants, introduit les accessoires. L'oeuvre a une certaine action, comme un drame. Les premières

---

[4] Cf. l'interprétation de cette ode chez F. Klingner, *Horazische Oden* (dans *Römische Geisteswelt*, Leipzig 1948, p. 280).

[5] Cf. K. Zarzycka-Stańczak, *Pieśni miłosne Horacego*, Roczniki Humanistyczne XVII, 1969, N° 3, p. 72. Les rémarques très intéressantes et perspicaces sur l'attitude d'Horace envers les élégiaques se trouvent dans l'éminent livre de Commager, *o.c.* p. 240.

le rôle est d'évoquer l'individu concret — devient très important. Les destinataires individualisés portent pour la plupart des noms latins, presque toujours confirmés historiquement. Pourtant, il n'y a pas parmi eux un seul nom de femme.

L'autre groupe comprend les destinataires aux noms grecs, parmi lesquels les noms féminins abondent. Le plus souvent ce sont des noms parlants. L'hypothèse du caractère fictif de ces personnages serait trop hardie, car sans doute beaucoup d'entre eux pouvaient être réels et aussi bien connus dans le milieu du poète que les porteurs des noms historiques. Il nous manque seulement des données basées sur l'histoire. Ce n'est pas d'ailleurs un problème essentiel. Qu'un destinataire au nom grec appartienne à l'entourage du poète, qu'il soit créé par lui pour une vie litteraire, ou bien doté seulement d'un pseudonyme cachant un personnage réel, cela n'a pas d'importance: un nom parlant comme elément de la poésie ne peut-être introduit par hasard, car il apporte avec lui les déterminations difficiles à ignorer. Une observation approfondie démontre la liaison entre la conception du destinataire et le choix du nom. Pyrrha ou Phidyle ce sont des noms qui — grâce à leur sens — cessent d'être individuels et précis. La mise en relief d'un seul trait permet de songer à toutes les personnes qui le possèdent. Un tel nom ne peut pas constituer un personnage réel.

Chez Horace les noms parlants déterminent d'habitude le type ou bien, dans quelques cas, le rôle du destinataire dans la situation (Thaliarchus = θαλίας ἄρχων). Il faut aussi ranger à ce groupe les noms grecs d'un sens allusif, comme Tyndaris rappelant Hélène, personification de la beauté.

Les noms parlants qui soulignent un seul trait de caractère ou de physionomie rendent le personnage plus statique et plus typique. Il en est de même avec la situation — banale ou même conventionelle dans laquelle le destinataire est présenté. Si le nom suggère un trait psychique, celui-ci est pour la plupart lié avec le thème de l'oeuvre, comme dans l'ode I 11 adressée à Leuconoe, dont le nom évoque la naïveté. Les conseils qu'elle reçoit, sont donc données d'une façon autoritaire, dans un style imagé, à l'aide des concrets au lieu de l'abstraction[2]. De même le sujet et la forme linguistique de l'énonciation basée sur les motifs de la vie quotidienne, avec l'accent mis sur les rapports de cause, s'adaptent à la paysanne économe Phidyle. La présentation caricaturale de la destinataire de l'ode III 15 donne à son nom „Chloris" (vert, jeune) un sens ironique. Pyrrha, destinataire de l'ode I 5, est fixée dans sa beauté avec ses cheveux blonds et son charme séduisant, mais cachant l'infidélité. Son charme est immuable, il n'y a que les hommes qui changent autour d'elle. C'est un banal schéma de situation, mais sa fonction de créer les types en est encore renforcée. L'homonyme de Pyrrha, Pyrrhus de l'ode II 20, est aussi fixé comme le type d'un héros amoureux vu à travers une situation conventionnelle (la lutte contre un rival pour les faveurs d'un beau garçon, que cette rivalisation laisse parfaitement indifférent).

[2] Déjà K. Kumaniecki fait remarquer l'adaptation de l'énonciation au destinataire dans les odes bachiques (*Pieśni biesiadne Horacego*, Meander III 1948, p. 64 et suivantes).

Bardziej adekwatna wydaje się Cyceronowi forma zdrobniała vulticulus (*Att.* XIV 20,5)[30] niż opisywanie wrażenia za pomocą przydawek dodanych do podstawy derywacyjnej. Ma tu Cycero na myśli „wychudzoną i surową twarz" Brutusa, zabójcy Cezara. Jest to jednak zarazem oblicze człowieka szlachetnego, prawego obywatela, w którego rysach znalazła swe odbicie także jego nieugięta postawa i wola obrony ustroju republikańskiego przed zakusami jedynowładców. Ten przykład zaangażowania powinien odwieść Attyka od ciągłego napominania Cycerona, by nie mieszał się w niebezpieczne sprawy polityki.

Powodem pojawienia się form sessiuncula (*De fin.* V 56)[31] i aedificatiuncula (*Q. fr.* III 1,5)[32] jest chyba jedynie ich funkcja prymarna — określenie wielkości — lub też względy stylistyczne, chęć wzbogacenia języka. Rzeczownikiem *sessiuncula* nazywa Cycero małe grono osób, konktekst nie świadczy jednak o żadnym emocjonalnym zabarwieniu. Obok jednorazowo wprowadzonej postaci *aedificatiuncula*, na oznaczenie małej budowli używa Cycero jeszcze innego zdrobnienia *aedicula*. Jego podstawa derywacyjna, *aedes*, jest rzeczownikiem starym, znanym już z *Prawa XII Tablic*[33]. Tradycja być może wpłynęła na szersze stosowanie i przez innych autorów tego drugiego deminutywu. Synonim obu rzeczowników — *aedificiolum*, także zdrobnienie, występuje jedynie w inskrypcjach.

Cycero pierwszy nadaje przymiotnikowi *senarius* znaczenie rzeczownika posługując się nim dla określenia wiersza sześciostopowego. Od formy rzeczownika tworzy też deminutywum senariolus (*Tusc.* V 64)[34]. Zastosowanie postaci zdrobniałej tłumaczy fakt, iż autor ma na myśli niewielką liczbę wersów, z których składał się napis na płycie nagrobnej Archimedesa.

O wielkości, ale też i o pozytywnym stosunku uczuciowym świadczy deminutywum ripula (*Att.* XV 16a,4)[35] mały, niski brzeg. Postawa słowotwórcza, *ripa*, potwierdzona jest już w utworach Enniusza i Plauta, deminutywum zatem, jako pochodzące od słowa z języka potocznego w swej funkcji prymarnej mogło być w szerszym obiegu.

Rzeczownik tectariolum (*Fam.* IX 22,3)[36] to tylko przykład derywacji formy, uznany przez Cycerona za poprawny i regularny. Wprowadza go Marek w kontekście rozważań nad językiem, naświetlając przy tym stanowisko stoików w tej kwestii. Cechuje ich, zdaniem Cycerona, łatwość formowania nowych pojęć i wyrazów, on sam jest bardziej powściągliwy. Zdrobnienia tego autor nasz nigdzie nie stosuje.

Przymiotniki, jak wspomniano na wstępie, są reprezentowane mniej licznie. Celem

---

[30] *... non te Bruti nostri vulticulus ab ista oratione deterret*?

[31] *... circulos aliquos et sessiunculas consectari ...* (tak też Scaliger, Orellius; inni — Georensius zamiast *sessiunculas* odczytują *semicirculos*).

[32] *... Nicephorum ... sane probavi quaesivique ex eo, ecquid ei de illa aedificatiuncula Lateri ... mandavisses.*

[33] Walde-Hofmann, *o.c.*

[34] *... tenebam etiam quosdam senariolos, quos in eius monumento esse inscriptos acceperam.*

[35] *... et tamen haec* τοπογραφία *ripulae videtur habitura celerem satietatem ...*

[36] *... belle „tectariola"; dic ergo etiam „pavimenta" isto modo; non putes.*

explanatione prosequamur reliquis, quae ad alia vocabula pertineant, qualia sunt e.g. gloria, honor, industria, diligentia, sed et contra inertia, socordia, ignavia, ad adnotationes reiectis.

SALLUSTII „EPISTULA AD CAESAREM II"

2,3: *Namque tibi si id modo in pectore consilii est, ut te ab inimicorum impetu vindices quoque modo contra adversum consulem beneficia populi retineas, indigna virtute tua cogitas.*

Sallustius Caesarem utpote vera virtute animatum admonet, ne sibi soli consulat hortaturque, ut totum corpus rei publicae curet[12], quod optime eis, quae de virtutis natura supra diximus, convenit[13].

3,5—6: *Ac me quidem mediocris dolor angeret, si virtute partam victoriam[14] more suo per servitium exercerent. Sed homines inertissimi[15], quorum omnis vis virtusque[16] in lingua sita est, forte atque alterius socordia[17] dominationem oblatam insolentes agitant.*

Quae virtute sunt parta, laudabilia sunt, nobiles autem dediti inertiae, quam virtuti contrariam fuisse praemonuimus, casu aliquo et socordia Pompei potentiam consecuti sunt.

6,2—3: *Equidem ego sic apud animum meum statuo: malum facinus in se admittere, qui incommodo rei publicae gratiam sibi conciliet: ubi bonum publicum etiam privatim usui est, id vero dubitare adgredi, socordiae atque ignaviae[18] duco.*

Quae supra attulimus, cum *Ep.* II 2,3 comparanda sunt. Ad rem publicam gerendam impigre accedere eique bene facere maxime proprium fuit virtutis[19], cui hoc loco socordia et ignavia oppositae sunt.

7,5—9: *Saepe iam audivi, qui reges, quae civitates et nationes per opulentiam magna imperia amiserint, quae per virtutem inopes[20] ceperant: id adeo haud mirandum est. Nam ubi bonus[21] deteriorem divitiis magis clarum magisque acceptum*

---

[12] Cf. *Ep.* II 2,4: *quin tu accipe ea, quae dicam de summa re publica*; II 4,4: *tibi... animo prospiciendum est, quonam modo rem stabilias communiasque.*

[13] Cf. Cic. *de off.* I 25,85.

[14] Cf. *Ep.* II 7,5; 10,5; 10,7; *Ep.* I 1,3; *Hist.* I 55,3.

[15] In *Iug.* 1,3 sq. quoque virtus inertiae opponitur, cf. sis *Iug.* 4,3; 44,1.

[16] Cf. Plaut. *Amph.* 191; Cic. *Verr.* 1,55—57; 5,25; *harusp. resp.* 49.

[17] Cf. *Ep.* II 12,5—6; *Cat.* 4,1; *Iug.* 2,4; 55,1.

[18] Cf. *Ep.* II 4,3; *Cat.* 12,5; 58,1; *Iug.* 2,4; 4,4; 44,5; 85,14; 85,20; 85,43; 85,49; 95,3.

[19] Cf. *Cat.* 3,1: *Pulchrum est bene facere rei publicae.*

[20] Cf. *Iug.* 14,19: *Virtute ac dis volentibus magni estis et opulenti*; K. Vretska, *C. Sallustius Crispus: Invektive und Episteln*, Bd. II: *Kommentar*, Heidelberg 1961, p. 133.

[21] Unum ex locis deprehendimus, quibus edocemur virum bonum eum esse, qui virtute praeditus sit, cf. *Cat.* 3,2; 7,2; 52,22; *Iug.* 64,1; J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire Latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris 1963, p. 485: „Il's ensuit que le *bonus vir* est celui qui manifeste au plus haut loin son caractere de *vir*, c'est-à-dire sa *virtus*". Pro *bono* nonnumquam *fortis* usurpatur: Serv. *ad Verg. Aen.* I 195: *Bonum etiam pro forti dicit Sallustius.* Saepe *bono strenuus*

Il faut dire encore quelques mots sur les destinataires impersonnels qui — grâce à la personification, l'animisation, ou même la divinisation — accèdent à un degrès supérieur de l'existence. Ils permettent de maintenir la structure de l'appel apparent, c'est-à-dire celui qui ne tend pas à nouer un contact direct, réel. Comme exemple peuvent nous servir les odes I 14, III 13, III 21, II 13, I 32. Dans cette dernière d'ailleurs le Luth symbolise la force créatrice. Le même rôle est rempli par la Muse, symbole de l'inspiration, et même du plan créateur du poète. C'est elle que celui-ci appelle comme inspiratrice des oeuvres littéraires, donneuse de la gloire et de la renommée, dans les odes IV 3, I 26, I 12, III 4. L'apostrophe à elle, placée souvent à la fin de l'oeuvre, comme dans II 1, III 3, III 30, I 1, joue dans la composition le rôle du final. La Muse est traitée métonimiquement; le preuve, c'est qu'elle porte plusieurs noms. La Muse de la poèsie lyrique se nomme tantôt Polyhymnie, tantôt Euterpe, Clio, Calliope ou Melpomène. Remarquons qu'elle est appelée dans le prologue et l'épilogue de chaque livre des odes. Les poèsies initiales et finales ont pour la plupart un thème littéraire. Le livre IV, chant de cygne du poète, est particulièrement pénétrée de ces problèmes et des allusions au livre précédent sont pour lui bien caractéristiques[3]. Nous voyons donc que, bien que les odes soient toujours orientés vers un destinataire — le personnage de celui-ci est construit de plusieurs façons; le rapport du sujet à lui est également très diversifié, lointain ou bien familier. L'énonciation est formulée dépendemment du type du destinataire.

La structure linguistique dominante dans la poèsie lyrique ainsi orientée est évidemment celle de l'appel. Sa forme, du fait qu'elle pose des postulats au destinataire, est proche aux principes de la rhétorique. Plusieurs odes d'Horace ont un caractère exhortatif ou même didactique.

Chez Horace, cependant, la fidélité à ce procédé de composition n'a rien d'un poncif. La réalisation de cette structure comprend le discours rhétorique, l'hymne, la consolation, et même la conversation familière. L'exemple d'une telle conversation, pleine de simplicité, est l'ode I 11, où la structure de l'appel est particulièrement consciente. La cohésion de la structure est renforcée par l'insertion de l'appel dans la partie centrale de l'oeuvre.

La dernière des odes romaines, III 6, a la forme du discours. Le ton impérieux, pathétique et autoritaire, le caractère sentencieux, la dernière, pleine d'amertume, question rhétorique:

damnosa quid non inminuit dies?

la clarté de la composition, la force suggestive des exemples voilà les éléments décisifs du caractère oratoire de cette oeuvre. On trouve des traits semblables dans l'ode III 24, également homogène dans sa structure, mais, par son sujet, plus proche d'une dia-

---

[3] L'allusion aux parties initiale et finale d'un recueil antérieur a été remarquée par C. Becker dans: *Das Spätwerk des Horaz*, Göttingen 1963, p. 147. S. Commanger (*The Odes of Horace*, New Haven 1962, p. 20) appelle l'ode IV 3 tout simplement la réponse à l'ode I 1. G. Pasquali (*Orazio lirico*, Firenze 1964) écrit, que dans le livre IV Horace cite lui-même.

de la communauté, de la génération, de la nation toute entière, comme dans les odes romaines III 5 et III 6.

Un sujet caché, non individualisé, s'adresse aux destinataires qui représentent pour la plupart une collectivité déterminée, ou bien l'humanité en général, le genre humain. Il parle alors sur un ton rhétorique, se sert souvent des sentences et des antithèses. L'exemple frappant en est l'ode II 10. Dans II 3 et II 14 le sujet parle au pluriel, mais il représente moins une communauté quelconque que l'ensemble des mortels — *omnes eodem cogimur* dans II 3,25. L'engagement du sujet se manifeste par la volonté d'influer sur le destinataire, de l'instruire, de l'admonester, à l'aide des conseils suggestifs et de la force de persuasion. Une telle orientation harmonise avec la réserve de ses énonciations, avec l'autoironie et la plaisanterie cachant les sentiments personnels. C'est sur la situation émotionnelle du destinataire, envers laquelle le sujet revêt l'attitude de l'observateur, sur ses problèmes moraux ou sentimentaux, que l'attention du lecteur doit se concentrer. Cela reste aussi en liaison avec la prépondérance de la réflexion dans cette poésie, où des oeuvres parénétiques abondent. Une interprétation rationnelle des phénomènes et des lois du monde s'accompagne de l'intellectualisme, car les réprésentations rationnelles y emportent sur les imaginatives.

La dépendance réciproque entre le schéma structural, la construction et l'attitude du sujet s'exprime donc par la diminution du rôle de la confession du sujet individualisé par rapport à l'information et à l'influence sur le destinataire; et dans le cas d'un sujet généralisé, elle est le moyen de manifester celui-ci à travers la structure même de l'appel. Cette dépendance s'exprime dans la relation entre le sujet et le destinataire. Un sujet individualisé parle d'habitude à un destinataire également individuel; un sujet présenté sur le fond d'une situation banale et conventionnelle s'adresse à un destinataire fictif, typique; la collectivité reçoit le message d'un coryphée solidaire avec elle, et les destinataires impersonnels — comme pour garder l'équilibre — celui d'un sujet le plus souvent identique avec l'auteur, donc particulièrement concrétisé.

Warszawa

Dans l'ode III 20 la division en deux parties égales est symétrique, de même que la repartition des accents: les traits de l'appel se condensent dans la première strophe, tandis que la dernière a la structure descriptive, adaptée à la force présentatrice d'une narration du futur. L'équilibre entre l'appel et l'élement descriptif et narratif s'exprime dans la mise en relief du personnage du destinataire, qui devient ainsi un partenaire égal dans la situation érotique. Dans III 8 presque chaque strophe contient une apostrophe, un impératif, ou une autre forme verbale adressée au destinataire. Une structure équivalente est aussi le récit remplissant toute l'oeuvre: la description du décor du festin, la présentation de la situation de l'état[7]. La question initiale, suggérant une répétition de la question posée par Lyde dans III 28, a le caractère d'une exposition. Les questions suivantes, du fait qu'elles précisent la situation, prennent une valeur narrative.

L'équilibre des structures se fait aussi remarquer dans l'ode III 25, dont le premier vers peut être considéré comme la clef de toute l'oeuvre: *Quo me Bacche rapis tui plenum*. La position centrale du nom du dieu est précédé par le pronom *me*. Dans l'énonciation hymnique le sujet transmet sa propre vision au confident divin (remarquons un grand nombre de verbes à la première personne: *agor*, *audior*, *dicam*, *loquar*). Les éléments hymniques traditionnels s'opposent à l'intimité de l'enonciation — de même qu'ils s'opposent à l'intimité d'une confession d'amour dans III 26 et I 30.

Parfois l'appel n'a pas pour but de nouer un contact avec le destinataire, ou de rendre son personnage plus vif. A vrai dire, il est une structure apparente. L'exemple en est I 8 où — malgré l'apostrophe initiale adressée à la fille et une série de questions à la structure analogue — on rencontre la narration, car chacune de ces questions introduit un nouveau motif ayant rapport au passé. Celui qui les pose non seulement connaît la réponse, mais construit en effet une narration. Dans I 14 la description se cache sous les apparences de l'appel, se manifestant dans l'oeuvre par une série d'appellations, d'ordres, d'interrogations, de pronoms et de formes verbales. La condensation de ces traits structuraux tombe, une fois encore, sur les cadres de l'oeuvre. L'essentiel, c'est la description, personifiée et pleine d'horreur, de la nef de l'état. L'interpretation allégorique[8] de cette ode explique la présence constante des traits de l'appel.

Malgré le ton sublime et rhétorique, l'appel au caractère de propempticon dans I 3 est aussi une structure apparente. Également apparent, bien que ferme et souligné

---

[7] Cf. K. Kumaniecki, *Martiis caelebs quid agam Kalendis. Zu Horaz III 8*, Eos L 1959/60, p. 147.

[8] Ainsi l'interprète Quintillian, *Inst.* 8,6 et suivantes; cf. aussi S. Pilch, *Horatii c. I 14 quo modo sit interpretandum*, Eos XXXII 1929. Une bibliographie plus récente est publiée par A. la Penna dans: *Appendice bibliographica* à l'oeuvre de G. Pasquali, *Orazio lirico*, réimprimé à Florence en 1964. L'influence de la rhétorique sur sa forme stylistique de cette ode semble particulièrement probable.

magnitudinem animi in addendo, non demendo rei publicae ostendere" (*Ep.* I 5,8)[61]. Verbis supra allatis in memoriam revocantur ea, quae postea scripsit: *Cat.* 52,11: *Iampridem equidem nos vera vocabula rerum amisimus: quia bona aliena largiri liberalitas, malarum rerum audacia fortitudo vocatur, eo res publica in extremo sita est.* Similia quoque leguntur *Cat.* 12,2—13,5. Est quod admoneamus virtutem cum magnitudine animi consociatam apud Ciceronem et Caesarem occurrere[62].

Ex eis, quae supra collegimus disputavimusque, effici putamus non esse, cur cum Earleo consentiamus existimante notionem virtutis, qua Sallustius in *Epistulis* usus sit, vagam esse parumque dilucidam. Omnia enim, quae de virtute aliisque notionibus cum ea conexis in *Epistulis* leguntur, plane congruunt cum eis, quae Sallustius in maioribus operibus aliique rei publicae scriptores dixerint.

Priusquam finem faciamus, aliud quoque Erlei argumentum refutare conabimur. Qui opinatus est rei publicae temporibus nullum auctorem illud *auctoritatem pecuniae demito* (*Ep.* II 7,10) scribere potuisse, cum auctoritas non nisi ad magistratus eorumque decreta pertineret. Primum dici potest Sallustium, cum auctoritatem pecuniae adimi vellet, homines opulentos in mente habuisse, deinde scriptorem in vocabulis eligendis per se audacem (cf. *Ep.* I 7,4: *decus pecuniae*; I 8,4: *honor pecuniae*) exempla quaedam, quae sequeretur, iam habuisse. Locos dicimus hos: Cic. *Imp. Cn. Pomp.* 1: *auctoritas loci* (dicitur de rostris); *Sulla* 12: *auctoritas orationis*; 35: *auctoritas defensionis*; *Cato de sen.* 3: *auctoritas orationis*; *de fin.* 5,29,86: *auctoritas philosophiae*; Varro, *r.r.* II 5,3: *nam bos in pecuaria maxima debet esse auctoritate.*

Cracoviae

---

[61] Cf. Knoche, *o.c.* p. 26 sq.

[62] Cf. Cic. *Sest.* 60; 62; *prov. cons.* 27; *Marc.* 6,19; *ad Brut.* I 10,4; *de fin.* II 29,95; Caes. *Gall.* VII 52; Ps. Caes., *B. Alex.* 15,1; 32,3.

par la composition, est l'appel adressé par le sujet à l'arbre dans II 13. Le pathos plaisant de ces apostrophes cache le bouleversement vécu[9].

L'appel comme structure apparente, imposée par le modèle de construction, est le plus fréquent dans les oeuvres aux destinataires impersonnels (sauf toutefois l'ode I 8) ou introduits par la situation. Dans ces cas-là, il n'est qu'un écho faible de la tendance si universelle et vive dans les autres odes. L'appel de ce caractère apparaît le plus souvent sur le fond d'un monologue lyrique. C'est la conséquence de la réserve et de la discrétion mises par le sujet à exprimer ses sentiments, pour mettre en relief le destinataire.

Malgré cela, la place privilégiée de la structure d'appel dans les odes est incontestable. Elle se manifeste même par l'insertion des discours plus longs, p.ex. celui de Regulus (III 5), de Junone (III 3), d'Hypermestre (III 11). Dans I 21 la structure est, pour ainsi dire, multipliée, l'appel y apparaît dans une construction à quelques plans, où les structures hymniques et l'apostrophe aux chanteurs se superposent. C'est un modèle de l'hymne proposé pour le chant, et entièrement actualisé par cette allégation. Il serait donc trop simplifiant d'appliquer à la poèsie lyrique d'Horace l'epithète d',,invocatoire". La complexité des faits structuraux qu'on y observe s'en trouverait effacée. Dans le contour structural, apparemment homogène, des deux recueils, à côté de nombreuses formes de l'appel liées de plusieurs façons à d'autres structures linguistiques, apparaissent aussi les oeuvres de structure différents.

On y rencontre notamment le soliloque, le plus proche du modèle de la poèsie intime, qui cependant chez Horace a le caractère d'une poèsie de rôle. Les apostrophes de Neobule à elle-même sont infantiles dans leur naïveté et gaucherie. Le choix des mots (*miserarum*, *mala*, *exanimari*, *verbera*) souligne l'exagération et l'exaltation, bien remarquables dans ce monologue de jeune fille.

Un autre type du monologue intérieur est représenté par l'énonciation d'Europe insérée dans l'ode III 27. D'ailleurs, Europe dit aussi à elle-même: *Vilis Europe ... quid mori cessas*? Désespérée, parmi les cris et les gémissements, elle revient à trois reprises à l'idée de la mort.

L'ode I 28 a la caractère de la poèsie de masque, visible dans la stylisation et dans le choix du sujet de la consolation. Il en est de même avec la prophétie de Néréus, dans I 15. L'attitude du dieu engagé dans sa vision terrifiante s'accorde avec les déterminations de la strophe initiale, où l'auteur parle en son nom (cf. *perfidius hospitam*). Chose curieuse, la prophétie de Néréus est adressés à Pâris, sa structure est donc appellative. L'ode III 30 est un monologue du sujet-auteur. Elle a la gravité d'une déclaration poétique, sollennelle et pleine de fierté, dont le caractère sublime est souligné par sa position finale dans le recueil. L'apostrophe finale à la Muse, destinataire apparente, puisqu'elle symbolise l'inspiration poètique est pourtant une formule appellative, scéllant, pour ainsi dire, la fidélité du modèle structural adopté dans toute l'oeuvre.

---

[9] Commager, *o.c.* p. 139, considère cette ode comme l'apostrophe du sujet à lui-même.

decydować o układzie podręcznika sztuki poetyckiej. Myśl taką podrzucił uczonym niby kukułcze jajo retor rzymski Kwintylian nazywając *List liber de arte poetica*[5]. Przy takim założeniu znajdowano jednak w utworze zbyt wiele elementów dekomponujących w postaci luk, dysproporcji, wstawek marginesowych. Trudności te usiłował wśród innych pokonać E. Norden, który wbrew oporom materii ułożył szczegółową dyspozycję *Listu* właśnie z punktu widzenia wymagań stawianych wykładowi teorii poezji[6]. K. Büchner pisze, że z tego planu dyspozycyjnego Nordena nie ostało się w nauce nic prócz wyróżnienia w *Liście* dwu jego zasadniczych części[7]. Dziś należy niemal do dobrego tonu mówiąc o *Liście do Pizonów* zrobić zastrzeżenie w tym mniej więcej sensie: Takiej gawędy poety ... nie można uważać za podręcznik poetyki[8], lub: większość kłopotów wynika z przyjętego a priori założenia, że Horacy chciał napisać ars poetica[9]. Niemniej samo zagadnienie kompozycji, rozpoznanie a nie narzucenie z góry jej zasady jest problemem istotnym, gdyż trudno pomyśleć, żeby poeta stawiający przed twórcami z takim naciskiem arystotelesowski postulat jednolitości dzieła (ἓν καὶ ὅλον), sam go nie wypełnił.

Z powyższym łączy się, choć tylko pośrednio, przedmiot niniejszego artykułu. Nie powinno bowiem przy rozpatrywaniu zasady kompozycyjnej *Listu do Pizonów* pozostawać rzeczą obojętną zagadnienie jego formy zewnętrznej i wewnętrznej i, co za tym idzie, usytuowanie go bliżej lub dalej od naszych pojęć o prawdziwym utworze literackim.

Za cechę języka artystycznego, wyróżniającego styl utworu literackiego od prozy np. urzędowej lub naukowej, uchodzi w pierwszym rzędzie jego obrazowość. Juliusz Słowacki w swej ocenie *Pana Tadeusza* zamiast analizy utworu, która wskazałaby na jego niezwykłą siłę oddziaływania zdolną budzić optymizm, wiarę i nadzieję, powie: „Jednak się przed tym poematem wali / jakaś ogromna ciemności stolica, / coś pada ..." (*Beniowski*, Pieśń VIII 129—131). Naturalnie nie należy szukać w *Liście do Pizonów* obrazów poetyckich o tak silnym zabarwieniu emocjonalnym, stosowniejszym w romantycznym poemacie dygresyjnym niż dydaktycznym. Niemniej jednak obecność wyrażeń obrazowych w utworze, który jest w zasadzie zbiorem instrukcji i reguł obowiązujących w określonej dziedzinie, zbliża go do miana utworu literackiego. Horacy zaś posługiwał się w swym wykładzie przedmiotu materiałem obrazo-

---

[5] Por. Quint., *I. O. Ep. ad Tryph.* 2: *usus deinde Horatii consilio, qui in arte poetica suadet ...*, oraz VIII 3,60: *Horatius in prima parte libri de arte poetica ...*

[6] E. Norden, *Die Komposition und Litteraturgattung der Horazischen Epistula ad Pisones*, Hermes XL 1905, s. 481.

[7] K. Büchner, *Humanitas Horatiana, A. P. 1—37*, w: K. Büchner, *Studien zur römischen Litteratur*, Bd. III: *Horaz*, Wiesbaden 1962, s. 165: „Es ist bekannt, dass von Nordens Disposition der *ars poetica*, die er glaubte rein vom Sachlichen der poetischen Theorie her verstehen zu können, nichts geblieben war als die Zweiteilung in *ars* und *artifex*".

[8] *Trzy poetyki klasyczne. Arystoteles. Horacy. Pseudo-Longinos*, przeł., wstępem i objaśnieniami opatrzył T. Sinko, Wrocław 1951, s. XXV.

[9] J. Perret, *Horace*, Paris 1958, s. 191.

permanerent. Praeterea animadvertimus unius hominis virtutem more rei publicae temporibus exculto praemiis gloriae et honoris a Sallustio ornari (cf. adn. 8; Hellegouarc'h, *o.c.* p. 386 sq.).

8,2: *Ita coaequantur dignitate pecuniae, virtute anteire*[29] *alius alium properabit.* Sallustius id agit, ut vetus illa res publica ad novam vitam excitetur temporaque redeant, quibus *factis fortibus nobilis ignobilem anteibat* (*Ep.* II 5,3), *cives cum civibus de virtute certabant* (*Cat.* 9,2). Scimus homines nobiles de virtute, honore, gloria liberae rei publicae temporibus semper summopere certavisse, cf. Cic. *Phil.* 14,18: *Quodsi quis de contentione principatus laborat, quae nulla esse debet, stultissime facit, si vitiis cum virtute contendit; ut enim cursu cursus, sic in viris fortibus virtus virtute superatur.*

8,7: *Nam ii, si virtute satis valerent, magis aemuli bonorum quam invidi*[30] *essent. Quia desidia*[31] *et inertia*[32], *stupor*[33] *eos atque torpedo*[34] *invasit, strepunt obtrectant. Alienam bonam famam suum dedecus aestumant.*

Si in nobilibus quidquam esset industriae virtutisque, bonos viros aemulari studerent (cf. *Ep.* II 8,2), sed cum omnibus vitiis virtuti contrariis succubuerint, aliorum virtuti invident obtrectantque. Dignum est, quod memoremus nomen torpedinis, iam a Catone Maiore usurpatum, in Sallustii *Historiis* ter legi (cf. adn. 34).

9,3—4: *Unius tamen M. Catonis ingenium versutum loquax callidum haud contemno. Parantur haec disciplina Graecorum. Sed virtus vigilantia labor*[35] *apud Graecos nulla sunt. Quippe qui domi libertatem suam per inertiam amiserint, censesne eorum praeceptis imperium haberi posse*? *Reliqui de factione sunt inertissimi nobiles, in quibus sicut in titulo praeter bonum nomen nihil est additamenti.*

Quae supra attulimus, simillima sunt verbis C. Marii, quem Sallustius in *Bello Iugurthino* fecit dicentem haec: se scire homines nobiles, demum postquam consules facti essent, res gestas maiorum et Graecorum militaria praecepta cognoscere coepisse (85,12); se neque arti rhetoricae operam dedisse, cum virtus se ipsa ostenderet[36],

---

[29] Cf. *Iug.* 6,1: *cum omnis gloria anteiret*; Cic. *de off.* II 10,37: *admiratione autem afficiuntur ii, qui anteire ceteris virtute putantur*; II 6,22: *male enim se res habet, cum quod virtute effici debet, id temptatur pecunia, sed quoniam non numquam hoc subsidium necessarium est, quemadmodum sit utendum eo dicemus, si prius de iis rebus, quae virtuti propiores sunt, dixerimus*; similiter frater eius in *Comm. Pet.* 14,55; Nep. *Thras.* 1,3: *cum eum nemo anteiret his virtutibus.*

[30] Cf. Vretska, *Komm.*, p. 147.

[31] Cf. *Cat.* 4,1; 53,5: *Sed postquam luxu atque desidia civitas corrupta est, ... multis tempestatibus haud sane quisquam Romae virtute magnus fuit*; 2,5: *verum ubi pro labore desidia ... invasere ...*

[32] Cf. *Ep.* II 5,4; *Cat.* 52,28; *Iug.* 6,1.

[33] Cf. Cic. *dom.* 97: *... eamque animi duritiam, sicut corporis, quod cum uritur, non sentit, stuporem potius quam virtutem putarem.*

[34] Cf. Vretska, *Komm.*, p. 147.

[35] Cf. *Cat.* 54,4: *Postremo Caesar in animum induxerat laborare, vigilare, ... sibi magnum imperium, exercitum, bellum novom exoptabat, ubi virtus enitescere posset*; Cic. *de rep.* I 22,36; 3,3—4; 5,9; Liv. VIII 22,8.

[36] Cf. Plaut. *Truc.* 494—495.

strophes jouent le rôle des scènes d'exposition, les paroles du sujet suggèrent les réplique des convives, le refus de l'interlocuteur.

L'appel n'est pas pourtant toujours la seule (et homogène) structure linguistique de l'oeuvre. Parfois il est la structure principale vis-à-vis des autres. C'est p.ex. le cas de l'ode II 7, où l'apostrophe initiale comprend deux strophes. Ce quasi-récit est pourtant subordonné à l'appel: *O saepe mecum ... deducte* ... La question posée au destinataire devient une information. La description du décor du festin dans les strophes suivantes se fait aussi à l'aide des formules appellatives (v. 17—26). Dans l'ode II 1 le rôle principal de l'appel est basé sur sa fonction de dédicace. L'ode, outre cela, est remplie de différentes unités structurales. Un facteur intégral des hymnes est constitué par les parties traditionnellement narratives, subordonnées à l'appel, glorifiant les actions du dieu. L'éxemple typique en est l'ode I 10, où le trame anecdotique dans la 3-e strophe, le récit dans la 4-e, la description dans la dernière, sont subordonnés à l'invocation hymnique. On peut en dire autant de l'ode II 19.

Le rôle principal de la structure de l'appel est encore souligné dans la composition par la mise en relief de ses traits dans les parties initiale et finale de l'oeuvre. Cela lie la première et la dernière impression à l'appel, même dans les cas où celui-ci n'est pas la structure principale; et dans les oeuvres homogènes une telle repartition des traits de la structure la rend plus expressive. Un tel schéma de composition caractérise les odes parénétiques. Le cas typique en est la construction de l'ode II 10. L'appel y apparaît dans la première et la dernière strophe, et il est encore renforcé par les métaphores nautiques qui leur sont communes. La situation est pareille dans l'ode II 14, analogue à la précedente. Cette mise en relief de la structure de l'appel à l'aide de la composition apparaît également dans les oeuvres où le monologue lyrique prévaut, comme II 6, I 1. Dans cette dernière l'appel remplit la fonction de dédicace (les deux premiers et les quatre derniers vers adréssés à Mécène). Il arrive que le rapport réciproque entre les structures linguistiques garde l'équilibre fonctionnel. Celui-ci repose moins sur une rigoureuse proportion entre les éléments structuraux que sur la symétrie des accents, et souvent sur des qualités structurales opposées les unes aux autres. Cela se manifeste justement par la mise en relief des traits de l'appel à travers la composition; et ces traits-là récompensent la perte de la position dominante au profit d'autres structures: monologue lyrique du type d'une vision de prophète dans II 20, réflexion dans III 1 et III 29, narration dans III 7. La destinataire de cette dernière ode, malgré les questions et les exhortations adressées directement à elle, est en effet un personnage du monde représenté, peint avec objectivité propre à la narration. De même dans l'ode I 25, malgré son caractère d'appel, on rencontre une relation retrospective, dramatisée. Dans l'ode II 8 l'appel façonne les parties privilégiées, initiale et finale, mais contribue par sa fonction à présenter la destinataire dans la narration. L'appel de ce récit plein d'amertume a le caractère d'un hymne parodiquement stylisé[6].

---

[6] Cf. A. Y. Campbel, *Horace, a New Interpretation*, London 1924, p. 220.

industria[25] *alitur, ubi eam dempseris, ipsa per se virtus amara atque aspera est*[26]. *Postremo ubi divitiae clarae habentur, ibi omnia bona vilia sunt, fides probitas pudor pudicitia. Nam ad virtutem una ardua via est, ad pecuniam qua cuique lubet nititur: et malis et bonis rebus ea creatur*[27].

Iam apud saeculi a.Ch.n. secundi auctores de totius populi virtute legimus, quam Romanos constat, cum orbem terrarum in potestatem suam redegissent iusteque — ut credebant — imperio regere coepissent, suam, ipsorum propriam esse dictitasse[28]. Cato Maior, cum pro Rhodiensibus in senatu orationem haberet, cumque Thermum accusaret, id certe contendit, ut Romani in virtute, quam a maioribus accepissent,

---

accipere; 13,5: multos viros fortes gloria Caesari, quamvis ille res magnas gessisset, tamen pares esse; Caesarem re publica restituta omnes mortales gloria superaturum esse. Miramur sane Sallustium in *Epistula I* nihil de gloria dixisse, nisi consilia sua rei publicae necessaria, Caesari autem gloriosa esse. Suspicari licet eum, sicut Ciceronem in opere, quod *de gloria* scripsit, veram gloriam Caesari denegavisse, cum intellegeret illum suis tantum opibus amplificandis studuisse.

Nunc quaeritur ex eis, quae supra collegimus, quid elici possit. Imprimis dignum est, quod animadvertamus Sallustium gloriam ad virtutem, ad rem publicam bene gestam referre, gloriam autem Caesaris maximi facere eaque nullam fere rem potiorem habere, praesertim in *Epistula II*. Quod certe melius illustrabitur, si in memoriam revocaverimus historicum nostrum in *Epistulis* id contendisse, ut Caesar rei publicae sanandae causa partes susciperet illius principis, quem Cicero depinxisset atque *gloria alendum esse* dixisset (*de rep.* V 3,5; cf. J. Korpanty, *Rozwój politycznej roli jednostki w republice rzymskiej i jego odbicie w literaturze*, Kraków 1971, p. 77). Quin etiam Arpinas de Caesaris gloria in oratione, quam dictatore ipso audiente pro Marcello habuit, multa tractavit (cf. 2,7; 6,19; 8,25—26).

[25] Viri industrii est impigre agere, cf. Cic. *Verr.* 2,16. Industria virtuti coniunctissima est, cf. Cic. *Verr.* 5,39; 5,181; *Font.* 42; *Imp. Cn. Pomp.* 11,29; *Mur.* 7,16; *red. in sen.* 6,14; *Sest.* 103 (ubi desidiae opponitur); 137: ... *aditusque in illum summum ordinem omnium civium industriae ac virtuti pateret*; *Phil.* 13,24; 13,50; *de rep.* I 1,1; *de off.* 2,15,53; *Rhet. Her.* IV 9,13. Homines ad virtutem industria procedere locis edocemur his: *Rhet. Her.* IV 25,34: *Item Africano virtutem industria, virtus gloriam, gloria aemulos comparavit*; Cic. *Top.* 70: *deorum virtus natura excellit, hominum autem industria.* Vigilantia quoque et diligentia ad virtutem proxime accedunt, cf. Cic. *Verr.* 5,1; 5,188; 4,81; 5,20.

[26] Earl animadvertit (*Polit. Term. in Epistula ad Caesarem II*, p. 156) liberae rei publicae temporibus virtutem praemio gloriae numquam caruisse, neque Sallustium ulla re adduci potuisse, ut virtutem gloria spoliaret; ex quo *Epistulam II* caesarum aetate compositam esse conclusit. Cui opinioni repugnant vel Ciceronis verba haec: *de rep.* III 28,40: ... *vult plane virtus honorem, nec est virtutis ulla alia merces ... quam tamen illa accipit facile, exigit non acerbe ... sed si aut ingrati universi aut invidi multi aut inimici potentes suis virtutem praemiis spoliant, ne illa se multis solaciis oblectat maximeque suo decore se ipsa sustentat*; simillima leguntur: *de rep.* VI 8,8; *Phil.* 5,35; *Tusc.* 2,26,64. Verisimillimum videtur Ciceronem verba supra allata notione virtutis a philosophis exculta commotum scripsisse. Quae notio libera re publica mortua praevaluit. Quod ita fuisse, e.g. Horatius testis est (cf. *Carm.* III 2,17—24; IV 9,29—30), Valerius Maximus (cf. 8,4: *gloria vero aut unde oriatur aut cuius sit habitus aut qua ratione debeat comparari, et an melius a virtute velut non necessaria neglegatur, viderint ...*)

[27] Cf. *Iug.* 1,3.

[28] Cf. Plaut. *Cist.* 197 sq.; Q. Caecilius Metellus (fr. 3 Malc.^{2} = Val. Max. VII 2,3): *eius* (scil. Hannibalis) *enim transitu in Italiam dormientem iam populi Romani virtutem excitatam*; Cic. *Phil.* 4,13: *virtus ..., quae propria est Romani generis et seminis*; Nep. *Hann.* 1,1; Sallust. *Iug.* 14,19.

Eos LXII 1974

NIEKTÓRE LITERACKIE WALORY HORACEGO „LISTU DO PIZONÓW"

Napisał

ANDRZEJ WÓJCIK

Badania naukowe nad *Listem do Pizonów* znanym jako *Ars poetica* rozwijały się od dawna w kilku kierunkach. Przede wszystkim nęcił uczonych zawarty w *Liście* bogaty materiał rzeczowy z dziedziny teorii i krytyki literackiej. Problematyka ta zyskała jeszcze na aktualności, gdy papirolog niemiecki Ch. Jensen opublikował w r. 1918 znaleziony w Herkulaneum fragment pisma Filodemosa, poety i teoretyka literatury z I w. p.n.e., pt. Περὶ ποιημάτων, gdzie rozpoznano dyskusję czy raczej polemikę Filodemosa z pewnymi poglądami teoretycznoliterackimi Neoptolemosa z Parion[1]. Neoptolemos z Parion zaś był, jak wiadomo, wskazanym w komentarzu Porfyriona źródłem wiadomości, które Horacy wykorzystał w *Liście do Pizonów*[2]. Posypały się po tym odkryciu papirusowym artykuły, w których śledzono zasięg wpływów greckiej myśli teoretycznoliterackiej na Horacego[3]. — Zagadnieniem spornym było i pozostało dokładniejsze ustalenie czasu powstania *Listu*. Autor wyczerpującego omówienia listów literackich Horacego C. O. Brink zwątpił w możność rozwikłania tej chronologicznej kwestii i ograniczył się do postawienia alternatywy, że list został napisany albo w okresie tzw. *intervallum lyricum*, tj. między rokiem 23—18, albo po ogłoszeniu IV księgi *Pieśni*, czyli w latach 14—8[4]. — Wiele uwagi poświęcono zagadnieniu kompozycji *Listu do Pizonów*. Układ dzieła jest bowiem tego rodzaju, że wymyka się dość skutecznie próbom usystematyzowania jego poszczególnych cząstek, zwłaszcza ze stanowiska określonej, z góry przyjętej, zasady jednolitości. Za zasadę zaś przyjmowano uparcie tę jednolitość, jaka powinna

---

[1] Ch. Jensen, *Neoptolemos und Horaz*, Abhandlungen der Preussischen Akademie, 1918, nr 14. Przegląd historyczny zagadnienia wraz z obszerną interpretacją odnośnych fragmentów Filodemosa dał C. O. Brink, *Horace on Poetry*, Cambridge 1963, zwłaszcza w rozdz. II: „The Tradition of Literary Criticism and the »Ars poetica«", s. 43—150.

[2] Porph. *Comm. in Hor. A. P.* 1: *in quem librum congessit praecepta Neoptolemi* τοῦ Παριανοῦ *de arte poetica, non quidem omnia sed eminentissima.*

[3] Np. R. Philippson, *Zu Philodemos und Horaz*, Philologische Wochenschrift, XLVII 1924, s. 894; O. Immisch, *Horazens Epistel über die Dichtkunst*, Philologus, Suppl. XXIV 1932; F. Klingner, *Horazens Brief an die Pisonen*, Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Akademie, Leipzig LXXXVIII 1937, 3, s. 8; W. Steidle, *Studien zur Ars Poetica des Horaz: Interpretation des auf Dichtkunst und Gedicht bezüglichen Hauptteils (1—294)*, Würzburg 1939.

[4] Brink, *o.c.* s. 239—243: Appendix III, „Can the »Ars poetica« be dated?".

swobód przysługujących zasadniczo każdemu twórcy na mocy licencji poetyckiej. Zdaniem poety granicę licencji poetyckiej stanowią zjawiska niemożliwe, określane terminem technicznym ἀδύνατα: *non ut serpentes avibus geminentur, tigribus agni* (w. 12 n.). Następują dalej przykłady, z których czytelnik sam powinien wydedukować bardziej szczegółowe reguły obowiązujące w omawianej kwestii. Jeśli pierwszy z przykładów przedstawił autor w poważnym tonie (w. 14—18), z drugim postąpił inaczej. Mianowicie stworzył nagle sytuację rozmowy i zwrócił się z ironicznym pytaniem do jakiegoś mistrza pędzla: a może cyprysy umiesz malować jak prawdziwe? i dalej z rozczarowaniem: cóż z tego, jeśli ten, co zamówił obraz i zapłacił zań, właśnie wychynął półżywy z toni, a jego okręt poszedł na dno. *Et fortasse cupressum / scis simulare: quid hoc, si fractis enatat exspes / navibus aere dato qui pingitur*? (w. 19—21). Dzięki komentarzowi Porfyriona wiemy, że słowa te są aluzją do greckiego przysłowia i związanej z nim anegdoty o lichym malarzu i człowieku, który przeżywszy rozbicie okrętu zamówił obraz wotywny przedstawiający tę scenę[21]. Cechą stylu horacjańskiego jest tu, i gdzie indziej zresztą spotykana, ogromna skrótowość, aluzyjność, sugestywna obrazowość a nadto swawolny brak logiki w konstrukcji zdania: *enatat, qui pingitur aere dato* (niby: model zapłaciwszy gramoli się z wody). W tym wszystkim przejawia się nie tylko intencja wykpienia nieudolności w sztuce[22], lecz również nastrój świetnej zabawy, jaką autor zgotował i czytelnikom, i sobie. Horacy częściej układa swoje wywody w ten właśnie sposób, że raz po raz zza poważnych problemów wychyla się niespodzianie twarz kpiarza. Ukazuje się choćby na moment, jak np. we fragmencie, gdzie autor z całą powagą poucza o konieczności odpowiedniego zestrojenia stylu postaci przemawiającej ze sceny z jej charakterem, losem i sytuacją, w jakiej się aktualnie znajduje (w. 89—118). Horacy przestrzega, że widzowie wyśmieją w teatrze aktora, jeżeli jego słowa nie będą zgodne z tym, co jako bohater sztuki przeżywa: *si dicentis erunt fortunis absona dicta, / Romani tollent equites peditesque cachinnum* (w. 112 n.). Obecność rycerzy (*equites*) w teatrze, gdzie rezerwowano dla nich miejsca tuż za senatorami, była czymś oczywistym i samo pojęcie *equites* powinno kojarzyć się w tym kontekście wyłącznie ze stanem rycerskim. Tym bardziej zaskakująco i komicznie brzmieć musiało osobliwe połączenie *equites peditesque*, które miało zastosowanie wyłącznie w dziedzinie wojskowości. Horacy posłużył się beztrosko wyrażeniem dobrym np. w opisie bitwy i tak wprowadził między teatralne ławy szeregi piechoty wraz z konnicą. Nie można wszakże zaprzeczyć, że i tym humorystycznym zwrotem osiągnął pożądane wrażenie, że całe audyto-

---

[21] Porph. *Comm. in Hor. A.P.* 19: *hoc proverbium est in malum pictorem, qui nesciebat aliud bene pingere quam cupressum. Ab hoc naufragus quidam petiit, ut casum suum exprimeret. Ille interrogavit, num ex cupresso vellet aliquid adici. Quod proverbium Graecis in usu est* Μή τι καὶ κυπαρίσσον θέλεις;

[22] Grimal powtarza tu za komentarzem A. Rostagniego, że cyprys w owym morskim pejzażu nie tyle jest bezsensowny, ile nieodpowiedni, niewłaściwy wobec charakteru wotum. Por. Grimal, *o.c.* s. 61 n.: „Mais ... le cyprès est, par excellence, l'arbre funéraire. [...] Il eût été non peut-être absurde, mais en tout cas inconvenant, de figurer le symbole de la mort sur l'image d'un retour à la vie".

dźwigać (w. 39—40). W tej przezorności tragarza, który wpierw obraca w rękach pakunek badając jego właściwości (ciężar, twardość, rozmiary), a potem zarzuca go na plecy, wyraził, jak się wydaje, Horacy myśl i naukę Demokryta przeznaczoną dla ludzi podejmujących jakieś życiowe zadanie. Demokryt ostrzegał przed zadaniem nad siły, gdyż wówczas trudno człowiekowi żyć w tak upragnionym pokoju ducha (εὐθυμία)[12].

W wykładzie z metryki (w. 73—85) autor podaje, że Archiloch jest wynalazcą metrum jambicznego, które wyrażało złość, gwałtowność lub zawziętość piszącego. Lecz forma tej informacji nie ma nic wspólnego z beznamiętnym naukowym stylem. Horacy napisał bowiem, że gwałtowne usposobienie dało Archilochowi broń do ręki w postaci jambu: *Archilochum proprio rabies armavit iambo* (w. 79). Zamiast suchej konstatacji, że później metrum jambiczne przyjęło się w dialogu komedii i tragedii, czytamy: *hunc socci cepere pedem grandesque cothurni* (w. 80).

W miarę politycznego rozwoju państwa, gdy liczniejsza, lecz gorzej przygotowana publiczność zaczęła napływać do teatru, obniżył się poziom wystawianych sztuk. Horacy ukazał to zjawisko na przykładzie klarnecisty, który porzuciwszy dawną prostotę występuje w zbytkownym stroju i tańczy miast stać spokojnie. Autor najpierw wypowiada swe uwagi w stylu informacyjnym, a potem powtarza za pomocą sugestywnego obrazu klarnecisty miotającego się po scenie w długiej sukni, która podobno miała purpurowy kolor: *sic priscae motumque et luxuriem addidit arti / tibicen traxitque vagus per pulpita vestem* (w. 214 n.).

Gdzie indziej rozważa Horacy zagadnienie, jak powinny brzmieć wypowiedzi postaci scenicznych w dramacie satyrowym, zwłaszcza jeśli to jest osoba boga lub bohatera, którzy występowali poprzednio w sztuce tragicznej. Autor radzi, żeby unikać wtedy skrajności i nie wprowadzać na scenę zarówno żargonu ulicznego, jak i pompatycznego stylu. W *Liście* czytamy, że tak godna osoba nie powinna mieszkać w budach jarmarcznych (*tabernae*) i mówić językiem ludzi tam przebywających ani też nie powinna „bujać w obłokach" w zbytniej pogardzie tego wszystkiego, co znajduje się na ziemi (w. 227—230):

> ne quicumque deus, quicumque adhibebitur heros,
> regali conspectus in auro semper et ostro,
> migret in obscuras humili sermone tabernas,
> aut, dum vitat humum, nubis et inania captet.

Garść przytoczonych przykładów wystarcza, by nabrać przekonania o szczególnej naoczności stylu horacjańskiego w *Liście do Pizonów*. Obrazowość służy tam albo do wywołania pewnych przedstawień, które przez analogię winien czytelnik

---

[12] Sen. *de ira* III 6,3: *proderit nobis illud Democriti salutare praeceptum, quo monstratur tranquillitas, si neque privatim neque publice multa aut maiora viribus nostris egerimus.* Por. Grimal, *o.c.* s. 71—72. Przypuszczenie tego uczonego, że Horacy przejął od Demokryta także postać owego tragarza, nie ma dość pewnych podstaw, gdyż w przytoczonym na dowód urywku Seneki (*de ira* III 6, 6—7,1) przewija się tylko ogólna myśl Demokryta.

wym dość obficie, i to najczęściej w tym celu, żeby obrazy słowne zastąpiły sformułowania teoretyczne, jakie z natury rzeczy nadałyby utworowi silne piętno niepoetyckiej uczoności. Np. monstrum na wstępie listu, dziwaczny potworek wymalowany ręką lichego malarza (w. 1—4), może być przykładem, jakich rozwiązań szukał autor chcący uniknąć formułowania ścisłych twierdzeń naukowych. Ponieważ jednak motyw potworka został wykorzystany przez poetę do przeprowadzenia porównania, omówiony będzie niżej przy porównaniach. Tymczasem rozpatrzymy kilka miejsc w utworze, gdzie Horacy wyraził swe myśli za pomocą odpowiednich obrazów słownych.

W w. 14—16 dał Horacy wyraz przekonaniu, że w poważnym eposie nie na miejscu są barwne, kunsztowne opisy przyrody, tzw. *descriptiones*, odpowiedniejsze dla epyllionu lub bukoliki. Horacy wyraził ten pogląd przedstawiając *descriptiones* jako łaty na tkaninie, owszem piękne, purpurowe, z daleka wpadające w oczy, ale przyszyte, a więc przyczepione mechanicznie do poważnego stroju o zupełnie innym przeznaczeniu. Brak integracji, który stanowił tu dla autora sedno zagadnienia, został znakomicie zasugerowany przez to jedno wyobrażenie łaty (*pannus*), elementu obcego w jakiejś całości[10].

Nawet starając się usilnie o zachowanie różnych zalet stylu, pisarz może przedobrzyć i ze zbytku gorliwości popaść w wady: *professus grandia turget; / serpit humi tutus nimium timidusque procellae* (w. 27—28). A zatem „nadymać się, puszyć się" i „czołgać się po ziemi" to odpowiedniki słowne, które w tych wierszach określają rezultaty wysiłku niefortunnego stylisty. O pisarzu zaś, który w duchu asekurantctwa nie odważy się nigdy na żaden bardziej śmiały zwrot, autor mówi, że człowiek taki boi się nawałnicy. Wreszcie zwolennik gładkiego, wykwintnego stylu wygląda sam jakby jakiś wycieńczony i apatyczny słabeusz (w. 26—27). Tak Horacy w sposób obrazowy odwołał się do retorycznej teorii o rodzajach stylu (*genera dicendi*); jednocześnie wykorzystał ją dla wprowadzenia miłego mu poglądu, że wada graniczy z zaletą, a przesada jest tym czynnikiem, który spycha artystę na stronę niepowodzenia. Brink zwraca uwagę, że teoria „wad stycznych" (*adjacent faults*) łączyła się z teorią stylów już w pismach retorycznych Cicerona oraz u autora *Ad Herennium*[11].

Pisarz powinien dobrze się zastanowić, czy temat, jaki zamierza opracować, odpowiada mu, a zwłaszcza czy nie przekracza jego uzdolnień. Horacy w trosce o naoczność stylu pisze o tym, jakby chodziło o ciężar fizyczny, który trzeba będzie

---

[10] Skrytykowana przez Horacego technika „łat" cechować miała poetykę epigonów rzymskiego aleksandrynizmu biorących przykład z Apolloniosa z Rodos, który wprowadzał *descriptiones* (np. *Arg.* I 1112 nn.). Krytyka Horacego nie dotyczyła opisów samych w sobie, lecz skierowana była przeciw nienaturalnemu wprowadzaniu ich do utworu. Por. P. Grimal, *Essai sur l'Art poétique d'Horace*, Paris 1968, s. 57—59.

[11] Brink, *o.c.* s. 264 przyp. 1. Brink podkreśla również greckie pochodzenie obydwu wspomnianych teorii, choć przyznaje, że bliższe ustalenie ich źródła nie jest możliwe, *ibid.*: „The theories also occur in Greek writings on rhetoric and literary criticism; they are certainly Greek in origin and have strong Peripatetic characteristics. But their precise provenance is still obscure".

La même opposition apparaît aussi dans la dernière strophe badine de II 1, ainsi que dans III 3:

non hoc iocosae conveniet lyrae,
quo, Musa, tendis? desine pervicax
referre sermones deorum et
magna modis tenuare parvis.

L'esprit et l'humour, dans l'énonciation du sujet, atténuent donc le ton déclaratif et effacent l'importance du *crédo* poétique.

Les parties finales des odes ne sont pas les seules qui portent la marque de l'auteur. La position privilégiée est ausi celle de l'épilogue de chaque livre. Les odes II 20 et III 30 expriment, avec un accent particulièrement fort, la croyance à la force de la poésie et à la pérénnité de la gloire qu'elle apporte. La poésie abolit les lois physiques, triomphe de l'espace, du temps, et même de la mort. Son pouvoir extraordinaire élève le poète au-dessus de la réalité, l'affranchit de toutes les contraintes, des prescriptions et usages commune.

C'est ainsi que le sujet-poète parle du haut de sa vocation. Mais lorsqu'il quitte ce personnage pour revêtir celui de l'hôte modeste ou tout simplement de l'ami d'un tel ou autre destinataire, il adopte une attitude entièrement différente. Elle se caractérise par la passivité, la subordination aux lois de ce monde, aux préscriptions de la nature, à la rigueur de l'écoulement de toutes les choses — en un mot, au destin.

Dans les conseils et leçons données au destinataire cette passive constatation des lois universelles, l'interprétation des affaires de l'individu sur le fond du macrocosme, se fait très bien remarquer. La situtation individuelle est vue sur le fond des problèmes moraux, sociaux, politiques. L'interprétation rationnelle sert le sujet à voir sa juste place dans le monde. La révolte, la protestation n'y apparaissent pas. Tout au plus on rencontre la question:

Quid brevi fortes iaculamur aevo
multa?

Une résignation caractéristique sonne dans la sentence: *nihil est ab omni parte beatum*. Ce n'est pas le problème d'un système philosophique déterminé. Ce qui importe, ce sont les traits les plus fréquents de l'attitude du sujet dans les poésies dont le but n'est pas de construire un système, mais de transmettre une vision momentanée du monde et de ses lois, de soi-même, soumis aux rigueurs universelles, inévitables et inébranlables, comme la loi de l'écoulement des choses. Le sujet les accepte avec résignation, visible surtout dans III 29 (v. 45 et suivants). Dans son attitude, malgré son ton autoritaire, il n'y a rien de quelqu'un qui voudrait changer, transformer le monde. Il base son autorité sur la conscience des lois irréversibles: il range donc ses observations et les transmet au destinataire avec un accent didactique. La seule impulsion d'activité, s'exprimant d'habitude par la dramatisation de l'action c'est le refuge dans le ton bachique: les soins fiévreux autour du festin, l'invitation

DE QUIBUSDAM POETICIS VIRTUTIBUS IN HORATII „EPISTULA AD PISONES" CONSPICUIS

Summarium

Horatium in *Epistula ad Pisones* data litterariis quidem quaestionibus operam dedisse, ut artem recte scribendi poetas iuniores edoceret, sed in forma argumentis didascalicis apta eligenda artium structuram reiecisse inter omnes constat. Huiusce commentarioli auctor tria elementa ad *Epistulae* formam spectantia eruere et enarrare sibi proposuit, quibus *Epistula ad Pisones* a libello universae poesis leges ac regulas praecipienti omnino differt. Imprimis Horatius usus est sermone imagines continente carminibus proprio eumque non solum in argumentatione exemplis corroborata adhibuit, sed accidit etiam, ut ipsam quaestionem non notionum universalium sed imaginum ope ex cotidiana vita petitarum expresserit. Idem, cum imagines verbis scilicet depictas inveniret, audacem se praebuit et inventione praeditum et varium. Iisdem proprietatibus comparationes in *Epistula* occurrentes excellunt, quae secundum totius operis elementum poeticum efficiunt. Multae sunt in *Epistula* comparationes iocosae, saevae, exaggeratae, insolitae, sed eae, quae rerum directo interpretes fiant, in artium sermone interdum usurpatae, vix inveniri possunt. Ita artis praeceptorum seriei adduntur et interponuntur quaedam, quorum natura longe alia sese ostendit. Eis praeter comparationes annumerandi sunt dialogi ficti, in quibus poeta cum hominibus a se eo consilio fictis, immo cum personis ex litteris sumptis brevissime colloquitur. Unde fit, ut commemorata praecepta nullam doctrinae speciem prae se ferant et auctoris animum in litterarum studia tunc Romae exculta cognoscere nos sinant. Imprimis autem Horatii *Epistula ad Pisones* ironia et lepore affluit, quae ut tertium ad poematis formam spectans elementum in commentario tractantur et ad animi motus movendos destinata poeticum colorem manifesto produnt.

W partii końcowej listu następuje, jak już wspomniano, znaczne zgęszczenie porównań. Ledwo przebrzmiała drwina z „natchnionego" poety, a już autor gotuje drugą w postaci nowego, złośliwego porównania. Tym razem wzorem porównania jest ptasznik zastawiający pastki na kosy tak gorliwie, że nie dostrzega niczego wokół siebie i wpada do studni lub rowu. Przedmiotem porównania jest zapatrzony w chmury poeta, cały pochłonięty tworzeniem, by za chwilę wołać o pomoc *io cives* i błagać o wydobycie go ze studni (w. 457—460).

Prócz wyżej omówionych znajduje się w *Liście do Pizonów* kilka porównań, które służą lepszemu, bardziej plastycznemu przedstawieniu danego problemu. Wśród nich wyróżnia się pomysłowością porównanie tragedii zniżającej podniosły ton w tej odmianie gatunkowej, jaką stanowił dramat satyrowy, do rzymskiej damy, od której obrzędy religijne wymagają, by puściła się czasem w religijny tan (w. 231—233). *Tertium comparationis* stanowi takt i wstydliwość rzymskiej damy. Płynęła stąd nauka dla autorów dramatów satyrowych, by nie pospolitowali swej sztuki również w tym gatunku dramatycznym.

W ładnym, poetyckim porównaniu, jedynym z życia przyrody, wyjaśnił Horacy biologiczne jakoby prawo narodzin, starzenia się i śmierci wyrazów: (w. 60—63):

> Ut silvae foliis pronos mutantur in annos,
> prima cadunt, ita verborum vetus interit aetas
> et iuvenum ritu florent modo nata vigentque.

Motyw liści, których rozwój i uwiąd w porównaniu horacjańskim obrazuje naturalny żywot zjawisk językowych, kojarzy się ze sławnym porównaniem homeryckim, w którym pokolenia ludzi przyrównano do wegetacji drzew (*Il.* VI 146—149).

Twórca, któremu przytrafi się czasem popełnić błąd, porównany jest do lutnisty, któremu nie zawsze odpowie struna pożądanym dźwiękiem oraz do łucznika nie zawsze trafiającego do celu (w. 347—350). Gdy jednak uchybienia liry i cięciwy tłumaczone były na dobro chybiającego jako wypadki rzadkie, to w następnym porównaniu z przepisywaczem ksiąg i lutnistą, popełniającymi ciągle ten sam błąd, zmierzał poeta do bezwzględnego potępienia niedbalstwa lub niedołęstwa w sztuce pisarskiej (w. 354—356). Wreszcie dowodząc, że sztuka nie znosi przeciętności, wyjaśnił Horacy swój punkt widzenia za pomocą następującego porównania: Jak przy miłej biesiadzie niezgrana kapela i liche pachnidło i mak z miodem sardyńskim obrażają, bo i bez nich uczta mogłaby się odbyć, tak i poemat, urodzony i stworzony dla rozweselenia umysłu, jeśli trochę zstąpi ze szczytu, przechyla się do dna (w. 347—378)[19].

Jeśli zestawić poszczególne porównaniami wzbogacone wywody *Listu* dotyczące specjalistycznej problematyki literackiej, uderza przede wszystkim dobór wzorów w porównaniach. Pochodzą zaś przeważnie z życia codziennego, jak osełka, struna, cięciwa, licytator, wynajęty żałobnik itd. Przedmiot porównania i jego wzór należą

[19] *Trzy poetyki klasyczne*, s. 84.

On observe une structure plus homogène dans le monologue lyrique aboutissant à une réflexion généralisante, dans l'ode I 34. Le rôle du facteur intégrant y est rempli par la construction syntactique: la longue période remplissant l'oeuvre est liée à l'intérieur par les lois de cause et de conséquence. L'ode II 15 peut être nommée monologue de réflexion.

Au monologue lyrique se rapproche la description, qui exprime une vision subjective du monde. Nous la voyons dans l'ode III 18, bien que celle-ci commence par une prière personnelle adressée à Faun le jour de sa fête. Sur le fond des plaines ensoleillées, au milieu d'un troupeau de brébis, apparaît le point central: l'autel fumant et les accessoirs du sacrifice. Autour de lui se groupent des paysans, un boeuf sans le joug et un troupeau qui paît. La description est d'ailleurs très dynamique. C'est dû à un grand nombre de verbes, pour la plupart exprimant le mouvement.

Un phénomène exceptionnel est la célèbre ode III 9, dite „reine des odes". C'est un dialogue des amants, sans aucun texte supplémentaire. Très rigoureux dans sa construction, il présente le type de *carmen amoebaeum*. C'est une plaisanterie littéraire, tour de force du poète, d'une extraordinaire maîtrise et raffinement. L'ordre des strophes groupées par deux est conforme à la division naturelle du dialogue des deux interlocuteurs. Chaque strophe est une unité nettement séparée, présentant une étape de la situation. Les strophes sont liées entre elles par l'analogie de la situation et le choix des mots. Les plans temporels présentent pour ainsi dire les étapes de l'action. Cette construction rangée a pour sujet une force élémentaire — la passion de deux amants.

Le dialogue, la confession lyrique, la description ou la narration, tout indirects qu'ils soient, sont les phènomènes extrêmes vis-à-vis de l'appel. C'est, dans la poèsie lyrique d'Horace, un trait de l'equilibre classique. L'apostrophe à la deuxième personne permet de rendre l'énonciation plus objective, de parler d'une certaine distance, dépassant les sentiments subjectifs de l'individu. N'est-ce pas la preuve d'une attitude consciemment antithètique, en comparaison avec la présence personnelle, presque permanente, du sujet (si souvent identique avec l'auteur) chez Catulle, ou avec le subjectivisme, voire même l'égotisme des élégiaques? Chez Horace le héros véritable est bien souvent le destinataire; le sujet parle de la situation, mais plutôt de celle d'un autre, non de la sienne. Les façons de l'énonciation dépendent de la différente construction du sujet lyrique.

Dans la littérature sur la poésie lyrique d'Horace on identifiait d'habitude le sujet lyrique avec l'auteur. L'article de Heinze, particulièrement important pour les problèmes que nous traitons, pose la thèse que dans la poésie d'Horace le poète parle en son propre nom[10]. La littérature plus récente ne s'occupe presque pas de cette question. Et pourtant, l'identification du sujet lyrique avec l'auteur comme facteur structural n'est qu'un des moyens de construire ce sujet. L'auteur peut toujours transmettre ses impressions ou ses pensées au sujet lyrique dans le texte, mais les

---

[10] Heinze, *o.c.* p. 153.

lois de la verbalisation poétique leur donnent une valeur générale, les insèrent dans le monde fictif d'une oeuvre littéraire, en leur ôtant en partie la réalité individuelle.

Les odes — pas trop nombreuses — où le sujet est la transposition de l'auteur ne sont pas représentatives pour toute la création d'Horace. Cette construction du sujet apparaît le plus souvent dans les dédicaces, dans les prologues et épilogues poétiques de chaque recueil (I 1, II 1, II 20, III 1, III 30, IV 1, IV 15). Outre le ton autoritaire, l'identification s'appuie ici sur les faits de la biographie de l'auteur, et avant tout sur les allusions à sa vocation poétique[11]. Pourtant, même dans le cas d'une telle identification du sujet lyrique avec le poète, il s'agit d'une construction littéraire, d'une sélection spéciale des faits et des allusions.

Un élément identificateur peut être p.ex. l'amitié entre Horace et Mécène, connue déjà d'une oeuvre antérieure, les *Satyres*. Même en laissant de côté les détails biographiques, on est donc enclin à identifier le sujet des odes adressées à Mécène avec Horace. La plupart de ces odes mentionnent la disproportion de la position sociale et matérielle de deux amis. Ce contraste devient même, dans l'ode I 20, la clef de composition de toute l'oeuvre. Dans III 29 l'antithèse des attitudes est également le centre de la composition.

Les allusions de l'auteur à son origine sont fréquentes dans les odes exprimant sa haute position comme poète. Dans les odes où le sujet revêt cette dignité, il parle toujours avec hauteur. Sa différence des autres, son éloignement de la foule, son opposition, du haut de sa vocation poétique, à toutes les aspirations humaines, sont très bien remarquables. Cette attitude s'exprime le mieux dans les paroles:

> Me doctarum hederae praemia frontium
> dis miscent superis, me gelidum nemus
> Nympharumque leves cum Satyris chori
> secernunt populo, si neque tibias ...

Le schéma d'opposition qui est à la base de la construction de cette ode se répétera dans le dernier livre dans l'ode IV 3, formulée dans la conscience d'une popularité déjà conquise. Dans I 26, la protection particulière des Muses sépare le sujet du monde entourant. On retrouvera le même soulignement de la distinction de la vulgarité et de la médiocrité des autres dans I 31 et III 1.

Ce n'est pas uniquement l'opposition du poète à la foule qui est soulignée dans les poésies où parle le sujet-auteur. Le refus d'adopter les genres étrangers au poète se trouve dans les *recusationes* bien connues. La Muse frivole du poète s'oppose aux sublimes sujets épiques dans I 6; le poète se cache derrière son autorité dans II 12 (v. 13—16), et derrière celle d'Apollon dans IV 15:

> Phoebus volentem proelia me loqui
> victas et urbis increpuit lyra ...

---

[11] Une telle construction du sujet est particulièrement fréquente dans le livre IV.

rium bez wyjątku wyśmieje aktora, ponieważ w Rzymie istniały właściwie tylko te dwa rodzaje broni. Dalszy ciąg wywodów snuje autor już zupełnie poważnie.

Między pochlebstwem a kpiną oscyluje wypowiedź, w której Horacy przypisuje rzymskim ekwitom jako widzom w teatrze dużo dobrego smaku i jest przekonany, że nie zechcą nagradzać sprośnych dowcipów, jakie podobają się nabywcom grochu i kasztanów, czyli szerokiej publiczności (w. 248—250). Ekwitów wyraża tu komiczna niewątpliwie peryfraza, gdzie autor przedrzeźnia dyskretnie obowiązkowe „insygnia" świadczące o przynależności do klanu: *offenduntur enim quibus est equus et pater et res* (w. 248). Wyraźne żarty stroi poeta z twórców, którym potrzeba do pisania szalonego natchnienia, a w życiu codziennym zachowują się dziwacznie, nie przestrzegają zasad higieny, nie dbają o wygląd zewnętrzny (w. 297—298). Horacy dodaje złośliwie, że najprostszym sposobem pozyskania opinii genialnego poety jest nie chodzić do fryzjera. Tu żart przechodzi w ironię. W tym bowiem tonie zapewnia Horacy o swej rzekomej lekkomyślności, wskutek której zrezygnował z poetyckiego wieńca broniąc się przed wszelkim działaniem szalonym: *o ego laevus, / qui purgor bilem sub verni temporis horam. / Non alius faceret meliora poemata* (w. 301—303). W końcowej parti utworu autor powtórnie razi ostrzem kpiny zwolenników i wyznawców Demokrytowej teorii twórczego szału (w. 453—476). Dokucza im złośliwymi porównaniami, o czym już była wyżej mowa. Ironizuje na temat osobnika, który deklamując swe wiersze natchnione, stąpał nieostrożnie i wpadł do studni. Horacy zapewnia, że w takim wypadku odradzałby jakąkolwiek akcję ratowniczą, bo być może ów poeta dobrowolnie tam się znalazł i nie życzy sobie, by go ratowano (w. 457—463). Następuje opowiedziany z pozorną powagą przykład dobrowolnego zgonu Empedoklesa. W rzeczywistości była to złośliwa anegdota znana nam z przekazu Diogenesa Laertiosa[23]. Empedokles chciał stworzyć pozory, że nagle i tajemniczo zniknął z tego świata. Wskoczył więc do wrzącego krateru Etny, aby nikt nie odnalazł jego zwłok i ludzie chętniej uwierzyli, iż był bóstwem nieśmiertelnym, jak o tym zapewniał (Diog. Laert. VIII 2,66):

> Χαίρετ' ἐγὼ δ' ὔμμιν θεὸς ἄμβροτος οὐκέτι θνητὸς
> πωλεῦμαι

Nie osiągnął wszakże celu, bo wulkaniczne siły wyrzuciły na zewnątrz jeden z jego spiżowych chodaków. Tak spalił na panewce mit o powrocie rzekomego boga między niebiany. Horacy powtórzył historyjkę z niezrównaną finezją i znów w ogromnym skrócie: *deus immortalis haberi / dum cupit Empedocles ardentem frigidus Aetnam / insiluit* (w. 464—466). W niecałych dwu wersach zmieścił jeszcze autor aluzję do nauki Empedoklesa o starzeniu się i śmierci. Filozof głosił mianowicie, że z wiekiem każdy człowiek stopniowo wystyga, a umiera, gdy ulotni się z niego wszystko ciepło. Horacy zakpił z mistrza, gdy na tle owej teorii wystygania połączył jego pretensje do nieśmiertelności ze skokiem do gorącego krateru. I tu cechą wyróżniającą wypowiedź jest rekordowa wprost oszczędność słów, które zawierają nadto zręczną retoryczną

[23] Diog. Laert. VIII 2,69.

kreślonym *ego ... cur invideor* (w. 55 n.). Wreszcie jakoby dla usunięcia wszelkich ewentualnych wątpliwości stwierdza z emfazą: *licuit semperque licebit / signatum praesente nota producere nomen* (w. 58 n.). Następuje omówione już wyżej porównanie mowy ludzkiej do liści i rekapitulacja. Horacy wypowiada się z coraz większym zaangażowaniem: jeśli zajdzie potrzeba tworzenia nowych wyrazów, nikt i nic nie zdoła temu przeszkodzić[24]. Po tych słowach dobitnych podejmuje poeta nową kwestię w tonie rzeczowej dyskusji. Wspomniane podniesienie tonu wiąże się nieraz z adresatami listu, z Pizonami. Poeta zwraca się do nich uroczyście, np. *Pompilius sanguis* (w. 292), lub do starszego syna z emfazą: *o maior iuvenum* (w. 366). Pewna żarliwość daje się zauważyć na początku listu, gdzie autorowi szczególnie zależy, by właściwie i głęboko zrozumiano sens groteskowego obrazu przedstawiającego *monstrum ridiculum*. Zwraca się wtedy do adresatów po raz pierwszy: *Credite, Pisones* (w. 6). Z podobną żarliwością wypowiada Horacy swe najgłębsze przeświadczenie, że na parnasie poetyckim nie ma miejsca dla miernych jednostek. Zarazem lektura tego fragmentu pozwala dostrzec, jak Horacy pilnuje niejako siebie, jak kontroluje, czy uniesienie nie rozlewa się zbyt szeroko, jak jednym słówkiem nie tylko tłumi patos, lecz w oka mgnieniu wpada w inny ton, przechodzi do ulubionego szyderstwa (w. 372 n.):

mediocribus esse poetis
non homines, non di, non concessere columnae

Niespodziewanie w ostatnim wyrazie asyndetycznego członu umieścił Horacy aluzję do prozaicznej, handlowo-finansowej strony działalności artysty: istnienia poetów przeciętnych nic nie usprawiedliwi, ani ludzie, ani bogowie, ani ... stoiska księgarskie. Ironiczna aluzja do sprzedaży napisanych książek, na którą nie może liczyć mierny twórca, miała być ostatnim argumentem odstraszającym dyletantów i zarazem przytykiem do rzymskiej interesowności, skłonnej nawet talent oceniać w kategoriach materialnego zysku lub straty.

Cytowane przykłady pozwalają zaobserwować, że nurt dydaktyczny w *Liście do Pizonów* ożywiają oprawione w kunsztowną formę zewnętrzną elementy humoru, ironii, żartu, drwiny, jak i powagi, emfazy, entuzjazmu i patosu. Te ostatnie wszakże dozowane są bardzo oszczędnie. Jedne i drugie stanowią wyraz osobistego zaangażowania autora i jednocześnie są czynnikami, które wywołują w odbiorcy określone reakcje uczuciowe. Dzięki temu, jak również dzięki obrazowości języka i porównaniom lektura listu prócz wartości poznawczych daje wiele doznań natury estetycznej, towarzyszących przede wszystkim obcowaniu z literaturą piękną.

Poznań

---

[24] Hor. *A.P.* 71 n.: *si volet usus, / quem penes arbitrium est et ius et norma loquendi. Usus* znaczy tu tyle co potrzeba-konieczność a nie zwyczaj-praktyka. Por. Grimal, *o.c.* s. 92—95, który przypisał słowu *usus* w omawianym kontekście *Listu* sens zgodny z terminologią właściwą epikurejskiej teorii języka; s. 92: „l'usus d'Horace n'est pas différente de l'utilitas de Lucrèce (chodzi o *de rer. nat.* V 1028 n., przyp. mój — A. W.), de la χρεία d'Epicure".

à y assister. On l'observe dans II 11, III 19. Dans cette dernière ode le sujet tache de noyer son tourment d'amour dans le vin.

Dans les odes érotiques il est l'objet des tentatives de la fille: *ipsum me ... grata detinuit compede Myrtale libertina* (II 4), victime de sa trahison (I 5, I 13, II 8), cruauté (III 10) ou raillerie (III 26). Il est soumis à la force de l'amour; comme le montrent les métaphores „ardentes":

me lentus Glycerae torret amor meae (III 19,26)
urit me Glycerae nitor ...
urit grata protervitas
et vultus ... (I 19,5)

et même de Venus-la reine en personne:

Intermissa, Venus, diu
rursus bella moves? (IV 1, 1 nn.)
in me tota ruens Venus ... (I 19, 9)

Contrairement aux oeuvres citées ci-dessus, où nous avons affaire au sujet-auteur, ou à un sujet individualisé donnant les conseils et leçons sur un ton autoritaire, dans les odes érotiques le sujet est pour la plupart typique, lié au destinataire par le schéma d'une situation banale. La plaisanterie, la parodie d'un modèle littéraire sont souvent à la base de la conception de ces oeuvres. Le sujet est alors caché sous un déguisement littéraire, et il proclame emphatiquement les sentiments feints ou exagérés. Les odes I 13, III 26 et III 10 sont ici les plus caractéristiques. Dans cette dernière, pour rendre la situation plus colorée, toutes les forces élémentaires concourent, même en désaccord avec les lois de la météorologie (le gel et la pluie à la fois). C'est du temps mauvais que l'amant se plaint plus que de la souffrance de son coeur. Il en appelle à ses compagnons de malheur (le pluriel caractéristique dans l'expression: „tinctus viola pallor amantium" dans le vers 14), non pas à la force exceptionnelle de son sentiment.

Dans plusieurs odes l'attitude du sujet est celle d'un observateur — „spirito di contemplazione quasi oggettiva", comme dit A. Rostagni[12]. Le sujet est alors pour la plupart caché, absent de l'oeuvre. Il ne trahit sa présence que par un brin d'ironie dans la présentation des faits, comme dans I 8, III 7, ou par un ton satyrique vis à vis du destinataire, comme dans III 15. Même dans les odes où il parle sur un ton autoritaire, il ne met pas d'engagement, et trahit ses propres opinions plutôt par le commentaire ou l'appréciation.

Le ton invocatoire propre à la poésie lyrique d'Horace, la mise en relief du destinataire au detriment du sujet, la discrétion du narrateur, comme dans les cas cités ci-dessus, ne sont pas les seuls facteurs qui mettent le sujet dans l'ombre. L'individualité de celui-ci s'efface encore davantage dans les odes où il parle au nom

---

[12] A. Rostagni, *Storia della letteratura latina*, t. II, Torino 1955, p. 105.

w sztuce. Najbliższym dowodem, że poddał siebie wymaganiom stawianym dziełu sztuki, może być świadczący o kunszcie autora paralelizm między wstępem a zakończeniem, gdzie porównanie odpowiada porównaniu, groteska grotesce, a żart żartowi[14].

Porównania występują i w toku listu. Uwzględniając jego podział zasadniczy na dwie części, z których pierwsza ma za przedmiot dzieło, druga zaś twórcę, stwierdzić trzeba, że porównania stają się liczniejsze w części drugiej, by pod koniec listu zawładnąć całkowicie jego stylem, i utrzymują tę przewagę aż do ostatniego słowa. Niektóre dotyczą samego autora i te mają żartobliwy charakter mimo poważnej problematyki. Takim właśnie porównaniem zakończył Horacy część wstępną *Listu* (w. 1—37), wyodrębnioną jako wstęp do właściwych wywodów przez K. Büchnera[15]. Poeta daje do zrozumienia, że nie odpowiadałaby mu w sztuce pozycja zręcznego rzemieślnika, który wyuczony wykonywać fragmenty dzieła zupełnie nie panuje nad całością. Byłoby mu to równie przykre, jak posiadać krzywy nos będąc poza tym przystojnym, czarnowłosym i czarnookim mężczyzną. Zgłębiać tego porównania nie ma powodu. Jest po prostu niepoważne, ale przytoczone z humorem zręcznie zamyka część wstępną osobistym, indywidualnym akcentem. Drugie osobiste porównanie przypada na ważniejsze jeszcze pod względem kompozycyjnym miejsce. Jest nim odcinek rozpoczynający część drugą utworu, wyróżnioną przez badaczy umownym tytułem *poeta* lub *artifex* (w. 295—476). Büchner nazwał ów odcinek (w. 295—308) *Gelenkstück*, niby przegub względnie kolanko łączące dwie zasadnicze części *Listu do Pizonów*[16]. Fragment „przegubowy" zaczyna się od przytoczenia poglądu Demokryta na decydującą rolę świętego szału, czyli natchnienia (θεία μανία) w twórczości poetyckiej, a kończy się zwięzłą zapowiedzią instruktarzu poetyckiego, jakiego zamierza Horacy udzielić w dalszym ciągu listu (w. 295—297 i 306—308). Środek zaś wypełnia kpina z poetów pozujących na twórców natchnionych oraz wyznaczenie sobie samemu określonej roli do spełnienia na rzymskim parnasie. I tu użył Horacy żartobliwego porównania do osełki, która choć sama nie ostra, cudze ostrza wyostrza: *ergo fungar vice cotis, acutum / reddere quae ferrum valet, exsors ipsa secandi* (w. 304—305). Na rolę osełki przystał Horacy zrezygnowawszy uprzednio z „świetnej" okazji zostania znakomitym poetą. Przecież wystarczyłoby, pisze, poddać się szaleństwu, aby zostać jednym z natchnionych. Znamienne jest, że Horacy przybiera ton żartu lub ironii szczególnie wtedy, gdy mówi o sprawie obchodzącej go przecież najbardziej, o własnej twórczości. Także w w. 32—37, gdy

---

[14] Por. Brink, *o.c.* s. 269: „The two caricatures (zawarte w wierszach początkowych 1—5 i końcowych 472—476, przyp. mój — A. W.) serve to link the beginning and the end. This is another touch lending unity to the poem".

[15] Büchner, *o.c.* s. 164: „Sieht man so, wie hier das Höchste angerührt und angedeutet wird, kann man den Neueinsatz bei 38 nicht verkennen. [...] Der Neueinsatz ist nicht ohne Verbindung, aber deutlich markiert".

[16] *O.c.* s. 165. Podobnie traktuje w. 295—309 Brink widząc w nich rodzaj zamaskowanego przejścia (*transition*) od jednej części poematu do następnej, *o.c.* s. 5—6.

antytezę: *frigidus — ardentem Aetnam*. Anegdotkę zakończył wniosek, którego uroczyste sformułowanie spotęgowało zawartą tam dozę sarkazmu: *sit ius liceatque perire poetis* (w. 466). W tonie sarkazmu utrzymana jest również uwaga o poetach-dyletantach, poprzedzona szeregiem przykładów. Wynikało z nich, że kto nie czuje się zawodnikiem, nie bierze udziału w igrzyskach, aby nie popaść w śmieszność (w. 379—381). Niestety, w szranki literackie wstępują ignoranci: *qui nescit versus, tamen audet fingere* (w. 382). Słowem *audet* dał poeta do zrozumienia, że nie brak im bezczelności. Ciąg dalszy natomiast odsłania gryzącą ironię wobec uzurpatorów w dziedzinie poezji i jakby pretensję, że nie dość im wyróżnień społecznych i majątkowych, lecz również w sztuce szukają potwierdzenia swego uprzywilejowania. Jest taki, pisze Horacy, człowiekiem wolno urodzonym, cenzor zaliczył go do stanu rycerskiego na podstawie majętności, nikt nie może mu nic zarzucić, dlaczego więc nie miałby zostać jeszcze i poetą (w. 382 — 384). — Zaprawiona ironią jest też scena rachunków w rzymskiej szkółce, gdzie *filius Albini* ćwiczy się w trudnej sztuce obliczania procentów, natomiast pochwała ze strony nauczyciela brzmi: *rem poteris servare tuam* (w. 329). Kto wszakże od małego nauczy się przywiązywać wagę jedynie do monety, ten pochłonięty problemem, jakby ją podwoić albo i potroić, nie zasłynie wiekopomną twórczością artystyczną (w. 330—332).

Przytoczone i omówione urywki listu świadczą, że Horacy najchętniej przeplatał materiał dydaktyczny, stanowiący w każdym razie trzon dzieła, ironią, żartem, kpiną. Co nie dziwiło u autora *Satyr*, który niejako programowo przekazywał treści moralne pod znanym hasłem *ridendo dicere verum*, to wymaga osobnego odnotowania, gdy tenże autor wybrał temat naukowy będący w dodatku przedmiotem szczególnie dlań bliskim i wprost osobistym. Horacy zdawał sobie sprawę, że wybrany przezeń temat, zasadniczo nie poetycki, może nabrać literackich walorów tylko wtedy, gdy ujęte w nim treści napromieniuje jakiś pierwiastek estetyczny. Wtedy bowiem utwór zdoła też budzić wrażenia estetyczne właściwe dziełom sztuki, zarówno pióra jak pędzla czy dłuta. Horacy uznał za najodpowiedniejszą kategorię estetyczną ironii i humoru. Pomijając fakt, że zgadzało się to z jego psychiczną strukturą, wybór świadczy o głębokim przemyśleniu i starannej selekcji możliwości. Dydaktyce bowiem grozi nuda. Poruszanie spraw ważnych i zasadniczych wiąże się najczęściej w sposób niemal konieczny z podniosłością tonu, która graniczy z pompatycznością. Mówienie o bliskich komuś problemach przechodzi niejednokrotnie w żenujące wywnętrzanie się i intelektualny ekshibicjonizm. Horacy wprowadziwszy ton żartu i kpiny uniknął zarówno Scylli, jak Charybdy.

Akcenty humoru, ironii czy sarkazmu nie są wszakże jedynymi czynnikami kształtującymi formę wewnętrzną *Listu do Pizonów*. Niekiedy autor podnosi głos, który wówczas rozbrzmiewa szczególnie dobitnie. Tak dzieje się np. w urywku poświęconym neologizmom (w. 48—59). Horacy uważa neologizmy za nie tylko dopuszczalne, lecz nawet pożądane w języku artystycznym, jeśli tylko stosuje je ktoś z umiarem. Horacy walczy o dobre prawo poetów do inwencji słownej. Że sprawę tę traktuje bardzo osobiście, świadczy wypowiedź w pierwszej osobie z wyraźnie pod-

Als Beispiele der epischen Dichtung dienen dem Epigrammatiker u.a. Oedipus, Thyestes, Hylas, Medea, Parthenopaeus, Attis, Harpien, Zentauren, Gorgonen und Daedalus (X 4). In dem Lobgedicht IX 3 illustriert Martial mit den *exempla* den Gedanken, dass Domitian den Göttern mehrere Wohltaten erzeigt hat, für welche sie sich bei ihm zu bedanken nicht imstande sind: Iuppiter ist nämlich dem Herrscher für den Kapitolinischen Tempel und Agon Capitolinus, Iuno, Hercules und Dioskuren für die Errichtung ihrer Heiligtümer dankbar (IX 3,7—11):

Pro Capitolinis quid enim tibi solvere templis,
Quid pro Tarpeiae frondis honore potest?
Quid pro culminibus geminis matrona Tonantis?
Pallada praetereo: res agit illa tuas.
Quid loquar Alciden Phoebumque piosque Laconas?

Die von dem Dichter angeführten *exempla* betonen noch ausdrücklicher die Verdienste des Kaisers.

Zweimal bedient sich Martial einer längeren Aufzählung der mythologischen Gestalten. Wir lesen z.B. in dem Spottepigramm VIII 6 eine lange Reihe der Besitzer der Pokale, die sich zur Martials Zeit in Auctus' Händen befanden; zu ihnen gehören Laomedon, Apollo, Lapithen, Zentauren, Rhoetus, Achilles, Bithias, Dido und Aeneas. Im Munde des Auctus lautet diese Aufzählung als ein überzeugender Beweis, wie alt und kostbar daher die Gefässe sind; für die Leser dagegen wird sie zur Hauptquelle des Komischen als ἀδύνατον, welches der Autor als etwas sicheres und unzweifelhaftes darstellt. In den letzten Zeilen des Epigramms X 35, in dem Martial die dauerhafte und glückliche Ehe der Dichterin Sulpicia mit Calenus preist, stellt er fest, dass sie im Falle des Todes ihres Mannes länger nicht leben möchte ... *nec Tonantis uxor | nec Bacchi nec Apollinis puella.* Eine kurze Aufzählung hebt Sulpicias Liebe und Treue gegenüber Calenus besser hervor.

Bei der Erwähnung verschiedener Städte und Orte knüpft Martial seltener an die Mythologie an. In solchen Fällen verwendet der Epigrammatiker in erster Reihe die Metonymien; so z.B. anstatt des Namens der Stadt Caieta gebraucht er den Namen *Aeneae nutrix* (V 1), weil Aeneas' Amme, Caieta, während seiner Wanderungen in Italien gestorben und dort begraben worden ist; die Stadt ist zur Erinnerung an sie so genannt worden. Eine andere Stadt, Circei, bezeichnet der Dichter ebenfalls mittels der Metonymie *filia Solis*; dieser Name leitet seinen Ursprung von Circe, der Tochter des Sonnengottes Helios ab, die während der Flucht aus Kolchis dorthin gelangte (V 1). In dem Epigramm X 30 benennt Martial dieselbe Stadt *Circe*, also mit ihrem Namen. Wenn er dagegen in dem Gedicht IV 25 Ortschaften aufzählt, in denen er sein Alter verbringen möchte, nennt er u.a. Aquileia *Ledaeo felix Timavo*; hier folgt er der Tradition, dass die Argonauten unter der Führung von Ledas Söhnen, Castor und Pollux durch den Fluss Timavus (deshalb *Ledaeus Timavus*) im Adriatischen Meer gelandet sind; der Dichter gedenkt noch ihres Rosses, Cyllarus: *hic ubi septenas Cyllarus hausit aquas*, denn Timavus entsprang aus sieben

Quellen (Strabo V, p. 214). Er erwähnt auch den Ort, wo Phaethon von dem Sonnengespann herabgestürzt und tödlich verunglückt ist: *et Phaethontei conscia silva rogi.* Mehrmals gebraucht der Epigrammatiker das Adjektiv *Parrhasius* in der Bedeutung *Palatinus*, weil Parrhasia einen Teil Arkadiens bildete, woher Euander stammte, der nach Italien kam und sich auf dem Hügel, später Palatium genannt, ansiedelte. Desselben Eigenschaftswortes bedient sich der Verfasser anstatt „nördlich", weil die Tochter Arkadiens Königs, Likaon, in einen in dem nördlichen Teil des Himmels strahlenden Stern verwandelt worden ist: *cernere Parrhasios dum te iuvat, Aule, triones* (VI 58). Wenn Martial über Vesuvius Ausbruch und die damals verschütteten Städte, Pompei und Herculanum, erzählt, bezeichnet er die erste von ihnen als. *Veneris sedes*, die zweite mit der Periphrase *locus Herculeo nomine clarus.* Ebenso erinnert er daran, dass Bacchus und Satyrn Vesuvius' Hänge gern besuchen (IV 44,3—4):

Haec iuga quam Nysae colles plus Bacchus amavit,
Hoc nuper Satyri monte dedere choros

während das spanische Baetis Bromios und Pallas lieb ist (XII 98,1—3).

Des öfteren kommen mythologische Gestalten in den Vergleichen vor. Am zahlreichsten sind die Gegenüberstellungen Domitians mit dem Iuppiter Capitolinus und Hercules; sie fallen stets zugunsten des Kaisers aus. So z.B. vergleicht der Epigrammatiker den Herrscher mit Hercules in den Gedichten IX 101 und IX 65; er nennt Domitian „maior" (Alcides) und weist auf, dass er den kleineren, d.h. den mythischen nicht nur an prächtigen Kriegs- und Friedenstaten (IX 101), sondern auch an Schönheit übertroffen hat. (IX 65). In dem Epigramm desselben Buches stellt er die Gastmahle auf dem kaiserlichen Hofe den von Iuppiter gleich um festzustellen (IX 91,5—6):

Quaerite qui malit fieri conviva Tonantis.
Me meus in terris Iuppiter ecce tenet.

In dem Geburtstagsgedicht für Domitian äussert Martial die Meinung, dass der Geburtstag des Kaisers verehrungswürdiger als Iuppiters ist (IV 1); in einem anderen zeugt der Vergleich des irdischen Herrschers mit dem himmlischen davon, dass Domitian den Gott an Sanftmut überbietet[5]. Aber ausser den zahlreichen Gegenüberstellungen des Kaisers mit den Göttern finden wir bei unserem Epigrammatiker eine lange Reihe von anderen *comparationes.* Wir finden bei ihm nämlich ungefähr 50 Gedichte, in denen mythologische Gestalten in verschiedenartigen Vergleichen auftreten. In erster Reihe gehören zu ihnen die Lobepigramme ohne Rücksicht darauf, ob in ihnen Personen, Gegenstände oder Ereignisse zum Thema der *laudatio*

---

[5] Die Vergleiche Domitians mit Iuppiter und Hercules tauchen bei Martial sehr oft auf und sind allgemein bekannt; deshalb führe ich nur einige von ihnen an.

Manchmal erfüllen mythologische *comparationes* keine bestimmten Aufgaben, sondern werden nur zum stilistischen Schmuck und beweisen, dass dieses Gebiet dem Epigrammatiker nicht fremd war. So z.B. stellt der Verfasser in dem Spottepigramm (X 62) auf den — nach Martials Ansicht — zu strengen Lehrer die Geissel, mit der dieser *ludi magister* seine Schüler strafte, mit Apollos Geissel gleich, mit welcher der Sonnengott Marsyas geisselte, bevor er ihn abhäutete.

Die Vergleiche mythologischen Inhalts treten ferner in einigen Trauergedichten auf[8]. Die Zeilen des Epigramms VI 68 enthalten den Gedanken, dass der verstorbene Eutychus Hylas und Hermaphroditus an Schönheit übertroffen hat, während in dem Gedicht XII 52 Martial das Ehepaar, Sempronia und Rufus mit Helene und Menelaus vergleicht, um sich später über Sempronia in folgenden Worten zu äussern: *tu melior, quae deserto raptore redisti* (XII 52,7). In dem satirischen Grabepigramm auf die sehr alte endlich verstorbene Philenis sagt der Verfasser ironisch, dass sie nur drei Monate älter als Sybilla war: ... *maior erat mensibus illa tribus* (IX 29,13). In einem anderen Gedicht, das den Tod der durch einen Eber zerrissenen Hündin namens Lydia verewigt (XI 69), führt er in der Gegenüberstellung die aus der Mythologie bekannten Hunde ein und erwähnt den Hund der Erigone (Maira), den des Cephalus (Lelaps) und den dulichischen Hund (d.i. den Argos des Odysseus). Aber der Besitzer Lydias, Dexter, möchte sie gegen keinen von ihnen austauschen. In den angeführten Epigrammen — mit Ausnahme von IX 29 — haben mythologische *comparationes* zum Zweck, dem Verstorbenen Lob zu spenden; dagegen der zur Übertreibung gebrauchte Vergleich mit Sybilla in dem Epigramm IX 29, bezweckt vor allem die Hervorhebung des hohen Alters der Philenis, was einen grösseren humoristischen Eindruck hervorruft.

Auch in anderen Gelegenheitsgedichten finden wir nicht selten die *comparationes* mythologischen Inhalts. In dem anlässlich des Haarschneidens des Encolpus verfassten Epigramm tauchen zwei Gegenüberstellungen auf; sein Gönner nämlich, Aulus Pudens, wird Helios, Phaethons Vater, und Encolpus selbst Hylas und Achilles gleichgestellt (V 48,3—6):

... sic cessit habenis
Audaci questus de Phaethonte pater;
Talis raptus Hylas, talis deprensus Achilles
Deposuit gaudens, matre dolente, comas

Bei der Darstellung eines Widders und eines milden Löwen, welche in einem Käfig verträglich leben und sich mit derselben Nahrung befriedigen, kommt Martial zum Schluss, dass sie in einem viel grösseren Masse als der Nemeische Löwe und Phrixos' Widder mit goldenem Vliess verdienen, sich unter den Sternkonstellationen am Himmel zu befinden (IX 71). In einem anderen erotischen Epigramm dagegen charakterisiert er Gallus in folgenden Worten: *levior conchis Cytheriacis* (II 47). Wenn unser

---

[8] VI 68; IX 29; XI 69; XII 52.

sam przełożyć na język wykładu o sztuce pisania, albo do ożywienia tego wykładu bądź przez dosadniejsze jakieś słowo, bądź przez budzenie różnych skojarzeń, nieraz literackich. Np. zamiast powiedzieć „będę się nudził" sc. w teatrze, jeśli aktor źle zagra rolę — powie Horacy dobitniej *dormitabo* (w. 105). Budy jarmarczne (*tabernae*), od których z daleka winien się trzymać król czy też heros z tragedii, kojarzyły się zapewne z terminem historyczno-literackim *fabula tabernaria*, którym określano komedię Afraniusza. Podobnie aluzję do genezy tragedii greckiej jako „pieśni kozłów" zawiera opisowe przedstawienie jej autora: *carmine qui tragico vilem certavit ob hircum* (w. 220). Wreszcie negatywną ocenę pewnych utworów literackich zdyskwalifikowanych przez poważną opinię publiczną wyraził autor za pomocą zwrotów zaczerpniętych z życia politycznego Rzymian (w. 341—343):

centuriae seniorum agitant expertia frugis,
celsi praetereunt austera poemata Ramnes:
omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Niekiedy przy takim obrazowaniu narusza Horacy prawa obowiązujące w języku nieartystycznym, mieszając wyrażenie z różnych dziedzin i przedmioty nieożywione z istotami żyjącymi. W tym zakresie *List do Pizonów* ma coś wspólnego z liryczną twórczością Horacego, nosi cechy właściwe poetyckiemu ujmowaniu rzeczywistości[13].

List kończy się porównaniem. Ostatnie słowo brzmi *hirudo*, czyli pijawka, do której podobny bywa czasem poeta (w. 476). Kilka wierszy powyżej poeta przyrównany jest do niedźwiedzia, który wyrwał się z klatki i ściga, kogo tylko napotka (w. 472—474). Porównanie do niedźwiedzia i pijawki, niezmiernie złośliwe, wymierzone było przeciw tym twórcom, którzy niezmienną gotowością recytacji własnych utworów przerażali otoczenie (np. w termach), a jeśli złapali jakąś ofiarę, potrafili wyczerpać jej siły bez reszty. Horacy przypisał takie cechy poetom, którzy natchnienie i nadnaturalną inspirację uważali za jedyne i ostateczne prawo i źródło twórczości. On, który własnym przykładem od lat dawał świadectwo zupełnie odmiennym przekonaniom, mianowicie o konieczności pracy nad wierszem usilnej, kontrolowanej i mozolnej, tym razem poddał krytyce to, co w postawie i zachowaniu tzw. natchnionych poetów tchnęło dziwactwem raczej i absurdem. Owi uczestnicy „boskiego szaleństwa" uważaliby za rzecz niegodną postępować jak zwykli śmiertelnicy, od których dzieliła ich przepaść talentu. Dlatego największą złośliwością porównania była aluzja do braku zdolności poetyckich. Albowiem nie przytyk do szalonego zachowania zdolny był zranić do głębi ludzi, którzy wprost popisywali się ekstrawa-

---

[13] Por. Grimal, *o.c.* s. 10: „Son (sc. d'Horace) expérience lyrique lui a appris que la juxtaposition des images, leur incohérence même, étaient de puissants moyens pour saisir ce qui surgit à la limite de la conscience claire. En ce sens, l'épitre aux Pisons, qui doit, elle aussi, se pencher sur le mystère de la creation esthétique, fera appel aux procédés du lyrisme". I dalej s. 10—11: „Comme dans les Odes ... la pensée réelle n'est pas directement formulée, elle s'incarne, temporairement, dans une image, ..."

zatem do całkiem odmiennych dziedzin i kategorii znaczeniowych. Co istotne, dobór pospolitych na ogół wzorów nie umniejszył literackiej wartości porównań. W większości z nich kryje się żart lub złośliwość. Siła oddziaływania innych polega na komicznej przesadzie lub wprost groteskowym ujęciu. Są i takie porównania, które posiadają jakoby „drugie dno", dostępne zwłaszcza dla znawców orientujących się w życiu literackim epoki (np. porównanie z niedźwiedziem lub z licytatorem publicznym). O wartości i oryginalności porównań decydowała i zmienna intencja, z jaką poeta je wprowadził, i niejednoznaczne nieraz, kapryśnie chciałoby się powiedzieć podsuwane czytelnikowi *tertium comparationis*. Właśnie to zaskakujące znajdywanie częściowych tylko podobieństw, rzucających jednak ostre światło na istotę opisywanego zjawiska, czyli na przedmiot porównania, stanowi chyba najbardziej charakterystyczną cechę omówionych wyżej paralel. Zmuszają bowiem czytelnika do zastanowienia, by odpowiedzieć mógł np. na pytanie, jak się ma przystojny brunet z krzywym nosem do literata, który dobrze opracowuje szczegóły utworu, lecz niezręcznie komponuje jego całość. Prawdopodobnie nie zachodzi między nimi żadna analogia i trzeba przyjąć, że porównanie należy do tych kapryśnych i żartobliwych, a orzeka jedynie tyle, że Horacy bardzo a bardzo nie życzyłby sobie zostać jednym z rzemieślników sztuki. Dodajmy, że w *Liście do Pizonów* brak niemal zupełnie porównań tzw. informacyjnych, jakie np. zawiera zdanie z *Poetyki* Arystotelesa: [Chór] musi być nieodzowną częścią całości i brać udział w akcji, nie jak u Eurypidesa, lecz jak u Sofoklesa[20]. Tego typu porównań informacyjnych znajduje się w *Poetyce* więcej, natomiast do rzadkości należą tam porównania właściwe, literackie. Proporcja to oczywiście całkowicie prawidłowa, jeśli zważyć różnicę w ujęciu przedmiotu przez Arystotelesa i Horacego.

Warto też zająć się poszukiwaniem formuły, w której można by wyrazić jakości estetyczne dominujące w *Liście do Pizonów*. Ponieważ poecie przyświecał niewątpliwie cel dydaktyczny, szukać trzeba w utworze zwłaszcza tonu pouczającego. I rzeczywiście, nić pouczeń snuje się nieprzerwanie poprzez dzieło, lecz rzecz charakterystyczna, tok dydaktyczny ustawicznie urozmaicany jest wstawkami o odmiennym charakterze, jak przykłady i porównania literackie. Trafi się też scenka rodzajowa (w. 326 nn.) i przytoczenia wypowiedzi osób trzecich (w. 338 n.; 450 n.; 463 n.). Z reguły zaś dydaktyczny wątek uzupełniają dialogi pozorne, prowadzone raz z neutralnym jakimś rozmówcą, to znów z domniemanym oponentem, a nawet z postaciami literackimi. Wymienione elementy odbierają wątkowi dydaktycznemu beznamiętny, obiektywny i referujący ton, a przeciwnie, wprowadzają doń motyw osobistego, indywidualnego, autorskiego uczestnictwa w dyskusji. Zastanowić się dalej wypada, co najsilniej uwydatnia się w owej indywidualnej postawie autora. Zaraz w pierwszym fragmencie listu reakcją na nieudany, dziwaczny obraz, i to reakcją sugerowaną wyraźnie przez Horacego jest śmiech: *spectatum admissi risum teneatis amici*? (w. 5). W w. 9—13 Horacy objaśnił niby w dyskusji z jakimś przeciwnikiem, jak on sam pojmuje zakres

---

[20] *O.c.* s. 39: *Poetyka* XVIII 6.

sind. Wenn der Verfasser in dem Gedicht IV 75 Nigrina rühmt, weil sie das väterliche Vermögen mit ihrem Gemahl geteilt hat, betont er, dass sie Alkestis und Euhadne, die stets als Beispiel der ehelichen Treue angesehen wurden, an ehelicher Liebe übertroffen hat (IV 75,5—7):

Arserit Euhadne flammis iniecta mariti,
Nec minor Alcestin fama sub astra ferat.
Tu melius ...

In dem Lobspruch seines kleinen von Marcella in Spanien als Geschenk erhaltenen Landgutes hebt Martial hervor, dass es für ihn einen grösseren Wert hat als die aus der *Odyssee* bekannten berühmten Gärten des Königs Alkinoos (XII 31). Die Bewirtung des ganzen Volkes, welche Domitian nach glücklicher Beendigung des Sarmatenkrieges veranstaltete, vergleicht der Autor mit dem von den Göttern nach ihrem Triumph über die Giganten gegebenen Schmaus (VIII 50). Verherrlicht Martial dagegen im Epigramm VIII 28 die neue, vom Freund geschenkte Toga, so fügt er hinzu, dass er sich sogar in der aus dem goldenen Vliess von Athamas, Vater des Phryxos, verfertigten Tracht nicht mehr gefallen könnte (V 19—20):

Non Athamanteo potius me mirer in auro,
Aeolium dones si mihi, Phrixe, pecus.

Die von Domitian veranstalteten Spiele stellt der Epigrammatiker den Arbeiten Hercules gleich um aufzuweisen, dass sie die Taten des mythischen Helden übertreffen[6]. In den Lobgedichten langt Martial nach den Vergleichen mythischen Inhalts in erster Reihe, um hervorzuheben, dass Personen, Gegenstände und Ereignisse auf der Erde denen aus der mythischen Welt, mit welchen sie verglichen werden, mindestens gleichkommen oder sie überbieten.

Ähnliche *comparationes* tauchen ebenso in den Spottepigrammen mehrmals auf. So z.B. macht Labienus, der kahl wird und die Reste seiner Haare nach dem kahlen Scheitel verschiedenartig kämmt, auf den Dichter den Eindruck eines dreiköpfigen Menschen und deshalb äussert sich der Verfasser über ihn: *talem Geryonem fuisse credo* (V 49). In dem satirischen Epigramm auf ein kleines Landgut stellt er die Maus, welche das Feld verwüstet und dem Besitzer Schrecken einjagt, dem Kalydonischen Eber gleich: ... *mus ... colono/tamquam sus Calydonius timetur* (XI 18). Den knauserigen Gastgeber, der einen Kürbis in Stücke schneidet, um aus ihm verschiedene Gerichte für die Gäste vorzubereiten, nennt Martial *Atreus ... cucurbitarum* (XI 31,1—2). Wenn er dagegen den betrunkenen Philostratus schildert, kommt

[6] Insgesamt nennt Martial 7 Taten des Hercules und zwar: seinen Sieg über den nemeischen Löwen und erymantischen Eber, über Antaeus, Cacus, Geryon, über die lerneische Wasserschlange und den sizilischen Eryx; vier von ihnen gehören zu den zwölf ihm von dem König Eurystheus aufgelegten Arbeiten, drei dagegen zu anderen Taten, die der Held unabhängig von jenen vollbracht hat (V 65).

Verhältnis zu Mars erinnert (VI 21). Pluton, *taciti regnator Averni*, entscheidet selbst über die Genesung des Licinius Sura; nämlich die Trauer und Bitten der dem Kranken nahestehenden Personen lassen ihn den Parzen den ihnen schon vorher entwendeten Spinnrokken wieder zurückgeben, damit sie den Lebensfaden des Licinius weiter spinnen können (VII 47). Bei Domitians Ankunft in Rom verspricht ihm Ianus persönlich lange Lebensjahre (VIII 2). Als dagegen der junge Eutychus in dem Lukriner See ertrunken war, bat der Epigrammatiker die Thetis und Najaden ihn zu beklagen (VI 68), während die personifizierten Victoria, Favor, Honor und Gloria den Tod des berühmten Wagenlenkers, Scorpus, beweinen (X 50). In dem Gedicht XII 52 zeigt der Dichter Menelaus und Helene in der Unterwelt; den verstorbenen Severus, Sohn des Epikers Silius Italicus, bejammert nicht nur der Verfasser, sondern auch Apollo und die Musen nehmen daran teil; dagegen legt der Epigrammatiker die Konsolationsargumente in Apollo's und Kalliope's Mund ein (IX 86). Bemerkenswert ist, dass die erwähnten Grabepigramme gleichwie das Hochzeitsgedicht für Stella und Violentilla, das Soterion für Sura und das Epigramm VIII 2 sich durch einen ofiziellen Charakter auszeichnen und keine subjektiven Elemente enthalten. Doch wenn die Gelegenheitsgedichte ähnlicher Art eigene Gefühle des Dichters zum Ausdruck bringen, sind sie von der Mythologie entweder ganz frei oder diese spielt in ihnen nur eine sehr geringe Rolle.

In ungefähr zehn Epigrammen hat Martial mythologische Gestalten als Beispiele (*exempla*) eingeführt; sie lassen Inhalt und Hauptgedanken dieser Gedichte besser hervortreten und bewirken, dass sie die Leser lebhafter ansprechen. So erwähnt der Verfasser Pylades und Orestes, Theseus und Pirithous, zwei sizilianische Brüder Amphinomus und Anapius sowie *Ledae genus* d.h. Castor und Pollux als Beispiele einer treuen, langjährigen und unwadelbaren Freundschaft[4]. Will er Silius Italicus nach dem Tode seines Sohnes trösten, so weist er auf die Leiden—von ihnen sind sogar die Götter nicht frei—Apollo's, der Linus und Calliopes, die ihren Sohn Orpheus verloren hat, hin (IX 86). Wenn dagegen der Epigrammatiker selbst aufdringlich den schönen Mundschenken des Afer anschaut und sein Benehmen die Unzufriedenheit des Gastgebers hervorruft, langt er wieder einem mythologischen exemplum, um sich zu rechtfertigen (IX 25,7—8):

Trux erat Alcides, et Hylan spectare licebat
Ludere Mercurio cum Ganymede licet

Die Ungeschicktheit und Langsamkeit des Friseurs Antiochus schildern ausgezeichnet folgende Zeilen (XI 84,9—12):

Hic miserum Scythica sub rupe Promethea radat,
Carnificem nudo pectore poscet avem,
Ad matrem fugiet Pentheus, ad Maenadas Orpheus,
Antiochi tantum barbara tela sonent.

---

[4] VI 11; VII 24; X 11.

ihm der Genosse des Odysseus, Elpenor, in den Sinn[7]. Durch Vergleiche dieser Art erreicht Martial in den Spottepigrammen entweder eine grössere humoristische Wirkung und grössere Plastizität der Darstellung oder vertieft die Charakteristik der beschriebenen Personen. So zeigt die schon erwähnte Gegenüberstellung des Caecilius und Atreus (XI 31) dem Leser einerseits die Verbissenheit des Gastgebers, anderseits dessen übermässige Vorsorge und Geiz. Weil Ligurinus in dem Epigramm III 45 die eingeladenen Tischgenossen mit der Vorlesung eigener schlechter Gedichte zu Tode quält, vergleicht Martial das Gastmahl bei ihm mit dem bei Thyestes in folgenden Worten (III 45,1—2):

Fugerit an Phoebus mensas cenamque Thyestae
Ignoro: fugimus nos, Ligurine, tuam.

Durch diese *comparatio* steigert sich natürlich das Komische. Den humoristischen Eindruck vergrössert ferner die schon erwähnte Gegenüberstellung des Labienus mit Geryon (V 49) und besonders Martials Feststellung, dass Labienus wegen der Ähnlichkeit zwischen ihnen leicht der Gewandtheit des Riesen unterliegen kann. Wenn der Epigrammatiker die Lebensweise des reichen Jünglings namens Cotta in dem Gedicht X 13 darstellt, schreibt er u.a. *Dormiat in pluma nec meliore Venus* (X 13,6); auf diese Weise hebt er den Prunk, der den Adressaten umgibt noch mehr hervor. Wenn er dagegen den schönen Mundschenken des Publius ... *minister / Idaeo resolutior cinaedo* nennt, bezeichnet er den Charakter des Gehilfen (X 98,1—2). Manchmal gebraucht der Autor mythologische Vergleiche, um seine eigene Stellung zu unterstreichen; er tut es zwar scherzhaft, aber so überzeugend, dass es dem Adressaten nicht leicht wäre einen Gegenbeweis zu finden. Als Beispiel kann das Gedicht VII 42 dienen; der Adressat Castricus, der sich selbst — wie es scheint — für einen viel besseren Dichter als Martial erklärt, fragt unseren Verfasser, warum er ihm *tam mala carmina* geschickt hat; und der Epigrammatiker erwidert: *Alcinoo nullum poma dedisse putas*? Durch solche *comparationes* legt der Autor klar dar, dass er Castricus die Epigramme senden durfte, obwohl dieser seine eigene Dichtung viel höher schätzte; denn sogar König Alkinoos, der Besitzer der prächtigen Gärten, wurde — nach Martials Meinung — mit Obst beschenkt. Mit einer ähnlichen Situation haben wir es in dem Gedicht XI 57 zu tun. Severus, der wahrscheinlich so wie Castricus von der Überlegenheit seiner Gedichte überzeugt ist, wundert sich, dass der Dichter aus Bilbilis ihn mit einem Gedicht zum Gastmahl einladet; Martial klärt ihn also über diese Tatsache damit, dass die Menschen Iuppiter doch Wein und rohes Eingeweide als Opfer darbringen, die der Gott gern annimmt, obwohl er sich im Himmel nur mit Ambrosia und Nectar ernährt (XI 57,3—4):

Iuppiter ambrosia satur est et nectare vivit;
Nos tamen exta Iovi cruda merumque damus.

---

[7] Die Analogie zwischen den beiden betrunkenen ist auffallend: als Philostratus nach Hause in der Nacht zurückkehrte, stürzte er die Treppen herab und wäre beinahe tot gewesen; Elpenor dagegen ist vom Dach herabgestürzt und hat den Tod gefunden.

gancją, lecz kpina z daremnych łowów na słuchaczy i szyderstwo z zainteresowania, jakie budziła ich twórczość. Porównanie z niedźwiedziem i pijawką ma charakter groteskowy, jest przerysowane, i byłoby żartem plautyńskim raczej niż horacjańskim, gdyby nie starannie obmyślone *tertium comparationis*: obawa i śmiertelne wyczerpanie (w. 472—476):

> certe furit ac velut ursus,
> obiectos caveae valuit si frangere clathros,
> indoctum doctumque fugat recitator acerbus;
> quem vero arripuit, tenet occiditque legendo,
> non missura cutem, nisi plena cruoris hirudo.

Mimo tego wszakże, co powiedziano o przemyślności i wyrafinowaniu porównania, które godząc w zewnętrzne śmieszności, trafiało w istotę rzeczy, przyznać trzeba, że w zakończeniu listu ogarnął poetę istotnie plautyński nastrój. W tym duchu bowiem Horacy zastanawiając się, oczywiście żartobliwie, co rzekomo natchnionych poetów skłoniło niestety do twórczości, doszedł do wniosku, iż z pewnością popełnili jeden z czynów świętokradzkich: znieważyli ojcowską mogiłę lub święte miejsce, gdzie uderzył piorun. Autor wyraził alternatywę w formie pytania, które nie pozostawiało żadnych wątpliwości, w jaki sposób zostały zhańbione prochy ojców (w. 470—472):

> utrum
> minxerit in patrios cineres, an triste bidental
> moverit incestus?

Charakter groteskowy, choć w tonie znacznie jest spokojniejsze, ma również porównanie umieszczone na wstępie listu. Jest też bardziej znane i częściej cytowane (w. 1—9). Porównuje się tam literaturę z malarstwem, ściślej obraz z książką. Zasadność takiego postępowania uznał sam Arystoteles, gdy napisał w *Poetyce* (c. 25): ἐπεὶ γάρ ἐστι μιμητὴς ὁ ποιητής, ὥσπερ ἂν εἰ ζωγράφος ἤ τις ἄλλος εἰκονοποιός. Horacy opisał nieudany obraz, aby przez porównanie dowieść, że równie nieudana będzie książka, jeśli ją ktoś napisze stosując metodę pracy niefortunnego malarza. Ten zaś posczepiał w kształt potworka końską szyję z kobiecą twarzyczką i z rybim ogonem, całość zaś pokrył różnobarwnym upierzeniem. Porównanie z dziełem literackim prowadzić miało do wniosku, że i w literaturze należy uszanować odrębność gatunku, czyli pisać utwory gatunkowo jednolite. Pomysł wyrażenia idei jednolitości na przykładzie modelu zwierzęcego spotykamy u Platona w *Fajdrosie*, choć tam chodziło o jednolitość myśli w wypowiedziach: δεῖ πάντα λόγον ὥσπερ ζῷον συνεστάναι κτλ. (Pl. *Phaedr.* 264 c). Horacy przez to, że zdecydował się na samym wstępie przedstawić pewien teoretyczny problem za pomocą porównania, któremu nadto nadał charakter groteskowej obrazowości, zapowiedział niejako swój stosunek do tematu swobodny, nie skrępowany rygorami naukowego wykładu. Nie oznaczało to bynajmniej, że autor zamierza zwolnić siebie od rygoru obowiązującego

za pomocą porównania z krzywonosym człowiekiem wspomniał o własnych ambicjach twórczych, wtrącił ironią zaprawione zastrzeżenie: *si quid componere curem* (w. 35). Wyglądało to na autoironię wobec niejako Horacjusza, który nie tak dawno otwarcie wyrzekł się poezji zdecydowany zgłębiać poważniejsze, moralne problemy[17].

Są też w liście porównania złośliwe prowadzące do ośmieszenia niepożądanych w literaturze zjawisk. Do takich zaliczał Horacy występy literackie bogatych dyletantów, którzy ze snobizmu najczęściej lub pod wpływem grafomańskich instynktów układali wiersze. Im to poświęcił porównanie do publicznego licytatora, który na rynku zwołuje do siebie ludzi, aby ich nakłonić do kupna lichego w gruncie rzeczy towaru (w. 419—421). W tym porównaniu wszystko jest gryzącą złośliwością: i to, że ów poeta musi swój towar zachwalać, i to, że nabywcy gromadzą się w nadziei materialnych korzyści, i ta najostrzejsza, choć ukryta drwina, że towar jest w kiepskim gatunku. W dalszym ciągu Horacy bardzo sugestywnie ukazał reakcje interesownych wielbicieli talentu bogatego twórcy. Oni mianowicie wysłuchawszy wiersza gotowi są powitać go okrzykami zachwytu, gotowi zblednąć śmiertelnie lub skakać w uniesieniu (w. 428—430). Porównanie, jakie potem następuje, godzi w owych entuzjastów sztuki bardzo boleśnie. Zachowują się, mówi Horacy, jak płatni żałobnicy na pogrzebie; ich żal bowiem jest o wiele wymowniejszy niż ból naprawdę stroskanych (w. 431—433).

Do porównań, w których złośliwość łączy się z żartem i pewną komiczną przesadą, należą wiersze wymierzone przeciw poetom wyśmianym za pozę, za nie obcinane paznokcie i rzadki kontakt z łazienką, przeciw tym, co teorię Demokryta o twórczym szale poetyckim rozumieli płytko i realizowali dziwacznie. Autor spiętrza porównania, których zadaniem jest ukazać, jak bardzo ludzie rozsądni unikają spotkań z poetą „natchnionym". Zmykają przed nim jak przed świerzbem i żółtaczką, omijają go jak niebezpiecznego szaleńca. Dla wywołania obrazu szalonego człowieka posłużył się autor wyrażeniami zrozumiałymi dopiero na tle swoistej obyczajowości religijnej Rzymu. Chodziło mianowicie o pewne graniczące z szałem praktyki religijne, jakie uprawiali *fanatici* — słudzy kappadockiej bogini Ma, czczonej w Rzymie jako Bellona. Bogini Diana natomiast, wzmiankowana w tymże kontekście, była patronką służących jej kapłanów-żebraków, których dzikie zachowanie na ulicach miast było wprost niebezpieczne dla przechodniów[18] (w. 453—456):

> Ut mala quem scabies aut morbus regius urguet
> aut fanaticus error et iracunda Diana,
> vesanum tetigisse timent fugiuntque poetam,
> qui sapiunt;

---

[17] Hor. *Epist.* I 1,10 n.: *nunc itaque et versus et cetera ludicra pono*: / *quid verum atque decens, curo et rogo et omnis in hoc sum.* Pierwsza księga *Listów* ukazała się w r. 20 p. n.e.

[18] *Q. Horatius Flaccus. Briefe*, erklärt von A. Kiessling, 3 Auflage besorgt von R. Heinze, Berlin 1908, s. 360 n., przyp. do w. 453.

Eos LXII 1974

DIE MYTHOLOGIE BEI MARTIAL

Von

HANNA SZELEST

Martial kritisiert in den Epigrammen, in denen er sich über die ältere und zeitgenössische Literatur äussert, das Epos mythologischen Inhalts und die gelehrte Dichtung, weil beide literarische Gattungen — seiner Meinung nach — den Lesern keinen Nutzen bringen und für sie (besonders die letzte) oft unverständlich sind. Der Dichter aus Bilbilis bekämpft ebenfalls den Archaismus und im Zusammenhang damit steht seine negative Beurteilung der alten römischen Literatur, in der die Mythologie, vor allem in der Epik und Tragödie, eine grosse Rolle spielte. Auf Grund dieser Ansichten des Verfassers lohnt sich die Mühe die Frage zu beantworten, welche Stellung zur Mythologie Martial selbst in seinen Epigrammen genommen hat.

Zuerst müssen wir feststellen, dass in den Gedichten unseres Autors ungefähr 280 Namen verschiedener mythischen Gestalten auftreten. Sie erscheinen in 276 Epigrammen, die 19,4% der ganzen Sammlung bilden[1]. Unter den mythologischen Gestalten finden wir die Götter des Himmels und der Unterwelt, die Halbgötter und Heroen, Musen, Nymphen und Nereiden; ausserdem tauchen noch die Personifizierungen der Fides, Clementia, Potestas (XII 6), Blanditiae (X 72), Fama (I 25; VII 6; 12), Favor (X 50), Fortuna[2], Gloria (X 50), Honor (X 50), Pudicitia (VI 7) und Victoria (X 50) auf. Mythologische Gestalten treten in den Epigrammen mannigfaltigen Inhalts auf: in den Spott- und Gelegenheitsgedichten, d.h. in Lob-, Grab-, Weih- und Geburtstagsepigrammen, ferner in den reflexiven, beschreibenden, „literarischen", erotischen und Widmungsgedichten und erfüllen verschiedenartige Aufgaben.

Vor allem bürgert Martial in einigen Gedichten die Götter sowie andere mythologische Gestalten in die reale Welt der ihm selbst bekannten Personen ein: hierher gehören vier Grabepigramme (unter ihnen ein Trostgedicht)[3], ein Hochzeitsgedicht (VI 21), ein Soterion (VII 47) und das Epigramm VIII 2, das anlässlich der Rückkehr des Kaisers nach Rom verfasst worden ist. Stella und Violentilla schliessen also den Ehebund in Gegenwart der Venus; die Göttin hält eine kurze Rede, in der sie der Braut Lob spendet, den Bräutigam warnt und bei dieser Gelegenheit an ihr eigenes

---

[1] Die Bücher I—XII zählen insgesamt 1172 Gedichte.

[2] I 12; IV 18; 40; VI 76; 79; X 76; XII 10.

[3] VI 68; IX 86; X 50; XII 52.

Dichter in der Arena einen kleinen Hasen ansieht, der in dem Maul des Löwen spielt, vergleicht er ihn mit dem vom Adler geraubten Ganymedes (I 6). Auch in den erwähnten Gelegenheitsepigrammen beruht der Hauptzweck der mythologischen *comparationes* darauf, dass sie entweder das enkomiastische Element betonen oder die Charakterzüge der beschriebenen Personen besser hervorheben; manchmal dagegen kommt in ihnen nur die Gelehrsamkeit des Verfassers zum Ausdruck.

Die Götter und mythologischen Gestalten erscheinen ebenso in den Apostrophen; Martial richtet sie am häufigsten an die Musen und an Apollo, den er Phoebus nennt, an Venus und zweimal an Saturnus. Andere Götter erwähnt er nur je einmal; zu ihnen gehören Thetis und die Najaden, eine Quellennymphe, Bacchus, Iuppiter und Pallas, Mercurius und Asklepios, Ianus, Kybele und Cupido, der Morgenstern, Quirinus, die personifizierten Fama und Fortuna; einmal wendet sich der Verfasser an Phryxos (VIII 28) und im Epigramm XI 4 gleichzeitig an einige Götter: an Iuppiter, an *soror summi patris* (d.h. Iuno), *filia summi patris* (d.h. Minerva) und Ianus. Die Apostrophen treten in Martials Epigrammen an verschiedenen Stellen auf; am Anfang, am Schluss oder in der Mitte des Gedichtes. Die Apostrophen gehören zu den beliebten stilistischen Mitteln, die die Dichtung beleben sollen[9]. Dieselbe Rolle spielen sie auch bei unserem Verfasser. Nämlich wenn Spendophorus sich zusammen mit dem Gönner nach Afrika begibt, ruft der Epigrammatiker Cupido an, dass er dem jungen Knappen seine Pfeile gebe; Spendophorus wird sie zusammen mit einem leichten Spiess mitnehmen (IX 56,1—3):

Spendophorus Libycas domini petit armiger urbes:
Quae puero dones tela, Cupido, para,
Illa quibus iuvenes figis mollesque puellas.

Und in dem schon erwähnten Gedicht VIII 28 wendet sich der Dichter in den letzten Zeilen an Phrixus (VIII 28,19—20):

Non Athamantheo potius me mirer in auro,
Aeolium dones si mihi, Phrixe, pecus.

Wenn Martial dagegen prächtige, von Stella veranstaltete Schauspiele preist, erinnert er an den Sieg der Götter über die Giganten sowie an den triumphalen Zug des Dionysos, der ehemals mit dem grossen und fröhlichen Gefolge nach Indien gekommen war, und er richtet an den Gott folgende Worte (VIII 78,1—3):

Quos cuperet Phlegraea suos victoria ludos
Indica quos cuperet pompa, Lyaee, tuos
Fecit ... Stella ...

Demselben Zweck dient die Apostrophe an Vulcanus in dem Epigramm auf häufige Brände in Rom (V 7) und auf die an Saturnus in dem Gedicht, in welchem Martial

---

[9] H. Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, München 1960, S. 377—379, §§ 762—765.

das von Terentius Priscus während der Saturnalien anlässlich der Rückkehr seines Sohnes gegebenen Gastmahl besingt (XII 62). Manchmal hebt die Anrede den Charakter des Epigramms besser hervor; so unterstreicht die Apostrophe an Fortuna den satirischen Ton und die an Venus den Charakter des Epigramms XI 81. In dem Spottepigramm auf den bereicherten Schuster, dessen schlechte Sitten sich weder durch den erworbenen Reichtum noch durch die Tatsache, dass er sich des schönen Besitztums seines ehemaligen Patronen bemächtigte, geändert haben, kommt die Empörung des Verfassers dank der Apostrophe an Thalia stärker zum Ausdruck (IX 73,9—10):

Frange leves calamos et scinde, Thalia, libellos,
Si dare sutori calceus ista potest.

Die Apostrophe betont auch den leichten, scherzhaften Ton der Epigramme VI 10, VIII 39 und X 2. Nämlich als Martial den Kaiser um materielle Hilfe bat und Domitian seine Bitte ablehnte, befragt der Dichter Pallas (VI 10,9—10):

Dic, precor, o nostri dic conscia virgo Tonantis,
Si negat hoc vultu, quo solet ergo dare?

Die Apostrophe an Iuppiter (VIII 39) enthält den Gedanken, Domitian solle sich nicht beeilen Tischgenosse des Gottes zu werden; wenn dagegen Iuppiter es sich wünsche, gelange er selbst an den Kaiserhof.

Einige Male legt der Epigrammatiker in den Mund der Muse seine eigene Bitte oder er empfiehlt ihr, die Epigrammbücher jenen Personen, denen er sie schicken wollte, einzuhändigen. Mittels der Muse wird Parthenius die *carmina* erhalten, um sie in einem günstigen Moment dem Kaiser zu überweisen (V 6), während Thalia sie Plinius dem Jüngeren übergeben wird (X 19,1—3):

Nec doctum satis et parum severum,
Sed non rusticulum nimis libellum
facundo mea Plinio, Thalia,
I, perfer ...

Ebenso werden die Camenae von Martial aufgefordert, dem Kaiser statt Silius Italicus ein Opfer als Beweis seiner Dankbarkeit dafür, dass der Sohn das Consulat erworben hat (VIII 66), zu bringen.

Die Apostrophe wird aber nicht immer nur zu einem stilistischen Schmuck; es gibt nämlich bei Martial auch Epigramme, in denen sie zu einem der wichtigsten Kompositionselementen gehört; man kann zu ihnen vor allem die Weihgedichte zählen[10]; denn in Epigrammen dieser Art wendet sich stets die Person, die das Opfer bringt, an die Gottheit, für welche die Gabe bestimmt ist. Aus Kompositionsgründen lässt sich auch die Apostrophe an Phoebus in dem Geburtstagsepigramm für Lucan

[10] I 31; IV 45; III 29; VI 47; VII 74; IX 17.

erklären (VII 23); nämlich eine Apostrophe oder ein Gebet an Genius, beziehungsweise an eine andere Gottheit war für die antike Geburtstagsrede gleichwie für die römische genethliacon-Elegie sehr bezeichnend; wir finden sie ebenfalls in der *Silva* IV 8 des Statius, die aus Anlass der Geburt des Sohnes des Adressaten, Iulius Menecrates, verfasst worden ist. Analogisch verhält es sich mit dem Epigramm IX 90; am Schluss des Gedichtes bittet Martial Venus um die glückliche Rückkehr des Flaccus von Zypern und verspricht der Göttin ein reichliches Opfer; dieser Teil nähert sich also dem Weihepigramm (IX 90,13—14):

> At tu, diva Paphi, remitte nostris
> Illaesum iuvenem, remitte votis

Ähnlich lauten die an Phosphoros gerichteten Worte, welcher den Tag beginnt, an dem Domitian nach Rom zurückkommt (VIII 21,1—2) und die Apostrophe an die Götter in dem Epigramm XI 4, in dem der Verfasser um ein langes Leben für Nerva fleht; das Gedicht steht im Zusammenhang mit dem dritten Consulat des Herrschers.

Der Mythologie bedient sich der Dichter ferner in den Metonymien und Antonomasien. Was die ersten anbetrifft, treten bei Martial vor allem die bekannten und oft in der Literatur gebrauchten Metonymien auf. So z.B. bedeutet Penelope die treue und Helene die untreue Gemahlin (I 62; X 7), *uxor Hectoris* — eine junge und *mater Hectoris* eine alte Frau (X 90). Das hohe Alter nennt Martial *Peleos et Priami aetas* (II 64) oder *Priami vel Nestoris anni* (V 58; VI 70). Wenn er in dem Epigramm II 89 dem Adressaten, der den fiktiven Namen Gaurus trägt, Vorwürfe macht, dass dieser Dichtungen ohne Talent verfasst, schreibt er: *carmina quod scribis Musis et Apolline nullo* (II 89,3). Venus bedeutet Liebe[11], Pallas—Olivenöl (VII 28)[12], Thetis—das Meer (z.B. X 13; 44), Bacchus und Lyaeus—Wein (V 78; IX 61), Atthides—Schwalben (V 67), Mars—Kampf oder Krieg[13], Heliaden—Pappeln (IV 59), Deucalion—Wasser, Phaeton—Sonne (V 53), Ganymedes—Mundschenken (VIII 39) oder in einer allgemeineren Bedeutung schönen Jungen (IX 73), *meae Camenae* dagegen—eigene Gedichte des Autors (VII 68). Man könnte noch zahlreiche Metonymien dieser Art anführen. Aber neben ihnen tauchen ebenso solche Metonymien auf, die in der römischen Literatur sehr selten sind oder solche, die von unserem Dichter das erste und manchmal das einzige Mal gebraucht werden. Zu ihnen gehören folgende: Deiphobus — Ehebrecher (III 85), Andromache — schöne, junge Frau (III 76), Gorgo — der Schild (VI 10), *Nestoris noverca* — alte Frau (X 67), Libitina — der Scheiterhaufen[14], Atlas — der Himmel als Sitz sämmtlicher Götter[15]. Doch noch treffender und wichtiger sind, wie es scheint, originelle Verbindungen der mythologischen Eigennamen

---

[11] z.B. II 53; III 75; und viele andere.

[12] Dieselbe Metonymie gebraucht auch Ovid.

[13] z.B. VI 25 u.a.

[14] vgl. Plin. *Nh* XXXVII 45; in dieser Bedeutung finden wir das Wort Libitina bloss bei Ascon. in argum. Milonianae.

[15] Schon Friedländer bemerkt im Kommentar, dass diese Metonymie ungewöhnlich ist.

mit verschiedenen Adjektiven; mehrere von ihnen treten bei Martial das erste Mal hervor, andere tauchen erst bei ihm und in der späteren Literatur auf, noch andere werden überhaupt sehr selten gebraucht. So z.B. Tritonis Pallas (IV 1) in der Bedeutung poetische Wettspiele; diese Metonymie finden wir bei keinem anderen Verfasser, obwohl *Tritonis* statt Pallas oft auftritt; dieselbe Verbindung erscheint zwar bei Lucrez (VI 750), aber in anderem Sinn. Ähnlich verhält es sich mit der Zusammensetzung *lanificae puellae*, die Parzen bedeutet (IV 54); vergebens würden wir sie bei anderen Autoren suchen; ebenso rührt der Gebrauch des Wortes *puellae* statt *Parcae* von Martial her; denn gewöhnlich benennt man sie *sorores* oder *deae* und ihre Epitheta lauten: *barbarae*, *crudeles*, *dirae*, *saevae*, *tristes*, *rigidae*, *impiae*, *immites*, *inexorabiles*, *avidae*, *rapaces*, *nigrae*, *Stygiae*; selten tritt auch das Eigenschaftswort *lanificus* auf; wir treffen es nämlich nur bei Martial und Iuvenal (*Sat.* XII 64). Analogisch ist es mit der Verbindung *Ledeae palaestrae* (IV 55); der Verfasser bezeichnet die Ringschule mit diesem Adjektiv, weil sich dort — der Tradition nach — Pollux übte. Das Eigenschaftswort *Antenoreus* statt *Patavinus* (IV 25) gebraucht ausser Martial Silius Italicus (*Pun.* XIII 214 mit *stirps*), Ennodius (2 ep. 8 — mit *gurges*; *Carm.* 9,195 — mit *collis*), Klaudian (*Carm.* 49,1 — mit *urbs*), aber der Zusammensetzung mit Faunus begenen wir nur bei unserem Autor. Das Wort *Tartareus* taucht in den literarischen Werken oft auf, aber die Verbindung *Tartareus canis* (V 34) kommt bloss bei Martial vor. Die nächste Analogie bringt Vergils *Aeneis*: *Tartareus custos* (*Aen.* VI 395). Zu den *iuncturae*, die wir ausschliesslich dem Epigrammatiker verdanken, kann man noch folgende zählen: *Phaethontis gutta* (IV 32), *Lemniacae catenae* (V 7), *Mars togatus* in der Bedeutung Domitian (VI 76), *regnator Averni* statt *Pluto* (VII 47), *Lethaeae undae* (VII 96)[16], *Ledaeum astrum* (VIII 21)[17], *Parrhasia aula* (VII 99), *Pallas Caesariana* (VIII 1), *Athamanteum aurum* (VIII 28)[18], und viele andere[19].

Ausser Metonymien treffen wir bei Martial manchmal originelle Antonomasien; so z.B. nennt er die schon erwähnte Circei *filia Solis* (V 1); Phryx bedeutet bei ihm den Attis, während man gewöhnlich auf diese Weise Ganymedes bezeichnet; dagegen benennt ihn Martial in dem Epigramm IX 11 *Cybeles puer*; eine solche Verbindung tritt bei anderen Autoren nicht auf; die nächste Analogie befindet sich bei Ovid (*Met.* X 104). Als Beispiele der Antonomasien könnte man noch *Bacchi puella* statt Ardiadna und *Apollinis puella* statt Daphne (X 35), *Latonae nepos* statt *Asklepios* (IX 17) anführen.

---

[16] Das Wort Lethaeus kommt zwar oft vor, ist aber mit anderen Substantiven verbunden; die nächste Analogie bietet sich bei Tibull: *Lethaeae aquae* (I 3,80).

[17] Die nächste Analogie: *Ledaea sidera* (Luc. *Phars.* IV 526).

[18] d.i. der goldene Vliess des Widders, auf dem Athamas' Sohn, Phrixus mit Helle nach Kolchis floh.

[19] z.B. *Illiacus minister-Ganymedes* (III 39), *Timavus Ledaeus* (IV 25), *Palatina Minerva* (V 5), *Tyrius taurus* (X 51), d.i. der Stier, der Europe entführt hat; diese Zusammensetzung tritt später erst bei Klaudian wieder auf (21, 518).

Seltener als der Metonymien und Antonomasien bedient sich der Verfasser der mythologischen Metapher und Periphrasen. Mit der Periphrase umschreibt er z.B. Aeneas und Ganymedes. Über Aeneas lesen wir in den zwei ersten Zeilen des Gedichtes XI 4:

Sacra laresque Phrygum, quos Troia maluit heres
Quam rapere arsuras Laomedontis opes,

Den Ganymedes dagegen erwähnt er als *qui pocula temperat Tonanti* (IX 11,7). Den Namen des Hundes Lelaps ersetzt der Epigrammatiker durch die Periphrase: *qui Dictaea Cephalum de gente secutus* (XII 69,5); in dem Gedicht IV 57 dient ihm folgende Periphrase zur Bezeichnung des heissen August: *Horrida sed fervent Nemeaei pectora monstri* (V. 5) und in dem Epigramm IV 82 beschreibt er die bequemste und günstigste Zeit während des Schmauses, in welcher der Adressat Venuleius die Epigramme von Martial einhändigen könnte, mit den Worten: *sed sua cum medius proelia Bacchus amat*, d.h. in der Mitte des Gastmahles.

In dem im scherzhaften Ton verfassten Gedicht X 94 führt der Dichter die Metapher ein um hervorzuheben, dass er kein grosses Vermögen besitze (V. 1-2):

Non mea Massylus servat pomaria serpens
Regius Alcinoi nec mihi servit ager.

Wenn er ein andermal feststellt, dass sich die Literatur zur Nervas Regierung frei entwickelt, macht er sich folgende Worte zunutze *licet toto nunc Helicone frui* (XII 6,6). Der Epigrammatiker charakterisiert ebenfalls durch die Metapher seinen strengen Lehrer (XI 39): ... *non possum libertum ferre Catonem* (V. 15) und das hohe Alter Lesbias: *Ficta Prometheo diceris esse luto* (X 39,4).

Wenn man über die Mythologie bei Martial spricht, darf man nicht vergessen, dass der Dichter aus Bilbilis die Götter und Gottheiten, die in seinen Epigrammen auftreten, manchmal auf eine scherzhafte Weise behandelt. In dem Gedicht V 7 erinnert er nämlich an eine komische Episode, als Vulcanus auf Mars und Venus ein Netz ausgeworfen hat. Humoristisch lauten ebenso die Worte der Göttin in dem Hochzeitsepigramm für Stella und Violentilla über ihre eigene Ehe (VI 21,5-6):

Saepe ego lascivum Martem furibunda cecidi,
Legitimos esset cum vagus ante toros.

Ein ähnlicher Ton klingt auch in den an die Götter gerichteten Wünschen in den Gedichten IV 45 und VII 74. In dem ersten wünscht der Epigrammatiker Apollo, wenn er Parthenius's Bitte erhören wird (IV 45,7-8):

Perpetuo sic flore mices sic denique non sint
Tam longae Bromio, quam tibi, Phoebe, comae,

in dem anderen, in dem sich Martial an Mercurius wendet, lesen wir (VII 74,3-4):

Sic tibi lascivi non desit copia furti,
Sive cupis Paphien, seu Ganymede cales.

Durch einen scherzhaften Ton zeichnet sich auch die Bitte an Venus in dem Gedicht VIII 34,3-4 gleichwie die Apostrophe an Cybele in dem Epigramm IX 2 aus, während das Gedicht V 72 einen Unsinn illustrieren soll:

Qui potuit Bacchi matrem dixisse Tonantem,
Ille potest Semelen dicere, Rufe, patrem.

Die Analyse der in den Epigrammen des Dichters aus Bilbilis auftretenden mythologischen Motive legt klar dar, dass bloss in einer verhältnismässig geringen Anzahl seiner Gedichte die Mythologie eine grössere Rolle spielt. Der Verfasser belastet seine Gedichte nicht damit und dort, wo er sich ihrer bedient, strebt er nicht danach, wenig bekannte Einzelheiten einzuführen, die für die Leser unverständlich wären. Eine Ausnahme bilden nur manche Metonymien, Antonomasien und vor allem originelle Zusammensetzungen mythologischer Namen mit verschiedenen Adjektiven. Die Mythologie übt bei Martial, wie wir gesehen haben, einerseits eine stilistische Funktion aus (Vergleiche, Apostrophen, Metonymien, Antonomasien, Metapher, Periphrasen) und dient zur Belebung gleichwie zur Verzierung der Gedichte; anderseits erweist sie sich wichtig für die Komposition der Epigramme; nämlich sie verstärkt die humoristische Wirkung, dient zur Hervorhebung eines in dem Gedichte geäusserten Gedankens, zur Vertiefung der Charakteristik oder als exemplum. Wenn dagegen der Autor im Zusammenhang mit den erwähnten Orten nach der Mythologie langt, folgt er der Tradition der hellenistischen Zeit,welche ebenso in der römischen Literatur repräsentiert wurde.

Doch man muss hervorheben, dass die Mythologie in der griechischen Epigrammatik zwar denselben Zwecken dient, aber eine viel grössere Rolle als bei unserem Verfasser spielt[20]. Die Tatsache, dass sich Martial die Mythologie mit Mässigung zunutze macht, beweist, dass der Dichter dem von sich selbst verkündeten Grundsatz wirklich treu bleibt[21]. Dank dem erfüllte sich sein Wunsch, den er in dem Epigramm X 21 geäussert hat:

... mea carmina, Crispe,
Grammaticis placeant, ut sine grammaticis

---

[20] Ich habe die Gedichte der circa 30 Epigrammatiker, welche in der Zeit III. Jh. v.u.Z. – I. Jh. u.Z. lebten, in dieser Hinsicht analysiert. Aus der Analyse ergibt sich, dass durchschnittlicht eine Hälfte ihrer Gedichte mythologische Elemente enthält. Zu Ausnahmen gehören nur Automedon (15,5%), Antiphanes von Mazedonien (22,2%) und Lukillios (25,5%). Ihnen nähert sich Martial (19,4%).

[21] Meiner Ansicht nach darf man diese Erscheinung nicht nur darauf zurückführen, dass der römische Dichter in erster Reihe das satirische Epigramm pflegte; denn die Einführung der Götter

Aber die mythologischen Motive, welche in Martials Gedichten auftauchen, und die Rolle, die sie in ihnen spielen, zeugen auch davon, dass die Mythologie mit der antiken Literatur so eng verbunden war, dass sogar die Kleindichtung — wie die Epigrammatik — auf sie nicht verzichtete.

Warszawa

---

und mythologischer Gestalten hängt — mit Ausnahme der Weihgedichte — nicht von der Gattung der Epigramme ab, sondern wird von einzelnen Autoren individuell behandelt; so z.B. tauchen die Götter und mythologische Gestalten bei dem Hauptvertreter des griechischen Spottepigramms Lukillios in 25%, während bei Nikarchos in 37,7% der Gedichte auf.

Eos LXII 1974

ERASME ET LES TURCS

Par

MARIA CYTOWSKA

Sur l'Europe de l'époque d'Erasme planait la menace grandissante des conquêtes turques. On se servait aussi de la crainte des Turcs comme d'un habile argument dans les intrigues politiques surtout des Etats italiens qui recouraient dans leurs litiges à l'intervention étrangère sans exclure le Turc — païen. La papauté était elle aussi toujours plus souvent entraînée dans le monde de la politique italienne. Les papes les plus dignes du XV^e^ s. moururent profondément soucieux du sort de la chrétienté. Leurs successeurs dilapidèrent les fonds réunis pour la guerre au nom de la défense de la foi chrétienne et profanèrent les indulgences proclamées dans ce but.

Cette atmosphère de danger turc se propagea aussi aux écoles des maîtres d'Erasme de Rotterdam, aux Frères de la Vie Commune. De leur imprimerie était sòrtie toute une série d'écrits de propagande anti-turque, si nombreux aux XV^e^ et XVI^e^ s. en Europe.

L'angoisse que l'on éprouvait à la pensée de l'esclavage turc était encore attisée par les récits que l'on colportait sur le sort des peuples souffrant sous le joug musulman. Les cruautés des Turcs étaient décrites dans les sermons faits dans les églises, dans des séquences de la messe contra Turcos. On composait des prières dans lesquelles on suppliait Dieu de sauver le monde d'une invasion païenne. On citait d'un seul trait les invasions des Turcs à côté de fléaux tels que les épidémies, les parasites, la faim, le feu, l'inondation, la guerre. On voyait dans les prophéties bibliques de Daniel ou d'Ezéchiel l'annonce de la fin prochaine de tout le genre humain de la main des Turcs. En même temps tout en envoyant des expéditions armées contre les païens, on menait depuis que le Coran avait été traduit en latin[1], une lutte idéologique contre les Turcs en publiant des oeuvres qui condamnaient les doctrines de l'islam.

L'atmosphère de crainte de l'oppresseur de l'humanité annoncé par les prophètes, qui régnait autour de lui, avait dû sans doute dans une certaine mesure influer sur le psychisme d'Erasme de Rotterdam. Aussi trouvons-nous déjà dans une[2] de ses lettres adressée de Paris en 1495 à Robert Gaguin des éloges du roi de France dans

---

[1] V. M. T. d'Alverny, *Deux traductions latines du Coran au moyen âge*, Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge, XXII—XXIII 1947—48, p. 69—131.

[2] P. S. Allen, H. M. Allen, H. W. Garrod, *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, Oxford 1906—1958, *Ep.* 45.

l'Etat duquel: *Senatus christianus contra Turcorum violentiam potissimum atque unicum praesidium sibi collocasse videtur*. Erasme a une connaissance encore meilleure du danger turc en Italie où il côtoie des Grecs, des Slaves du Sud qui ont connu le joug turc, ou encore des diplomates hongrois, tels que Jacques Piso[3], qui sollicitent une aide pour la Hongrie menacée. Erasme est encore mieux au courant des problèmes turcs lorsqu'il est nommé (en 1515) conseiller du duc Charles (futur Charles Quint), peu avant l'entrée de Sélim I en Syrie et en Egypte (1516).

En tant que maître, éducateur et théologien, Erasme, ce que l'on a remarqué[4] maintes fois déjà, condamnait la guerre, renouant avec les commandements de l'Evangile et des pères grecs de l'Eglise, surtout avec les canons de saint Basile[5] qui stygmatisaient non seulement la guerre agressive et le génocide, mais aussi tout acte de violence. Basile punit tout meurtre, même si l'on luttait „pour défendre les bonnes moeurs et la vertu" de l'exclusion de la communauté chrétienne pour une période de trois ans. Les canons de Basile n'étaient pas à vrai dire, pour des raisons pratiques, très strictement observés, toutefois dans l'Empire byzantin, bien que l'on ne traitait pas le soldat en meurtrier comme l'exigeait Basile, ceux qui avaient participé à la guerre n'étaient pas vénérés comme des héros, et ceux qui avaient péri dans la lutte contre des gens d'une autre foi n'étaient pas considérés comme des martyres.

Dans l'Eglise occidentale[6], ces problèmes étaient traitées tant soit peu autrement. Les anciennes traditions de la Rome antique, et plus tard, les célèbres *cogite intrare* de saint Augustin[7], qui demandaient de convertir les hérétiques de force et de les conduire de force au sein de l'Eglise, avaient sans nul doute influé sur cet état de choses. Saint Augustin avait néanmoins adouci ce commandement par la devise[8]: „Diligente homines, interficite errores "et avait ordonné de prier pour les hérétiques. Renouant aussi avec la tradition romaine, Augustin avait fait la distinction entre les guerres justes et les guerres injustes (*bella iusta et iniusta*). Selon Augustin[9] (autrement que chez saint Basile) *bellum iustum* n'était jamais un péché. Le soldat chrétien devait toutefois limiter la sévérité des opérations de guerre au degré le plus indispensable et s'abstenir de toute cruauté. Ces idées furent reprises ensuite par

---

[3] V. R. Gerézdi, *Erasme et la Hongrie*, Etudes de la littérature comparée publiées par l'Academie des Sciences de Hongrie à l'occasion du IVe Congrès de l'A. I. L. C., Budapest 1964, p. 130.

[4] Entre nombreux travaux sur ces problèmes on pourra consulter avec profit: P. Mesnard, *L'essor de la philosophie politique au XVIe siècle*, Paris 1951, p. 86—140; R. Padberg, *Pax Erasmiana. Des politische engagement und die politische Theologie des Erasmus von Rotterdam*, Scrinium Erasmianum, vol. II, Leiden 1969, p. 301—312.

[5] *Epistolae*, PG 32, 220—1112; Y. Courtonne, Paris 1957—1966, *Ep.* 188, 199, 217.

[6] Cf. L. Winowski, *Stosunek chrześcijaństwa pierwszych wieków do wojny*, Lublin 1947.

[7] *Ep.* 93,2,5; 173,10; 185,6,22. Cf. W. Kornatowski, *Społeczno-polityczna myśl św. Augustyna*, Warszawa 1965, p. 154.

[8] *C. litt. Petil.* 1, 29,31; *Sermo* 56,10,14; *Ep.* 157, 3,22 (prières pour les hérétiques).

[9] Kornatowski, *o.c.* p. 190—195.

saint Bernard[10] et saint Thomas[11]. C'est à ces derniers que se réfère Erasme de Rotterdam. D'accord avec les légistes romains, Augustin[12] laissait également à ceux qui gouvernaient l'Etat le soin de trancher s'il y avait nécessité de mener une guerre juste.

Maintenant la distinction entre une guerre juste et une guerre injuste, l'Eglise occidentale considérait la guerre contre les païens comme *bellum iustum*. Sur cette base, le pape Léon IV (847—851) proclama que quinconque mourrait en défendant la chrétienté, mériterait le salut; Jean VIII (872—882) assurait que ceux qui mourraient dans une guerre sainte seraient traités en martyrs. Nicolas Ier (858—867) permettait à ceux qui étaient frappés d'excommunication de se racheter en luttant contre les païens. Ainsi l'Eglise romaine approuvait la lutte contre les païens. Toute l'action d'indulgences, comme par exemple l'une des dernieres proclamée en 1516, renouait avec cela également *Bulla absolutionis Concilii Loterani cum decreto expeditionis in Turcas.*

Erasme — moraliste, bien qu'il ait pour des raisons d'éthique, condamné toute guerre dans ses oeuvres, se rendait en même temps parfaitement compte que ce n'était pas possible à obtenir dans les rapports terrestres. L'humaniste proclamait[13] que *Bellum a bello seritur*, il répétait[14] après Cicéron que la paix était plus précieuse que la guerre même la plus juste. Mais en même temps Erasme de Rotterdam, tout comme Thomas More, faisait preuve de beaucoup de lucidité dans l'appréciation de la réalité. Il est passé de l'idéalisme de saint Basile au réalisme de saint Augustin. Erasme reconnaissait[15] qu'il était des cas où la guerre était inévitable et il a inclu au recueil de prières qu'il a composées la prière[16] *Ituri proelium.*

Le savant hollandais considère[17], bien qu'avec beaucoup de réserves, la guerre contre les Turcs comme une guerre inévitable. Et c'est ainsi que dans une lettre[18] adressée de Londres le 21 mai 1515 à Léon X, Erasme qui pourtant avoue qu'il

---

[10] *Sermo II Ad milites.*

[11] *Sum. Theolog.* II—II, 123,10; II—II, 64, 7.

[12] Kornatowski, *o.c.* p. 194.

[13] *Querela pacis* LB V 642; Cf. encore Allen, *Ep.* 289: *Bellum imminet malorum omnium oceanus.*

[14] Allen, *Ep.* 1156: *Ac mea sententia hic quoque verum est, quod scripsit Marcus Tullius* (*Fam.* VI 6,5) *pacem vel iniquam bello aequissimo potiorem esse.*

[15] *Querela pacis* LB V, 637: *De his bellis loquor, quae vulgo Christiani cum christianis committunt. Nec enim idem sentio de his, qui simplici pioque studio vim incursantium barbarorum depellunt et suo periculo publicam tranquillitatem tuentur.* Cf. encore Allen, *Ep.* 1819: *In necessariis bellis, quae multa cum Valachis, Tartaris, Moschis, Prusiisque non minus feliciter, quam fortiter gessisti. ... Cum bellum nunquam sit suscipiendum, nisi cum citra crimen impietatis vitari non potest*; Allen, *Ep.* 2032 *Quamquam ego nec omne bellum damno- est enim interdum necessitatis.* Cf. encore LB V 1196: *Sed in bello iuste suscepto et legitime gesto lex occidit non homo.*

[16] LB V 1204.

[17] Cf. *Panegyricus ad Philippum*, LB IV 509, 542; *Ecclesiastes* LB V 898; 894; *Precatio pro pace eccles.*, LB IV 653; *Consultatio de bello Turcico*, LB V 365. On trouve souvent dans les lettres les épithètes: *tyrannis Turcica, Turcica barbaries* etc.

[18] Allen, *Ep.* 335.

est plus important pour un chrétien de lutter contre ses propres défauts que de faire la guerre aux Turcs (il faudrait plutôt vaincre ceux-ci par une vie toute de sainteté que par les armes), accepte cependant la lutte *cum impiis ac barbaris Christiani nominis et Romanae sedis inimicis*. Tout comme Augustin, Erasme en appelle en ce cas à la décision du pouvoir suprême[19]. Le savant était convaincu à cette époque que le pape Léon X parviendrait à unir les souverains d'Europe, qui, en unissant leurs forces vaincraient les païens. Erasme voyait en Léon X celui *qui strenuit viam ad impiam Turcarum gentem vel subigendam vel profligandam*. Mais il voyait quand même en l'ennemi avant tout son prochain. L'affirmation de l'humaniste que[20]: *Turcum occidat non hominem. Det operam, ut impius pereat, quem ipse se fecit, sed ut servetur homo, quem fecit Deus*, était conforme à la recommandation de saint Augustin[21]: *Dilige peccatorem non in quantum peccator est, sed in quantum homo est.*

Erasme se rendait compte que s'il avait même faiblement mis en question la lutte armée contre les païens, approuvée par le pape, il pourrait être accusé d'hérésie[22]. Mais pour le savant il avait toujours été plus important de faire appel à la raison et de donner l'exemple d'une vie réellement digne d'un chrétien plutôt que de recourir à la force des armes[23]. Erasme a coup sur coup accentué dans ses écrits la valeur du côté moral de la chrétienté. Le chrétien devait différer du Turc par un très haut niveau d'éthique. Il fallait dans la lutte armée contre les Musulmans s'abstenir de toute cruauté et prier pour ses ennemis. Et là, plein d'espoir, le Hollandais répétait après Augustin[24]: *Proinde videndum rectene sentiant ii, qui Turcas bellicis dumtaxat machinis studeant Christianos facere. Immo potius tonet apud illos theologorum vox apostolicae similis, luceat vitae candor, sic fiunt vere Christiani.*

Erasme proclamait que pour convertir les Turcs, les chrétiens devaient eux-mêmes revenir aux sources véritables de la chrétienté, purifier leur enseignement de toutes souillures[25]. Il fallait aussi à l'usage des Turcs élaborer un court précis de philosophie chrétienne. Erasme lui-même, si le besoin s'en présentait, ne se déroberait[26] pas à une discussion avec les Turcs au sujet de la foi. Il aurait voulu[27] qu'ils puissent lire l'Evangile traduite dans leur langue maternelle.

---

[19] Cf. note 12.

[20] *Enchiridion militis Christiani* LB V 45 A; Cf. encore *Vidua christiana*, LB V 752: *Nec est Christianae clementiae vel Turcam occidere non ob aliud nisi quia Turca sit.*

[21] *Sermo* IV 19,20.

[22] Allen, *Ep.* 858.

[23] Allen, *Ep.* 858: *Efficacissima Turcas expugnandi ratio fuerit, si conspexerint in nobis elucere, quod docuit et expressit Christus*; Cf. encore *Institutio principis Christiani* LB IV 610; *Querela pacis*, LB IV 640; 636; *Adag.* IV, I 1: *Dulce bellum inexpertis*; Allen, *Ep.* 335, 858, 1800 et les autres.

[24] *Ratio verae theologiae*, LB V 114; Augustinus, *Epist.* 245,1.

[25] Allen. *Ep.* 858: *Si quid futurum arbitramur, si victis (neque enim universos, opinor, ferro trucidabimus) ut Christum amplectantur, Occamus, aut Durandos, aut Scotos, aut Gabrieles, aut Alvaros proposuerimus*?

[26] Allen, *Ep.* 1041: *Non pudet respondisse Lutheris, qui provocatus sum, responderem et Turcae.*

[27] Cf. *Novum Instrumentum, Paraclesis ad lectorem pium*: *Atque utinam haec in omnes omnium*

Dans la conviction donc d'Erasme de Rotterdam, il conviendrait dans la lutte contre les Turcs distinguer trois étapes[28]:

1. Une renaissance morale était indispensable, ce qui aurait dû conduire à la concorde universelle de toute la chrétienté du monde. Les conflits et les luttes intestines entre chrétiens n'apportent des profits qu'à leurs ennemis.

2. Il faut convertir en donnant l'exemple et par la prière, en proclamant les vérités de la foi chrétienne.

3. Ce n'est que lorsque tout cela décevra que l'on devra en désespoir de cause recourir à une intervention armée contre les Turcs, mais en limitant le plus possible la cruauté.

Erasme rejetait l'opinion selon laquelle ceux qui luttaient pour la foi étaient des martyrs[29]. Le soldat qui lutte armé exécute les ordres de son souverain, il n'est pas lui-même responsable du sang versé, mais il doit se comporter comme le recommandent saint Augustin, saint Bernard et saint Thomas.

Erasme admettait[30] comme une nécessité la guerre au nom de la défense de la patrie et la guerre contre les Turcs. Mais il ne faisait ces concessions que face aux dangers réellement les plus grands qu'il n'était pas possible de repousser autrement que par les armes. Erasme savait[31] aussi que *Haereseos suspectus est, qui vehementer dehortatur a bello*. L'humaniste avouait[32] aussi avec douleur: *Doctor vere christianus nunquam bellum probat, fortassis alicubi permittit sed invitus ac dolens*. Il n'appliqua pas à la lettre, comme certains le lui attribuaient, les recommandations de saint Mathieu: *Nolite omnino resistere malo*.

Erasme s'inquiétait de voir, ce que confirment ses écrits et lettres[33], les territorires turcs s'agrandir continuellement. Il déplorait de voir que les conquêtes des Turcs entravaient la diffusion dans le monde de la religion chrétienne. Bien que dans ses déclarations[34] de 1515 et 1516 il unisse l'espoir de la paix à l'intervention unanime du pape et des souverains les plus puissants d'Europe, dans sa correspondance[35] de 1518 avec ses amis anglais, il commence à douter de la sincérité de leurs intentions. De plus en plus aussi (par suite de la menace turque croissante à partir de 1520), il se confirme dans la conviction que l'organisation de guerres contre les Turcs ne devrait pas être du ressort du pape ni du clergé. Les questions de la guerre devraient

---

linguas essent transfusa [...] *sed a Turcis quoque et Saracenis legi cognoscique possint*; Cf. encore *Ecclesiastes*, LB V 814.

[28] On voit ces trois étapes dans *Adagium*; *Dulce bellum*.

[29] Cf. *Colloquia familiaria*, *Charon*, LB I 823

[30] Cf. note 15.

[31] *Adagium* IV, I 1.

[32] *Adagium* IV, I 1.

[33] Allen, *Ep.* 729, 854, 855; *Ratio verae theologiae*, LB V 110 E; *Ecclesiastes*, LB V 813

[34] Allen, *Ep.* 335.

[35] Allen, *Ep.* 781, 785 891: *Principes una cum pontifice et fortasse cum Turca conspirant in fortunas populi*.

faire partie des compétences du pouvoir laïc[36]. Selon Erasme, c'était l'empereur Charles Quint qui était le plus appelé à faire face à ces tâches.

Erasme de Rotterdam, comme le démontre l'analyse de sa corespondance ainsi que de nombreuses déclarations dans ses oeuvres, connaissait bien les relations internationales, il a toujours été aussi loyal à l'égard de son souverain. Erasme croyait que Charles Quint du fait de sa qualité d'empereur, était prédestiné à préserver la paix entre les peuples.

La poussée des Turcs commençait à menacer de plus en plus l'Europe (et surtout le territoire des Habsbourgs): la prise de Rhodes (1520), de Belgrade (1521), la défaite de Mohačs (1526) étaient autant d'événements qui incitaient les Etats d'Europe à entreprendre une intervention commune qu'ils n'avaient pas réalisée jusqu'alors, au nom de la défense de la chrétienté. C'est Charles Quint qui, de l'avis d'Erasme, aurait dû se trouver à la tête de cette entreprise. La réalité politique (le désir de conquêtes des Habsbourgs) mise à part, il faut reconnaître que Charles Quint soulignait[37] constamment dans ses déclarations son dévouement à la cause de la chrétienté. L'idée d'une monarchie universelle de l'empereur ne prenait pas en considération le rôle du pape en tant que facteur politique et moral indépendant, ce qui correspondait aux convictions de l'humaniste hollandais. Croyant que l'empire universel de l'empereur garantirait la paix dans le monde (Imperio di pace christiana), Erasme devint le porte-parole de l'idée de Charles Quint. Les savants[38] ont aussi remarqué à juste raison que de nombreuses lettres d'Erasme pourraient être qualifiées de mémorials politiques. Les dates également des lettres d'Erasme adressées aux différents souverains d'Europe correspondent aux moments critiques dans la politique internationale. Erasme ne resta jamais indifférent à la question du rapport actuel des forces politiques en Europe. Il suivit[39] aussi attentivement les troubles religieux en Allemagne et la puissance croissante des Turcs.

La lettre d'Erasme à François 1er, en date du 16 juin 1526, dans laquelle le savant démontrait[40]: „Si Christianos monarchas iunget concordia minus audebunt Turcae et in ordinem cogentur qui nunc huic regi, nunc illi utcunque commodum fuerit blandientes non alia re magis quam vestro dissidio potentes sunt" est intéressante. La correspondance[41] d'Erasme avec ses amis d'Autriche, de Hongrie et de Pologne s'anima, surtout après la défaite de Mohačs, sous l'influence sans doute de l'intérêt accru porté à ces pays en raison de la situation politique de Charles Quint. L'attitude de Sigismond Ier à l'égard du conflit en Hongrie[42]: le litige de deux rivaux à la

---

[36] Cf. *Querela pacis*, LB IV, 637; *Ratio verae theologiae*, LB V 89; *Ecclesiastes*, LB V 898.

[37] Cf. P. Rassow, F. Schalk, *Karl V und seine Zeit*, Kölner Colloquium, Köln 1960.

[38] Cf. J. Garbacik, J. A. Gierowski, *Epoka Erazma z Rotterdamu*, dans: *Erasmiana Cracoviensia. W 500-lecie urodzin Erazma z Rotterdamu*, Kraków 1971, p. 8, 21.

[39] Cf. Allen, *Ep.* 1228, 1344, 1466, 1480, 1754.

[40] Allen, *Ep.* 1722.

[41] Cf. en autres Allen, *Ep.* 1754, 1762, 1810, 1917, 1954, 2030, 2032, 2174, 2177, 2339, 2396, 2399, 2409.

[42] Allen, *Ep.* 1819.

couronne de Hongrie, Jean Zapolya et Ferdinand Habsbourg, était particulièrement importante pour l'empereur. Dans ce conflit, Erasme donnait[43] des preuves évidentes de sa préférence pour Ferdinand Habsbourg. On devine un redoublement de crainte pour la sécurité de la Hongrie dans la correspondance d'Erasme après le siège de Vienne par les Turcs (20 septembre 1529). Dans une lettre à Lorenzo Campegio[44], il s'inquiète de la situation peu rassurante de l'empereur. Il explique le manque d'empressement de la population à la lutte par le fait que l'on attribue généralement le commandement au pape alors que c'est au fond l'affaire de l'empereur. L'aveu que fait Erasme dans sa lettre à B. Boerio[45]: *At hic rumor est, immo non rumor sed publicum praeconium Turcam totis regni viribus invadere Germaniam, decertaturum de rerum summa, utrum Carolus futurus sit totius urbis monarcha an Turca* n'est pas dépourvu d'une note tragique.

Bien que dans quelques années Erasme adorera l'empereur pour son amour de la paix[46], son oeuvre *Ultissima consultatio de bello Turcis inferendo*[47] publiée quelques mois après le siège de Vienne, n'était en aucun cas une négation des opinions professées jusqu'alors par l'humaniste hollandais. Le savant qui a déjà fait dans ses travaux antérieurs la distinction entre la guerre juste et la guerre injuste, traite tout à fait séparément la guerre contre les Turcs. Dans le traité *De bello Turcis inferendo*, Erasme se prononçait conformément aux principes proclamés plus tôt et aussi au nom de la politique des Habsbourg qui attendaient de l'empire germanique une aide contre les Turcs. Le traité d'Erasme doit être considéré comme un nouvel heurt avec Martin Luther.

Publié en mars 1530 et présenté sous forme d'explications au psaume XXVIII, *le Projet de guerre contre les Turcs* est au fond un mémorial politique paraissant à un moment très important pour la politique des Habsbourgs: après la grande expédition de Soliman en Hongrie, après la prise de Buda et le siège de Vienne en août 1529. Les Turcs s'étaient à vrai dire retirés d'Autriche, Charles Quint avait conclu un accord avec le pape Clément VII ce qui renforçait la situation des Habsbourgs, mais on craignait cependant une nouvelle invasion au printemps de 1530. C'est probablement sous la pression de la cour des Habsbourgs qu'Erasme écrivit son traité pour y démontrer la nécessité d'une lutte contre les Turcs. Le secrétaire de Ferdinand Scepperus (l'auteur de *Monitorium* dans lequel le pape condamna Jan Łaski pour sa politique de soutien en Hongrie de Jan Zapolya) ainsi que le cardinal Mercurino Gattinara, chancelier de Charles Quint s'intéressèrent au *Mémorial*[48]. L'écrit d'Erasme devait être dirigé contre la propagande luthérienne qui proclamait qu'il ne fallait pas du tout se mêler de la guerre contre les Turcs, présentée comme une

---

[43] Allen, *Ep.* 1977, 2177, 2383, 2892 et les autres.
[44] Allen, *Ep.* 2366.
[45] Allen, *Ep.* 2481.
[46] Allen, *Ep.* 2965.
[47] LB V 345–368.
[48] Allen, *Ep.* 2336.

manifestation papale. Cette opinion était approuvée par les adversaires des Habsbourgs qui croyaient en la désintégration de l'empire germanique avec l'aide des protestants. L'oeuvre *De bello Turcis inferendo* devait être une réponse à la lettre de Martin Luther *Von Kriege wider die Turcken*[49]. Commençant à travailler à son *Projet de guerre contre les Turcs*, Erasme avait prié Amerbach[50] de lui envoyer en hâte le *libellum Luteri „De bello adversus Turcas"*. D'autre part, dans une lettre à George de Saxone, l'humaniste donnait des démonstrations de Luther l'apprécia-tion suivante[51]: *In concione „De bello adversus Turcas", Turca imperium fecit perpetuum et invitabile nobis nihil reliquit praeter atroces calamitates et patientiam.*

Cependant en dépit de cette appréciation, en cette période, Luther était encore, ce dont témoignent ses écrits publiés sur le problème turc, c'est-à-dire aussi bien *Eine Heerpredigt wider den Türcken*[52] que *Von Kriege wider die Türcken*, partisan de l'obéissance à l'empereur, il n'intervenait donc pas ouvertement contre la lutte avec les Turcs. Il reconnaissait que l'empereur en les repoussant remplissait son devoir. Mais en même temps, Luther avertissait contre une lutte irréfléchie et exhortait à épargner le sang du peuple allemand. Il présentait la guerre comme le résultat d'une alliance secrète entre les Turcs et la papauté, ceux-ci ayant pour but de détruire les porte-parole de la véritable parole de Dieu. Selon Luther, le Turc c'est *ein diener des Teuffels*[53] et le pape l'Antéchrist annoncé dans l'Evangile. Sur la papauté retombait aussi, selon Luther, la responsabilité pour les échecs essuyés jusqu'alors dans la lutte contre les adeptes de Mahomet. A l'occasion Luther critiqua les autres ennemis de l'Evangile: les ariens, les anabaptistes et les adeptes d'autres sectes. Il répétait qu'il ne dissuadait pas de faire la guerre aux Turcs, mais qu'il fallait se garder d'être imprudent sur cette question. Dans ses démonstrations, en se référant coup sur coup à l'Evangile, il commandait à ses partisans de croire que Dieu les sauverait infailliblement[54]: „Schlage beide: Türcken und Papst zu Boden samt allen Tyrannen und Gottlosen. Und erlöse uns von allem Sünden und von allem Übel". La vision du monde de Luther est eschatologique et non politique, elle ne conprend pas une nouvelle organisation du monde, mais sa fin. Il croit au temps tout proche déjà du royaume de Dieu. Car le règne du pape (compsidéré par Luther comme Antéchrist) prend fin, les Turcs sont apparus — Gog annoncé par Ezéchiel et Magog. Les oeuvres de Luther consacrées aux questions turques sont avant tout une attaque contre la papauté et l'Eglise catholique. Du côté catholique fut écrit un traité[55] à caractère semblable: *Dialogus de bello contra Turcas in Antilogias Lutheri* de Jean Cochlaeu.. On y a consacré bien plus d'attention aux erreurs de Luther qu'à la guerre turquse

---

[49] Ed. I: Wittemberg 16 IV 1529; Je connais l'edition: Wittemberg 1542.
[50] Allen, *Ep.* 2279, 2290.
[51] Allen, *Ep.* 2338.
[52] Ed. I: Wittemberg 1529.
[53] Ed. 1542, p. D_2 v.
[54] p. K_6 r.
[55] Ed. I: Leipzig, Schmann, 31 V 1529.

L'oeuvre d'Erasme de Rotterdam, bien que présentée sous forme d'explications au psaume XXVIII: *Afferte Domino filii Dei* est un mémorial politique étroitement lié à la situation politique actuelle. L'auteur a pour intention de combattre deux opinions, les plus communes alors et au surplus diamétralement opposées, sur la guerre contre les Turcs. Erasme intervient aussi bien contre ceux qui poussent à la guerre à tout prix que contre la majorité des luthériens qui commandaient de s'abstenir tout à fait de lutter. Dans l'oeuvre *De bello*, Erasme était fidèle à ses anciennes convictions. Il les y exposait une fois encore. Il démontrait que le plus important était de tendre à une amélioration morale de la société chrétienne. Il ne permettait[56] pas de lutter contre le Turc *animo Turcico*. Il exhortait[57] à une *universalis correctio* et croyait qu'alors, grâce à Dieu, on remporterait la victoire. Auparavant cependant, les souverains[58] qui traitent le peuple avec une cruauté turque, devaient modifier leurs moeurs. Une amélioration du clergé était aussi indispensable. Les ecclésiastiques ne pouvaient ingérer[59] dans les guerres. La guerre ne pouvait non plus être menée sous le commandement du pape, ce que prouvent déjà les faits historiques mêmes. Polémiquant avec les adeptes de Luther, Erasme constatait[60] qu'ils professaient à tort l'opinion (désirant encore l'attribuer à Erasme aussi) que le chrétien doit s'abstenir de toute lutte. Leur thèse que la lutte contre les Turcs est une violation de la volonté de Dieu qui justement punit les chrétiens pour leurs péchés au moyen des invasions turques, n'est pas juste non plus. Si l'on admettait cette thèse, démontrait Erasme, il faudrait également ne pas s'opposer aux maladies. Erasme traitait les Turcs eux-mêmes autrement que les Luthériens. Il demandait[61] de se souvenir que c'étaient *primum esse homines, deinde semichristianos*. En ce qui les concernait, il ne fallait pas oublier que[62] *religio christiana suadetur, non cogitur*. Il fallait conquérir les terres turques comme les apôtres conquéraient le monde pour le Christ: par l'amour et non par l'épée. Les Turcs devraient apprendre que les moeurs des chrétiens étaient conformes à l'Evangile[63]. Lorsque les Turcs auraient été vaincus — Erasme était convaincu en effet que cela arriverait mais *non irato Deo* — il faudrait[64] (Erasme était ici d'accord avec Augustin) peu à peu, sans recourir à la force, les habituer à la nouvelle foi.

Dans le traité tout comme dans ses écrits antérieurs, il soulevait la question de la légalité de la guerre et démontrait que ne pas s'opposer aux Turcs était jeter les

---

[56] LB V 345, 352, 356, 361.
[57] LB V 364.
[58] LB V 352, 361, 364.
[59] LB V 352, 360—362, 365.
[60] LB V 353—354, 359; Cf. les mêmes pensés Allen, *Ep.* 1469: *Si sunt, qui sermonem „Nolite omnino resistere malo" huc trahunt, ut putent nec Turcis resistendum, Christo imputent, non mihi.*
[61] LB V 352.
[62] LB V 354.
[63] LB V 367.
[64] LB V 367.

chrétiens en pâture aux pires ennemis. Il répétait[65] aussi encore une fois sa thèse: *Doceo bellum nunquam suscipiendum nisi cum tentatis omnibus vitari non potest.* La décison de mener la guerre doit appartenir au souverain, mais il faut tenir compte de la volonté des citoyens. Pour des raisons humanitaires, la guerre doit être menée le plus rapidement possible et avec le moins possible d'effusions de sang. Et l'on retrouve ces idées aussi bien dans les écrits plus anciens d'Erasme que dans les oeuvres de saint Augustin.

Arrivant à la conclusion que *fas est igitur Turcas depellere*, le savant rappelle cependant[66]: *huc arbitror nec mihi placere bellum adversus Turcas nisi huc adigat inevitabilis necessitas.* Erasme se rendait compte que ses arguments pouvaient paraître peu convaincants pour le lecteur, aussi expliquait-il comme pour se justifier[67]: *Nec bellum dissuadeo, sed ut feliciter et suscipiatur et geratur ago pro mea quidem virili. Cum enim negotium ordiamur omnium periculosissimum aut in summum orbis Christiani malum exeat oportet, aut summam adferat felicitatem.*

Aux arguments du moraliste venaient se joindre les remarques d'Erasme — homme politique, partisan des Habsbourgs analysant la situation de l'époque et le rapport des forces politiques en Europe. Erasme ne tarissait pas d'éloges sur l'empereur. Il démontrait que le peuple irait volontiers à la guerre lorsqu'il comprendrait qu'elle a été déclarée à l'unanimité par les plus puissants souverains, jouissant de la plus grande autorité en Europe: l'empereur Charles Quint, François 1er, roi de France et Ferdinand Habsbourg, le plus menacé par les Turcs. L'humaniste hollandais instruisait[68] que la garantie de la future paix (après que les Turcs auraient été écrasés) était *Caesaris pietas, Ferdinandi integritas, Germanorum principum fides.* Les rumeurs colportées pour inciter à des révoltes, sur quelque alliance tacite entre le pape, l'empereur et les Turcs, menaçant la liberté du monde tout entier, étaient des mensonges. La démonstration de la fausseté de l'opinion selon laquelle la guerre n'avait en vue que le seul bien de la Hongrie et non pas celui de toute la chrétienté[69]: *non pertinere ad religionem christianam sed de regno Ungariae tantum* était aussi une réponse aux ennemis des Habsbourgs. Le savant s'est efforcé de même de tranquilliser[70] les gens qui craignaient une monarchie universelle de Charles Quint (*Terret nonnullos universalis monarchiae vocabulum*).

Dans *Enarratio in psalmum XXVIII* nous retrouvons des citations de l'*Fcriture sainte*, des références à saint Paul, à saint Augustin dans l'oeuvre duquel Erasme puise le plus, à saint Bernard, à Ambroise, à Tertulian.

Certains chapitres du traité rappellent par leur style plein de recueillement, les sermons qui bouleversent la conscience des auditeurs. D'autre part cependant *De bello*

---

[65] LB V 353.
[66] LB V 364.
[67] LB V 366.
[68] LB V 365.
[69] LB V 363.
[70] LB V 365.

Turcis inferendo se rapproche parfois des discours que prononçaient les soldats avant les batailles dans l'oeuvre de Tite-Live. Erasme profitait aussi comme de nombreux auteurs d'oeuvres anti-turques, par exemple Bessarion[71], de l'argumentation dans les discours de Démosthène: les *Olynthiennes* et les *Philippiques*. L'argumentation[72] selon laquelle les Turcs ne se contenteraient pas de leurs conquêtes mais continueraient à avancer plus profondément en Europe, rappelle l'exhortation de Démosthène des *Olynthiennes* II 17. Tout comme Démosthene (*Ol.* I 19), Erasme exhortait à stopper la menace de l'asservissement. *Ultissima consultatio* du titre de l'oeuvre d'Erasme c'est l'exhortation de Démosthene (*Ol.* I 2; II 2) à penser au salut, l'ultime moment étant en effet déjà venu. Tout comme Démosthène (*Phil.* III 6), Erasme indique les moyens les plus efficaces de défense. Erasme accentue lui aussi le motif de la lutte pour la liberté très fortement souligné par Démosthène (*Phil.* II 24; III 36; III 71). Les suppositions des adversaires de la guerre que l'on ne vaincra[73] pas les Turcs, suppositions renversées par Erasme, rappellent les opinions combattues par Démosthène de certains Athéniens sur l'impossibilité de vaincre le roi de Macédoine (*Phil.* I 4). L'argumentation[74] d'Erasme que les Turcs sont devenus puissants par la ruse et la trahison rappelle les paroles de Démosthène sur les débuts de la puissance de la Macédoine (*Ol.* II 6; II 9). Tout comme Démosthène (*Ol.* I 5, 7, 22, 23; II 15), Erasme assurait[75] que les peuples subjugués n'attendaient que le moment de rejeter le joug tyrannique supporté parmi les souffrances.

Ainsi, récapitulant dans *Ultissima consultatio* les opinions qu'il avait jusqu'alors sur le bien-fondé des guerres antiturques, Erasme puisait selon son habitude dans deux traditions: il se référait au trésor de la sagesse chrétienne — l'Evangile et les Pères de l'Eglise mais ne dédaignait pas non plus les plus beaux monuments de l'éloquence antique, dans lesquels Démosthène luttait pour la liberté de la Grèce.

Dans cette oeuvre aussi, Erasme a réalisé l'idéal qu'il préconisait: *bonae litterae*, il a associé l'Antiquité à la chrétienté.

Warszawa

---

[71] Cf. T. Sinko, *Erudycja klasyczna Orzechowskiego*, Kraków 1939, p. 6.
[72] LB V 363.
[73] LB V 363.
[74] LB V 349—350.
[75] LB V 364.

Eos LXII 1974

ANCYRA
(CZYNNIKI ROZWOJU MIASTA)

Napisał

EDWARD DĄBROWA

Ancyra to nazwa, która kojarzy się zazwyczaj z najbardziej znanym zabytkiem epigraficznym starożytności znalezionym w tym mieście, będącym najważniejszym źródłem do poznania działalności Augusta — *Monumentum Ancyranum*. Treść tego napisu przyciągała i przyciąga nadal uwagę wielu badaczy, dla których pozostaje on jedynie godnym uwagi obiektem ich dociekań[1]; miejsce jego znalezienia nie wzbudza w nich większego zainteresowania. Tylko niewielu, a i to dopiero w kontekście szerszych rozważań dotyczących rzymskich prowincji małoazjatyckich, dostrzega rolę tego miasta jako ośrodka administracyjnego prowincji Galacji, tudzież ważnego punktu etapowego na drodze wiodącej ku wschodniej granicy Imperium. Zupełnie marginesowo poświęca się jeszcze nieco uwagi jej wewnętrznej organizacji jako ośrodka miejskiego[2]. Na tym też wyczerpuje się zakres zainteresowań Ancyrą, która była przecież jednym z większych miast istniejących w tej części Anatolii w dobie rzymskiego panowania. A nie jest wszak zupełnie obojętne, jakie czynniki zadecydowały o jej znaczeniu; wpłynęły one bowiem w podobny sposób na życie szeregu ośrodków leżących na obszarze północnych i wschodnich rzymskich prowincji małoazjatyckich. Stąd rozważenie charakteru czynników, które przyczyniły się w istotny sposób do rozwoju Ancyry, może stać się ilustracją, choć nieco nietypową, przy-

---

Skróty tytułów czasopism cytowane wg „L'Année Philologique"; inne przyjęte skróty:

AÉ — „L'Année Épigraphique".
CIG — *Corpus inscriptionum Graecarum.*
CIL — *Corpus inscriptionum Latinarum.*
IGRR — *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes.*
OGIS — *Orientis Graeci inscriptiones selectae.*
RE — Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft.*
SEG — *Supplementum epigraphicum Graecum.*

[1] Niemal w każdym tomie „L'Année Philologique" można znaleźć kilka pozycji bibliograficznych odnoszących się do tego zabytku (starsza literatura zob. SEG VI 50) lub jego kopii znalezionych w Apolonii (CIL III, s. 773 nn.; *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, IV 143), czy Antiochii Pizydyjskiej (W. M. Ramsay, JRS VI 1916, s. 108 nn.; W. M. Ramsay, A. v. Premerstein, *Monumentum Antiochenum*, Klio-Beiheft 19, Leipzig 1927).

[2] A. H. M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*[2], Oxford 1971, s. 408 n., przyp. 10; A. Ranović, *Vostoćnye provincii Rimskoj Imperii w I—III ww.*, Moskva-Leningrad 1949, s. 111; zob. także niżej przyp. 17.

czyn zjawiska ożywienia życia miejskiego, obserwowanego w II—III w.n.e. w tej części Imperium.

Świadectw do poznania przeszłości Ancyry jest niewiele. W zachowanych przekazach zawartych jest zaledwie kilka wzmianek, zbyt jednak drobnych i przypadkowych, by za ich pomocą można było odtworzyć pełniejszy obraz przeszłości tego miasta; pozwalają one poznać ją jedynie w najogólniejszym zarysie. Podstawowym typem źródeł, jakimi dysponujemy, są inskrypcje. Wbrew pozornej ich obfitości (z terenu Ancyry i jej okolic znanych jest kilkaset napisów)[3], tylko niewielka część spośród nich odnosi się bezpośrednio do wydarzeń z dziejów miasta.

Najdawniejszym okresem, jakiego dotyczą znane wzmianki o Ancyrze, jest schyłek IV w. p.n.e.; pojawiają się one w opisie wyprawy Aleksandra Macedońskiego przeciw Persom[4]. Pozostałe związane są z wydarzeniami, jakie rozegrały się w III—II w. p.n.e.: walkami Seleukosa II z Ptolemeuszem III[5], opanowaniem Frygii przez Galatów[6], ekspedycją Gn. Manliusza Vulsona z roku 189 p.n.e.[7] Najcenniejszymi dla nas informacjami zawartymi w tych relacjach są wzmianki pochodzące z dzieł Strabona[8] i Pliniusza[9], piszą oni o Ancyrze im współczesnej. Wiadomości przez nich przekazane pozwalają stwierdzić, że jeszcze w połowie I w. n.e. Ancyra była tylko niewielką osadą o charakterze obronnym[10]. Zestawiając treść tych relacji z informacjami inskrypcji, można wyraźnie zauważyć szybki rozwój Ancyry w przeciągu stosunkowo krótkiego okresu. Jego świadectwem jest miejski charakter Ancyry.

---

[3] Dużym utrudnieniem w wykorzystaniu tego materiału źródłowego jest jego znaczne rozproszenie po wielu publikacjach, z których duża część jest dzisiaj już praktycznie niedostępna ze względu na to, że ukazały się one jeszcze w XIX w. (pełny ich wykaz daje: E. Bosch, *Quellen zur Geschichte der Stadt Ankara im Altertum*, Ankara 1967 (Türk Tarih Kurmuru Yayinlarindan, VII Seri — No. 46), s. XV—XVIII (dalej cyt. Bosch, *Quellen*). Udostępnieniu ich ma służyć wspomniana książka Boscha. Zebrane są w niej świadectwa odnoszące się w jakikolwiek sposób do przeszłości Ancyry lub dotyczące jej mieszkańców, zarówno napisy epigraficzne i legendy umieszczane na monetach, jak również wzmianki przekazane przez tradycję. Wiele z tych źródeł jest publikowanych po raz pierwszy (zob. AÉ 1969/70, nr 601—605; por. J. et L. Robert, „Bulletin Épigraphique", (Paris) 1972, vol. VI, s. 225 n., nr 566). Mimo pokaźnych rozmiarów (372 numerowane pozycje) daleki jest ten zbiór od kompletności. Zostały w nim pominięte liczne drobniejsze napisy ancyrańskie, nie uwzględniono inskrypcji chrześcijańskich, zob. np. J. G. C. Anderson, *Exploration in Galatia cis Halym*, JHS XIX 1899, s. 97 n., nr 79—84; G. de Jerphanion, *Mélanges d'archéologie anatolienne*. Beyrouth 1928, s. 278 nn., nr 54—67 (Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth, XIII), czego nie tłumaczy nawet zastosowana przez wydawcę zasada nie wykraczania chronologicznie poza okres panowania Konstantyna Wielkiego.

[4] Arrian, *Anab.* II 4,1; Curt. Rufus III 1,22.

[5] Pomp. Trogus, prol. 27.

[6] Memnon, 11,6—7 (= F. Jacoby, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, Bd. III B, Leiden 1950, nr 434, s. 346—347).

[7] Liv. XXXVIII 24,1—2; 25,1; Polib. XXI 39,1—2.

[8] Strabo, XII, p. 567.

[9] Plin. *N.H.* V 146.

[10] Strabon używa określenia — φρούριον, natomiast Pliniusz — *oppidum*.

Znajduje on swój wyraz w tytulaturze oficjalnych dokumentów ancyrańskich[11], własnej monecie. Jego dowodem jest również poświadczona obecność różnorodnych urzędów typowych dla greckich miast. Nie są to jedynie godności tytularne, lecz funkcje, z których każda związana jest ze ściśle określonym wycinkiem spraw miejskich[12]; pojawiają się one tylko w dużych społecznościach, w których obowiązkom kierowania jej życiem nie jest w stanie podołać niewielkie kolegium urzędników.

Świadectwa źródeł, pomimo swego ubóstwa, mówią o Ancyrze nie tylko jako o ożywionym ośrodku życia społecznego, ale umożliwiają także wskazanie czynników, od których uzależniona była jej świetność. Czynników tych, pojawiających się w różnych okresach, było kilka, i dlatego nie można się całkowicie zgodzić z poglądem przypisującym znaczenie najważniejszego bodźca, który zadecydował o miejskim rozwoju Ancyry, tylko jednemu z nich — faktowi umieszczenia w niej prowincjalnego ośrodka kultu rzymskiego cesarza[13].

Umiejscowienie w Ancyrze prowincjalnej świątyni kultu Augusta pozostaje w ścisłym związku z wydarzeniem, które w swych konsekwencjach miało ogromny wpływ na losy Ancyry, było nim przekształcenie w rzymską prowincję władztwa Amyntasa, ostatniego z galackich królów. Przejściu pod panowanie rzymskie towarzyszyło szereg zmian, które związane były z wprowadzaniem rzymskiej administracji prowincjalnej[14]. Dla osłabienia niekorzystnego wrażenia, jakie zmiany

---

[11] CIG 4010; Bosch, *Quellen*, s. 76, nr 72. Dawno już zwrócono uwagę na bardzo charakterystyczny fakt w inskrypcjach ancyrańskich, podobnie jak na monetach: F. Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, Paris-Leipzig 1883, s. 415, nr 174; W. Wroth, *Catalogue of Coins of Galatia, Cappadocia and Syria. British Museum. Catalogue of Greek Coins*, London 1899, s. 8, nr 1—2 (cyt. dalej BMC Galatia); zob. B. V. Head, *Historia Nummorum*², Oxford 1911, s. 747 (cyt. dalej Head, HN²); Bosch, *Quellen*, s. 55, nr 58; s. 58, nr 63. W ciągu I w. n.e. pojawiają się często określenia etniczne. Znikają one w I poł. II w. n.e., by ponownie pojawić się nieco później, tym razem już łącznie z nazwami miejscowymi (IGRR III 180; Bosch, *Quellen*, s. 240, nr 181 = AÉ 1969/70, nr 605); zob. D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor to End of the Third Century after Christ*, Princeton-New Yersey 1950, s. 1319, przyp. 29.

[12] Do takich m.in. należą: ἀστυνόμος: CIG 4019, 4026, 4032 (= JHS XLIV 1924, s. 43—44, nr 80), 4069; ἀγορανόμος: IGRR III 173; SEG VI 10; εἰρήναρχος: IGRR III 203 (por. SEG VI 9), 208; JöAI XXX 1936/37, Beibl., szp. 2—3, nr 2; ταμίας: IGRR III 195; ἐπιμελητής: CIG 4017, 4018, 4019 ... O zakresie i charakterze obowiązków związanych ze sprawowaniem tych funkcji: A. H. M. Jones, *Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford 1940; W. Liebenam, *Städteverwaltung im römischen Kaiserreiche*, Leipzig 1900; Magie, *o.c.*, oraz odpowiednie hasła RE.

[13] Ranović, *o.c.* s. 112.

[14] Przekształceniu władztwa Amyntasa w rzymską prowincję towarzyszyły m.in. konfiskaty własności ziemskiej królów galackich (Ranović, *o.c.* s. 114 n.; M. Rostovtzeff, *The Social and Economic History of the Roman Empire*², Oxford 1963, s. 652, przyp. 1; zob. Magie, *o.c.* s. 1325 nn., przyp. 44; por. CIL III 256), a także dóbr będących własnością świątyń (Strabo, XII p. 567; Ramsay, JRS XII 1922, s. 149; T. R. S. Broughton, *Roman Asia* w: *An Economic Survery of Ancient Rome*, ed. by T. Frank, vol. IV, Baltimore 1938, s. 642 n., 650). Zagadnienia związane z problemem posiadłości cesarskich w Galacji, mimo iż były niedawno ponownie rozpatrywane przez B. Levick, *Roman Colonies in Southern Asia Minor*, Oxford 1967, s. 213 nn. (Appendix VI), wymagają dalszej dyskusji.

te mogły wywołać, konieczne było dla Rzymian zapewnienie sobie poparcia ze strony wyższych warstw społecznych Galacji. W tym celu równocześnie z wprowadzeniem rzymskiej administracji powołane zostało do życia zgromadzenie przedstawicieli ludności prowincji (κοινόν)[15], jako organu reprezentującego interesy wszystkich jej mieszkańców. W jego skład weszli członkowie galackiej arystokracji plemiennej[16]. Siedzibą zgromadzenia, pod którego opieką znajdowała się prowincjalna świątynia kultu Augusta, jak również wykonywanie kultu, i administracyjnym centrum nowej prowincji obrana została Ancyra. W ten sposób została stworzona pierwsza przesłanka dla jej rozwoju; obecność przedstawiciela rzymskiej władzy przyciągała bowiem nie tylko petentów, lecz także ludzi interesów. Efekty oddziaływania tego czynnika dają się obserwować dopiero po upływie dłuższego czasu. W przypadku Ancyry są one uchwytne, choć przesłonięte przez element natury geograficznej.

Piszący o Ancyrze podkreślają jej znaczenie jako ważnego węzła drogowego[17]; była punktem, w którym zbiegało się wiele dróg rzymskich przebiegających przez Bitynię i Galację; stąd rozchodziły się drogi wiodące ku dalej na wschód leżącym rzymskim posiadłościom. Podobną rolę odgrywała Ancyra już znacznie wcześniej, w okresie rządów perskich, kiedy to znajdowała się na szlaku „drogi królewskiej"[18]. Należy jednak zwrócić uwagę na istotny warunek natury politycznej, którego spełnienie stwarzało dopiero możliwość uczynienia z Ancyry ważnego węzła drogowego — cała Azja Mniejsza musiała znajdować się w obrębie jednego organizmu politycznego; tylko wtedy mogły być w pełni wykorzystane walory jej centralnego położenia. Stąd włączenie Galacji w skład Imperium przydało wprawdzie Ancyrze znaczenia jako ośrodka rzymskiej władzy w prowincji, jednakże rolę węzła drogowego przyszło jej spełniać nieco później, wtedy gdy panowanie rzymskie zostało stopniowo rozciągnięte na Kapadocję, Pont Polemoński i Armenię Mniejszą[19].

Nowe nabytki terytorialne należało połączyć jak najściślejszymi więzami z pozostałą częścią małoazjatyckich posiadłości rzymskich. Przemawiały za tym względy administracyjne, ale w jeszcze większym stopniu militarne. Jednym z czynników gwarantujących trwałość rzymskiego panowania była rozbudowana sieć dróg: lokalnych, ułatwiających dotarcie do najbardziej oddalonych rejonów prowincji, strategicznych, umożliwiających nie tylko szybką komunikację, sprawne przemiesz-

---

[15] W. M. Ramsay, *Studies in the Roman Province Galatia*, JRS XII 1922, s. 154 nn., 175–176, zob. s. 163 n. Charakter i struktura organizacyjna tych ciał: RE Supplbd. IV., s. v. Κοινόν; J. A. O. Larsen, *Representative Government in Greek and Roman History*, Berkeley-Los Angeles 1955, s. 106–125 (Sather Classical Lectures, 28).

[16] Ramsay, JRS XII 1922, s. 173–174.

[17] Broughton, *o.c.* s. 862, 864; E. Gren, *Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit* (Uppsala Universitatets Arsskrift 1941,9), Uppsala-Leipzig 1941, s. 44–45; I. W. Macpherson, *Roman Roads and Milestones of Galatia*, AS IV 1954, s. 111.

[18] W. M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, Amsterdam 1962 (reprint), s. 35 nn. i passim; Gren, *o.c.* s. 42 n.; zob. Levick, *o.c.* s. 10 nn.

[19] O okolicznościach tego wydarzenia: F. Cumont, *L'Annexion du Pont Polémoniaque et de la Petite Arménie*, w: *Anatolian Studies presented to W. W. Ramsay*, Manchester 1923, s. 109 nn.

czanie oddziałów na zagrożony odcinek granicy czy dostawę zaopatrzenia dla stacjonujących garnizonów, ale połączonych również w organiczny system z drogami o podobnym charakterze istniejącymi już na obszarze pozostałych prowincji. Potrzeby te narzucały konieczność budowy nowej i konserwacji istniejącej sieci dróg.

Mówiąc o układzie drogowym Azji Mniejszej w okresie panowania rzymskiego nie mamy na względzie całej istniejącej tam sieci dróg, tej bowiem nie potrafimy dzisiaj już w pełni odtworzyć, lecz jedynie szlaki zbudowane przez cesarzy lub ich legatów czy prokuratorów. O drogach lokalnych niewiele można powiedzieć, nie zachowały się po nich żadne pozostałości. Przyczyną tego była zapewne ich nietrwała konstrukcja. Należy bowiem pamiętać, że troska o budowę i utrzymanie w należytym stanie dróg lokalnych została przekazana miastom[20] i osadom wiejskim, a te nie zawsze były w stanie wywiązać się należycie z ciążących na nich w tym zakresie obowiązków[21].

Przy rekonstruowaniu tras, jakimi biegły rzymskie drogi strategiczne, możliwe jest wykorzystanie kilku rodzajów źródeł. Świadectwa te pozwalają zarazem dostrzec rolę, jaką przyszło spełniać ośrodkom, przez które one przebiegały.

Najważniejszą grupą źródeł są zabytki epigraficzne; informacje przez nie przekazane zawierają wiele istotnych i często bardzo szczegółowych danych. Dają się one podzielić na dwie grupy: pierwszą tworzą miliaria. Inskrypcje na nich wyryte informują o czasie powstania drogi, przy której się one znajdowały, o tym, kto ją wybudował, kto nadzorował przebieg prac, jaki rodzaj robót był wykonywany ... Grupa druga to napisy różnego rodzaju, wśród których znajdują się: dokumenty honoryfikacyjne[22], epitafia[23]. Równie cennymi pod względem wartości źródłowej są zachowane resztki konstrukcji inżynieryjnych związanych z budową dróg: odcinki nawierzchni, konstrukcje mostowe[24].

---

[20] Także z Ancyry pochodzi świadectwo, z którego wynika, że ona również ponosiła koszty prac przy rzymskich drogach przebiegających w pobliżu miasta: CIL III 6900 (= 6058).

[21] Liebenam, *o.c.* s. 145 nn., 146, przyp. 1.

[22] Zob.: IGRR III 173; Bosch, *Quellen*, s. 123 n., nr 106; SEG VI 57 (Ancyra); F. K. Dörner, *Bericht über eine Reise in Bithynien* (Denkschriften der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, Bd. 75, Abh. 1), Wien 1952, s. 17, nr 10; IGRR III 60, 66, 68, por. nr 62 (Prusias ad Hypium).

[23] Zob. Bosch, *Quellen*, s. 277, nr 213; F. K. Dörner, *Inschriften und Denkmäler aus Bithynien*, Berlin 1941, s. 105, nr 121 (Istanbuler Forschungen, 14); przytoczone świadectwa ze względu na wyraźne wskazanie udziału zmarłego, wraz z podaniem nazwy legionu, w którym on służył w trakcie wojny przeciw Partom czy Persom, należą do wyjątkowo rzadkich. Zazwyczaj próby ustalenia, które z rzymskich oddziałów uczestniczyły w kolejnych wojnach na Wschodzie, nastręczają sporo trudności. Niektóre z tych ustaleń trzeba ciągle korygować, zob. AÉ 1962, nr 311 — napis ten pozwala stwierdzić, że leg. XXII Primigenia P.F., brał udział w wojnie przeciw Armenii i Partom prowadzonej przez Trajana; dotychczas sądzono, że tylko w wyprawie L. Werusa: RE XII, szp. 1813; por. CIL III 269 (= 6765), 260 (= 6761).

[24] Macpherson, *o.c.* s. 112; Dörner, *Inschriften*, s. 33 n.; Ramsay, *Hist. Geography*, s. 46; J. A. R. Munro, *Roads in Pontus, Royal and Roman*, JHS XXI 1901, s. 65; zob. K. Bittel, *Kleinasiatische Studien*, Istanbul 1942, s. 9 nn., (Istanbuler Mitteilungen, 5); por. J. Sölch, *Bithynische Städte im Altertum*, Klio XIX 1925, s. 173—174, przyp. 5.

Odmiennego nieco charakteru są pozostałe świadectwa; nie informują one bezpośrednio o istniejących drogach, pozwalają natomiast ustalić szlaki, jakimi najczęściej wędrowały rzymskie legiony. Treść tych źródeł potwierdza więc niejednokrotnie w ten sposób istnienie dróg, o których skądinąd nic nie wiemy, lub uzupełnia relacje już posiadanych świadectw. Do tego rodzaju przekazów zaliczamy: wzmianki o drogach przemarszów rzymskich wojsk przekazane przez tradycję historyczną[25] oraz specjalny typ brązowych monet miejskich, tzw. Signamünzen[26]. Znaczenie tych monet polega na tym, że są one jednym z dowodów obecności rzymskich żołnierzy w mieście, które ten typ monety wypuściło. Były one bowiem wybijane przez miasto w momencie, gdy zatrzymywały się w nim na przeciąg dłuższego czasu maszerujące jednostki rzymskiego wojska, dla zaspokojenia gwałtownie wtedy wzrastającego zapotrzebowania rynku lokalnego na drobną monetę zdawkową[27]. Wielokrotnie pojawiające się w przeciągu II—III w. n.e. emisje tego typu monety w szeregu małoazjatyckich ośrodków[28] pozwalają ustalić trasy najbardziej uczęszczanych szlaków. Spośród nich szczególnie często używane były trzy[29]. Wszystkie one brały swój początek w miastach Bitynii, położonych na wybrzeżu Propontydy; przebiegały obszary Bitynii-Pontu, zbiegając się lub rozwidlając w ważniejszych ośrodkach życia społecznego istniejących na tych terenach, wiodąc ku wschodniej granicy Imperium. O ich ogromnym znaczeniu świadczą liczne i pochodzące z różnych okresów dowody starań o utrzymanie ich w należytym stanie.

Mówiąc o wielkim znaczeniu traktów drogowych przebiegających obszary północnej i wschodniej Anatolii, zarówno z zachodu na wschód, jak z północy na południe, należy zwrócić uwagę na przyczyny, z powodu których Rzymianie wkładali tak wiele wysiłku w ich rozbudowę i konserwację.

Wraz z coraz bardziej przesuwającą się na wschód granicą Imperium wzrastała konieczność jej należytego zabezpieczenia. Nie było to zadanie zbyt łatwe. Poczynając od Augusta, aż do schyłku Cesarstwa, zapewnienie spokoju na wschodniej granicy było problemem, który zmuszał kolejnych cesarzy do ciągłych interwencji dyplomatycznych, jak i podejmowania działań militarnych. Sąsiadem, którego polityka wy-

---

[25] Por. np. itinerarium Juliana Apostaty, Amm. Marc. XXII 9,3—8; XXV 10,4—11.

[26] C. Bosch, *Kleinasiatische Münzen der römischen Kaiserzeit*, AA 1931, szp. 426—n.; C. Bosch, *Die Kleinasiatischen Münzen der römischen Kaiserzeit*, Teil II, Bd. I: *Bithynien*, Stuttgart 1935, s. 94 nn. (cyt. dalej.: Bosch, KM); por. Gren, *o.c.* s. 150.

[27] Gren, *o.c.* s. 150 nn.; J. P. Callu, *La politique monétaire des empereurs romains de 238 à 311*, Paris 1969, s. 28 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athenes et de Rome, 214).

[28] Lista ośrodków wypuszczających ten typ monety, wraz z zaznaczeniem okresu, z jakiego pochodzą znane ich serie: Bosch, KM, s. 97 n.

[29] Bosch, KM, *l.c.*; dokonany przez niego podział odnosi się do głównych traktów wojskowych rzymskiej Azji Mniejszej, a nie tylko dróg przebiegających Bitynię—Pont; zob. Bosch, AA 1931, szp. 426 n. Szczegółowiej o nich traktuje: Sölch, Klio XIX 1925, s. 170 nn.; Gren, *o.c.* s. 51 nn.; zob. także: J. A. R. Munro, *Some Pontic Milestones*, JHS XX 1900, s. 159—166; M. I. Maksimova, *Antićnye goroda jugo-vostoćnogo Prićernomorija. Sinopa, Amis, Trapezunt*, Moskva-Leningrad 1956, s. 311 n.; Magie, *o.c.*, passim.

magała stałej czujności i uwagi ze strony rzymskiej, byli najpierw Partowie, potem Persowie. Głównym powodem starć i napięć między Rzymem a Partią była Armenia[30]. Posiadanie jej bowiem przez jedną ze stron, stwarzało poważne zagrożenie bezpieczeństwa drugiej. Partyjskie wpływy w Armenii były tym groźniejsze dla Rzymian, że ich pozycja na pograniczu syryjskim, podobnie jak w północno-wschodniej Anatolii, przez pewien czas nie była nazbyt silna[31]. Zmniejszenie zagrożenia na tych odcinkach nastąpiło dopiero z chwilą opanowania przez Rzym Kommageny, Pontu Polemońskiego i Armenii Mniejszej.

Charakter wzajemnych stosunków partyjsko-rzymskich zmusił Rzymian do podejmowania kroków, które pozwoliłyby zapewnić bezpieczeństwo wschodnim prowincjom rzymskiego Imperium[32]. Oznaczało to konieczność stworzenia stałego systemu obronnego, dającego również możliwość prowadzenia działań zaczepnych.

Realizację tego zadania podjęli cesarze dynastii flawijskiej. Zdawano sobie doskonale sprawę z tego, że skuteczność obrony granicy we wschodniej Anatolii nie może się opierać jedynie na oddziałach wzdłuż niej rozmieszczonych[33]. Zależała ona także w poważnej mierze od możliwości szybkiego uzupełnienia tych sił posiłkami przerzucanymi z innych prowincji, w momencie gdy zachodziła tego potrzeba; zazwyczaj do działań na froncie wschodnim były wykorzystywane legiony naddunajskie. Wykonanie tej operacji umożliwić mogły tylko drogi przebiegające Azję

---

[30] Literatura dotycząca stosunków rzymsko-partyjskich jest bardzo obfita; zwięzłe przedstawienie zagadnienia partyjskiego w polityce rzymskiej można znaleźć w: *The Cambridge Ancient History*, Cambridge 1934—1939, vol. X—XII; tam również literatura przedmiotu.

[31] O. V. Kudriavcev, *Rim, Armenija i Parfija vo vtoroj połovinie pravlenija Nerona*, VDI 1949 (3), s. 61.

[32] Mimo ciągłych niepowodzeń rzymskiej polityki nie rezygnowano z żadnej możliwości oddziaływania na sprawy armeńskie. Charakterystyczna jest w tym względzie polityka Flawiuszy. Rezygnując z działań ofensywnych starali się oni nawiązać bliższe stosunki z państewkami sąsiadującymi z Armenią, ale wrogo do niej nastawionymi, utrzymując z nimi nie tylko kontakty dyplomatyczne (F. Grosso, *Aspetti della politica orientale di Domiziano*, Epigraphica, XVI 1954, passim, w szczególności s. 150 nn.), lecz udzielali także pomocy ich władcom (SEG XX 112). Rozwijając te więzy w większym jeszcze stopniu kierowali się oni chęcią zabezpieczenia granic Imperium przed napadami ludów koczowniczych (Grosso, *o.c.* s. 117 nn. i passim; zob.: *Cambridge Ancient History*, XI, s. 95; E. Täubler, *Zur Geschichte der Alanen*, Klio IX 1909, s. 18—21). W tym też celu dokonano prawdopodobnie zmian w administracji prowincjalnej tych obszarów (R. K. Sherk, *The Legates of Galatia from Augustus to Diocletian*, Baltimore 1951, s. 40 (The John Hopkins University. Studies in Historical and Political Science, Series LXIX, 2).

[33] Zadanie to spoczywało na dwóch legionach (por. Suet., *Vesp.* 8) i oddziałach pomocniczych (J. Szilági, *Les variations des centres de prépondérance militaire dans les provinces frontières de l'Empire romain*, Acta Antiqua, II 1953, s. 161 n.). W Satali znajdował się początkowo leg. XVI Flavia (RE XII, szp. 1765), zastąpiony później przez leg. XV. Apollinaris (RE XII, szp. 1754; V. W. Yorke, *Inscriptions from Eastern Asia Minor*, JHS XVIII 1898, s. 321 n., nr 35); w Melitene znajdował się natomiast obóz leg. XII Fulm. (RE XII, szp. 1707). Mniejsze oddziały tych legionów rozmieszczone były wzdłuż granicy z Armenią i wybrzeża morskiego (CIL III 6745, por. 6747; Maksimova, *o.c.* s. 312), którego strzegła także eskadra okrętów (RE III, szp. 2643), oraz w różnych ośrodkach prowincji (Ancyra: CIL III 252 (= 6754), 266 (= 6758); SEG VI 12).

Mniejszą z zachodu na wschód. Pamiętając o tym, łatwiej przyjdzie zrozumieć, dlaczego trzy wyżej wspomniane szlaki drogowe posiadały tak ogromne znaczenie.

Częste przemarsze dużych mas wojska, obecność stałych garnizonów rzymskich w niektórych miastach, konieczność dostarczenia odpowiedniej ilości zaopatrzenia, koszty napraw i konserwacji dróg, duża ilość krążącego pieniądza — wszystkie te momenty w różny sposób zaznaczały swą obecność w życiu nie tylko samych miast, ale również prowincji. Zastanawiając się więc nad czynnikami rozwoju Ancyry, a także innych ośrodków anatolijskich, nie sposób pominąć czynnika ekonomicznego[34]. Jego oddziaływanie jest dostrzegalne, gdy obserwuje się rozwój wielu miast leżących w pobliżu przebiegających dróg lub na ich skrzyżowaniu, takich jak: Amasja, Cezarea-Mazaka, Tavium, Ancyra ... Przeżywają one okres swojego rozkwitu w II—III w. n.e., kiedy na drogach tych panuje bardzo ożywiony ruch. W dobie późnego Cesarstwa, gdy skutkiem pojawienia się wielu nowych czynników szereg szlaków utraciło swe dotychczasowe znaczenie[35], ta współzależność między rangą poszczególnych dróg a rozwojem wzdłuż nich leżących ośrodków miejskich zaznacza się bardzo wyraźnie. W ślad bowiem za zmianami, które nastąpiły, rozpoczął się wkrótce schyłek miast położonych obok owych szlaków.

Dotychczasowe rozważania miały na celu wskazanie czynników, które w znacznej mierze mogły przyczynić się do rozwoju Ancyry, a w rezultacie decydować o jej znaczeniu. Spróbujmy teraz prześledzić, czy znajdują one swe odbicie w zachowanych świadectwach.

Podkreślaliśmy już, że Ancyra była nie tylko punktem etapowym na drodze wiodącej ku wschodniej granicy Imperium, ale także ważnym węzłem drogowym; pozostała nim również w okresie późnego Cesarstwa. Duża liczba zachowanych rzymskich kamieni milowych[36], znalezionych w okolicach Ancyry, pozwala ustalić kierunki dróg, na których skrzyżowaniu ona się znajdowała.

Najważniejszą, bo łączącą Ancyrę z miastami bityńskimi leżącymi na wybrzeżu Propontydy, była droga Nicea — Juliopolis — Ancyra. Stanowiła ona odcinek jednego z kilku głównych i uczęszczanych traktów wojskowych. Dowodem tego jest spora liczba serii Signamünzen pochodzących z tych miast z okresu końca II — początku III w. n.e.[37] Drugim ważnym szlakiem drogowym, który umożliwiał

---

[34] Zagadnienia te w odniesieniu do niektórych prowincji bałkańskich i małoazjatyckich szeroko omawia: Gren, *o.c.* s. 89—155.

[35] Ramsay, *Hist. Geography*, s. 74, 242.

[36] W chwili obecnej znanych jest ponad 50 kamieni milowych pochodzących z okolic Ancyry. Spora część wyrytych na nich napisów została opublikowana w trzecim tomie CIL, a także przez de Jerphaniona, *o.c.* s. 277, nr 53; K. Bittela, AA 1932, szp. 260; H. Miltnera, *Epigraphische Nachlese in Ankara*, JöAI XXX 1936—37, Beibl. szp. 19, nr 16; szp. 21, nr 21; szp. 27, nr 28; AÉ. 1946, nr 178; wszystkie zebrane u Boscha, *Quellen*. Wiele zupełnie nowych, jak również te, o których istnieniu wiedziano, lecz nie były one udostępnione (Bosch, *Quellen*, s. 335, przyp. 1), opublikował Macpherson, *o.c.* s. 113 nn.

[37] Z odcinka Juliopolis — Ancyra pochodzą: CIL III 14184^{61-64}; Macpherson, *o.c.* s. 113,

kontakty z miastami prowincji Azja, była droga Dorylaion — Germa — Ancyra[38]. Zachowane świadectwo pozwala przypuszczać, iż była ona jedną z pierwszych wielkich dróg rzymskich zbudowanych w tej części Galacji[39].

Korzystne położenie geograficzne Ancyry powodowało, że wszystkie drogi biorące tutaj swój początek, a umożliwiające dotarcie do ośrodków położonych od niej bardziej na północ, wschód lub południe, nabierały znaczenia ważnych traktów komunikacyjnych, których utrzymaniu w dobrym stanie poświęcano wiele starań.

Połączenie z pozostałymi traktami wojskowymi przebiegającymi przez Bitynię-Pont i, co jeszcze istotniejsze, z pontyjskimi miastami i ośrodkami na wybrzeżu Morza Czarnego zapewniała droga Ancyra — Gangra[40]. Znaczącymi arteriami komunikacyjnymi były również dwie inne drogi prowadzące z Ancyry na wschód — do Tavium[41], i w kierunku południowym, umożliwiająca dotarcie do takich ważnych

---

nr 1; s. 114, nr 3. Najstarszy z nich z okresu Hadriana. Próba umiejscowienia i identyfikacji miejsc znanych z przekazów antycznych, oraz opis zachowanych resztek i znalezione na tym odcinku inskrypcje u J. G. C. Andersona, JHS XIX 1899, s. 58 nn. Zestawienie znanych serii Signamünzen z Nicei, Juliopolis i Ancyry: Bosch, KM, s. 97. Emisje każdego z tych ośrodków zob.: W. H. Waddington, E. Babelon, Th. Reinach, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, Paris 1910, t. I, 3: *Nicée et Nicomédie*, s. 423, nr 195; s. 436, nr 297, 298; s. 442, nr 349. BMC *Pontus, Paphlogonia*, s. 159, nr 49; s. 161, nr 61, 62; s. 165, nr 82, 83; s. 166, nr 86 ...; *Sylloge Nummorum Graecorum* (*The Royal Collection of Coins and Medals Danisch National Museum*), *Bosphorus-Bithynia*, Copenhagen 1944, nr 512, 513, 514, 519, 520, 526 (Nicea). BMC *Pontus, Paphlagonia*, s. 150, nr 9; *Sylloge Nummorum Graecorum, op.cit.* nr 463, 464 (Juliopolis).

[38] CIL III 317, 318, 14184[59.60]; Anderson, *o.c.*, s. 84 nn.; Ramsay, *Hist. Geography*, s. 237 n.; zob. także: Cumont, *L'Annexion*, s. 114.

[39] CIL III 318. Szlak ten został zbudowany za panowania Tytusa, w roku 80 n.e.

[40] CIL III 309 (= 6898), 310, 314, 317, 13645 (= AS IV 1954, s. 118—19, nr 17), 14184[55,56,57]; AÉ 1946, nr 178; AS IV 1954, s. 119, nr 19; zob. Ramsay, *Hist. Geography*, s. 258—59; Macpherson, *o.c.* s. 112—113. Użyteczność tej drogi dla celów wojskowych była niewielka; budując ją kierowano się zupełnie innymi względami; dzięki jej istnieniu stawało się łatwiejsze do realizacji zadanie dostawy zaopatrzenia dla wojska z pontyjskich portów nadczarnomorskich (Maksimova, *o.c.* s. 314). Oprócz konieczności dostarczenia aprowizacji dla garnizonu stacjonującego w Ancyrze trzeba było zapewnić ją także oddziałom udającym się na Wschód lub stamtąd powracającym. Zdarzało się więc, że nie zawsze to zadanie było wykonalne; obowiązek ten spadał wówczas na mieszkańców miasta (IGRR III 173; Bosch, *Quellen*, s. 123—124, nr 106; SEG VI 57) i prowincji (J. Guey, *Inscription du second siècle relative à l'annone militaire*, MEFR LV 1938, s. 61 nn., 69 nn., a szczególnie s. 71—77). Nie tylko ta, ale również szereg innych dróg pontyjskich o podobnym kierunku swego biegu służyło temu samemu celowi. Najważniejszą z nich był jednak szlak Amisus — Amasia (CIL III 6895, 12158—12161, 14184[22.24.25]), jako jedyny szlak umożliwiający dotarcie znad Morza Czarnego w głąb Anatolii (zob. Munro, *o.c.* s. 52 nn.). Transportowano nią bowiem przybywające z Bosporu zaopatrzenie dla rzymskich oddziałów (M. Rostovtzeff, *o.c.* s. 154, 259; por. tenże: *Pontus, Bithynia and the Bosphorus*, BSA XXII 1916—1918, s. 13).

[41] CIL III 311 (= 6901), 6899; AS IV 1954, s. 115 nn., nr 8—16, por. s. 115, nr 6. Dopiero z chwilą opublikowania tych ostatnich świadectw zostało wyjaśnione wiele wątpliwości dotyczących biegu tej drogi: Macpherson, *o.c.* s. 112, Ramsay, *Hist. Geography*, s. 258 n.; Anderson, *o.c.* s. 98 nn.; Bittel, *o.c.* s. 16 nn. Przyniosły one również bardzo cenną informację dotyczącą czasu jej powstania. Najstarszy z dotychczas znanych kamieni milowych pochodził z czasów Nerwy (CIL III 6899), obecnie jest możliwe przesunięcie tego momentu na lata 80—82 n.e (AS IV 1954,

ośrodków Anatolii, jak Archelais i Cezarea-Mazaka[42]. Znalezione miliaria pozwalają dokładnie określić czas ich budowy — 80—82 r. n.e.[43] Powstały one w ramach realizacji planu budowy sieci dróg na obszarach przygranicznych Pontu i Galacji, podjętego przez Flawiuszy; miała ona tworzyć podstawowy element, na którym chcieli oni oprzeć rzymski system obronny. Przypuszczenie, że szlaki te były częścią szerszego planu uzasadnia nie tylko zbieżność w czasie z prowadzonymi pracami drogowymi na terenie Pontu i Armenii Mniejszej[44], ale także i ich kierunek. Zgodnie z tym zamysłem miały one być wielkimi arteriami, umożliwiającymi szybkie dostarczenie posiłków, i jednocześnie miały połączyć ważne ośrodki prowincji z jej centrum administracyjnym.

Rola Ancyry jako węzła drogowego nie ograniczyła się tylko do okresu II—III w. n.e., pozostała nim także i później; pozwalają o tym sądzić *Itineraria*, główne źródło do poznania sieci drogowej Imperium w dobie późnego Cesarstwa[45]. Bez wątpienia najważniejszą z dróg owego czasu, które przebiegały przez Ancyrę, był tzw. „trakt pielgrzymi", wiodący z Konstantynopola przez Chalcedon, Nikomedię, Niceę, Ancyrę, Tarsus do Jerozolimy[46]. Jego znaczenie jako jednego z główniejszych szlaków komunikacyjnych Anatolii związane jest z obraniem przez Dioklecjana Nikomedii za ośrodek władzy dla wschodniej części rzymskiego Imperium; wzrosło ono jeszcze bardziej z chwilą przekształcenia Konstantynopola w stolicę Wschodu. Trakt ten nie został jednak bynajmniej przez Dioklecjana zbudowany, choć z okresu jego rządów zachowane są świadectwa prac prowadzonych przy tej drodze[47]. Zestawiając dane przekazane przez *Itineraria* z informacjami źródeł epigraficzno-numizmatycznych, można bez trudu stwierdzić, że „trakt pielgrzymi" biegł śladem kilku ważnych dróg powstałych w I—II w. n.e.

Zwróciliśmy już wyżej uwagę na fakt, że niezbędnym warunkiem, pozwalającym w pełni wykorzystać walory centralnego położenia Ancyry, było opanowanie przez Rzym obszarów położonych od niej na północ i wschód; źródła w pełni potwier-

---

s. 115, nr 8). W ten sposób byłby to, obok drogi Ancyra-Germa i Ancyra-Cesarea (CIL III 14184[48]), jeszcze jeden trakt powstały w tej części Anatolii za panowania Flawiuszy (nie wiadome jest pochodzenie jeszcze jednego flawijskiego miliarium, CIL III 312).

[42] CIL III 316, 14184[47–52]; AS IV 1954, s. 114, nr 4—5; s. 115, nr 6—7; s. 120, nr 7 A. 7 B; por. CIL III 14184[46] (= (?) AS IV 1954, s. 114, nr 4). Anderson, *o.c.* s. 100 nn.; Ramsay, *Hist. Geography*, s. 254 nn.

[43] Legatem był wtedy A. Caesennius Gallus (Sherk, *o.c.* s. 46—48; *Prosopographia Imperii Romani*[2], II, C 170; zob. także: RE III szp. 1306 n., nr 4; RE Supplbd. I, szp. 269).

[44] Zob. CIL III 306, 14188[3]. Maksimova, *o.c.* s. 313; Cumont, *o.c.* s. 113 n.

[45] RE IX, szp. 2308 nn.; K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart 1916, passim; zob. Gren, *o.c.* s. 142 n.

[46] Ramsay, *Hist. Geography*, s. 197, 242 i passim; Anderson, *o.c.* s. 53 n., zob. s. 100 nn.; Gren, *o.c.* s. 54 n.

[47] CIL III 14184[51,61,62,63,64]; zob. również przypis poprzedni. Poza tymi z terenu Bityni-Pontu i Armenii Mniejszej znanych jest szereg innych kamieni milowych pochodzących z czasów panowania Dioklecjana i współrządców: CIL III 307, 6895, 12157 ...; Dörner, *o.c.* s. 42, nr 86.

dzają ten wniosek. Żadna z rzymskich dróg biorących swój początek w Ancyrze, a podążających w kierunku Pontu Polemońskiego czy Armenii Mniejszej, nie powstała przed rokiem aneksji tych terytoriów. Świadectwa te pozwalają również dostrzeć ścisłą współzależność zachodzącą między wzrostem znaczenia Ancyry jako węzła, w którym krzyżowało się szereg dróg mających żywotne znaczenie, najpierw dla realizacji rzymskich planów politycznych, później dla umocnienia rzymskiego panowania w północno-wschodniej Azji Mniejszej, a jej rozwojem jako ośrodka miejskiego.

Wyraźnie dostrzegalne jest także oddziaływanie dwóch pozostałych czynników: wielkiego ośrodka kultowego, jakim była prowincjalna świątynia kultu Augusta, oraz administracyjnego centrum prowincji — siedziby cesarskiego legata. Ich obecność zaznacza się w znacznym odsetku ancyrańskich napisów[48]. Trudno jest wprawdzie na podstawie posiadanych świadectw określić stopień bezpośredniego wpływu każdego z nich na rozwój Ancyry, ale nie jest to przecież konieczne. Podobny proces możemy wszak obserwować na przykładach wielu innych miast małoazjatyckich, posiadających sławne sanktuaria czy będących siedzibą rzymskiego namiestnika prowincji, w którym wpływ oddziaływania na rozwój miasta jednego z tych czynników jest bardziej uchwytny.

Istnieje wiele kryteriów, według których zwykło się sądzić o znaczeniu poszczególnych miast antycznych, należą do nich m.in.: obszar, jaki one zajmowały; wielkość zachowanych lub odkrytych w trakcie prac wykopaliskowych pozostałości po budowlach publicznych i prywatnych; zachowane zabytki kultury materialnej mogące posłużyć jako świadectwo warunków życia mieszkańców, bądź pozwalające ustalić zasięg i charakter kontaktów z innymi ośrodkami, ich intensywność ... Obok tych istnieją jeszcze inne wyznaczniki pozwalające na ocenę znaczenia i rangi danego miasta. W dobie Cesarstwa takim miernikiem staje się posiadanie własnego miejskiego pieniądza i tytulatura, jakiej miasta używają w swych oficjalnych dokumentach, którą umieszczają również na swych monetach.

---

[48] Jej przejawem są m.in. liczne napisy honoryfikacyjne ku czci kapłanów prowincjalnej świątyni (IGRR III 158, 173, 194 ...), oficjalne dokumenty galackiego *koinon* (Bosch, *Quellen*, s. 35 n., nr 51 = L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Amsterdam 1971 (reprint), s. 35 nn., nr 86 = OGIS 533); s. 94 nn. nr 98 (= SEG VI 52); zob. s. 225 nn., nr 174. Uroczystościom kultowym odbywanym w świątyni towarzyszyły igrzyska sportowe organizowane przez prowincjalne zgromadzenie; zob. np. L. Moreti, *Iscrizione agonistiche greche*, Roma 1953, s. 174, nr 65; s. 191, nr 69 (= SEG XIII, 540), (Studi pubblicati dall'Istituto italiano per la storia antica, 12), jak również walki gladiatorów (OGIS 533; SEG VI 10; Robert, *Les gladiateurs*, s. 135 nn., nr 86—90; L. Robert, *Hellenica VIII*, s. 40 nn., nr 328—329; s. 64; Bosch, *Quellen*, s. 193, nr 152 (= AÉ 1969/70, nr 604), których koszt ponosili kapłani cesarskiego kultu (Robert, *Les gladiateurs*, s. 270 nn.). Z istnieniem administracyjnego centrum prowincji związana jest nie tylko obecność cesarskiego legata (CIL III 248, 249 (= 6753), 252 (= 6754); IGRR III 171, 176—178, 184, 186), ale także towarzyszącego mu zespołu wyspecjalizowanych urzędników (procurator: CIL III 251; SEG VI 11, 12; IGRR III 168—170, 181; JöAI XXX 1936—1937, Beibl. szp. 14 n., nr 7; tabularius: CIL III 251; IGRR III 168) i oddziału wojska będącego w dyspozycji legata (beneficiarii: CIL III 252 (= 6754), 266, 6758; SEG VI 12; zob. komentarz Bosch, *Quellen*, s. 245, przyp. 10).

Ubieganie się przez małoazjatyckie miasta greckie o różnego rodzaju przywileje i tytuły udzielane przez cesarzy nie było tylko pogonią za małowartościowymi zaszczytami. Zjawisko to znajduje swoje głębsze uzasadnienie. Związane jest ono z ciągle żywymi i pielęgnowanymi tradycjami dawnej niezależności i świetności tych miast. W okresie hellenistycznym wiele z nich było przecież ważnymi ośrodkami gospodarczymi i politycznymi; często umożliwiało im to prowadzenie własnej polityki nie tylko wobec sąsiadów, ale nawet władców. Z chwilą utrwalenia się rzymskiej obecności w Azji Mniejszej rozpoczyna się proces coraz dalej idącego ograniczania swobody działania greckich miast; w ramach nowego porządku politycznego nie było już miejsca na samodzielność. Marzenia o własnej niezależności nie wygasły jednak. Podsycała je bowiem niejednokrotnie polityka niektórych cesarzy wobec wschodnich prowincji. Ponieważ jednak nie mogły być zrealizowane w swym dawnym kształcie, przybrały one nową postać.

Jedną z form, w jakiej znajdowały swój wyraz, była tytulatura. W epigrafice i numizmatyce miast małoazjatyckich bardzo często jest ona złożona z wielu określeń[49]. Każde z nich ma być informacją o statusie miasta, jego przywilejach i posiadanych zaszczytach; o specjalnym charakterze wzajemnych stosunków z Rzymem; zajmowanym miejscu wśród miast prowincji. Tytulatura Ancyry jest jednak bardzo skromna, stąd i możliwość poszerzenia dzięki niej naszych wiadomości jest ograniczona. Spośród rozmaitych tytułów pojawiają się w niej tylko dwa: *neokoros* (νεωκόρος) i *metropolis* (μητρόπολις). Pierwsze z nich wskazuje na posiadanie prowincjalnej świątyni kultu rzymskiego cesarza[50]; nie jest natomiast w pełni jasne, mimo prób jego wyjaśnienia, znaczenie drugiego[51].

Prawo emitowania własnej monety miało dla miast greckich wartość ważnego przywileju. Wynikała ona z faktu, iż był on udzielany decyzją cesarza[52] lub za jego

---

[49] Zob. np.: IGRR IV 154 (Kyzikos): ... ἐφηβαρχοῦντος τῆς λαυπροτάτης μητροπόλεως τῆς Ἀσίας Ἁδριανῆς νεωκόρου φιλοσεβαστοῦ Κυζικηνῶν πόλεως... IGRR IV 451 (Pergamon): Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος τῆς πρώτης μητροπόλεως τῆς Ἀσίας καὶ τρὶς νεωκόρου τῶν Σεβαστῶν Περγαμηνῶν πόλεως... (por. napis umieszczony na monecie z czasów Karakalli, Head, HN², s. 536–537: Η ΠΡΩΤΗ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ ΚΑΙ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ ΠΡΩΤΗ ΚΑΙ ΤΡΙΣ ΝΕΩΚΟΡΟΣ ΠΡΩΤΗ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΟΛΙΣ); zob. także: *Sardis. Publications of the American Society for the Excavation of Sardis*, vol. VII 1: *Greek and Latin Inscriptions*, Leyden 1932, s. 74 n., nr 63 (= IGRR IV 1528), s. 77 n., nr 67–70, s. 82, nr 77. Zestawienie wszystkich tych określeń używanych w numizmatyce: Head, HN², s. LXXIX nn.; Broughton, *o.c.* s. 706 nn., 740 nn.; zob. Magie, *o.c.* s. 635 nn., 1497 n., przyp. 20–22.

[50] RE XVI szp. 2424 nn.; B. Pick, *Die tempeltragenden Gottheiten und die Darstellung der Neokorie auf den Münzen*, JöAI VII 1904, s. 1 nn.; Bosch, KM, s. 226 nn. Drugą świątynię kultu cesarskiego zyskała Ancyra za Waleriana-Galiena: BMC *Galatia*, s. 15, nr 39; Bosch, *Quellen*, s. 346, nr 283–286; Pick, *o.c.* s. 34 nn.

[51] Head, HN², s. LXXX; Bosch, KM, s. 221 nn.; Magie, *o.c.* s. 636–637; Broughton, *o.c.* s. 741 nn.; zob. P. R. Franke, *Kleinasien zur Römerzeit. Griechisches Leben im Spiegel der Münzen*, München 1968, s. 21.

[52] Bosch, KM, s. 5–6, zob. s. 21; H. Mattingly, *Roman Coins from the Earliest Times to the Fall of the Western Empire*, London 1967, s. 191–192 oraz s. 191. przyp. 1; Callu, *o.c.* s. 25 n.;

zgodą przez urzędnika reprezentującego go w prowincji[53]. Wyrażenie zgody na bicie własnego pieniądza było jednocześnie oficjalnym uznaniem poważnego znaczenia politycznego i gospodarczego[54] oraz miejskiego charakteru ośrodka, który je otrzymywał, i udzieleniem mu pewnej samodzielności; oznaczało to bowiem zrzeczenie się przez cesarza części swych zwierzchnich praw, jakie w tym zakresie posiadał[55]. Udzielając zgody na funkcjonowanie mennic miejskich miano głównie na względzie aspekt ekonomiczny tej działalności. Pieniądz miejski odgrywał wszak znaczną rolę w obrocie monetarnym na obszarze wschodniej części Imperium jako moneta zdawkowa, bo tej nie były w stanie dostarczyć w odpowiedniej ilości mennice cesarskie[56]. Natomiast dla miast greckich najważniejsze znaczenie posiadał aspekt polityczny tej decyzji, stwarzał wrażenie posiadania pewnej autonomii[57].

W rzeczywistości była ona bardzo złudna; bicie miejskiego pieniądza nie mogło być w pełni wyrazem samodzielności, skoro decyzja o podjęciu takiej działalności uzależniona była od zgody władz rzymskich, a na wypuszczanych monetach umieszczano portret cesarza lub symbole odnoszące się do jego osoby[58]. Serie rzeczywistych monet niby-autonomicznych były zbyt nieliczne, by posiadały poza czysto prestiżowym, poważniejsze znaczenie[59].

Pierwsza miejska moneta Ancyry pojawia się za panowania Wespazjana. W świetle przedstawionych uwag fakt ten nabiera dużej wagi. Jest on świadectwem jej miejskiego charakteru już w latach 70-tych I w. n.e.; przypuszczenie to zdają się potwierdzać także ancyrańskie napisy. Nabiera ono jeszcze pełniejszego wyrazu, gdy przypomnimy sobie, iż niemal w tymże samym czasie została rozpoczęta w Galacji akcja budowy dróg strategicznych, które przebiegały przez Ancyrę. Wydaje się więc, że rozwój Ancyry jako miasta i odgrywającego ważną rolę węzła drogowego,

---

E. Schönert, *Griechisches Münzwerk. Die Münzprägung von Perinthos*, Berlin 1965, s. 15 n. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft, 45); taż: *Das Ende der Provinzialprägung in Thrakien und Mösien*, Klio, L 1968, s. 251; zob. A. R. Bellinger, *Greek Mints under the Roman Empire*, w: *Essays in the Roman Coinage presented to H. Mattingly*, Oxford 1956, s. 148.

[53] Bosch, KM, s. 9. 172.

[54] Schönert, *Die Münzprägung von Perinthos*, s. 15.28; taż: *Das Ende*, s. 251, 252; zob. Broughton, *Asia*, s. 886 n.; por. Bosch, AA 1931, szp. 430—431.

[55] Bosch, KM, s. 3, oraz s. 3, przyp. 5.

[56] Schönert, *Die Münzprägung von Perinthos*, s. 28; taż: *Das Ende*, s. 251; Bosch, KM, s. 7 n.; Broughton, *Asia*, s. 886 n.; A. Kunisz, *Obieg monetarny w Cesarstwie Rzymskim w latach 214/215—238 n.e.*, Katowice 1971, s. 65 n. (Prace naukowe Uniwersytetu Śląskiego, nr 26); zob. Bellinger, *o.c.* s. 147 n.; por. Bosch, AA 1931, szp. 437 n.

[57] Bosch, KM, s. 3 nn.; zob. s. 296: „Vom Jahre 256 an gibt es also keine nikomedischen Stadtmünzen mehr. Damit war der Stadt auch dieser letzte Schein von Souveränität, die letzte Möglichkeit, eine eigene Meinung öffentlich auszusprechen, genommen. Das allgemeine Ende der Stadtprägungen ist der symbolische Ausdruck für das Ende der antiken Polis und ihrer Kultur".

[58] Bosch, KM, s. 8—9; Mattingly, *o.c.* s. 196; A. N. Zograf, *Antićnye monety*, Moskva-Leningrad 1951, s. 72 (Materiały i issliedovanija po archieologii SSSR, 16).

[59] Zograf, *l.c.*

rozpoczyna się od okresu panowania dynastii flawijskiej, a związany jest on z charakterem polityki wschodniej jej cesarzy, której założenia realizowali również ich następcy[60].

W dobie Cesarstwa wiele z małoazjatyckich miast greckich przeżywa ponownie swój rozkwit, spora ich grupa zyskuje jednak dopiero teraz możliwości rozwoju. Uogólniając, można by wskazać szereg przyczyn, które złożyły się na to zjawisko: polityka cesarzy wobec prowincji, sprzyjające warunki rozwoju gospodarczego ... W uogólnieniu tym uchodzi jednakże uwagi szereg odrębności właściwych poszczególnym krainom Azji Mniejszej. O ile z łatwością potrafimy wskazać czynniki, które wpłynęły na rozwój miast leżących na wybrzeżu Morza Egejskiego, w Troadzie, Lidii, Karii, Licji, to napotykamy trudności, gdy chcemy wytłumaczyć przyczyny ożywienia ośrodków centralnej i wschodniej Anatolii. Sądzimy, że przykład Ancyry pozwolił ją wskazać; czynnikiem tym była rzymska polityka wschodnia. Dopóki miała ona charakter wyłącznie ofensywny, nie przykładano większej uwagi do rozbudowy zaplecza[61]. Z chwilą, gdy jej niepowodzenia skłoniły Flawiuszy do czasowej rezygnacji z działań zaczepnych na rzecz stworzenia systemu, który zapewniłby Rzymowi ostateczne powodzenie, zagadnienie to nabiera dla Rzymian ogromnej wagi; w tworzonym systemie istniejące ośrodki musiały stać się jego ważnym ogniwem[62].

Kraków

ANCYRA – THE FACTORS OF DEVELOPMENT

Summary

During the II and III centuries A. D. we observe a definate re-awakening of city life in the northern and eastern regions of Asia Minor. What were the causes of this phenomenon? In order to answer the question, the author using Ancyra as an example, tries to point out the factors, which decided the development of this city. He also points out their significance in the development of other Anatolian cities. There were several factors and they appeared during different periods. They resulted from Roman policy, first towards Parthia, then Persia. This policy on the one hand led to frequent wars, on the other it demanded the realisation of a series of organisational undertakings

---

[60] Nerwa, Trajan i Hadrian w dalszym ciągu kontynuują akcję rozbudowy sieci dróg na obszarze Anatolii (zob. CIL III, s. 2316[10], a także: Miltner, JöAI XXX 1936–37, Beibl., szp. 21, nr 21; AÉ 1946, nr 178; Macpherson, *o.c.* s. 114, nr 3, s. 115, nr 6,8, s. 116 n., nr 9–12, s. 118 nn., nr 14–16, 17 (= CIL III 3645), 18,19).

[61] Zob. Cumont, *o.c.* s. 109 n.

[62] Istotnie ważnych informacji dostarczają świadectwa numizmatyczne. Śledząc rozwój mennictwa miejskiego na obszarze Bitynii–Pontu, daje się wyraźnie dostrzec moment, od którego rozwija się ono szczególnie intensywnie; w wielu wypadkach mennice te rozpoczynają swą działalność dopiero za Flawiuszy i Trajana (Bosch, KM, s. 92; Head, HN², pod odpowiednimi miastami; por. też: Bosch, AA 1931, szp. 434). Istnieje poza tym również ścisła współzależność między ilością ośrodków emitujących monetę, okresem ich działalności, a bliską obecnością szlaku wojskowego (por. Schönert, *Das Ende*, s. 253).

which were intended to insure the succes of undertaken ventures. This in turn forced the Romans to extend the network of strategical roads leading to the eastern frontiers and running along them, and also to build a system of tracks to serve as supply routes, linking the Pontic shore of the Black Sea with the great military routes cutting Asia Minor from west to east and running through important centers of Anatolia. The emperors of the Flavian dynasty started this action and it was continued by their succesors. And it isn't by chance, that during the reign of this particular dynasty, it just to happened that the first signs of economic development began to appear in Anatolian cities. Evidence of this is, among others — the minting of their own coins, in some instances for the first time under Roman rule by many of these centers which lay along roads by which Roman legions marched. During the II and III centuries A. D. these thoroughfares are particularly frequently and this must have had great influence on the life these centers.

C E N S U R A E L I B R O R U M

Eos LXII 1974

Lexicon Hesiodeum. Index Inversus par M. Hofinger, professeur à l'Université de Louvain, avec la collaboration de M. Mund-Dopchie, D. Pinte, Y. M. Charue, assistants à l'Université de Louvain, Leiden, E. J. Brill, 1973, pp. XXX + 138.

Chacun qui a eu à faire avec la critique textuelle, surtout avec celle des fragments d'un auteur, sait à merveille apprécier la valeur d'un index inverse: celui-ci constitue un instrument de travai de premier ordre, suggérant les possibilités des restitutions dont l'idée sans lui ne serait peut-être jamais venue. Ainsi le *Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Sprache* de Kretschmer-Locker, Göttingen 1944, comprenant en principe la totalité du lexique grec (mais notre connaissance de ce lexique n'a pas manqué de s'accroître depuis ce temps à cause surtout des découvertes papyrologiques et épigraphiques). Ainsi le *Reverse Index of Greek Nouns and Adjectives* de Buck et Petersen, Chicago 1945, qui se limite aux seules formes nominales, mais qui offre cet avantage que chaque lemme est accompagné du nom de l'auteur ou d'un auteur chez lequel il se rencontre, tandis que Locker ne donne que le lemme tout nu.

L'Index présent ne devait être, à ce qu'en dit l'auteur dans l'introduction, que l'appendice du Lexique hésiodéen que M. Hofinger est en train d'élaborer; cet appendice ayant été prêt le premier, il vient d'être publié séparément et à l'avance. On sait gré à l'auteur d'y avoir joint quelques pages du Lexique futur à titre de spécimen; ce que nous y lisons nous fait désirer impatiemment que paraisse l'oeuvre complète, l'*Index Hesiodeus* de Paulson étant périmé depuis longtemps.

L'Introduction nous oriente sur le choix des éditions sur lesquelles se fonde l'oeuvre: bien entendu, ce sont les plus importantes, les plus récentes (celle de Rzach de 1913 est naturellement „considérée avec le plus grand soin"). Pourquoi n'est pas prise en considération l'édition de P. Mazon (Ass. G. Budé), cela sera sans doute expliqué dans l'introduction du Lexique, comme le déclare la note 3, p. VII. Quant aux principes méthodiques exposés dans l'avertissement, on peut y souscrire pleinement. L'entreprise n'était pas aisée, vu le grand nombre de fragments papyrologiques où les formes restituées par conjectures abondent.

Tandis que dans le vocabulaire de Kretschmer et Locker ne figurent que les lemmes, c'est-à-dire les formes de base de chaque mot (le nom. sing. du substantif, la 1re personne du présent du verbe etc.), M. Hofinger nous offre cette commodité d'avoir aussi souvent qu'il le faut et la forme du mot attestée et le lemme lui aussi, à sa place, noté „lem.", s'il ne figure pas dans le texte, par ex. εἰμί, que nous retrouverons sous la forme ἐόντα, ἐόντος, εἶναι et sans doute plusieurs autres. Quand se posent des problèmes textuels, le plus souvent sont données les références; ainsi on lit: ἐργαζόμενοι *Op.* 309 Rzach, Sinclair, de sorte que l'on peut vérifier la leçon dans ces deux éditions et constater que quelques mss. ont: ἐργαζόμενος, que suit l'édition de Solmsen. Bien entendu, à la page 111 figure: ἐργαζόμενος *Op.* 309 Solmsen. Même les formes rejetées par tous les éditeurs sont notées comme variantes. La 2me partie du *Bouclier* est traitée à part et les mots provenant de ce texte sont toujours notés: Sc.*b*. Cette scrupulosité permet d'avoir pleine confiance dans ce répertoire hésiodéen. Ajoutons que les homonymes sont munis de commentaires latins, par ex. les deux Peirithoos: (Aepyti filius) et (Ixionis filius). Bref, tous les soins sont prodigués pour que le lecteur soit renseigné le plus clairement possible.

Une seule chose étonne — sans porter nullement préjudice à la valeur de l'oeuvre, puisque c'est

plutôt du superflu. A quoi bon la répétition littérale de l'introduction dans trois langues: le français, l'anglais et le russe? On ne se figure pas qu'un savant, de quelque nationalité qu'il soit, qui s'occupe du texte d'Hésiode au point de se servir de l'Index inverse, puisse ne pas connaître le français et eût besoin d'une traduction!

Sophie Abramowicz (Toruń)

Eos LXII 1974

Democritea, collegit, emendavit, interpretatus est Salomo Luria, Leninopoli MCMLXX, s. 664.

W 1970 roku ukazało się w Leningradzie nowe ujęcie źródeł o demokrytejskiej filozofii, dokonane przez wybitnego badacza kultury antycznej, Salomona Jakowlewicza Łurię. Jest to pośmiertne wydanie obszernej pracy uczonego, który studia nad rekonstrukcją systemu Demokryta rozpoczął już w latach dwudziestych i kontynuował do ostatnich dni swego życia. Pozostawił po sobie z górą 60 prac o atomistyce starożytnej. Do najciekawszych i nowatorskich pozycji z tego zakresu należy przede wszystkim szeroko potraktowany artykuł pt. *Die Infinitesimaltheorie der antiken Atomisten*, Quellen und Studien zur Geschichte der Mathematik, Astronomie und Physik II 1932, p. 106—185, rozwinięty później w osobną książkę, zatytułowaną *Tieoria bieskonieczno małych u drewnich atomistow*, Moskwa-Leningrad 1935, oraz systematyczne opracowanie szeregu problemów wczesnogreckiej filozofii i nauki w pracy pt. *Oczerki po istorii anticznoj nauki*, Moskwa-Leningrad 1947, która w znacznej części poświęcona jest prezentacji doktryny Demokryta.

Ostatnia praca Łurii o Demokrycie poprzedzona jest krótkimi uwagami wstępnymi od zespołu redakcyjnego, który przygotował i umożliwił jej edycję. We wstępie tym próbowano z niedokończonych notatek autora odtworzyć kryteria wyboru tekstu i zasady klasyfikacji fragmentów oraz trudności z tym związane. Część zaś zasadnicza tej książki zawiera zbiór tekstów stanowiących fragmenty oraz testimonia i zatytułowana jest ogólnie *Memoria Democritea* (s. 13—167). Znajdujemy tam najpierw szczegółowe zebranie danych natury biograficznej, a następnie zestaw źródeł dotyczących samej filozofii Demokryta według takiej oto klasyfikacji tematycznej i kolejności problemowej: „Principia generalia", „Mathematica", „Atomorum doctrina", „Mechanica et cosmogonica", „De sensibus et cognitione", Biologia", „Societas humana", „Civitas et philosophus", „Institutiones morales sive de tranquillitate animi impetranda", „Artes", „De poesi et artibus liberalibus", „De ipsius Democriti genere dicendi". W obrębie każdego z tych tytułów mieści się szereg podtytułów odnoszących się do krótszych lub dłuższych tekstów, przez co łatwiej może czytelnik orientować się w strukturze, charakterze i treści posiadanych źródeł o nauce greckiego atomisty. Do tego zbioru fragmentów dołączony jest prawie dwudziestostronicowy aparat krytyczny, w którym wyraził autor szereg własnych propozycji rozumienia tekstów. Z kolei następuje rosyjskie tłumaczenie powyższych tekstów. Pozwala ono czytelnikowi śledzić, w jaki sposób uczony radziecki rozumiał i przełożył we współczesnej konwencji terminologicznej antyczne źródła o filozofii Demokryta. Druga część pracy zawiera napisany po rosyjsku obszerny komentarz do poszczególnych wymagających wyjaśnienia miejsc tekstu (s. 385—615). Są to o rozmaitej treści i objętości erudycyjne uwagi egzegetyczne, rozbudowane nawet w trzech wypadkach do specjalnych rozprawek: *Logiczny system Demokryta u Arystotelesa* (nr 103), *O pośmiertnym istnieniu* (nr 582) oraz *Zniekształcenie nauki Demokryta w tradycji literackiej* (s. 571—575). Książkę zamyka spis prac Łurii o atomistyce antycznej oraz uzupełnienia natury technicznej, takie jak indeksy, umowne skróty itp.

Na czym polega nowatorstwo pracy Łurii w porównaniu z dotychczasowym ujęciem fragmentów Demokryta opracowanym przez Dielsa — Kranza? (Ostatnie znane mi wydanie, trzynaste, tego zbioru wyszło w 1968 roku). W swoim wyborze fragmentów Diels opierał się wyłącznie na kryterium

historyczno-literackim; część fragmentów Demokryta zgrupował według tytułów tych dzieł, z których mogły one przypuszczalnie pochodzić, pozostałe zaś zebrane zostały już bez żadnych założeń metodycznych. Nie podjął on próby uszeregowania źródeł w jakimś gradacyjnym i systematyzującym porządku, by w ten sposób mieć ogólne wyobrażenie o strukturze i powiązaniu logicznym myśli filozofa z Abdery. Diels wyłowił i pogrupował tylko te fragmenty, które są interesujące i nie nasuwają wątpliwości co do swej autentyczności. Po jego śmierci następne wydania przygotowywał Kranz i tylko w nieznacznym stopniu wprowadził uzupełnienia w zbiorze fragmentów i testimoniów o nauce greckiego atomisty. Warto tutaj podkreślić, że owe uzupełnienia w głównej mierze zostały zaczerpnięte z opublikowanej w 1932 roku pracy Łurii o teorii nieskończenie małych wielkości w matematyce greckich atomistów.

Uczony radziecki wyszedł od krytyki dielsowskiego ujęcia źródeł o filozofii Demokryta; stwierdził, że jest ono niekompletne oraz oparte na niewłaściwych założeniach metodycznych. Chodziło mu zaś przede wszystkim o wydobycie całokształtu antycznych źródeł, które mają jakiś związek i informują nas o doktrynie Demokryta, oraz o taką ich klasyfikację i uporządkowanie, które stanowiłoby rekonstrukcję ogólnego szkieletu poglądów tego filozofa. Wydając w 1947 roku swą książkę pt. *Oczerki po istorii anticznoj nauki*, już wtedy donosił, że udało mu się ponad dwukrotnie w porównaniu z opracowaniem Dielsa poszerzyć zbiór źródeł o filozofii demokrytejskiej. Osiągnął to Łuria wychodząc z odmiennych założeń metodycznych naukoznawczych, ale i z odmiennych przekonań wartościujących i światopoglądowych. Był bowiem przekonany, że w pismach filozoficznych Platona i Arystotelesa zawarte są pewne elementy nauki Demokryta, które z pewnych względów nie zostały jeszcze wystarczająco wydobyte i właściwie zinterpretowane. Wobec zakwestionowania w nauce zachodniej dzieł Arystotelesa jako obiektywnych i wiarogodnych źródeł o filozofii przedsokratejskiej, pogląd w tej sprawie i rezultaty badawcze uczonego radzieckiego zdają się świadczyć o zgoła odmiennym stanie rzeczy. Przestrzegając zasad krytycyzmu i skrupulatności iście filologicznej wydobył Łuria głównie z pism Stagiryty szereg nowych świadectw o filozofii Demokryta, co jest oczywiście twórczym i ważnym osiągnięciem w badaniach nad systemem greckiego atomisty. Żywił on chyba słuszne przekonanie, że Platon i Arystoteles czerpali z nauki swych poprzedników, głównie Demokryta, rozmaite twierdzenia, które wydawały się im przydatne do konstrukcji ich systemów filozoficznych. „Antyczna etyka literacka — stwierdził Łuria — nie wymagała przecież, aby przy adaptacji cudzej myśli wymieniony był jej autor; co zaś w szczególności tyczy się Demokryta, którego dzieła Platon kupował, gdzie tylko mógł, i palił, to niejednokrotnie o nim rozmyślnie nie wspominano, aby nie pozostawić potomności żadnych świadectw o tym szkodliwym materialiście. Już starożytni zwrócili uwagę na fakt, że u Platona można dostrzec elementy nauki Demokryta, lecz ani razu nie zostało wymienione jego imię. Jest przeto rzeczą w pełni naturalną, że Arystoteles często przejmował poglądy Demokryta, i to w takich wypadkach, gdy nie wymieniał w ogóle imienia autora, lub gdy mówił o »pewnych badaczach przyrody utrzymujących, że wszechświat nie posiada początku« itp. Często fragment przekazany przez Arystotelesa bez wymienienia imienia autora, występuje u innego pisarza jako fragment Demokryta, innym razem komentator Arystotelesa donosi, że nauka przekazana przez Arystotelesa bez wymienienia imienia autora to nauka Demokryta. Demokryt był jednym z ważniejszych poprzedników Arystotelesa, filozofa, który zaczerpnął od swych poprzedników wszystko to, co według niego nie przestało być aktualne. Jest więc rzeczą zrozumiałą, że Arystoteles przejął od Demokryta więcej niż od innych myślicieli". Braki zaś w dotychczasowej rekonstrukcji systemu Demokryta wynikały zdaniem Łurii z niedostatecznego jeszcze przebadania filozofii platońsko-perypatetyckiej oraz tradycji doksograficznej od strony zawartych w nich źródeł o teorii atomistycznej, a taki stan rzeczy nie pozostawał oczywiście bez związku z nieprzychylnym nastawieniem badaczy wobec światopoglądu materialistycznego i wartościującym wyeksponowaniem idealistycznych treści w filozofii greckiej.

Z uzyskanego rozmaitego w swej formie i treści materiału źródłowego drogą jego logicznej i merytorycznej interpolacji, odtworzył Łuria hipotetyczny obraz nauki Demokryta, obraz, który chociaż posiada mniej lub bardziej wyraźne luki, to jednak w pewnych wypadkach luki te dają się

wypełnić dzięki wyciąganiu poprawnych konsekwencji z twierdzeń będących ogniwami pośrednimi w tym hipotetycznym szkielecie czy też dzięki badaniom komparatystycznym na rozległym materiale greckiej filozofii przyrody.

Po tych bardzo ogólnych konstatacjach poczynić możemy i drobne uwagi merytoryczne. Trafny i ciekawy zarazem jest zestaw źródeł stanowiących wprowadzenie do całego systemu Demokryta, a zatytułowanych *Principia generalia*. Zwrócono uwagę w tym wprowadzeniu na metodologiczno-epistemologiczne oraz ontologiczne założenia tkwiące u podstaw teorii atomistycznej. Rzuca to ciekawe światło na poziom teoretyczny myśli Demokryta, pierwszego w zasadzie filozofa europejskiego, który świadomie już uprawiał refleksję metodologiczno-logiczną. Sądzę jednak, że po wnikliwym przestudiowaniu tej partii pracy Łurii dałoby się uporządkować fragmenty oraz testimonia z jaśniejszym rozróżnieniem aspektu metodologiczno-gnozeologicznego i stricte ontologicznego. W gradacyjnym i systematyzującym porządku należałoby tutaj odpowiednio wyszczególnić najpierw tzw. principia cognoscendi, takie jak: *quod aeternum est, neque initium neque causam habet* (u Łurii nr 13—21), szereg tez teoriopoznawczych (nr 48—97) oraz ogólne zasady logiki odkrywania i uzasadnienia naukowego (nr 97—104), a następnie przejść do tzw. principia realia, czyli takich m.in. zasad bytu, jak: *ex nihilo nihil fieri* (nr 42—44), *principium impenetrabilitatis* (nr 45—47), *principium isonomiae* (nr 1—12), *necessitas naturalis* (nr 22—31) itp., choć niekiedy zasady bytu i poznania mogą stanowić jednocześnie dialektyczną tożsamość. Sądzę ponadto, że owe *principia generalia* winny zawierać także odpowiednio adaptowane i pogrupowane świadectwa, które Łuria umieścił w osobnym rozdziale *De sensibus et cognitione* (nr 425—512), gdyż uzasadnione wydaje mi się ścisłe powiązanie gnozeologicznych tez Demokryta z jego interpretacją procesu poznawczego w sensie genetycznym.

Jeśli zaś chodzi o rozdział *Atomorum doctrina* (nr 146—281), to przy prezentacji źródeł o pochodzeniu i powstaniu teorii atomistycznej należało, jak mi się wydaje, przytoczyć przede wszystkim słynne miejsce z Arystotelesa, *De gen. et corr.*, I 2, p. 316a 13 n., gdzie naszkicowana jest przejrzyście geneza koncepcji atomu jako próba odrzucenia eleackiego paradoksu nieskończonego podziału. Łuria jednakowoż umieścił to świadectwo Stagiryty przy prezentacji źródeł o matematyce greckiego atomisty (nr 105), gdyż był przekonany, że już Demokryt starając się uniknąć eleackich aporii nieskończonego podziału podzielił atom fizyczny logicznie na części już ostatecznie niepodzielne, stanowiące jakby minimum rozciągłości przestrzennej i budował przez to podstawy pod dyskretną koncepcję geometrii.

Zarzutów czy ewentualnych postulatów badawczych można by pod adresem pracy Łurii postawić oczywiście więcej. Mimo jednak takich czy innych drobnych wątpliwości i uwag krytycznych praca Łurii o Demokrycie przez swe nowatorstwo stać się może podstawą do bardzo ciekawego i całościowego spojrzenia na dorobek filozoficzny myśliciela z Abdery.

Marian Wesoły (Poznań)

K. H. Waters, Herodotos on Tyrants and Despots, Historia-Einzelschriften Heft 15, Wiesbaden 1971, ss. 100.

Dzieło Herodota nie przestaje być przedmiotem zainteresowań; powstają coraz to nowe monografie i studia traktujące o „ojcu historii" w sposób kompleksowy lub poruszające kwestie bardziej szczegółowe. W ramach zasłużonego dla badań nad historiografią starożytną wydawnictwa Historia-Einzelschriften jako zeszyt 15 ukazała się ostatnio praca Kenneth H. Watersa, który już poprzednio poświęcił Herodotowi parę artykułów, m.in. na łamach czasopisma „Historia".

Omawiana książka składa się z trzech części; pierwsza (s. 1—44) nosząca ten sam tytuł co całość:

Herodotos on Tyrants and Despots, a Study in Objectivity, zajmuje się tzw. tyranami rządzącymi w miastach greckich. Dołączone zestawienie obejmuje pięćdziesiąt pięć imion, w tym dwudziestu tyranów rządzących z łaski Persów — autor nazywa ich jońskimi Quislingami. Jednakże z tych kilkudziesięciu władców Herodot zaledwie jednej czwartej poświęca nieco więcej miejsca, o pozostałych zaś znajdujemy tylko krótkie wzmianki. Skądinąd znamy imiona tyranów, o których Herodot w ogóle nie wspomina; do nich należy np. słynny z okrucieństwa Falaris z Akragas — Herodot w ogóle go nie wymienia, jakkolwiek krótką wzmiankę poświęca późniejszemu tyranowi tego miasta. Waters wyróżnia trzy grupy tyranów: jedna obejmuje tych, którzy aktualnie uczestniczyli w wojnach perskich, bądź bezpośrednio jak Histiajos i Aristagoras, bądź pośrednio jak Gelon; drugą stanowią ci, których działalność związana jest z dziejami państw greckich w końcu VI stulecia — do nich należą np. Pizystratydzi; do trzeciej wreszcie zalicza tyranów, o których znajdujemy wzmiankę w związku z właściwym tematem dzieła, dla głównego wątku opowieści nie jest to jednak niezbędne. Należy zauważyć, że takie rozróżnienie łączy się ściśle z kwestią kompozycji i celu Herodotowego dzieła; tego wszakże zagadnienia autor nie rozwija, milcząco zaś zdaje się przyjmować, iż Herodot jest historykiem wojen perskich. Autor polemizje zdecydowanie z głoszonym nieraz poglądem, jakoby Herodot wobec greckich tyranów zajmował głównie stanowisko moralizujące; jakkolwiek wyczuwa się jego niechęć czy wręcz dezaprobatę do tej formy rządów, przecież Herodot jest tu przede wszystkim historykiem. Dla podbudowy tej tezy pouczające byłoby zestawienie i analiza terminów τύραννος, τυραννίς, τυραννεύω — βασιλεύς, βασιλήιη, βασιλεύω itp., jakimi posługuje się Herodot w odniesieniu do różnych kategorii panujących.

W części drugiej, zatytułowanej *Herodotos on the Kings of Persia* (s. 45—85) analizuje autor sposób, w jaki Herodot przedstawia postaci królów perskich: Cyrusa, Kambizesa, Dariusza i Kserksesa. Na podstawie szczegółowej analizy dochodzi do wniosku, iż Herodotowe portrety królów perskich nie są studiami charakteru w sensie dramatycznym czy powieściowym ani składnikami w rozważaniach o ὕβρις i τίσις, w jeszcze mniejszym zaś stopniu reprezentantami jakichś typów; stanowią po prostu przedmiot opowieści historycznych.

W krótkiej części trzeciej pt. *Herodotos and Tragedy, Tragic and other 'Themes'* (s. 86—100), podkreśla autor różnicę między historią i tragedią. Powołuje się przy tym na Arystotelesa, który w swojej *Poetyce* stwierdza: „zadaniem poety jest mówienie nie o tym, co się rzeczywiście stało, lecz co się mogło stać". Można by tu za Arystotelesem dodać: „Między historykiem bowiem i poetą zachodzi różnica nie tylko w tym, że jeden posługuje się prozą, a drugi wierszem (bo można by dzieło Herodota ułożyć w wierszach, a niemniej byłaby to jakaś historia, czy to wierszem czy prozą), ale owa różnica polega raczej na tym, że jeden opowiada o tym, co się rzeczywiście stało, a drugi, co się mogło było stać. Dlatego też poezja jest filozoficzniejsza i głębsza od historii, bo przedstawia więcej to, co jest ogólne, a historia to, co jest szczegółowe, indywidualne" (cytuję w przekładzie T. Sinki, *Trzy poetyki klasyczne*, Wrocław 1951, s. 19, BN II 57). Waters podkreśla, że Herodot trzyma się metody historyka; charakteryzowanie postaci nie ma u niego tego znaczenia co w dramacie. Takie pojęcia jak wina i kara, wolność i despotyzm, Hellen i *barbaros*, występują oczywiście w dziele Herodota, nie są jednak czynnikami, które wpływałyby w sposób istotny na dobór czy układ faktów; nie grają też takiej roli pojęcia ὕβρις, zawiść bogów czy przekonanie o cyklicznej zmienności losu. Waters przytacza obfitą literaturę przedmiotu, uwzględnia m.in. także mój artykuł ogłoszony w Eos LI 1961: *Qua ratione Herodotus in historia scribenda rerum delectum egerit*. Więcej wszakże korzyści, jak się wydaje, mógłby odnieść z innej mojej pracy o Herodocie, mianowicie z książki *Historia powszechna Herodota*, Poznań 1961, zwłaszcza z rozdziału piątego pt. *Selekcja materiału*, oraz szóstego pt. *Pragmatyzm Herodota*. Interesujące wywody, jakie znajdujemy w rozprawie Watersa, zyskałyby większą plastyczność i moc dowodową, gdyby autor przedstawił je na nieco szerszym tle, gdyby nie ograniczył się do tyranów greckich i despotów perskich, lecz uwzględnił w większym stopniu choćby jako materiał porównawczy także innych władców starożytnego Wschodu i Grecji.

Jan Wikarjak (Poznań)

Eos LXII 1974

Justus Cobet, Herodots Exkurse und die Frage der Einheit seines Werkes, Historia-Einzelschriften Heft 17, Wiesbaden 1971, ss. 207.

Das Werk Herodots interessiert sowohl Philologen als auch Historiker; sie befassen sich von verschiedenen Standpunkten aus mit diesem so wichtigen Glied in der Entwicklung der Geschichtsschreibung. Jedoch gewisse Fragen umfassen den Forschungsbereich beider Disziplinen; dazu gehört zweifellos das Problem der Zielsetzung des Werkes Herodots, das Problem der Gattung, der es zuzuschreiben ist, des Gesamtaufbaus und der Komposition des Werkes, womit auch die Frage der sog. Exkurse zusammenhängt. Man muß allerdings hierbei feststellen, daß in dieser Hinsicht die Ansichten der Wissenschaftler auseinandergingen. In ihren Forschungen — was ich in meinem Buch über Herodot (*Historia powszechna Herodota*, Poznań 1961) betont habe — gab es zuviel stillschweigend übernommene Voraussetzungen, Hypothesen, Autosuggestionen, wobei zu wenig Gewicht auf die Aussage des Werkes selbst gelegt wurde. Man hob verschiedene Bestandteile hervor und betonte sie, andere aber überging man; es wurde a priori eine gewisse Konzeption entworfen, allem, was diese widerlegte, schenkte man keine Beachtung oder behandelte es als nebensächliche, bezw. zusätzliche Bestandteile, als Digressionen und Abweichungen vom eigentlichen Thema. Cobet entging diesem grundsätzlichen Fehler. In seiner Dissertation stützt er sich vor allem auf die Textanalyse des Werkes selbst. Er betrachtet die sog. Exkurse nicht als solche Elemente, für die man Entschuldigungen suchen muß, weil sie den Handlungsablauf stören, sondern er faßt die Tatsache ihres Bestehens als Faktor, der das ganze Werk gestaltet, auf. Cobet weist darauf hin, daß Herodot die Bezeichnungen προσθήκη, παρενθήκη offenbar nur für kürzere Digressionen verwendet und ganz gewiß nicht verallgemeinert gemeint hat, wie wir den Begriff 'Exkurs' anzuwenden pflegen (S. 79). Er ist sich darüber im klaren, daß der Begriff 'Exkurs' ganz von uns aus gedacht ist als eine Hilfsvorstellung für all das, was für unsere Vorstellung vom Zusammenhang abzuschweifen scheint (S. 82). Indem Cobet den Stoff, welcher Herodot dazu dient einen Zusammenhang zu erweitern, analysiert und interpretiert, sondert er zwei Gruppen heraus: 1. Geographisches, Ethnographisches, kurz all die Stücke, mit denen Herodot den Fortgang des Geschehens durch Beschreibung unterbricht, und 2. Novellen, Anekdoten, Apophthegmen und Ähnliches, kurz solche Stücke, in denen Herodot eine einzelne Begebenheit, die über den engen Zusammenhang hinausgreift, für sich und auf eine besondere Pointe hin ausgestaltet (S. 84). „Die Spannung zwischen statischen und dynamischen Elementen durchzieht so das ganze Werk, ja schon in einem Einzelteil steht statische Eigenbedeutung neben der Teilhabe an einem dynamischen Wirkungszusammenhang. Was für die beschriebenen Teile gilt, von der kleinsten Anmerkung zu einer Sache bis zu den großen ethnographisch-geographischen Logoi, gilt so auch für viele Einzeltaten" (S. 177). Viele Forscher haben gewissen Bestandteilen des Werkes nur eine untergeordnete Rolle anderen Teilen gegenüber zugef schrieben; Novellen wurden als aufgesetzter Schmuck behandelt, als dienende Glieder, die allein aun den Ablauf des 'historischen' Geschehens zielen. Cobet neigt eher dazu, einen wechselseitigen Einfluß der einzelnen Teile des Werkes anzunehmen, eine Wechselwirkung, die zwischen Einzelteilet, und Zusammenhang auf besondere Weise herrscht, nämlich der Art, daß eins das andere stütz, d.h. in seiner Bedeutung erhöht und seine Deutung bereichert, aber sie gleichzeitig nicht ineinander aufgehen, vielmehr ein Stück Sinnes ganz allein tragen und repräsentieren (S. 155).

In den Arbeiten über Herodot traten manchmal Mißverständnisse auf, die darauf zurückzuführen sind, daß die Autoren nicht immer sich im klaren über die Vieldeutigkeit des Wortes Historei waren, sie zogen den Umstand nicht in Betracht, daß das Wort ἱστορίη eine andere Bedeutung bei Herodot als in späteren Zeiten hatte. Cobet weist ein paarmal auf die spezifische Bedeutung dieses Wortes bei Herodot sowie auch in Hinsicht auf sein Werk hin, z.B. S. 186: nicht ἱστορίη, nicht Historie, eben 'Herodots Historie'; ebenso haben wir, wenn wir Platons Werke 'Dialoge' nennen, noch nichts über ihre völlig unwiederholbare Gestalt ausgesagt, wir können sie nur 'platonische Dialoge' nennen. Und S. 183: Herodots ἱστορίη stellt sich so dar als die auf den Menschen bezogene

Wirklichkeitswissenschaft. Erst nach Herodot bekommt das Wort 'historia' den einfachen Sinn 'Geschichte', 'Geschichtsschreibung'.

In der Einleitung (S. 1—44) und im Nachwort (S. 188—198) bespricht Cobet die neuere Fachliteratur, indem er manchen Arbeiten mehr, anderen weniger Platz einräumt. Des öfteren beruft er sich auch auf mein Buch *Historia powszechna Herodota* und führt sogar manche Rezensionen dieser Arbeit im Literaturverzeichnis als gesonderte Positionen an (H. Barth, Eirene VI 1967; R. T. Bruère, Classical Philology LX 1965; F. Chamoux, Revue des Etudes Grecques LXXV 1962; A. R. W. Harrison, Classical Review NS XII 1962; H. van Looy, Antiquité Classique XXX 1961). Es ist nur zu bedauern, daß er wegen Sprachschwierigkeiten das Buch selbst nicht auswerten konnte. Die Lektüre dieser Monographie, in der ich mich bemüht habe, die Konzeption des Werkes Herodots auf Grund einer eingehenden Analyse zu beschreiben, besonders die Lektüre des ersten Kapitels „Temat dzieła w świetle prooimion i innych wypowiedzi Herodota" (Das Thema des Werkes im Spiegel des Proömions und anderer Aussagen Herodots) sowie auch des siebenten Kapitels „Kompozycja dzieła" (Die Komposition des Werkes) mit dem Abschnitt über Exkurse und mit Tabellen, die die Komposition des ersten Buches betreffen, würden es Cobet ermöglichen, die in seiner Dissertation durchgeführte Argumentation in manchen Punkten zu erweitern und zu vertiefen.

Auf jeden Fall gilt es festzustellen, daß die hier besprochene Dissertation den Standpunkt der Unitaristen festigt, indem sie die kompositorische Einheit von Herodots Werk betont; in der letzten Zeit gibt es übrigens immer weniger Forscher, welche behaupten, daß Herodot keinen Plan und keine Idee hatte, und die geneigt sind, das Werk als mechanische Zusammenstellung von Einzelteilen, die in verschiedenen Zeitperioden entstanden sind und verschiedene Ziele im Auge hatten, zu verstehen oder als eine Sammlung von Erzählungen, die den Märchen von Tausend und einer Nacht ähneln, welche man jederzeit zu unterbrechen imstande ist, die man aber auch endlos weitererzählen kann, aufzufassen. Immer mehr Wissenschaftler stimmen mit Cicero überein und nennen Herodot *pater historiae*, obwohl nicht alle unter diesem ehrenvollen Titel dasselbe verstehen.

Jan Wikarjak (Poznań)

Eos LXII 1974

G. E. M. De Ste. Croix, The Origins of the Peloponnesian War, London 1972, ss. X + 444.

G. E. M. De Ste. Croix należy dziś do wybitnych znawców dziejów Grecji V i IV w. p.n.e. jako autor cennych prac poświęconych ateńskiemu mocarstwu morskiemu[1] oraz szeregu artykułów zajmujących się różnymi aspektami dzieła historyka Tukidydesa. Recenzowana praca, stanowiąca wynik wnikliwych przemyśleń i długoletnich badań Autora nad przyczynami wojny peloponeskiej, została napisana z pozycji rewizjonistycznej. De Ste. Croix wychodzi bowiem z założenia, że nowożytne opracowania początków tej wojny są zawodne, a brak zgodności wśród uczonych w kwestiach zasadniczych przyczynia się do powstania z gruntu fałszywego obrazu motywów tego konfliktu. Podstawową ideą pracy jest zakwestionowanie niemal powszechnie przyjętego w najnowszej nauce poglądu utrzymującego, że Ateny były agresorem i parły do zbrojnego konfliktu mimo wyraźnej niechęci ze strony Sparty kultywującej politykę pokoju. W swych rozważaniach opiera się Autor na dogłębnej analizie najlepszego w tym zakresie źródła, tj. dzieła Tukidydesa. Na licznych przykładach stara się wskazać, że mylna interpretacja świadectw Tukidydesa musiała skłonić uczonych do wyciągnięcia błędnych wniosków. Odnosi się to przede wszystkim do znanego sformułowania Tukidydesa I 23,6: niezrozumienie tego miejsca przez nowożytnych badaczy stało się zdaniem Autora podstawą

[1] G. E. M. De Ste. Croix, *The Character of the Athenian Empire*, Historia III (1954—1955), s. 1—41, oraz *Notes on Iurisdiction in the Athenian Empire*, Class. Quart. LV 1961, s. 94—112, 268—280.

opinii, jakoby historyk obciążył Ateńczyków odpowiedzialnością za wywołanie tej wojny. Tymczasem wyraźnie pisze Tukidydes, iż podaje „od razu na wstępie podstawy skarg (αἰτίαι) i punkty sporne (διαφοραί), aby nikt nie miał wątpliwości ..., z jakiego powodu wybuchła tak wielka wojna". Za najistotniejszy powód (ἀληθεστάτη πρόφασις), choć przemilczany, uważa wzrost potęgi ateńskiej i strach, jaki to wzbudziło u Lacedemończyków: czynniki te „zmusiły" tych ostatnich do rozpoczęcia wojny (ἀναγκάσαι ἐς τὸ πολεμεῖν). Natomiast powody oficjalnie podawane, dla których obydwie strony zerwały trzydziestoletni rozejm, były inne, jak konflikt z Koryntem (sprzymierzeńcem Sparty) o Korkyrę i Potidaję, ψήφισμα megarejskie itd. Nowożytni uczeni (ostatnio A. D. Momigliano[2] i D. Kagan[3]) stwierdzają, że Tukidydes odróżnił w powoływanym tekście powody bezpośrednie i zewnętrzne od głębokich i ukrytych przyczyn. Tymczasem nie ma właściwej opozycji między αἰτίαι a πρόφασις, gdyż — co zauważył zresztą antyczny badacz Tukidydesa Dionizjusz z Halikarnasu[4] — opozycja taka nie zachodzi między rzeczownikami, lecz towarzyszącymi im przymiotnikami, a więc zgodnym z prawdą wyjaśnieniem (choć nieoficjalnym), a ujawnionymi publicznie podstawami skarg. Działania wojenne rozpoczęli Peloponezyjczycy, Ateńczycy zaś zastosowali strategię defensywną; πρόφασις odnosi się, jak wskazał słusznie L. Pearson[5], do Lacedemończyków, gdyż Ateńczycy nie wypowiedzieli wojny, nie zaatakowali terenu przeciwnika, nie mieli zatem powodu bronić swego postępowania. Autor przypomina również Thuc. I 88, gdzie starożytny historyk powiada, iż Spartanie zdecydowali się w r. 432 na wojnę nie tyle przekonani argumentami podawanymi przez sojuszników, lecz pod wpływem niepokojących obserwacji, że większość Grecji uległa już władzy Aten, które mogą w dalszym ciągu poszerzać strefę swych wpływów (por. też Thuc. I 118). Poza tym słusznie zwraca uwagę na fakt, iż szereg państw należących do Związku Peloponeskiego, jak Korynt, Megara i wiele innych, parło do wojny z Atenami — o czym Tukidydes również nas informuje (I 67,4, 119, 125, 1). Za konfliktem zbrojnym opowiedział się też ogół obywateli Sparty na zgromadzeniu, na którym zapadła ostateczna decyzja co do podjęcia wojny (I 79,2, 87,3). De Ste. Croix opierając się na wypowiedzi Tukidydesa (VII 28,3, por. też V 14,3) zauważa, że nie tylko Lacedemończycy, ale właściwie ogół Greków żywił przekonanie, iż Ateńczycy „w razie najazdu peloponeskiego nie będą w stanie wytrzymać dłużej niż rok, dwa lub najwyżej trzy lata"[6]. Peloponezyjczycy oczekiwali szybkiego i łatwego zwycięstwa i stąd byli zdecydowani na podjęcie walki, podczas gdy Ateńczycy uświadamiali sobie, że będą musieli prowadzić wojnę w głębokiej defensywie, a stąd nie mogli liczyć na całkowite i bezpośrednie zwycięstwo. A warto przypomnieć tu pogląd E. Meyera[7] utrzymującego, że do wojny czysto defensywnej przystępuje się tylko wtedy, gdy się nie ma innego wyboru: zatem idea, że Ateńczycy i Perykles świadomie sprowokowali tę wojnę, jest mało prawdopodobna. Autor z dużą sumiennością wynotowuje z dzieła Tukidydesowego odpowiednie świadectwa, które potwierdzają jego tezę (jak zignorowanie przez Spartan odwołania się Ateńczyków do arbitrażu, zagwarantowanego klauzulą rozejmu 30-letniego, por. I 78,4; 140,2; 144,2; 145; VII 18,2, poczuwanie się Spartan do winy za wzniecenie wojny: VII 18,2); stwierdza też, że odpowiedzialnością tą nie obciążył historyk Peryklesa, gdyż zwrot „Perykles pchał Ateńczyków do wojny" (ἐς τὸν πόλεμον ὥρμα: I 127,3) — oznacza wojnę już wypowiedzianą przez Spartan na zgromadzeniu ich Związku w przeciwieństwie do użytego tam terminu 'ἐς τὸ πολεμεῖν' określającego rozpoczęcie czy wywołanie wojny. Z kolei De Ste. Croix zajmuje się zarzutami, które wysuwa się na ogół (zwłaszcza R. Sealey[8]) pod adresem Aten, jakoby przez swą zaborczą politykę stały się faktycznym sprawcą wojny. Jest to przede wszystkim sprawa Epidamnos i przymierze ateńsko-korkyrejskie, sprawa

---

[2] A. D. Momigliano, *Some Observations on Causes of War in Ancient History*, Acta Congressus Madvigiani. Proceedings of the Second International Congress of Class. Stud., Copenhagen 1954, I 1958, s. 199 n.

[3] D. Kagan, *The Outbreak of the Peloponnesian War*, London 1969, s. 345.

[4] De Thuc. 51.

[5] L. Pearson, *Prophasis and Aitia*, Transaction of American Philological Association LXXXIII 1952, s. 205—223.

[6] Thuc. VII 28, 3 n.

[7] E. Meyer, *Forschungen zur alten Geschichte*, t. II, Halle 1899, s. 304 n.

[8] R. Sealey, *Thucydides, Herodotos on the Causes of War*, Class. Quart. LI 1957. s. 8—12.

Potidai oraz ψήφισμα megarejskie. Szereg historyków wyznaje pogląd, m.in. autorzy *The Athenian Tribute Lists*[9], Ch. Hignett[10] czy N. G. L. Hammond[11], iż Ateny przez przyjęcie Korkyry na sojusznika (wbrew protestom Koryntu) „wybrały wojnę". De Ste. Croix trafnie zauważa, że Tukidydes (I 66) nie pozostawia wątpliwości co do faktu, że Korynt był pierwszym państwem, które złamało rozejm, oraz że w traktacie nie było zakazu zawierania sojuszu z ἄγραφοι πόλεις. O niechęci Ateńczyków do wywołania zbrojnego konfliktu z Koryntem i do sprowokowania Sparty świadczy okoliczność, że pierwszą ekspedycją wysłaną na pomoc Korkyrze dowodził Lacedemonios, syn spartanofila Kimona, proksenos Sparty, ostatni — jak łatwo sobie uświadomić — spośród Ateńczyków, który by dopuścił do walki z Koryntem i Peloponezyjczykami, o ile by to nie było absolutnie konieczne. Podobne stanowisko zajmuje De Ste. Croix w sprawie Potidai. Stwierdza, że miasto to, choć było kolonią koryncką, należało przecież do ateńskiej ἀρχή i płaciło trybuty. W tej sytuacji, zauważa Autor (s. 82), ani Korynt, ani tym bardziej Sparta nie miały prawa w świetle warunków rozejmu 30-letniego do militarnej interwencji na korzyść ateńskiego sprzymierzeńca, nawet jeżeli ten sprzymierzeniec był kolonią koryncką.

Z kolei, zamiast przejść do zbadania następnego zarzutu stawianego Atenom, tj. do wydania ψήφισμα megarejskiego, zajmuje się Autor szeroko zagadnieniem spartańskiej polityki zagranicznej i Związkiem Peloponeskim (s. 86 n.). Te niejako 'wtrącone' uwagi nieco utrudniają w jego książce śledzenie głównej idei pracy, nie mniej z punktu widzenia całości stosunków spartańsko-ateńskich są potrzebne, choć niekiedy wypada je uznać za zbyt szczegółowe, a nawet rozwlekłe. Ciekawą hipotezę wysuwa Autor w związku z interpretacją Thuc. I 118,2, iż „Lacedemończycy nigdy nie byli skorzy do wojen, chyba że ich do tego zmuszono, a do pewnego stopnia hamowały ich także wojny domowe". De Ste. Croix dowodzi, że miejsca tego nie zrozumieli badacze Tukidydesa (nawet A. W. Gomme[12]): wyraża ono zdaniem Autora „naturalną politykę spartańską", która wynikała z sytuacji tego państwa panującego nad masami podbitej ludności — helotów i przewodzącego miastom sojuszniczym skupionym w Związku Peloponeskim. Oczywistym celem tej polityki musiało być unikanie zagranicznych wojen i wypraw wojennych poza teren Peloponezu. Niektórzy uczeni odnoszą tę ogólną zasadę polityki spartańskiej do wojny peloponeskiej wypowiadając przekonanie, iż według Tukidydesa Spartanie zostali „zmuszeni" przez Ateńczyków do rozpoczęcia wojny. De Ste. Croix oponuje zauważając, iż myśl historyka trzeba rozumieć zupełnie przeciwnie: tylko własne wojny domowe przeszkodziły Sparcie we wcześniejszym podjęciu wojny z Atenami. Wartościowe i interesujące spostrzeżenia wypowiada De Ste. Croix na temat stosunku Sparty do jej sprzymierzeńców (s. 101 n.); ogólnie można powiedzieć, że w wielu szczegółach uzupełnia badania U. Kahrstedta[13] i J. A. O. Larsena[14] czy D. Kagana[15]. Trzeba przecież zaznaczyć, że Autora zajmuje stosunek Sparty do jej sojuszników tylko ze względu na późniejszy układ sił przed i w okresie trwania wojny peloponeskiej. Całościowe ujęcie zagadnienia pozostaje nadal postulatem badawczym. De Ste. Croix zbyt szeroko omawia działanie określonych instytucji politycznych w Sparcie, np. geruzji, wdaje się w nie zawsze istotne, a skądinąd znane szczegóły, których związek z główną koncepcją pracy jest w wielu wypadkach drugorzędny. Analiza bierze miejscami górę nad syntezą, zaciemniając obraz narastającego konfliktu ateńsko-spartańskiego, który pragnie Autor przedstawić swym czytelnikom w sposób jaśniejszy niż jego poprzednicy. W takim zaś ujęciu gubią się lub przynajmniej uchodzą uwagi sprawy różnej hierarchii ważności. Następnie przechodzi Autor (s. 167 n.) do nakreślenia stosunków Sparty z Ate-

---

[9] B. G. Merrit, H. T. Wade-Gery, M. F. Mc Gregor, *The Athenian Tribute Lists*, vol. III, Princeton 1950, s. 320.

[10] Ch. Hignett, *A History of the Athenian Constitution*, Oxford 1952, s. 260.

[11] N. G. L. Hammond, *A History of Greece to 322 B.C.*, Oxford 1967, s. 319 n.

[12] W. Gomme, *Historical Commentary on Thucydides*, vol. I, Oxford 1945, s. 360.

[13] U. Kahrstedt, *Griechisches Staatsrecht*, Bd. I: *Sparta und seine Symmachie*, Göttingen 1922, s. 26 n.

[14] J. A. O. Larsen, *The Constitution of the Peloponnesian League*, Class. Philology XXVIII 1933, s. 257 n., oraz *Sparta and the Jonian Revolt: A Study of Spartan Foreign Policy ...*, Class. Philology XXVII 1932, s. 136–150.

[15] Kagan, *o.c.* s. 18.

nami. Stwierdza, że już wcześniej pragnęli Spartanie wojny z Ateńczykami, różne przecież okoliczności stanęły im na przeszkodzie. Otóż w r. 465 podczas buntu Tazos przeciwko ateńskiemu panowaniu Spartanie obiecali pomoc zrewoltowanym wyspiarzom (Thuc. I 101,1—2). Według Tukidydesa mieli nawet zamiar udzielić tej pomocy, gdyby nie przeszkodziło im w tym trzęsienie ziemi w Lakonii i powstanie helotów. Dla zdławienia tego powstania zwrócili się po pomoc do Ateńczyków, którzy nic nie wiedząc o wcześniejszych knowaniach spartańskich wysłali ekspedycję pod wodzą Kimona. W tym czasie stosunki między obydwoma państwami układały się poprawnie, trudno więc w lacedemońskiej polityce nie dostrzegać nieuzasadnionej wrogości wobec Aten i prób agresji. Podobnie zresztą postąpili Spartanie w czasie buntu Samos w r. 440 w sześć lat po zawarciu 30-letniego rozejmu[16]. Gdy Samijczycy skierowali do Sparty apel o pomoc, Spartanie zwołali zgromadzenie Związku i — jak donosi Tukidydes (I 40,5) — jedynie niechęć większości sojuszników do wzięcia udziału w zbrojnej interwencji rozstrzygnęła o tym, że już wtedy nie doszło do wybuchu wojny. We wszystkich tych akcjach Sparty widzi Autor politykę agresji i świadome dążenie do zbrojnego starcia z Atenami. Słusznie zauważa, że wojny peloponeskiej r. 431—404 nie wolno traktować, jak to się na ogół czyni, w izolacji od wcześniejszego konfliktu między obydwoma państwami w latach 460—446. Na takie ujęcie ateńsko-spartańskiego konfliktu niemały wpływ ma, jak się zdaje, autorytet Tukidydesa, który wydarzenia lat 460—446 przedstawił w swym dziele dość powierzchownie jako szereg 'oderwanych' incydentów, stanowiących jedynie preludium do wielkiej wojny helleńskiej (nb. tak określił historyk wojnę peloponeską 431—404). Autor stawia postulat powiązania tej pierwszej, jak ją nazywa, wojny peloponeskiej z drugą, 27-letnią, która podobnie jak pierwsza składała się z poszczególnych etapów oddzielonych przerwą lub przerwami w latach 421—415. Fakt, iż w czasie pierwszej wojny rzadko dochodziło do bezpośredniego starcia między Atenami a Spartą (gdyż wojnę prowadzili zasadniczo sojusznicy obydwóch stron, zwłaszcza jeśli idzie o stronę spartańską), podczas gdy w 'drugiej' wojnie walka toczyła się przede wszystkim między dwoma głównymi partnerami — nie stanowi argumentu przemawiającego przeciw łączeniu tych wojen toczonych w końcu o jednakowe cele.

Z wielu innych zagadnień, które w sposób nowatorski próbuje rozwiązać De Ste. Croix, warto zwrócić jeszcze uwagę na szeroko przez niego potraktowaną kwestię ψήφισμα megarejskiego. Sam Autor zauważa (s. 227), że jego reinterpretacja owej uchwały jest bardzo radykalna i pociąga za sobą daleko idące konsekwencje. Głównym źródłem jest Tukidydes (I 139,2), który donosi o wydaniu tej uchwały przez Ateńczyków, przy czym jako powód podaje fakt, iż Megarejczycy poważyli się uprawiać 'poświęconą ziemię' i sporny grunt graniczny oraz przyjęli zbiegłych niewolników. Megarejczycy oskarżyli Ateńczyków przed Lacedemończykami, iż „wbrew traktatowi nie dopuszczają ich do portów w obrębie swego związku i na rynek ateński" (Thuc. I 67,4, por. też I 139,1). Na pierwszy z tych zarzutów słusznie odpowiedział Perykles (Thuc. I 144,2), że uchwała ta nie jest sprzeczna z traktatem pokojowym, podobnie jak stosowana przez Spartan ξενηλασία: Ateńczycy odwołają tę uchwałę, jeżeli Lacedemończycy nie będą wydalać ze swego kraju Ateńczyków i ich sprzymierzeńców.

Przeważającym w nauce poglądem jest stwierdzenie, iż Ateńczycy wydali to ψήφισμα kierując się względami zarówno ekonomicznymi, jak i polityczno-strategicznymi. Nie dopuszczając Megarejczyków do portów imperium i ateńskiej agory dążyli do zniszczenia handlu megarejskiego (cel ekonomiczny), ostatecznie przecież przez stosowanie dotkliwej presji wobec Megary pragnęli zmusić ją do opuszczenia Związku Peloponeskiego i przystąpienia (jak w r. 461) do sojuszu z Atenami (cel politycznostrategiczny). Warto również zauważyć, iż wśród uczonych nie ma zgody w odniesieniu do pojmowania treści uchwały: Tukidydes mówi wyraźnie o portach imperium i ateńskiej agorze. Tymczasem szereg badaczy wspomina bezpodstawnie o wykluczeniu 'ze wszystkich rynków i portów Aten i imperium' lub przynajmniej 'ze wszystkich rynków Attyki' (Adock, Andrewes, Hammond, V. Martin, Vogt, Zimmern), albo o wyłączeniu 'od wszelkiego handlu z Attyką i imperium' (por.

---

[16] Por. tu zwłaszcza uwagi A. H. M. Jonesa, *Two Synods of the Delian and Peloponnesian Leagues*, Proceedings of the Cambridge Philolog. Society CLXXXII 1953—1954, s. 43 n.

Böck, Finley, Grote, Kagan) często z imputowaniem Tukidydesowi podobnych sformułowań. Innym rodzajem błędnej interpretacji ψήφισμα jest odnoszenie jego treści do Megary, tzn. państwa megarejskiego, gdy tymczasem w uchwale jest mowa tylko o Megarejczykach. De Ste. Croix trafnie postuluje, aby nie dodawano do treści uchwały nic ponad to, co mówi sam Tukidydes: ten zaś wymienia tylko porty imperium i ateńską agorę. Przyjąwszy takie założenie przechodzi Autor do wyjaśnienia własnej hipotezy. Jest ona niewątpliwie oryginalna i prawdopodobna, ale równocześnie dość zaskakująca. Stwierdza mianowicie uczony, iż uprawianie przez Megarejczyków 'ziemi poświęconej' mogli uznać Ateńczycy za rodzaj ἀσέβεια, a stąd mieli prawo nie dopuszczać ich na własne tereny. Jeżeli zaś ograniczyli ten zakaz tylko do portów imperium i ateńskiej agory, to dlatego, że nie chcieli przez zbyt drastyczne akcje stworzyć wygodnego dla Sparty pretekstu do zerwania traktatu. Ich celem było jedynie poniżenie czy upokorzenie Megarejczyków w oczach ogólnogreckiej opinii. Jeśli Spartanie i tak uznali tę uchwałę za naruszenie pokoju, to tylko z tego powodu, że chcieli uznać, gdyż szukali właśnie pretekstu do wojny. Samo ψήφισμα nie mogło być podyktowane względami ekonomicznymi, chęcią szkodzenia handlowi Megary. W tym bowiem wypadku zakazaliby Ateńczycy w pierwszym rzędzie importu towarów z Megary na teren Attyki i całego imperium lub utrzymywania na całym jego obszarze jakichkolwiek stosunków handlowych z Megarą. Ci uczeni, którzy sądzą, że ψήφισμα godziło ekonomicznie w Megarejczyków, zapominają o samych Ateńczykach. Gdyby bowiem ów zakaz miał takie znaczenie, jakie mu przypisują, Ateńczycy musieliby wykazać wyjątkową nierozwagę pozbawiając się z samej tylko chęci zemsty — tanich produktów spożywczych z pobliskiej Megary oraz zamykając sobie rynek zbytu dla własnych towarów: traciliby wtedy sami nie mniej od Megarejczyków. W tej sytuacji zasadniczą wagę posiada fakt, co należy rozumieć pod terminem ἡ Ἀττικὴ ἀγορά występującym w tekście Tukidydesa. Zgodnie z wysuniętą hipotezą Autor dowodzi, iż termin ten może oznaczać jedynie 'agorę państwa attyckiego', 'agorę Aten', a nie tylko rynek ateński w sensie handlowym, bo takich rynków liczyła Attyka wiele. Wykluczenie z agory — jako miejsca oficjalnego kultu, zebrań ludowych i sądów — było szczególną formą publicznej dyskwalifikacji — ἀτιμία, której podlegali ludzie skazani za szczególnie ciężkie zbrodnie. Ἀτιμία łączyła się zwykle z zakazem odwiedzania obiektów sakralnych, uczestniczenia w publicznych uroczystościach świątecznych itd. Tak pojmowane ψήφισμα megarejskie byłoby rozciągnięciem takiej *atimii* stosowanej wobec własnych obywateli na obywateli sąsiedniego państwa.

Słabszą stroną hipotezy De Ste. Croix jest jej część druga, tzn. próba wyjaśnienia, dlaczego zakaz obejmował również porty imperium. De Ste. Croix stara się dowieść (s. 284), iż istniały dwa rodzaje 'wykluczenia' we własnym kraju — z agory, poza jego granicami — z portów imperium. Autor powołuje się wprawdzie na Platona, który w swym państwie *Praw* (IX 871) postanawia, aby człowiek splamiony morderstwem „był wyłączony od udziału w życiu społecznym i ani w świątyniach, ani na rynku, ani w portach, gdzie ludzie zwykli się gromadzić, nie wolno mu było pokazywać się i kalać tych miejsc swą obecnością", niemniej wydaje się, że w tym wypadku interpretacja ekonomiczna sama się tutaj narzuca. Jeżeli zaś Ateńczycy powoływali się na ἀσέβεια Megarejczyków, to tak samo użyli pretekstu w swym postępowaniu, jak Megarejczycy, którzy uchwałę ateńską uznali za pogwałcenie traktatu, podobnie zresztą jak i Spartanie, z góry zdecydowani na zaakceptowanie tego protestu. Zdawał sobie sprawę ze słabych punktów swej hipotezy sam Autor, szczerze przyznając, że niejednemu może się wydać jego interpretacja w pewnych punktach 'strained, even ridiculous' (s. 288).

Wiele cennych uwag zawierają tzw. *Appendices* w liczbie XLVII, obejmujące końcową część książki. Są to różnego rodzaju studia, przyczynki, artykuły, samodzielne interpretacje świadectw antycznych autorów, przynoszące naukową dokumentację i dyskusję jako uzupełnienie zagadnień omawianych w poszczególnych rozdziałach pracy. Wśród tych przyczynków na szczególną uwagę zasługują *App.* VII. *Pokój Kalliasza i jego konsekwencje*; *App. XXIII*: *Tukidydes*, V 24,1; *App.* XXVI: *Procesy sądowe spartańskich królów*; *App.* XXXVI: *Poglądy polityczne Arystofanesa* itd.

Oceniając monografię De Ste. Croix jako całość należy stwierdzić, że tak w swej ogólnej koncepcji, jak i w rozwiązaniach szczegółowych wnosi ona wiele nowego, obala, prostuje i poprawia tradycyjne sądy, proponuje śmiałe i oryginalne interpretacje świadectw zawartych w dziele Tukidy-

desa. Trzeba z całym uznaniem podkreślić, iż na temat kwestii dogłębnie, jak się zdaje, przebadanych przez światową naukę, potrafił De Ste. Croix wypowiedzieć tyle samodzielnych, a nieraz i odkrywczych myśli. Trudno już dziś prorokować i powiedzieć, ile z nich na stałe utrzyma się w nauce. Choć niejedno z jego twierdzeń wymaga dalszej weryfikacji w osobnych badaniach analitycznych, jest przecież rzeczą pewną, że każdy badacz okresu wojny peloponeskiej będzie musiał w mniejszym lub większym stopniu uwzględniać wyniki tej wartościowej książki.

Romuald Turasiewicz (Kraków)

Eos LXII 1974

Gerardo Bianco, La fonte greca delle „Metamorfosi" di Apuleio, Brescia 1971, pp. 190.

Badania nad powieścią antyczną ożywiły się znacznie w okresie powojennym i przyniosły ostatnio wiele interesujących propozycji. Należy do nich opublikowana w 1971 r. książka G. Bianco, *La fonte greca delle Metamorfosi di Apuleio*. Bianco podjął się niełatwego zadania ustalenia wzajemnej zależności pomiędzy *Metamorfozami* Apulejusza, *Lucjuszem, czyli osłem* Ps.-Lukiana i ich hipotetycznym źródłem, *Metamorfozami* Lucjusza z Patrai. Praca składa się ze wstępu, w którym autor zwięźle informuje o dotychczasowych publikacjach na ten temat, referując poglądy Bürgera, Goldbachera, Arnima i in., oraz z trzech obszernych rozdziałów, polemizujących z ogólnie przyjętymi opiniami i metodycznie przygotowujących przedstawioną w ostatniej części książki frapującą tezę, że wspólnym źródłem Apulejusza i Lucjusza z Patrai było krótkie dziełko Ps.-Lukiana *Lucjusz, czyli osioł*. A zatem to nie Ps.-Lukian streszczał obszerniejszy pierwowzór — jak sądzi się powszechnie — lecz jego naśladowcy za pomocą wstawek i ekskursów rozszerzali zwarty pierwotnie wątek do rozmiaru długich romansów.

Zgodnie ze swym założeniem, w pierwszym rzędzie zajmuje się Bianco sprawą ojcostwa nowel i ekskursów u Apulejusza i dowodzi, że nie pochodzą one z zaginionego dzieła Lucjusza z Patrai, lecz są oryginalnym wkładem i niezaprzeczalną własnością rzymskiego romansopisarza. Noszą piętno jego stylu i służą konkretnym celom i zamysłom kompozycyjnym. I tak: opowiadanie Aristomenesa realizuje wcześniejszą zapowiedź, dotyczącą „bajek" (*fabulae*); epizod z Pitiaszem, doskonale wkomponowany w tekst łaciński, przynosi ciekawe rysy obyczajowe, służy do podkreślenia skąpstwa Milona i zawiera przy tym tak charakterystyczne dla Apulejusza akcenty komiczne; nowelka o Chaldejczyku Diofanesie, oparta na motywach ludowych, utrzymana w tym samym żartobliwym tonie, co poprzednie opowiadanie, zapowiada przyszłe perypetie Lucjusza-osła i ujawnia zarazem niechęć Apulejusza do chaldejskich wróżbitów i ich sprzedajnej sztuki. Aby zabawić czytelników, jak to obiecał w prologu, daje im tu autor pełną werwy i życia scenkę (w stylu historii milezyjskich), której widownię stanowi hałaśliwy rynek z jego niewybredną publicznością. Bianco omawia następnie szczegółowo i porównuje obydwie zachowane wersje (grecką i łacińską) sceny wtajemniczenia Lucjusza w tajniki magii i stwierdziwszy, że oryginalną koncepcją jest ta, którą przekazuje nam Ps.-Lukian, analizuje Apulejuszowe uzupełnienia tej sceny, tzn. opowiadanie Telifrona i ucztę u Birreny na cześć boga Risusa. Podkreśla przy tej okazji krytyczny, pełen ironii stosunek Apulejusza do praktyk magicznych i wszelkich przesądów oraz tragikomiczny ton obu epizodów, obcy zaginionym *Metamorfozom* Lucjusza z Patrai, które, jak pisze Focjusz, traktowały tego rodzaju historie najzupełniej serio. Samodzielność Apulejusza wyraża się, jak zobaczymy na tym przykładzie, nie tylko we wprowadzaniu nowych wątków, ale także w dopasowywaniu pewnych szczegółów do zmienionej wskutek tego sytuacji narracyjnej. Tak więc Apulejusz opowiada nam o tesalskim kulcie boga Risusa i czyni z miasta Hypaty centrum tego kultu. Próby uczonych, zmierzające do wyśledzenia początków tych religijnych praktyk właśnie w Tesalii, nie przyniosły żadnych rezultatów, co ma, zdaniem autora, potwierdzać oryginalność inwencji Apulejusza. W zależności od potrzeby przerabiał on antyczne tradycje greckie, nie bardzo przejmując się wiernością i dokładnością historyczno-geograficzną.

W interesującej analizie dalszych epizodów wprowadzonych przez Apulejusza, której nie sposób przedstawić w całości w krótkiej recenzji, na uwagę zasługuje omówienie nowel rozbójników i doskonała interpretacja wyrażeń, oznaczających złą wróżbę, nieszczęście, jakie sprowadza na bandytów osioł (łac. *pessumo pede*, gr. οἰωνὸν οὐκ ἀγαθόν), oraz jej konsekwencje dla zrozumienia obu kontekstów: powiedzenie, które w greckiej wersji miało jedynie znaczenie złorzeczenia pod adresem opóźniającego pochód osła, nabiera w łacinie sensu *malum augurium* — ma zwiastować nieszczęścia, które spowoduje niefortunny osioł. Zwróćmy jeszcze uwagę na ciekawą analizę historii Tlepolemusa-Hemusa, na opowiadanie o uwolnieniu dziewczyny przez narzeczonego i scenę zemsty nad bandytami, która wypada w sposób o wiele bardziej przekonywający u Ps.-Lukiana niż u Apulejusza, kontaminującego swoją wersję z wersją oryginału. Zainteresuje z pewnością czytelnika również trafne zestawienie trzech frywolnych nowel o cudzołóstwie (*Met.* IX) z trzema opowiadaniami o zbrodniach i perwersyjnym okrucieństwie, która to paralela nie wydaje się przypadkowa, gdyż Apulejusz wykazuje wyraźne zamiłowanie do kontrastów i kontrapunktu. Tło scenek (zwłaszcza IX 13) ma typowo rzymskie rysy, tak że nie może być wątpliwości co do ich autorstwa.

Przedstawiając czytelnikowi kolejne uzupełnienia w tekście łacińskim, zwraca Bianco wielokrotnie uwagę na spoistość greckiego tekstu i podkreśla z jednej strony oryginalność apulejuszowych ekskursów, humor i realistyczne akcenty jego scenek, kunsztownie wkomponowanych w poszerzony tekst pierwowzoru, z drugiej zaś — brak lakun, zwartość, prostolinijność i logiczność tekstu Ps.-Lukiana, który właśnie był tego pierwowzoru autorem. Włoskiego uczonego interesuje szczególnie metoda wprowadzania wstawek i dygresji przez Apulejusza, sprawa tzw. „szwów" oraz dostosowywania tekstu do zmian i uzupełnienień. Analizuje ją na przykładzie rozmowy Lucjusza z Abroją-Birreną, która ostrzega bohatera przed oddającą się magicznym praktykom żoną Hipparcha-Milona. Apulejusz stosuje różne zabiegi, by szwy te były jak najmniej widoczne i robi to z doskonałym rezultatem.

W podsumowaniu licznych analiz, wypełniających I rozdział, Bianco konstatuje, że pisarz łaciński modyfikuje znacznie dane modelu, zmienia konkluzję romansu, imiona osób, ich obywatelstwo, wykreśla odmienne *itinerarium* oślej podróży, przerabia swobodnie tekst, by móc wprowadzić własne ekskursy i nawet w punktach drugoplanowych, które umykają uwadze przy pierwszej lekturze powieści, robi wiele zręcznych retuszów.

W rozdziale II zajmuje się Bianco szczegółowo techniką naśladowczą Apulejusza i kwestią lakun u Lukiana, uściślając i pogłębiając oraz ilustrując wieloma przykładami zasygnalizowane już uprzednio obserwacje. Zastanawia się nad znaczeniem i funkcją uzupełnień w ekonomice narracji łacińskiej, nad ich celem i sensem. Prowadzi go to do wniosku, że Apulejusz dąży do udramatyzowania opowiadania, że stara się je uczynić bardziej naturalnym, lepiej umotywowanym psychologicznie, że dba o realia i wykazuje świetną znajomość prawa i praktyki sądowej, sytuacji gospodarczej i geografii opisywanych krain, że jest bystrym i ciekawym świata obserwatorem, znawcą przyrody, że ma duże poczucie humoru i dba o efekty humorystyczne.

W dwóch pierwszych rozdziałach przeprowadził więc Bianco dowód, że Apulejusz jest oryginalny w swoich wstawkach i ekskursach, że są one jego niewątpliwą własnością, że tekst Ps.-Lukiana, przy bardziej wnikliwej lekturze, nie wykazuje luk, lecz jest zwarty i logiczny i że to właśnie Ps.-Lukian musiał być źródłem Apulejusza.

W rozdziale III pozostała do rozstrzygnięcia sprawa *Metamorfoz* Lucjusza z Patrai, problem ich autorstwa i stosunku do dwóch pozostałych historii Lucjusza. Sprawą zasadniczą jest tu, jak słusznie podkreśla Bianco, odpowiednia interpretacja słynnej wypowiedzi Focjusza (*Bibl.* Cod. 129), dotyczącej Lucjusza z Patrai i Lukiana, która stała się punktem wyjścia wielu różnorodnych hipotez. Omawia je szczegółowo autor, analizuje i poddaje krytyce, biorąc w obronę patriarchę konstantynopolitańskiego, którego relacja uważana była dotąd za mało precyzyjną i bałamutną. Rozważania dotyczą czterech zasadniczych punktów: 1. długości obu omawianych romansów, 2. podobieństwa językowego między nimi, 3. uwag Focjusza na temat odmiennego stanowiska dwóch autorów wobec przesądów i magii i wreszcie 4. wahań uczonego bizantyńskiego co do pierwszeństwa omawianych

autorów. Punkt wyjścia dla uczonego włoskiego stanowiły najprawdopodobniej właśnie te wahania, mały rozmiar dziełka Ps.-Lukiana nie przesądza bowiem bynajmniej, że musi to być skrót dłuższego tekstu greckiego. Ostatecznie autor nie tylko opowiada się za tą właśnie hipotezą Focjusza, która upatruje w *Ośle* Lukiana pierwowzór zaginionej greckiej wersji *Metamorfoz*, ale także widzi w Ps.-Lukianie pierwszego inspiratora i twórcę historii Lucjusza w osła przemienionego. Zarówno Lucjusz z Patrai, jak i Apulejusz mieli, jego zdaniem, uzupełnić i powiększyć do rozmiarów długich romansów to niewielkie dziełko. Zmienili też jego ton i nastrój w zależności od swoich predylekcji i literackich upodobań. Akcja *Lucjusza-Osła* nadawała się do powiększeń i uzupełnień. Kwitła w literaturze ludowej fabulistyka na temat biednego osła, którą można było różnie interpretować i wzbogacać w nowe motywy — w tym wypadku były to motywy magiczno-metamorficzne. Jądro historii mamy właśnie w *Onos*. „Zresztą — pyta Bianco — jakiż w istocie powód mógł skłonić autora (tj. Ps.-Lukiana) do zrobienia jedynie krótszego compendium pracy niezbyt obszernej, bo składającej się tylko z dwóch ksiąg?" (cf. p. 164). Odwracając tradycyjny stosunek chronologiczny między Lucjuszem z Patrai a Ps.-Lukianem, lepiej się również tłumaczy bliskie pokrewieństwo frazeologiczne i leksykalne obu greckich autorów, zaobserwowane przez Focjusza. Sprawa istnienia autora o imieniu Lucjusz z Patrai jest również problematyczna. Nie możemy z całą pewnością twierdzić, że Focjusz przyjął bez wahania fakt jego historyczności. Zastanawia nas zbieżność imienia głównego bohatera greckich *Metamorfoz* z imieniem domniemanego pisarza. Imię to, na co zwraca uwagę w dalszych swoich wywodach Bianco, przejęte zostało przez Apulejusza, z tą różnicą że jego Lucjusz pochodzi nie z Patrai, lecz z Koryntu; czyżby więc Apulejusz mógł z taką swobodą operować danymi biograficznymi i zmieniać je, gdyby należały one do rzeczywistego autora oryginału. A zatem, konkluduje, nie było pisarza greckiego imieniem Lucjusz z Patrai, zwłaszcza że nie mamy o nim żadnej innej informacji.

Autor sądzi, że problemem nie do rozwiązania jest również sprawa autorstwa dziełka Ps.-Lukiana. Nie zajmuje się też zasadniczo badaniem jego wartości literacko-artystycznej. Zwraca jednak krótko uwagę na żywą, sprawną narrację, komizm, ironię, a nawet sarkazm wielu scen oraz liczne akcenty satyryczne. W wychwytywaniu momentów satyrycznych okazuje Bianco wiele subtelności i finezji (cf. p. 167 sq.). Jego analiza niektórych scen Ps.-Lukianowego *Osła*, zwłaszcza na tle analogicznych sytuacji w *Metamorfozach*, przekonywająco dowodzi wyższości psychologicznej autora greckiego i ostrości jego spojrzenia. Interesujące są także uwagi na temat antyrzymskiego tonu, wyraźnie występującego w niektórych partiach, a zwłaszcza w scenie bójki z żołnierzem rzymskim i w jego pełnej sarkazmu charakterystyce. Ostatnie spostrzeżenia uczonego dotyczą warsztatu pisarskiego Ps.-Lukiana. Bianco podkreśla prostotę jego stylu, prostolinijność opowiadania i zalety wysłowienia, celowo naśladującego język potoczny. Choć nie jest łatwa do określenia dokładna chronologia pisarza, to jednak jego związki z drugą sofistyką i inne dane wskazują na to, że żył on najprawdopodobniej w pierwszej połowie II w. p.n.e.

Wyczerpująca, dobrze udokumentowana praca Bianco przynosi wiele nowych i interesujących spostrzeżeń. Jego tezy są bardzo sugestywne, choć może niekiedy przeinterpretowane i prowokujące do dyskusji. Autor wykazuje doskonałą znajomość przedmiotu, duże oczytanie, filologiczną biegłość, zdolność argumentacji oraz umiejętność przekonywającego przedstawiania toku swoich myśli.

Maria Pąkcińska (Warszawa)

Eos LXII 1974

Liana Lupaș, Phonologie du grec attique, Janua Linguarum, Series Practica 164, Mouton, The Hague — Paris 1972, p. 186 in 8°.

L'ouvrage de Mlle Lupaș est un essai de description phonologique du grec classique (du V^e^ siècle avant n. ère). Le corpus qui sert de base matérielle se compose des tragédies complètes d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, des onze comédies d'Aristophane et des inscriptions renfermées dans le

premier volume des *Inscriptiones Graecae* (IG I^2). Le corpus ainsi limité, mais présentant les matériaux dont l'interprétation philologique est assurée, a permis à l'auteur d'exécuter non seulement une analyse qualitative, mais aussi quantitative. Son analyse, disons-le tout de suite, paraît bien réussie.

Le livre commence par une introduction (p. 11—56); elle est en vérité une revue des questions de phonétique grecque qui demandent une discussion. L'introduction est suivie de cinq chapitres principaux dont le premier (p. 57—103) traite les allophones: on y a montré les conditions phonétiques dans lesquelles peuvent apparaître les sons du grec classique; c'est la distribution des sons qui y est décrite.

Le chapitre 2 (p. 105—131) est consacré aux phonèmes qui sont réalisés par les allophones énumérés dans le chapitre précédent. Le chapitre est intitulé: „Les invariantes".

Dans le chapitre 3 (p. 133—151) on a présenté le système phonologique que l'on peut déduire des listes de phonèmes fixées dans le chapitre 2. Enfin, dans les chapitres 4 (p. 153—167) et 5 (p.169—183) on a traité la syllabe, le mot et l'accentuation. Un index analytique, très utile, occupe les pages 185—186.

Voici le plan de l'ouvrage. Nous passons maintenant aux questions qui nous ont paru particulièrement intéressantes; il est évidemment impossible d'analyser tous les problèmes discutés par Mlle Lupaş.

L'orthographe φσ, χσ qui apparaît dans les inscriptions à côté de πσ, κσ et les signes ψ, ξ, est interprétée (d'accord avec M. Lejeune) comme un symptome de la prononciation sourde douce des occlusives *p*, *k* dans les séquences énumérées ci-dessus (p. 17). La valeur phonologique en est discutée p. 109: ces consonnes [p̊ k̊] n'apparaissent que dans les contextes qui ne tolèrent pas la présence des occlusives [p b p'] et [k g k']; elles ne sont pas, par conséquent, des phonèmes indépendants. Mais sont-elles des variantes des sourdes fortes [p k] ou des sourdes douces [p' k'], c'est-à-dire des aspirées? Mlle Lupaş prend en considération encore les occlusives [b g], sonores et douces: c'est ce qui ne me semble pas admissible, car on ne trouve nulle part l'orthographe *βσ, *γσ. Il s'ensuit que la réalisation phonétique des consonnes en question était sourde. Quant à la valeur douce, ce n'était qu'un trait accessoire. C'est ainsi que l'on pouvait hésiter entre l'orthographe π et φ, κ et χ, mais non pas entre π et β, κ et γ. Le caractère non phonologique de l'opposition *fort*: *doux* en attique de l'époque discutée nous oblige de lier les occlusives [p̊ k̊] avec les sourdes fortes [p k], car ces consonnes ne se distinguaient respectivement par aucun trait phonologique. Au contraire, les consonnes [p̊ k̊], sourdes douces, mais non-aspirées, entraient dans l'opposition phonologique avec les aspirées [p' k'], sourdes et douces comme [p̊ k̊], mais comprenant l'aspiration, trait phonologique dont [p̊ k̊] étaient privées. Ainsi, à mon avis, les occlusives [p̊ k̊] sont des variantes des phonèmes /p k/.

L'orthographe ϙ qui apparaît quelquefois dans les inscriptions pour noter l'occlusive vélaire sourde devant une voyelle postérieure, n'est sans doute qu'un trait archaïque de graphie, sans valeur phonétique ni phonologique: Mlle Lupaş explique ainsi le fait, sans doute avec raison.

L'auteur a consacré une étude approfondie aux mots munis du préfixe ἐκ-. En effet, dans les inscriptions il y a ἐκ- constant devant π et φ, ἐγ- devant β et δ, mais il y a flottement devant λ. De même, dans le cas de la préposition ἐκ, on trouve ἐγ devant β, δ, μ, λ; ἐχ devant ϑ, σ et ἐχς devant ῥ-. Par contre, dans les textes littéraires, la distribution est tout autre: il y a ἐκ devant consonne, ἐξ devant voyelle. Mlle Lupaş fait remarquer la différence qui sépare le traitement des mots simples et des mots composés. Dans les simples, l'opposition des groupes [kr kl km kn] et [gr gl gm gn] est strictement observée; dans les composés, au contraire, il y a flottement entre [kr] et [gr], entre [kl] et [gl] et ainsi de suite. Le principe d'explication, c'est-à-dire, l'opposition de la phonétique des mots simples et celle des mots composés, est certainement juste[1]. Il est appliqué également, et avec succès,

[1] J'ai introduit ce principe pour expliquer le développement des groupes consonantiques latins, dans un article publié en polonais en 1963, Prace Filologiczne XVIII 1, p. 179—194, intitulé: *Chronologia rozwoju łacińskich grup spółgłoskowych* (= Chronologie du développement des groupes consonantiques en latin).

à la p. 27 et s., où on a mis en évidence l'orthographe constante ζ dans les mots simples (dans les inscriptions du V^e siècle), et l'orthographe σδ des composés. On a ainsi, d'une part, μείζοσι, ὀλείζοσι, ζεμιῶσαι, τράπεζα, et d'autre part, ἀπὸ τῆσδε τῆς hοδῶ etc. La différence est conservée, on le sait, dans l'orthographe des manuscrits (ἐσδέχομαι, προσδοκῶ etc.). Or, c'est le sentiment de l'étymologie qui a pu déterminer le maintien facultatif de la prononciation [sd] dans les mots composés; au IV^e siècle on prononçait déjà [zd], comme le montre la graphie ἀναβαζμός (IV^e siècle).

Le status du *spiritus asper* a été laissé sans solution définitive. Mlle Lupaş admet l'existence du phonème /h/ en attique (p. 107), en s'appuyant surtout sur le test de la commutation: „l'esprit rude commute librement avec n'importe quelle consonne, et aussi avec zéro, et, d'autre part, toutes les voyelles qui le suivent sont interchangeables" (p. 106). Mais elle n'explique pas le fait que l'esprit rude permet l'élision ou la crase et qu'il n'exerce aucune influence sur la coupe syllabique. Enfin, il est surprenant que les occlusives aspirées qui apparaissent dans la rencontre d'une occlusive sourde avec l'esprit rude ne produisent pas un groupe de consonnes du type /t/ + /h/, mais forment une aspirée simple, monophonématique; cf. les exemples comme καθ' ἕκαστον etc. Je ne vois pas l'explication qui tient compte de toutes ces difficultés, mais je suis d'accord avec Mlle Lupaş en reconnaissant la valeur du phonème de l'esprit rude grec. On peut rappeler les faits parallèles du latin: le *h* latin permet l'élision (Verg. *Aen.* I 65: *atque hominum rex*) et ne compte pas comme consonne dans la coupe syllabique (*Aen.* I 52: *uĕnĭt hīc*); et pourtant c'est évidemment un phonème indépendant en latin. Ici, comme partout ailleurs, Mlle Lupaş, a montré son expérience et son bon sens.

C'est ce qu'il faut répéter en acceptant son point de vue sur la valeur phonologique de [b] ou [d] dans les formes ἄμβροτος, μέμβλωκα, ἀνδρός etc. (p. 109): pas de doute que ces consonnes additionnelles ont la valeur phonologique de consonnes ordinaires. Peut-on supposer une différence, quelle-qu'elle soit, entre le [d] dans ἀνδρός et le [d] dans χόνδρος où le [d] est étymologique? On peut dire, de manière générale, que les articulations transitoires deviennent des phonèmes si elles peuvent être identifiées avec quelque phonème existant dans le système.

Il m'est difficile, par contre, d'accepter le point de vue de Mlle Lupaş sur la valeur phonologique de la géminée /ss/: ce serait une variante d'un archiphonème /TT/. S'il y a un phonème /s/ à côté de /t/, ce qui ne soulève pas de doutes (σορός: τορός; λέλυσαι: λέλυται; p. 113), il est naturel qu'il y ait également une géminée /ss/ alternant avec /tt/. Les formes συσσώζω, συσσημαίνω réalisent en effet la géminée /ss/ attendue, en l'opposant à /tt/ de τέττιξ. L'introduction du phonème *zéro* dans le groupe /s—s/, ce qu'a fait Mlle Lupaş, semble être un expédient artificiel; c'est d'autant moins probable que dans d'autres composés, comparables au point de vue phonologique, c'est-à-dire présentant les groupes σκ, σπ, στ il est impossible de supposer un phonème *zéro*: συ-σκευάζω, συ-σπουδάζω, συ-στέλλω etc. En tout cas, l'hypothèse qui introduit le phonème *zéro* doit justifier ce procédé; il est évident qu'on ne peut chercher ce phonème que dans le cas où il alterne avec quelque autre phonème. Or, il est difficile de montrer quel phonème pourrait apparaître entre συσ- et σώζω; avant l'augment, le préverbe a la forme συν-, non pas συσ-. C'est ce que Mlle Lupaş a bien vu, mais son explication ne satisfait pas.

A la page 120 et s. on trouve une discussion sur la valeur phonologique des voyelles longues. Ici je suis pleinement d'accord avec l'auteur qui s'oppose à l'interprétation polyphonématique des voyelles longues. On a déjà tâché d'appliquer cette interprétation aux voyelles longues du latin[2]; j'en ai écrit une critique[3] et je pense que, pour ce qui concerne le grec, le point de vue de Mlle Lupaş est juste. C'est la quantité longue de la voyelle et non pas le prétendu caractère polyphonématique des voyelles longues qui est à la base de l'opposition quantitative des voyelles en grec classique

Il y a encore d'autres questions intéressantes de la phonologie grecque qui ont été discutées dans l'ouvrage de Mlle Lupaş. Partout, on voit de la part de l'auteur une analyse consciencieuse de.

---

[2] R. A. Zirin, *The Phonological Basis of Latin Prosody*, Mouton, The Hague-Paris 1970.
[3] A paraître dans le journal „Linguistics".

faits et les conclusions logiques et vraisemblables du point de vue linguistique. Le livre présente ainsi l'état actuel de nos connaissances sur la phonétique et sur la phonologie grecque et servira sans doute au progrès de nos études.

Jan Safarewicz (Cracovie)

Franco Macchi, La questione del nome MACCO, Milano 1973, Tip. De Silvestri di Baldin e Ghezzi, 8°, ss. 101,1 nlb.

Il presentatore di questo opuscolo Tristano Bolelli, ci informa, che l'autore è un ingegnere. Ci viene subito in mente una domanda: perchè dunque un professionista di una specialità tanto lontana dal tema di questo lavoro abbia trattato un problema linguistico, lo abbia esaminato con rigorosa scrupolosità, e come sembra, lo abbia risolto con sufficente certezza. La risposta ci sembra una sola ed abbastanza semplice: l'autore si è interessato dell'origine e del significato del nome MACCO per motivo del suo proprio cognome, e non trovando una risposta soddisfacente nei libri che ha consultato, si è accinto all opera per risolvere il problema da sè.

Il lavoro è composto, a parte la presentazione ed il ringraziamento, dell introduzione e di nove capitoli. Nella introduzione l'autore presenta la questione del nome Macco ed enumera i problemi che intende indagare e, per quanto sara possibile, risolvere. Nel capitolo primo, il Macchi esamina l'etimo Mac, individuando quattro radici distinte, chiamate sinteticamente Magh, Mak I, Mak II -Mag et Mak III. Tutto il materiale relativo a questi quattro gruppi l'autore ha disposto in una tabella (Tab. I, pag. 13). Questo capitolo, secondo il mio modesto parere, dimostra una scrupolosità alquanto esagerata: l'autore indaga etimi e parole, le quali, a quanto pare, non hanno niente di comune con il nome Macco, oggetto principale del suo studio. Penso, che si potesse benissimo fare a meno delle radici armene, slave, lituane, sanscritiche ecc. Molto più persuasivo diventa l'autore, passando (nel capitolo II) sul suolo italico, presentando con la sua consueta scrupolosità le varie forme che ha assunto l'etimo Mac nei dialetti preitalici ed italici; questa parte del suo studio è senza dubbio molto utile e preziosa. Molto interessante e il capitolo III, dove l'autore esamina i nomi Macco nell' onomastica romana, presentando seguitamente i prenomi, i cognomi e gli agnomi nella Tabella III. Il capitolo è illustrato dalle riproduzioni di monete non note in Italia e provenienti dalla collezione di un altro signor Macchi, il Conte Pio Macchi di Cellere. Tutte le monete portano le leggende: Macus, Maccius e Makkiis. Alla fine di questo interessantissimo capitolo l'autore conclude che: „i nomi celto-italici Macco entrarono nell'onomastica romana provenendo sicuramente dapprima dai dialetti campani ed adattandosi all'uso dei tria nomina nell'area latina, mentre si conservarono in parte come nome personale, derivando dai dialetti celtici, nell'area delle Gallie. Poi, nel periodo più tardo, le commistioni si fecero ovviamente frequenti ed in questo quadro di disordine onomastico si trappasso, su tali basi, nelle lingue romanze e nella più semplice antroponimia medioevale e cristiana" (p. 45).

Nel capitolo IV il Macchi passa all'esame della maschera atellana del Maccus. Studiando la tradizione conservata di questa maschera, il Macchi ne enumera con tutti i particolari le caratteristiche fisiche e morali del Maccus, formandone un ritratto abbastanza preciso e probabile. Il capitolo è illustrato dalle riproduzioni di maschere comiche romane riferibili alle Atellane e probabilemente al personaggio di Maccus, nonchè dalle fotografie di due crateri apuli che „offrono delle tipiche rappresentazioni fiaciche".

Nel capitolo V l'autore indaga l'origine del nome teatrale Maccus, esaminando le tre ipotesi avanzate da scienziati moderni: l'ipotesi dell'origine etrusca del nome; l'ipotesi dell'origine greca; l'ipotesi dell'origine osca. Il Macchi elimina subito la prima ipotesi e si ferma su altre due, eliminando

pure la tesi, che il nome personale di Macco possa derivare dal nome teatrale di Maccus, che ha il significato di sciocco, di ghiottone, di bastonato. Invece il nome proprio del tipo Macco ha la radice Mak III, col significato di allevare, nutrire, e traslatamente di figlio, e non offre alcun motivo comico. Intanto l'etimo Mak II Mag offre il concetto di plasmare, nelle sue varie configurazioni, ed in primo luogo alimenta tutta la famiglia dei nomi con significato di cucina (impastare, macerare, pasta, farina ecc.), il chè porta al macco = polenta di fiave. Il Maccus teatrale era comicamente ghiotto di macco, cioè della antipitagorica polenta di fave; c'era pure qui il richiamo al concetto battuto, bastonato, perche il macco era ottenuto pestando le fave e riducendole in poltiglia. L'autore concclude, che si pùo „escludere logicamente l'ipotesi che il nome teatrale Maccus sia derivato da un nome personale del gruppo onomastico Macco; si tratta invece di un nome appositamente formato per la maschera, derivandolo dal volgare macco, la purea di fave, la fava ammaccata, e più generalmente, dalla radice Mak II Mag col significato di plasmare, impastare, battere, ecc." Sono dunque due nomi, il personale ed il teatrale, d'origine completamente diversa non interferente, distinta" (p. 65/66).

Nel capitolo VI il Macchi analizza il nome plautino, soffermandosi su pochi punti certi della tanto incerta biografia plautina, ed appoggiandosi sulla ricostruzione di F. Della Corte: Plauto nacque verso il 250 a.C, a Sarsina nell'Umbria, era forse libero, ma di modesta condizione sociale, forse d'origine contadina. Forse faceva il servizio militare nella legione dei socci, poi venne a Roma, dove forse faceva parte di una compagnia teatrale e scriveva canovacci: forse recitava i mimi al suono di flauto, come l'attore coi piedi nudi, un plautus. L'autore pone poi due domande: come chiamavano Plauto gli antichi e come si chiamava lui stesso. Gli autori antichi lo chiamavano generalmente Titus Maccus o Maccius, e spiegavano che lo chiamavano anche Plautus o Plotus" quia erat planis pedibus". Il Macchi suppone, che dapprima si chiamava solo Titus; diventando attore--scrittore, forse di Atellane, forse rappresentava la parte principale del Maccus, ebbe quel nomignolo teatrale, che certamente non era il gentilizio. Più tardi si volle anche chiamare Plauto, altro nomignolo teatrale spregiativo, perche riferito al mimo che battteva la nuda terra e non le più nobili scene. I tria nomina gli vennero solo dai dotti successivi che vollero nobilitarlo, attribuendogli un nome a schema onomastico rigido trimembre. „Concludendo — scrive il Macchi — sembra di poter affermare con buona sicurezza che la questione onomastica plautina si risolve attraverso le attestazioni antiche ritenendo il comico infame quale atattore, e quindi con nome singolo, Tito, unito a dei nom de guerre, a degli pseudonomi d'arte da lui stesso scelti" ... (p. 74).

Nel capitolo VII l'autore analizza il soprannome Maccus, esaminando una iscrizione latina nel portico dell'antica chiesa romana di Santa Maria in Trastevere, a riportata nell'opera settecentesca di A. M. Lupi. Vi si legge il nome romano di un Marcus Annaeus Marci filius Esquilina tribu Longinus Maccus. Il Macchi, esaminando le diverse ipotesi di questo Maccus aggiunto al nome e cognome veramente romane, viene alla conclusione che quell'uomo, forse cristiano, poteva essere d'origine libertina.

Nel capitolo VIII l'autore ricorda, che il nome Macco ritorna nella poesia maccheronica del Cinquecento, riferito alla polenta di fave, ma solamente per opera di letterati, e si estinse presto, forse insieme al disuso del cibo poverissimo, cioè della polenta di fave.

Nel capitolo IX ed ultimo l'autore ricapitola brevemente tutti i punti discussi nel suo lavoro. Il nome personale tipo Macco ed il nome teatrale Maccus sono coevi ma derivano sicuramente da due distinte radici europee: la prima Mak III con significato generico di figlio; la seconda Mak II Mag con significato di plasmare, impastare. Il nome personale è italo-celtico e nomi di quel tipo si riscontrano nei dialetti preitalici ed italici ed in quelli celtici. Il nome teatrale Maccus di differente radice si congiunge al teatro tramite un personaggio comico che diviene il principale personaggio fisso delle Atellane, il Maccus. Ed ecco Plauto: un nome d'arte, e probabilmente del vero erede dello spirito atellano. Plauto fu attore, e questo non dovette consentirgli lo stato ingenuo. „Il Plauto mangiapolenta" (pultiphagonides) è la chiave di volta della ricostruzione onomastica, perchè comprova: a) che Plauto e Macco erano i due pseudonimi teatrali del poeta, da lui scelti ed usati anche

insieme; b) che macco era un vocabolo latino; c) che Maccus significa „mangiapolenta"; d) che Plauto e Macco, e questo è biograficamente importante, erano una persona sola" (p. 87).

Il lavoro di F. Macchi è molto interessante e scrupoloso. Se possiamo esprimere qualche riserva o dubbio, ció si riferisce al capitolo primo. Mi pare che era superfluo analizzare gli etimi M a g h = combattere e M a k I = papavero, che non hanno niente di comune con il problema indagato. Però il lavoro diventa persuadente, quando l'autore ritorna sul suolo italico. Mollo bene riuscite sono le analisi della maschera di Maccus, del nome teatrale Maccus e del nome plautino. Perciò credo chesi può essere d'accordo con l'autore in materia delle sue conclusioni. È d'uopo rilevare, che il libro (pubblicato, a quanto pare, ai costi dell'autore), presenta un bell'aspetto, è stampato su bella carta bianchissima e molto accuratamente: non ho trovato nemmeno un solo errore di stampa. Il lavoro è fornito di belle riproduzioni delle monete e delle iscrizioni esaminate nel testo, nonchè di indici degli autori, delle persone e luoghi notevolie delle illustrazioni. C'è pero da rimpiangere, che l'autore non abbia fatto un indice della bibliografia citata nel testo, cioe dei titoli dei lavori che si trovano a piè di pagina.

Gabriela Pianko (Warszawa)

CONSPECTUS MATERIAE EUS LXII UTRIUSQUE FASCICULI

Paginae

Cytowska Maria: Erasme et son corps . . . . . 129—138
Cytowska Maria: Erasme et les Turcs . . . . . 311—321
Danielewicz Georgius: De elementis hymnicis in Sapphus Alcaei Anacreontisque carminibus obviis quaestiones selectae . . . . . 23— 43
Dąbrowa Edward: Ancyra. Czynniki rozwoju miasta (Ancyra — the factors of development) . . . . . 323—337
Heza Edmund: Ruse de guerre — trait caractéristique d'une tactique nouvelle dans l'oeuvre de Thucydide . . . . . 227—244
Józefowicz Barbara: Die literarischen Beziehungen zwischen Properz und Horaz . . 79— 92
Korpanty Józef: De virtutis notione Sallustiana . . . . . 255—265
Kowalewicz Henryk: *Hedwigis praeclarissima*. Zabytek liryki polsko-łacińskiej na Śląsku 139—141
Masłowski Tadeusz: The Chronology of Cicero's Anti-Epicureanism . . . . . 55— 78
Morawiecki Lesław: Rozwój tyranii w Heraklei Pontyjskiej w latach 364—305 p.n.e. (The Evolution of Tyranny in Heraclea Pontica from 364—305 B.C.) . . . . . 153—169
Rankin H. D.: Archilochos was no magician . . . . . 5— 21
Safarewicz Jan: Językowe podstawy elizji w wierszu łacińskim (La base linguistique de l'élision dans le vers latin) . . . . . 143—151
Schnayder Georgius: Inter spem metumque. De animorum statu, quo veteres nonnunquam fluctuabant . . . . . 115—127
Sutton Dana Ferrin: The Evidence for a Ninth Euripidean Satyr Play . . . . . 49— 53
Sutton Dana Ferrin: Sophocles' *Dionysiscus* . . . . . 205—211
Sutton Dana Ferrin: Sophocles' *Inachus* . . . . . 213—226
Szarmach Marian: Le mythe de Palamède avant la tragédie grecque . . . . . 35— 47
Szarmach Marian: Les tragédies d'Éschyle et de Sophocle sur Palamède . . . . . 193—204
Szelest Hanna: Domitian und Martial . . . . . 105—114
Szelest Hanna: Die Mythologie bei Martial . . . . . 297—310
Winniczuk Lidia: Humour and Wit in Ovid's *Fasti* . . . . . 93—104
Wójcik Andrzej: Niektóre literackie walory Horacego *Listu do Pizonów* (De quibusdam poeticis virtutibus in Horatii *Epistula ad Pisones* conspicuis) . . . . . 281—295
Zakrzewska-Gębka Elżbieta: Deminutywa — hapax eiremena w pismach Cycerona (De deminutivis Tullianis semel in litteris Latinis occurrentibus) . . . . . 245—253
Zarzycka-Stańczak Krystyna: Quelques aspects de la poésie lyrique d'Horace . . . 267—280

CENSURAE LIBRORUM

Abramowicz Sophie: M. Hofinger, Lexicon Hesiodeum. Index Inversus. Leiden 1973 339—340
Heza Edmund: C. M. Bowra, Periclean Athens. London 1971 . . . . . 171—173
Horbulewicz Irena: А. С. Шофман, Маркс, Энгельс, Ленин об античном обществе. Учебное пособие. Казань 1971 . . . . . 190—192
Pąkcińska Maria: G. Bianco, La fonte greca delle *Metamorfosi* di Apuleio. Brescia 1971 350—352
Pianko Gabriela: M. L. Gasparow, Anticznaja litieraturnaja baśnia. Fiedr i Babrij. Moskwa 1971 . . . . . 182—186
Pianko Gabriela: F. Macchi, La questione del nome MACCO. Milano 1973 . . . . . 355—357
Safarewicz Jan: J. Derbalav, Platons Sprachphilosophie im *Kratylos* und in den späteren Schriften. Darmstadt 1972 . . . . . 175—177
Safarewicz Jan: Liana Lupaș, Phonologie du grec attique. Janua Linguarum, Series Practica 164. The Hague—Paris 1972 . . . . . 352—355
Sikorski Waldemar: Medievalia et Humanistica. Studies in Medieval and Renaissance Culture. New Series, Number 2. Edited by P. M. Clogan. 1971 . . . . . 188—189

Paginae
Szelest Hanna: Von Sven Lundström, Sprach's bei Silius Italicus. Lund 1971 . . . . 186—188
Turasiewicz Romuald: E. Schütrumpf, Die Bedeutung des Wortes ēthos in der Poetik des Aristoteles. München 1970 . . . . . 178—182
Turasiewicz Romuald: G. E. M. De Ste. Croix, The Origins of the Peloponnesian War. London 1972 . . . . . 345—350
Wesoły Marian: S. Luria, Democritea. Leninopoli 1970 . . . . . 340—342
Wikarjak Jan: K. H. Waters, Horodotos on Tyrants and Despots. Historia — Einzelschriften, Heft 15. Wiesbaden 1971 . . . . . 342—343
Wikarjak Jan: J. Cobet, Herodots Exkurse und die Frage der Einheit seines Werkes. Historia — Einzelschriften, Heft 17. Wiesbaden 1971 . . . . . 344—345
Wolski Józef: P. Oliva, Sparta and her Social Problems, Prague 1971 . . . . . 173—175

INDEX AUCTORUM

Abramowicz Sophie (Torunii) 339
Cytowska Maria (Varsaviae) 129, 311
Danielewicz Georgius (Posnaniae) 23
Dąbrowa Edward (Cracoviae) 323
Heza Edmund (Torunii) 171, 227
Horbulewicz Irena (Wratislaviae) 190
Józefowicz Barbara (Torunii) 79
Korpanty Józef (Cracoviae) 255
Kowalewicz Henryk (Posnaniae) 139
Masłowski Tadeusz (Varsaviae) 55
Morawiecki Lesław (Cracoviae) 153
Pąkcińska Maria (Varsaviae) 350
Pianko Gabriela (Varsaviae) 182, 355
Rankin H. D. (Monash University) 5
Safarewicz Jan (Cracoviae) 143, 175, 352
Schnayder Georgius (Cracoviae) 115
Sikorski Waldemar (Varsaviae) 188
Sutton Dana Ferrin (Cantabrigiae) 49, 205, 213
Szarmach Marian (Torunii) 35, 193
Szelest Hanna (Varsaviae) 105, 297
Turasiewicz Romuald (Cracoviae) 178, 345
Wesoły Marian (Posnaniae) 340
Wikarjak Jan (Posnaniae) 342, 344
Winniczuk Lidia (Varsaviae) 93
Wolski Józef (Cracoviae) 173
Wójcik Andrzej (Posnaniae) 281
Zakrzewska-Gębka Elżbieta (Posnaniae) 245
Zarzycka-Stańczak Krystyna (Varsaviae) 267

CONSPECTUS MATERIAE

	Paginae
Szarmach Marian: Les tragédies d'Eschyle et de Sophocle sur Palamède	193—204
Sutton Dana Ferrin: Sophocles' *Dionysiscus*	205—211
Sutton Dana Ferrin: Sophocles' *Inachus*	213—226
Heza Edmund: Ruse de guerre — trait caractéristique d'une tactique nouvelle dans l'oeuvre de Thucydide	227—244
Zakrzewska-Gębka Elżbieta: Deminutywa — hapax eiremena w pismach Cycerona (De deminutivis Tullianis semel in litteris Latinis occurrentibus)	245—253
Korpanty Józef: De virtutis notione Sallustiana	255—265
Zarzycka-Stańczak Krystyna: Quelques aspects de la poésie lyrique d'Horace	267—280
Wójcik Andrzej: Niektóre literackie walory Horacego *Listu do Pizonów* (De quibusdam poeticis virtutibus in Horatii *Epistula ad Pisones* conspicuis)	281—295
Szelest Hanna: Die Mythologie bei Martial	297—310
Cytowska Maria: Erasme et les Turcs	311—321
Dąbrowa Edward: Ancyra. Czynniki rozwoju miasta (Ancyra — the factors of development)	323—337

CENSURAE LIBRORUM

M. Hofinger, Lexicon Hesiodeum, Index Inversus. Leiden 1973 (Sophie Abramowicz)	339—340
S. Luria, Democritea. Leninopoli 1970 (Marian Wesoły)	340—342
K. H. Waters, Herodotos on Tyrants and Despots. Historia — Einzelschriften, Heft 15. Wiesbaden 1971 (Jan Wikarjak)	342—343
J. Cobet, Herodots Exkurse und die Frage der Einheit seines Werkes. Historia — Einzelschriften, Heft 17. Wiesbaden 1971 (Jan Wikarjak)	344—345
G. E. M. De Ste. Croix, The Origins of the Peloponnesian War. London 1972 (Romuald Turasiewicz)	345—350
G. Bianco, La fonte greca delle Metamorfosi di Apuleio. Brescia 1971 (Maria Pąkcińska)	350—352
Liana Lupaş, Phonologie du grec attique. Janua Linguarum, Series Practica 164. The Hague—Paris 1972 (Jan Safarewicz)	352—355
F. Macchi, La questione del nome MACCO. Milano 1973 (Gabriela Pianko)	355—357

Cena zł 45.—

INDEX AUCTORUM

	Paginae
Abramowicz Sophie (Torunii)	339
Cytowska Maria (Varsaviae)	311
Dąbrowa Edward (Cracoviae)	323
Heza Edmund (Torunii)	227
Korpanty Józef (Cracoviae)	255
Pąkcińska Maria (Varsaviae)	350
Pianko Gabriela (Varsaviae)	355
Safarewicz Jan (Cracoviae)	352
Sutton Dana Ferrin (Cantabrigiae)	205, 213
Szarmach Marian (Torunii)	193
Szelest Hanna (Varsaviae)	297
Turasiewicz Romuald (Cracoviae)	345
Wesoły Marian (Posnaniae)	340
Wikarjak Jan (Posnaniae)	342, 344
Wójcik Andrzej (Posnaniae)	281
Zakrzewska-Gębka Elżbieta (Posnaniae)	245
Zarzycka-Stańczak Krystyna (Varsaviae)	267

WARUNKI PRENUMERATY

Przedpłaty na prenumeratę przyjmowane są do 10 grudnia na rok następny.
Cena 1 prenumeraty rocznej wynosi zł 100,—
Przedpłaty na prenumeratę krajową dla czytelników indywidualnych przyjmują urzędy pocztowe oraz listonosze. Czytelnicy indywidualni mogą dokonywać przedpłat również na konto PKO Nr 1-6-100020 Centrala Kolportażu Prasy i Wydawnictw „Ruch", Warszawa, ul. Towarowa 28. Wszystkie instytucje państwowe i społeczne mogą zamawiać prenumeratę wyłącznie za pośrednictwem Oddziałów i Delegatur „Ruch" znajdujących się we wszystkich miastach powiatowych i wojewódzkich. Prenumeratę ze zleceniem wysyłki za granicę, która jest o 40% droższa od krajowej, przyjmuje Biuro Kolportażu Wydawnictw Zagranicznych „Ruch", Warszawa, ul. Wronia 23, tel. 20-46-88, konto PKO Nr 1-6-100024. Egzemplarze archiwalne można nabyć w Punkcie Wysyłkowym Prasy Archiwalnej „Ruch" — Warszawa, ul. Nowomiejska 15/17 na miejscu lub na zamówienia za zaliczeniem pocztowym.

SUBSCRIPTION

Subscription fees should be sent not later than the 10th of December for the comming year.
One-year subscription rate is 100 złoty.
Subscription orders from abroad (10% dearer) can be placed with Biuro Kolportażu Wydawnictw Zagranicznych „Ruch", Warszawa, ul. Wronia 23, tel. 20-46-88; konto PKO nr 1-6-100024. Copies out of print can be bought at: Punkt Wysyłkowy Prasy Archiwalnej „Ruch" — Warszawa, ul. Nowomiejska 15/17 or ordered C.O.D.